

RODOGUNE,

Allez donc ; ce qu'ici vous perdez de momens
Sont autant de larcins à vos contentemens ;
Et ce soir, destiné pour la cérémonie,
Fera voir pleinement si ma haine est finie.
Antiochus. Et nous vous ferons voir tous nos desirs bornés
A vous donner en nous des sujets couronnés.

SCÈNE IV.

CLÉOPATRE, LAONICE.

Laonice. Enfin ce grand courage a vaincu sa colère.
Cléopâtre. Que ne peut point un fils sur le cœur d'une mère !
Laonice. Vos pleurs coulent encore, et ce cœur adouci...
Cléopâtre. Envoyez-moi son frère, et nous laissez ici.
Sa douleur sera grande, à ce que je présume ;
Mais j'en saurai sur l'heure adoucir l'amertume.
Ne lui témoignez rien : il lui sera plus doux
D'apprendre tout de moi, qu'il ne serait de vous.

SCÈNE V.

CLÉOPATRE.

Que tu pénètres mal le fond de mon courage !
Si je verse des pleurs, ce sont des pleurs de rage ;
Et ma haine, qu'en vain tu crois s'évanouir,
Ne les a fait couler qu'afin de t'éblouir.
Je ne veux plus que moi dedans ma confiance.
Et toi, crédule enfant, que charme l'apparence,
Et dont l'esprit léger s'attache avidement
Aux attraits captieux de mon déguisement,
Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,
Au sort des immortels préfère ta fortune,
Tandis que mieux instruite en l'art de me venger,
En des nouveaux malheurs je saurai te plonger.
Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche :
De qui se rend trop tôt on doit craindre une embûche ;
Et c'est mal démêler le cœur d'avec le front,
Que prendre pour sincère un changement si prompt.
L'effet te fera voir comme je suis changée.

SCÈNE VI.

CLÉOPÂTRE, SÉLEUCUS.

Cléopâtre. Savez-vous, Séleucus, que je me suis vengée ?

Séleucus. Pauvre princesse, hélas !

Cléopâtre. Vous déplorez son sort !
Quoi ! l'aimiez-vous ?

Séleucus. Assez pour regretter sa mort.

Cléopâtre. Vous lui pouvez servir encor d'ami fidèle ;
Si j'ai su me venger, ce n'a pas été d'elle.

Séleucus. O ciel ! et de qui donc, madame ?

Cléopâtre. C'est de vous,
Ingrat, qui n'aspirez qu'à vous voir son époux.
Le trône était à toi par le droit de naissance ;
Rodogune avec lui tombait en ta puissance ;
Tu devais l'épouser, tu devais être roi !
Mais comme ce secret n'est connu que de moi,
Je puis, comme je veux, tourner le droit d'aînesse,
Et donner à ton frère un sceptre et la princesse.

Séleucus. A mon frère ?

Cléopâtre. C'est lui que j'ai nommé l'aîné.

Séleucus. Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné :
Et, par une raison qui vous est inconnue,
Mes propres sentiments vous avaient prévenue :
Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits si doux
Que mon cœur n'ait donnés à ce frère avant vous ;
Et, si vous bornez là toute votre vengeance,
Vos désirs et les miens seront d'intelligence.

Cléopâtre. C'est ainsi qu'on déguise un violent dépit ;
C'est ainsi qu'une feinte au dehors l'assoupit,
Et qu'on croit amuser de fausses patiences
Ceux dont en l'âme on craint les justes défiances.

Séleucus. Quoi ! je conserverais quelque courroux secret !

Cléopâtre. Quoi ! lâche, tu pourrais la perdre sans regret !

Séleucus. Peut-être ; mais enfin par quel amour de mère
Pressez-vous tellement ma douleur contre un frère ?
Prenez-vous intérêt à la faire éclater ?

Cléopâtre. J'en prends à la connaître, et la faire avorter ;

J'en prends à conserver malgré toi mon ouvrage
Des jaloux attentats de ta secrète rage.

Séleucus. Je le veux croire ainsi ; mais quel autre intérêt
Nous fait tous deux ainsés quand et comme il vous plait ?

Cléopâtre. Comme reine, à mon choix je fais justice ou grâce,
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
D'où vient qu'un fils, vers moi noirci de trahison,
Ose de mes faveurs me demander raison.

Séleucus. Vous pardonneriez donc ces chaleurs indiscrettes :
Je ne suis point jaloux du bien que vous lui faites ;
Et je vois quel amour vous avez pour tous deux,
Plus que vous ne pensez, et plus que je ne veux :
Le respect me défend d'en dire davantage.
Je n'ai ni faute d'yeux, ni faute de courage,
Madame ; mais enfin n'espérez voir en moi
Qu'amitié pour mon frère, et zèle pour mon roi.
Adieu.

SCÈNE VII.

CLÉOPATRE.

De quel malheur suis-je encore capable !
Leur zèle m'offensait, leur amitié m'accable ;
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils
Deux enfants révoltés et deux rivaux unis ;
Mais n'importe ; mes mains sur le père enhardies
Pour un bras refusé sauront prendre deux vies ;
Leurs jours également sont pour moi dangereux :
J'ai commencé par lui, j'achèverai par eux.
Sors de mon cœur, nature, ou fais qu'ils m'obéissent :
Fais-les servir ma haine, ou consens qu'ils périssent.
Mais déjà l'un a vu que je les veux punir.
Souvent qui tarde trop se laisse prévenir.
Allons chercher le temps d'immoler nos victimes,
Et de me rendre heureuse à force de grands crimes.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE.

Enfin, grâces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi ¹.
La mort de Séleucus m'a vengée à demi.
Son ombre, en entendant Rodogune et son frère,
Peut déjà de ma part les promettre à son père.
Ils le suivront de près, et j'ai tout préparé
Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.
O toi, qui n'attends plus que la cérémonie
Pour jeter à mes pieds Rodogune punie,
Et par qui deux époux vont d'un seul coup du sort
Recevoir l'hyménée, et le trône, et la mort,
Poison, me sauras-tu rendre mon diadème?
Le fer m'a bien servie, en feras-tu de même?
Me seras-tu fidèle? Et toi, que me veux-tu ²,
Ridicule retour d'une sottise vertu,
Tendresse dangereuse autant comme importune?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
Et ne vois plus en lui les restes de mon sang,
S'il m'arrache du trône et la met en mon rang.
Reste du sang ingrat d'un époux infidèle,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,

¹ Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Il faut bien que cela ainsi, puisque le public écoute encore, non sans plaisir, ce monologue. Je ne puis trahir ma pensée jusqu'à déguiser la peine qu'il me fait : je trouve surtout cette exclamation, *grâces aux dieux*, aussi déplacée qu'horrible. *Grâces aux dieux, je viens d'égorger mon fils, de qui je n'avais nul sujet de me plaindre* : mais enfin je conçois que cette détestable fermeté de Cléopâtre

peut attacher, et surtout qu'on est très curieux de savoir comment Cléopâtre réussira ou succombera ; c'est là ce qui fait, à mon avis, le grand mérite de cette pièce. (V.)

(2) Et toi, que me veux-tu,
Ridicule retour d'une sottise vertu?

n'est pas de même ; rien n'est plus bas, ni même plus mal placé : Cléopâtre n'a point de vertu ; son âme exécration n'a pas hésité un instant. Ce mot *sottise* doit être évité. (V.)

Aime mon ennemie et péris comme lui.
 Pour la faire tomber j'abattraï son appui :
 Aussi bien sous mes pas c'est creuser un abîme
 Que retenir ma main sur la moitié du crime ;
 Et, te faisant mon roi, c'est trop me négliger,
 Que te laisser sur moi frère et père à venger.
 Qui se venge à demi court lui-même à sa peine :
 Il faut ou condamner ou couronner sa haine.
 Dût le peuple en fureur pour ses maîtres nouveaux
 De mon sang odieux arroser leurs tombeaux,
 Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense,
 Dût le ciel égalier le supplice à l'offense,
 Trône, à t'abandonner je ne puis consentir ;
 Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir ;
 Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange¹.
 Tombe sur moi le ciel pourvu que je me venge !
 J'en recevrai le coup d'un visage remis :
 Il est doux de périr après ses ennemis :
 Et, de quelque rigueur que le destin me traite,
 Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette.
 Mais voici Laonice ; il faut dissimuler
 Ce que le seul effet doit bientôt révéler.

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, LAONICE.

Cléopâtre. Viennent-ils, ces époux ?

Laonice. Ils approchent, madame² :
 On lit dessus leur front l'allégresse de l'âme ;
 Le bonheur y paraît avec la majesté ;
 Et, suivant le vieil ordre en Syrie usité,

(1) *Il vaut mieux mériter*, etc. Il est bien plus étrange qu'un vers si oiseux et si faible se trouve entre deux vers si beaux et si forts. Plaignons la stérilité de nos rimes dans le genre noble ; nous n'en avons qu'un très petit nombre, et l'embarras de trouver une rime convenable fait souvent beaucoup de tort au génie ; mais aussi, quand cette difficulté est

toujours surmontée, le génie alors brille dans toute sa perfection. (V.)

(2) Cette description que fait Laonice, toute simple qu'elle est, me paraît un grand coup de l'art ; elle intéresse pour les deux époux ; c'est un beau contraste avec la rage de Cléopâtre. Ce moment excite la crainte et la pitié ; et voilà la vraie tragédie. (V.)

D'une grâce en tous deux tout auguste et royale,
 Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale,
 Pour s'en aller au temple, au sortir du palais,
 Par les mains du grand-prêtre être unis à jamais :
 C'est là qu'il les attend pour bénir l'alliance.
 Le peuple tout ravi par ses vœux les devance,
 Et pour eux à grands cris demande aux immortels
 Tout ce qu'on leur souhaite au pied de leurs autels,
 Impatient pour eux que la cérémonie
 Ne commence bientôt, ne soit bientôt finie.
 Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés,
 Tous nos vieux différends de leur âme exilés,
 Font leur suite assez grosse, et d'une voix commune
 Bénissent à l'envi le prince et Rodogune.
 Mais je les vois déjà : madame, c'est à vous
 A commencer ici des spectacles si doux.

SCÈNE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, LAONICE,
 TROUPE DE PARTHES ET DE SYRIENS.

Cléopâtre. Approchez, mes enfants; car l'amour maternelle,
 Madame, dans mon cœur, vous tient déjà pour telle;
 Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas.

Rodogune. Je le chérirai même au delà du trépas.
 Il m'est trop doux, madame; et tout l'heur que j'espère,
 C'est de vous obéir et respecter en mère.

Cléopâtre. Aimez-moi seulement; vous allez être rois,
 Et s'il faut du respect, c'est moi qui vous le dois.

Antiochus. Ah! si nous recevons la suprême puissance,
 Ce n'est pas pour sortir de votre obéissance :
 Vous régnerez ici quand nous y régnerons,
 Et ce seront vos lois que nous y donnerons.

Cléopâtre. J'ose le croire ainsi : mais prenez votre place ;
 Il est temps d'avancer ce qu'il faut que je fasse.

(Ici Antiochus s'assied dans un fauteuil, Rodogune à sa gauche, en même rang, et Cléopâtre à sa droite, mais en rang inférieur, et qui marque quelque inégalité. Oronte s'assied aussi à la gauche de Rodogune, avec la même différence; et Cléopâtre, cependant qu'ils

prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice, qui s'en va querir une coupe pleine de vin empoisonné. Après qu'elle est partie, Cléopâtre continue :)

Peuple qui m'écoutez, Parthes et Syriens,
Sujets du roi son frère, ou qui fûtes les miens,
Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'ainesse
Élève dans le trône, et donne à la princesse.
Je lui rends cet État que j'ai sauvé pour lui,
Je cesse de régner ; il commence aujourd'hui.
Qu'on ne me traite plus ici de souveraine :
Voici votre roi, peuple, et voilà votre reine.
Vivez pour les servir, respectez-les tous deux,
Aimez-les, et mourez, s'il est besoin, pour eux.
Oronte, vous voyez avec quelle franchise
Je leur rends ce pouvoir dont je me suis démise :
Prêtez les yeux au reste, et voyez les effets
Suivre de point en point les traités de la paix.

(Laonice revient avec une coupe à la main.)

Oronte. Votre sincérité s'y fait assez paraître,
Madame ; et j'en ferai récit au roi mon maître.

Cléopâtre. L'hymen est maintenant notre plus cher souci.
L'usage veut, mon fils, qu'on le commence ici :
Recevez de ma main la coupe nuptiale,
Pour être après unis sous la foi conjugale ;
Puisse-t-elle être un gage envers votre moitié,
De vos serments ensemble et de mon amitié.

Antiochus, prenant la coupe.

Ciel ! que ne dois-je point aux bontés d'une mère !

Cléopâtre. Le temps presse, et votre heur d'autant plus se diffère.

Antiochus, à Rodogune. Madame, hâtons donc ces glorieux moments :

Voici l'heureux essai de nos contentements.

Mais si mon frère était le témoin de ma joie...

Cléopâtre. C'est être trop cruel de vouloir qu'il la voie :

Ce sont des déplaisirs qu'il fait bien d'épargner ;

Et sa douleur secrète a droit de l'éloigner.

Antiochus. Il m'avait assuré qu'il la verrait sans peine.

Mais n'importe, achevons.

SCÈNE IV.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, BODOGUNE, ORONTE, TIMAGÈNE, LAONICE,
TROUPE.

Timagène. Ah! seigneur!

Cléopâtre. Timagène,
Quelle est votre insolence!

Timagène. Ah! madame!

Antiochus, *rendant la coupe à Laonice.* Parlez.

Timagène. Souffrez pour un moment que mes sens rappelés...

Antiochus. Qu'est-il donc arrivé?

Timagène. Le prince votre frère...

Antiochus. Quoi! se voudrait-il rendre à mon bonheur contraire?

Timagène. L'ayant cherché longtemps afin de divertir
L'ennui que de sa perte il pouvait ressentir,
Je l'ai trouvé, seigneur, au bout de cette allée
Où la clarté du ciel semble toujours voilée.
Sur un lit de gazon, de faiblesse étendu,
Il semblait déplorer ce qu'il avait perdu;
D'une profonde plaie en l'estomac ouverte
Son sang à gros bouillons sur cette couche verte...

Cléopâtre. Il est mort!

Timagène. Oui, madame.

Cléopâtre. Ah! destins ennemis,
Qui m'enviez le bien que je m'étais promis!

Timagène, à Cléopâtre. Madame, il a parlé; sa main est innocente.

Cléopâtre, à Timagène.

La tienne est donc coupable, et ta rage insolente,
Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,
L'ayant assassiné, le fait encor parler!

Antiochus. Timagène, souffrez la douleur d'une mère,
Et les premiers soupçons d'une aveugle colère.
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
J'en ferais autant qu'elle, à vous connaître moins.
Mais que vous a-t-il dit? achevez, je vous prie.

Timagène. Surpris d'un tel spectacle, à l'instant je m'écrie;
Et soudain à mes cris, ce prince, en soupirant,

Avec assez de peine entr'ouvre un œil mourant ;
 Et ce reste égaré de lumière incertaine
 Lui peignant son cher frère au lieu de Timagène,
 Rempli de votre idée, il m'adresse pour vous
 Ces mots où l'amitié règne sur le courroux :

« Une main qui nous fut bien chère

« Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain.

« Réglez ; et surtout, mon cher frère,

« Gardez-vous de la même main.

« C'est... » La Parque à ce mot lui coupe la parole ;
 Sa lumière s'éteint, et son âme s'envole :

Et moi, tout effrayé d'un si tragique sort,

J'accours pour vous en faire un funeste rapport.

Antiochus. Rapport vraiment funeste, et sort vraiment tragique,
 Qui va changer en pleurs l'allégresse publique.

O de ses derniers mots fatale obscurité,

En quel gouffre d'horreur m'as-tu précipité !

Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine,

Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine ;

Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,

Fatale obscurité ! qui dois-je en soupçonner ?

« Une main qui nous fut bien chère ! »

Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mère ?

Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain ;

Nous vous avons tous deux refusé notre main :

Qui de vous s'est vengée ? est-ce l'une, est-ce l'autre,

Qui fait agir la sienne au refus de la nôtre ?

Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder ?

Est-ce vous, désormais, dont je me dois garder ?

(1) Il n'y a point de situation plus forte ; il n'y en a point où l'on ait porté plus loin la terreur, et cette incertitude effrayante qui serre l'âme dans l'attente d'un événement qui ne peut être que tragique. Ces mots terribles :

« Une main qui nous fut bien chère ! »

Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mère ?

Ces mots font frémir ; et ce qui mérite encore plus d'éloges, c'est que la situation est aussi bien dénouée qu'elle est fortement conçue. Cléopâtre, avalant elle-même le poison préparé pour son fils et

pour Rodogune, et se flattant encore de vivre assez pour les voir périr avec elle, forme un dénouement admirable. Il faut bien qu'il le soit, puisqu'il a fait pardonner les étranges invraisemblances sur lesquelles il est fondé, et qui ne peuvent pas avoir d'autre excuse. (La H.)

(2) Cette situation est sans doute des plus théâtrales, elle ne permet pas aux spectateurs de respirer. Le succès prodigieux de cette scène est une grande réponse à tous ces critiques qui disent à un auteur : *Ceci n'est pas assez fondé, cela*

Cléopâtre. Quoi! vous me soupçonnez?

Rodogune. Quoi! je vous suis suspecte?

Antiochus. Je suis époux et fils, je vous aime et respecte ;
Mais quoi que sur mon cœur puissent des noms si doux,
A ces marques enfin je ne connais que vous.
As-tu bien entendu? dis-tu vrai, Timagène?

Timagène. Avant qu'en soupçonner la princesse ou la reine,
Je mourrais mille fois; mais enfin mon récit
Contient, sans rien de plus, ce que le prince a dit.

Antiochus. D'un et d'autre côté l'action est si noire,
Que, n'en pouvant douter, je n'ose encor la croire.
O quiconque des deux avez versé son sang,
Ne vous préparez plus à me percer le flanc.
Nous avons mal servi vos haines mutuelles,
Aux jours l'une de l'autre également cruelles;
Mais si j'ai refusé ce détestable emploi,
Je veux bien vous servir toutes deux contre moi :
Qui que vous soyez donc, recevez une vie
Que déjà vos fureurs m'ont à demi ravie.

Rodogune. Ah! seigneur, arrêtez.

Timagène. Seigneur, que faites-vous?

Antiochus. Je sers ou l'une ou l'autre, et je préviens ses coups.

Cléopâtre. Vivez, régnez heureux.

Antiochus. Otez-moi donc de doute,
Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute,
Qui pour m'assassiner ose me secourir,
Et me sauve de moi pour me faire périr.
Puis-je vivre et traîner cette gêne éternelle,
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre, et ne pouvoir plus vous voir sans m'alarmer,
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer?
Vivre avec ce tourment, c'est mourir à toute heure.
Tirez-moi de ce trouble, ou souffrez que je meure,

n'est pas assez préparé. L'auteur répond : J'ai touché, j'ai enlevé le public; l'auteur a raison, tant que le public applaudit. Il est pourtant infiniment mieux de s'astreindre à la plus exacte vraisemblance; par là on plaît toujours, non-seulement au public assemblé, qui sent plus qu'il ne raisonne, mais aux critiques éclairés qui jugent dans le cabinet : c'est même le seul moyen de conserver une réputation pure dans la postérité. (V.)

Et que mon déplaisir, par un coup généreux,
Épargne un parricide à l'une de vous deux.

Cléopâtre. Puisque le même jour que ma main vous couronne
Je perds un de mes fils, et l'autre me soupçonne,
Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devrait essuyer,
Son peu d'amour me force à me justifier ;
Si vous n'en pouvez mieux consoler une mère
Qu'en la traitant d'égal avec une étrangère,
Je vous dirai, seigneur (car ce n'est plus à moi
A nommer autrement et mon juge et mon roi),
Que vous voyez l'effet de cette vieille haine
Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,
Qu'en son cœur du passé soutient le souvenir,
Et que j'avais raison de vouloir prévenir.
Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandro ;
J'ai prévu d'assez loin ce que j'en viens d'apprendre ;
Mais je vous ai laissé désarmer mon courroux.

A Rodogune. Sur la foi de ses pleurs je n'ai rien craint de vous,
Madame ; mais, ô dieux ! quelle rage est la vôtre !
Quand je vous donne un fils, vous assassinez l'autre,
Et m'enviez soudain l'unique et faible appui
Qu'une mère opprimée eût pu trouver en lui !
Quand vous m'accablerez, où sera mon refuge ?
Si je m'en plains au roi, vous possédez mon juge ;
Et s'il m'ose écouter, peut-être, hélas ! en vain
Il voudra se garder de cette même main.
Enfin je suis leur mère, et vous leur ennemie ;
J'ai recherché leur gloire, et vous leur infamie ;
Et si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ôtez,
Votre abord en ces lieux les eût déshérités.
C'est à lui maintenant, en cette concurrence,
A régler ses soupçons sur cette différence,
A voir de qui des deux il doit se défier,
Si vous n'avez un charme à vous justifier.

Rodogune, à Cléopâtre.

Je me défendrai mal : l'innocence étonnée
Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée ;
Et n'ayant rien prévu d'un attentat si grand,

Qui l'en veut accuser sans peine la surprend ¹.
 Je ne m'étonne point de voir que votre haine
 Pour me faire coupable a quitté Timagène.
 Au moindre jour ouvert de tout jeter sur moi,
 Son récit s'est trouvé digne de votre foi.
 Vous l'accusiez pourtant, quand votre âme alarmée
 Craignait qu'en expirant ce fils vous eût nommé :
 Mais de ses derniers mots voyant le sens douteux,
 Vous avez pris soudain le crime entre nous deux.
 Certes, si vous voulez passer pour véritable
 Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable,
 Je veux bien par respect ne vous imputer rien ;
 Mais votre bras au crime est plus fait que le mien ;
 Et qui sur un époux fit son apprentissage
 A bien pu sur un fils achever son ouvrage.
 Je ne dénierai point, puisque vous les savez,
 De justes sentiments dans mon âme élevés :
 Vous demandiez mon sang ; j'ai demandé le vôtre :
 Le roi sait quels motifs ont poussé l'une et l'autre ;
 Comme par sa prudence il a tout adouci,
 Il vous connaît peut-être, et me connaît aussi.

A Antiochus. Seigneur, c'est un moyen de vous être bien chère
 Que pour don nuptial vous immoler un frère :
 On fait plus ; on m'impute un coup si plein d'horreur,
 Pour me faire un passage à vous percer le cœur.

A Cléopâtre. Où fuirais-je de vous après tant de furie,
 Madame ? et que ferait toute votre Syrie,
 Où seule et sans appui contre mes attentats,
 Je verrais ?... Mais, seigneur, vous ne m'écoutez pas !

Antiochus. Non, je n'écoute rien ; et dans la mort d'un frère
 Je ne veux point juger entre vous et ma mère :
 Assassinez un fils, massacrez un époux,

(1) On n'a rien à dire sur ces deux plaidoyers de Cléopâtre et de Rodogune. Ces deux princesses parlent toutes deux comme elles doivent parler. La réponse de Rodogune est beaucoup plus forte que le discours de Cléopâtre, elle doit l'être : il n'y a rien à y répliquer, elle porte la conviction ; et Antiochus devrait en être

tellement frappé, qu'il ne devrait peut-être pas dire : *Non, je n'écoute rien* ; car, comment ne pas écouter de si bonnes raisons ? Mais j'ose dire que le parti que prend Antiochus est infiniment plus théâtral que s'il était simplement raisonnable. (V.)

Je ne veux me garder ni d'elle ni de vous.
 Suivons aveuglément ma triste destinée ;
 Pour m'exposer à tout achevons l'hyménée.
 Cher frère, c'est pour moi le chemin du trépas ;
 La main qui t'a percé ne m'épargnera pas ;
 Je cherche à te rejoindre, et non à m'en défendre,
 Et lui veux bien donner tout lieu de me surprendre :
 Heureux si sa fureur qui me prive de toi
 Se fait bientôt connaître en achevant sur moi,
 Et si du ciel, trop lent à la réduire en poudre,
 Son crime redoublé peut arracher la foudre !
 Donnez-moi...

Rodogune, *l'empêchant de prendre la coupe.*

Quoi, seigneur !

Antiochus. Vous m'arrêtez en vain :

Donnez...

Rodoguno. Ah ! gardez-vous de l'une et l'autre main !
 Cette coupe est suspecte, elle vient de la reine ;
 Craignez de toutes deux quelque secrète haine.

Cléopâtre. Qui m'épargnait tantôt ose enfin m'accuser !

Rodogune. De toutes deux, madame, il doit tout refuser.
 Je n'accuse personne, et vous tiens innocente ;
 Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente :
 Je veux bien à mon tour subir les mêmes lois.
 On ne peut craindre trop pour le salut des rois.
 Donnez donc cette preuve ; et, pour toute réplique,
 Faites faire un essai par quelque domestique ¹.

Cléopâtre, *prenant la coupe.*

Je le ferai moi-même. Eh bien ! redoutez-vous
 Quelque sinistre effet encor de mon courroux ?
 J'ai souffert cet outrage avecque patience.

Antiochus, *prenant la coupe des mains de Cléopâtre, après qu'elle a bu.*

Pardonnez-lui, madame, un peu de défiance :

(1) Apparemment que les princesses syriennes faisaient peu de cas de leurs domestiques ; mais c'est une réflexion que personne ne peut faire dans l'agitation où l'on est, et dans l'attente du dénouement. L'action qui termine cette scène fait frémir, c'est le tragique porté au comble : on est seulement étonné que, dans les compliments d'Antiochus et de l'ambassadeur, qui terminent la pièce, Antiochus ne dise pas un mot de son frère, qu'il aimait si tendrement. Le rôle terrible de Cléopâtre et le cinquième acte feront toujours réussir cette pièce.

Comme vous l'accusez, elle fait son effort
 A rejeter sur vous l'horreur de cette mort ;
 Et soit amour pour moi, soit adresse pour elle,
 Ce soin la fait paraître un peu moins criminelle.
 Pour moi, qui ne vois rien, dans le trouble où je suis,
 Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abîme d'ennuis,
 Attendant qu'en plein jour ces vérités paraissent,
 J'en laisse la vengeance aux dieux qui les connaissent,
 Et vais sans plus tarder...

Rodogune. Seigneur, voyez ses yeux
 Déjà tout égarés, troubles, et furieux,
 Cette affreuse sueur qui court sur son visage,
 Cette gorge qui s'enfle. Ah! bons dieux! quelle rage!
 Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

Antiochus, *rendant la coupe à Laonice ou à quelque autre.*

N'importe, elle est ma mère, il faut la secourir.

Cléopâtre. Va, tu me veux en vain rappeler à la vie;

Ma haine est trop fidèle, et m'a trop bien servie :

Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi ;

C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçois :

Mais j'ai cette douceur dedans cette disgrâce

De ne voir point régner ma rivale en ma place.

Règne; de crime en crime enfin te voilà roi.

Je t'ai défait d'un père, et d'un frère, et de moi :

Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes,

Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes !

Puissiez-vous ne trouver dedans votre union

Qu'horreur, que jalousie, et que confusion!

Et, pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,

Puisse naître de vous un fils qui me ressemble !

Antiochus. Ah! vivez pour changer cette haine en amour.

Cléopâtre. Je maudirais les dieux s'ils me rendaient le jour.

Qu'on m'emporte d'ici : je me meurs. Laonice,

Si tu veux m'obliger par un dernier service,

Après les vains efforts de mes inimitiés,

Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds.

(Elle s'en va, et Laonice lui aide à marcher.)

Oronte. Dans les justes rigueurs d'un sort si déplorable,

Seigneur, le juste ciel vous est bien favorable ;

Il vous a préservé, sur le point de périr,
Du danger le plus grand que vous puissiez courir ;
Et par un digne effet de ses faveurs puissantes,
La coupable est punie et vos mains innocentes.

Antiochus. Oronte, je ne sais, dans son funeste sort,
Qui m'afflige le plus, ou sa vie, ou sa mort ;
L'une et l'autre a pour moi des malheurs sans exemple :
Plaignez mon infortune. Et vous, allez au temple
Y changer l'allégresse en un deuil sans pareil,
La pompe nuptiale en funèbre appareil ;
Et nous verrons après, par d'autres sacrifices,
Si les dieux voudront être à nos vœux plus propices.

HÉRACLIUS

TRAGÉDIE (1674).

A MONSIEUR SÈGUIER,

CHANCELIER DE FRANCE.

MONSIEUR,

Je sais que cette tragédie n'est pas d'un genre assez relevé pour espérer légitimement que vous y daigniez jeter les yeux, et que, pour offrir quelque chose à Votre Grandeur qui n'en fût pas entièrement indigne, j'aurais eu besoin d'une parfaite peinture de toute la vertu d'un Caton ou d'un Sénèque; mais comme je tâchais d'amasser des forces pour ce grand dessein, les nouvelles faveurs que j'ai reçues de vous m'ont donné une juste impatience de les publier; et les applaudissements qui ont suivi les représentations de ce poëme m'ont fait présumer que sa bonne fortune pourrait suppléer à son peu de mérite. La curiosité que son récit a laissée dans les esprits pour sa lecture m'a flatté aisément, jusques à me persuader que je ne pouvais prendre une plus heureuse occasion de leur faire savoir combien je vous suis redevable; et j'ai précipité ma reconnaissance, quand j'ai considéré qu'autant que je la différerais pour m'en acquitter plus dignement, autant je demeurerais dans les apparences d'une ingratitude inexcusable envers vous. Mais quand même les dernières obligations que je vous ai ne m'auraient pas fait cette glorieuse violence, il faut que je vous avoue ingénument que les intérêts de ma propre réputation m'en imposaient une très pressante nécessité. Le bonheur de mes ouvrages ne la porte en aucun lieu où elle ne demeure fort dou-

teuse, et où l'on ne se défie, avec raison, de ce qu'en dit la voix publique, parce qu'aucun d'eux n'y fait connaître l'honneur que j'ai d'être connu de vous. Cependant on sait par tout l'Europe l'accueil favorable que Votre Grandeur fait aux gens de lettres; que l'accès auprès de vous est ouvert et libre à tous ceux que les sciences ou les talents de l'esprit élèvent au-dessus du commun; que les caresses dont vous les honorez sont les marques les plus indubitables et les plus solides de ce qu'ils valent; et qu'enfin nos plus belles muses, que feu monseigneur le cardinal de Richelieu avait choisies de sa main pour en composer un corps tout d'esprits, seraient encore inconsolables de sa perte, si elles n'avaient trouvé chez Votre Grandeur la même protection qu'elles rencontraient chez Son Éminence. Quelle apparence donc qu'en quelque climat où notre langue puisse avoir entrée, on puisse croire qu'un homme mérite quelque véritable estime, si ses travaux n'y portent les assurances de l'état que vous en faites dans les hommages qu'il vous en doit? Trouvez bon, Monsieur, que celui-ci, plus heureux que le reste des miens, affranchisse mon nom de ne vous en avoir point encore rendu, et que, pour affermir ce peu de réputation qu'ils m'ont acquis, il tire mes lecteurs d'un doute si légitime, en leur apprenant non-seulement que je ne vous

suis pas tout à fait inconnu, mais aussi même que votre bonté ne dédaigne pas de répandre sur moi votre bienveillance et vos grâces : de sorte que, quand votre vertu ne me donnerait pas toutes les passions imaginables pour votre service, je serais le plus ingrat de tous les hommes,

si je n'étais toute ma vie très véritablement,

Monseigneur,

votre très humble, très obéissant,
et très fidèle serviteur,

COUSILLE.

AU LECTEUR.

Voici une hardie entreprise sur l'histoire, dont vous ne reconnaîtrez aucune chose dans cette tragédie, que l'ordre de la succession des empereurs Tibère, Maurice, Phocas, et Héraclius. J'ai falsifié la naissance de ce dernier ; mais ce n'a été qu'en sa faveur, et pour lui en donner une plus illustre, le faisant fils de l'empereur Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique de même nom que lui. J'ai prolongé la durée de l'empire de son prédécesseur de douze années, et lui ai donné un fils, quoique l'histoire n'en parle point, mais seulement d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à un Priscus ou Crispus. J'ai prolongé de même la vie de l'impératrice Constantine, et comme j'ai fait régner ce tyran vingt ans au lieu de huit, je n'ai fait mourir cette princesse que dans la quinzième année de sa tyrannie, quoiqu'il l'eût sacrifiée à sa sûreté avec ses filles dès la cinquième. Je ne me mettrai pas en peine de justifier cette licence que j'ai prise ; l'événement l'a assez justifiée, et les exemples des anciens que j'ai rapportés sur *Rodogune* semblent l'autoriser suffisamment : mais, à parler sans fard, je ne voudrais pas conseiller à personne de la tirer en exemple. C'est beaucoup hasarder, et l'on n'est pas toujours heureux ; et, dans un dessein de cette nature, ce qu'un bon succès fait passer pour une ingénieuse hardiesse, un mauvais le fait prendre pour une témérité ridicule.

Baronius, parlant de la mort de l'empereur Maurice, et de celle de ses fils, que Phocas faisait immoler à sa vue, rapporte une circonstance très rare, dont

j'ai pris l'occasion de former le nœud de cette tragédie, à qui elle sert de fondement. Cette nourrice eut tant de zèle pour ce malheureux prince, qu'elle exposa son propre fils au supplice, au lieu d'un des siens qu'on lui avait donné à nourrir. Maurice reconnut l'échange, et l'empêcha par une considération pieuse que cette extermination de toute sa famille était un juste jugement de Dieu, auquel il n'eût pas cru satisfaire, s'il eût souffert que le sang d'un autre eût payé pour celui d'un de ses fils. Mais quant à ce qui était de la mère, elle avait surmonté l'affection maternelle en faveur de son prince, et l'on peut dire que son enfant était mort pour son regard. Comme j'ai cru que cette action était assez généreuse pour mériter une personne plus illustre à la produire, j'ai fait de cette nourrice une gouvernante. J'ai supposé que l'échange avait eu son effet ; et de cet enfant sauvé par la supposition d'un autre, j'en ai fait Héraclius, le successeur de Phocas. Bien plus, j'ai feint que cette Léontine ne croyant pas pouvoir cacher longtemps cet enfant que Maurice avait commis à sa fidélité, vu la recherche exacte que Phocas en faisait faire, et se voyant même déjà soupçonnée et prête à être découverte, se voulut mettre dans les bonnes grâces de ce tyran, en lui allant offrir ce petit prince dont il était en peine, au lieu duquel elle lui livra son propre fils Léonce. J'ai ajouté que par cette action Phocas fut tellement gagné, qu'il crut ne pouvoir remettre son fils Martian aux mains d'une personne qui lui fût plus acquise, d'autant que ce

qu'elle venait de faire l'avait jetée, à ce qu'il croyait, dans une haine irréconciliable avec les amis de Maurice, qu'ils avaient seuls à craindre. Cette faveur où je la mets auprès de lui donne lieu à un second échange d'Héraclius, qu'elle nourrissait comme son fils sous le nom de Léonce, avec Martian, que Phocas lui avait confié. Je lui fais prendre l'occasion de l'éloignement de ce tyran, que j'arrête trois ans, sans revenir, à la guerre contre les Perses; et à son retour, je fais qu'elle lui donne Héraclius pour fils, qui est dorénavant élevé auprès de lui sous le nom de Martian, cependant qu'elle retient le vrai Martian auprès d'elle, et le nourrit sous le nom de son Léonce, qu'elle avait exposé pour l'autre. Comme ces deux princes sont grands, et que Phocas, abusé par ce dernier échange, presse Héraclius d'épouser Pulchérie, fille de Maurice, qu'il avait réservée expressément de toute sa famille, afin qu'elle portât par ce mariage le droit et les titres de l'empire dans sa maison, Léontine, pour empêcher cette alliance du frère et de la sœur, avertit Héraclius de sa naissance. Je serais trop long si je voulais ici toucher le reste des incidents d'un poëme si embarrassé, et me contenterai de vous avoir donné ces lumières, afin que vous en puissiez commencer la lecture avec moins d'obscurité. Vous vous souviendrez seulement qu'Héraclius passe pour Martian, fils de Phocas, et Martian pour Léonce, fils de Léontine, et qu'Héraclius sait qui il est, et qui est ce faux Léonce; mais que le vrai Martian, Phocas, ni Pulchérie, n'en savent rien, non plus que le reste des acteurs, hormis Léontine et sa fille Eudoxe.

On m'a fait quelque scrupule de ce qu'il n'est pas vraisemblable qu'une mère expose son fils à la mort pour en préserver un autre : à quoi j'ai deux réponses à faire; la première, que notre unique docteur Aristote nous permet de mettre quelquefois des choses qui même soient contre la raison et l'apparence, pourvu que ce soit hors de l'action, ou, pour me servir des termes latins de ses interprètes, *extrà fabulam*, comme est ici cette

supposition d'enfant, et nous donne pour exemple OEdipe, qui, ayant tué un roi de Thèbes, l'ignore encore vingt ans après; l'autre, que l'action étant vraie du côté de la mère, comme j'ai remarqué tantôt, il ne faut plus s'informer si elle est vraisemblable, étant certain que toutes les vérités sont recevables dans la poésie, quoiqu'elle ne soit pas obligée à les suivre. La liberté qu'elle a de s'en écarter n'est pas une nécessité, et la vraisemblance n'est qu'une condition nécessaire à la disposition, et non pas au choix du sujet, ni des incidents qui sont appuyés de l'histoire. Tout ce qui entre dans le poëme doit être croyable; et il l'est, selon Aristote, par l'un de ces trois moyens, la vérité, la vraisemblance, ou l'opinion commune. J'irai plus outre; et, quoique peut-être on voudra prendre cette proposition pour un paradoxe, je ne craindrai point d'avancer que le sujet d'une belle tragédie doit n'être pas vraisemblable. La preuve en est aisée par le même Aristote, qui ne veut pas qu'on en compose une d'un ennemi qui tue son ennemi, parce que, bien que cela soit vraisemblable, il n'excite dans l'âme des spectateurs ni pitié ni crainte, qui sont les deux passions de la tragédie; mais il nous renvoie à choisir dans les événements extraordinaires qui se passent entre personnes proches, comme d'un père qui tue son fils, une femme son mari, un frère sa sœur; ce qui, n'étant jamais vraisemblable, doit avoir l'autorité de l'histoire ou de l'opinion commune pour être cru : si bien qu'il n'est pas permis d'inventer un sujet de cette nature. C'est la raison qu'il donne de ce que les anciens traitaient presque les mêmes sujets, d'autant qu'ils rencontraient peu de familles où fussent arrivés de pareils désordres, qui font les belles et puissantes oppositions du devoir et de la passion.

Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre plus au long sur cette matière : j'en ai dit ces deux mots en passant, par une nécessité de me défendre d'une objection qui détruirait tout mon ouvrage, puisqu'elle va à en saper le fondement, et non par ambition d'étaler mes maximes;

qui peut-être ne sont pas généralement avouées des savants. Aussi ne donne-je ici mes opinions qu'à la mode de M. de Montaigne, non pour bonnes, mais pour

miennes. Je m'en suis bien trouvé jus-
qu'à présent; mais je ne tiens pas impos-
sible qu'on réussisse mieux en suivant
les contraires.



PERSONNAGES.

PHOCAS, empereur d'Orient.

HÉRACLIUS, fils de l'empereur Maurice, cru Martian, fils de Phocas.

MARTIAN, fils de Phocas, cru Léonce, fils de Léontine.

PULCHÉRIE, fille de l'empereur Maurice.

LÉONTINE, dame de Constantinople,

autrefois gouvernante d'Héraclius et de Martian.

EUDOXE, fille de Léontine.

CRISPE, gendre de Phocas.

EXUPÈRE, patricien de Constantinople.

AMINTAS, ami d'Exupère.

UN PAGE de Léontine.

La scène est à Constantinople.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHOCAS, CRISPE.

Phocas. Crispe, il n'est que trop vrai, la plus belle couronne
N'a que de faux brillants dont l'éclat l'environne ;
Et celui dont le ciel pour un sceptre fait choix,
Jusqu'à ce qu'il le porte, en ignore le poids.
Mille et mille douceurs y semblent attachées,
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées ;
Qui croit les posséder les sent s'évanouir ;
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir :
Surtout qui, comme moi, d'une obscure naissance,
Monte par la révolte à la toute-puissance,
Qui de simple soldat à l'empire élevé,
Ne l'a que par le crime acquis et conservé,
Autant que sa fureur s'est immolé de têtes,
Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes ;
Et comme il n'a semé qu'épouvante et qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble et que terreur.
J'en ai semé beaucoup ; et depuis quatre lustres
Mon trône n'est fondé que sur des morts illustres ;
Et j'ai mis au tombeau, pour régner sans effroi,
Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.
Mais le sang répandu de l'empereur Maurice,
Ses cinq fils à ses yeux envoyés au supplice,
En vain en ont été les premiers fondements,
Si pour m'ôter ce trône ils servent d'instruments.
On en fait revivre un au bout de vingt années :
Byzance ouvre, dis-tu, l'oreille à ces menées ;
Et le peuple, amoureux de tout ce qui me nuit,
D'une croyance avide embrasse ce faux bruit,
Impatient déjà de se laisser séduire
Au premier imposteur armé pour me détruire,

Qui, s'osant revêtir de ce fantôme aimé,
 Voudra servir l'idole à son zèle charmé.
 Mais sais-tu sous quel nom ce fâcheux bruit s'excite?

Crispe. Il nomme Héraclius celui qu'il ressuscite.

Phocas. Quiconque en est l'auteur devait mieux l'inventer.
 Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter ;
 Sa mort est trop certaine, et fut trop remarquable,
 Pour craindre un grand effet d'une si vaine fable.
 Il n'avait que six mois ; et, lui perçant le flanc,
 On en fit dégoutter plus de lait que de sang ;
 Et ce prodige affreux, dont je tremblai dans l'âme,
 Fut aussitôt suivi de la mort de ma femme.
 Il me souvient encor qu'il fut deux jours caché,
 Et que sans Léontine on l'eût longtemps cherché :
 Il fut livré par elle, à qui, pour récompense,
 Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance,
 Du jeune Martian, qui d'âge presque égal,
 Était resté sans mère en ce moment fatal.
 Juge par là combien ce conte est ridicule.

Crispe. Tout ridicule il plaît ; et le peuple est crédule :
 Mais avant qu'à ce conte il se laisse emporter,
 Il vous est trop aisé de le faire avorter.
 Quand vous fîtes périr Maurice et sa famille,
 Il vous en plut, seigneur, réserver une fille,
 Et résoudre dès lors qu'elle aurait pour époux
 Ce prince destiné pour régner après vous.
 Le peuple en sa personne aime encore et révère
 Et son père Maurice et son aïeul Tibère,
 Et vous verra sans trouble en occuper le rang
 S'il voit tomber leur sceptre au reste de leur sang.
 Non, il ne courra plus après l'ombre du frère,
 S'il voit monter la sœur dans le trône du père.
 Mais pressez cet hymen : le prince aux champs de Mars
 Chaque jour, chaque instant, s'offre à mille hasards,
 Et n'eût été Léonce, en la dernière guerre,
 Ce dessein avec lui serait tombé par terre,
 Puisque, sous la valeur de ce jeune guerrier,
 Martian demeurerait ou mort ou prisonnier.
 Avant que d'y périr, s'il faut qu'il y périsse,

Qu'il vous laisse un neveu qui le soit de Maurice,
Et qui, réunissant l'une et l'autre maison,
Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom.

Phocas. Hélas ! de quoi me sert ce dessein salutaire,
Si pour en voir l'effet tout me devient contraire ?
Pulchérie et mon fils ne se montrent d'accord
Qu'à fuir cet hyménée à l'égal de la mort ;
Et les aversions entre eux deux mutuelles,
Les font d'intelligence à se montrer rebelles.
La princesse surtout frémit à mon aspect ;
Et, quoiqu'elle étudie un peu de faux respect,
Le souvenir des siens, l'orgueil de sa naissance,
L'emporte à tous moments à braver ma puissance.
Sa mère, que longtemps je voulus épargner,
Et qu'en vain par douceur j'espérai de gagner,
L'a de la sorte instruite ; et ce que je vois suivre
Me punit bien du trop que je la laissai vivre.

Crispe. Il faut agir de force avec de tels esprits,
Seigneur, et qui les flatte endurent leurs mépris.
La violence est juste où la douceur est vaine.

Phocas. C'est par là qu'aujourd'hui je veux dompter sa haine.
Je l'ai mandée exprès, non plus pour la flatter,
Mais pour prendre mon ordre et pour l'exécuter.

Crispe. Elle entre.

SCÈNE II.

PHOCAS, PULCHÉRIE, CRISPE.

Phocas. Enfin, madame, il est temps de vous rendre.
Le besoin de l'État défend de plus attendre ;
Il lui faut des Césars, et je me suis promis
D'en voir naître bientôt de vous et de mon fils.
Ce n'est pas exiger grande reconnaissance
Des soins que mes bontés ont pris de votre enfance,
De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de mes bienfaits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus sublime ;
Ma couronne et mon fils valent bien quelque estime :
Je vous les offre encore après tant de refus ;

Mais apprenez aussi que je n'en souffre plus,
 Que de force ou de gré je veux me satisfaire,
 Qu'il me faut craindre en maître, ou me chérir en père,
 Et que, si votre orgueil s'obstine à me haïr,
 Qui ne peut être aimé se peut faire obéir.

Pulchérie. J'ai rendu jusqu'ici cette reconnaissance
 A ces soins tant vantés d'élever mon enfance,
 Que, tant qu'on m'a laissée en quelque liberté,
 J'ai voulu me défendre avec civilité ;
 Mais, puisqu'on use enfin d'un pouvoir tyrannique,
 Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique,
 Que je me montre entière à l'injuste fureur,
 Et parle à mon tyran en fille d'empereur.
 Il fallait me cacher avec quelque artifice
 Que j'étais Pulchérie, et fille de Maurice,
 Si tu faisais dessein de m'éblouir les yeux
 Jusqu'à prendre tes dons pour des dons précieux.
 Vois quels sont ces présents dont le refus t'étonne :
 Tu me donnes, dis-tu, ton fils et ta couronne ;
 Mais, que me donnes-tu, puisque l'une est à moi,
 Et l'autre en est indigne, étant sorti de toi ?
 Ta libéralité me fait peine à comprendre :
 Tu parles de donner quand tu ne fais que rendre ;
 Et puisque avecque moi tu veux le couronner,
 Tu ne me rends mon bien que pour te le donner.
 Tu veux que cet hymen que tu m'oses prescrire
 Porte dans ta maison les titres de l'empire,
 Et de cruel tyran, d'infâme ravisseur,
 Te fasse vrai monarque et juste possesseur.
 Ne reproche donc plus à mon âme indignée
 Qu'en perdant tous les miens tu m'as seule épargnée :
 Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié,
 Vint de ta politique, et non de ta pitié.
 Ton intérêt dès lors fit seul cette réserve :
 Tu m'as laissé la vie afin qu'elle te serve ;
 Et mal sûr dans un trône où tu crains l'avenir,
 Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir ;
 Tu ne m'y fais monter que de peur d'en descendre :
 Mais connais Pulchérie, et cesse de prétendre.

Je sais qu'il m'appartient ce trône où tu te sieds,
 Quo c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds :
 Mais comme il est encor teint du sang de mon père,
 S'il n'est lavé du tien, il ne saurait me plaire ;
 Et ta mort, que mes vœux s'efforcent de hâter,
 Est l'unique degré par où j'y veux monter :
 Voilà quelle je suis, et quelle je veux être.
 Qu'un autre t'aime en père, ou te redoute en maître,
 Le cœur de Pulchérie est trop haut et trop franc
 Pour craindre ou pour flatter le bourreau de son sang.

Phocas. J'ai forcé ma colère à te prêter silence,
 Pour voir à quel excès irait ton insolence :
 J'ai vu ce qui t'abuse et me fait mépriser,
 Et t'aime encore assez pour te désabuser.
 N'estime plus mon sceptre usurpé sur ton père,
 Ni que pour l'appuyer ta main soit nécessaire.
 Depuis vingt ans je règne, et je règne sans toi ;
 Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi.
 Le trône où je me sieds n'est pas un bien de race :
 L'armée a ses raisons pour remplir cette place ;
 Son choix en est le titre ; et tel est notre sort
 Qu'une autre élection nous condamne à la mort.
 Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Maurice ;
 J'en vis avec regret le triste sacrifice :
 Au repos de l'État il fallut l'accorder ;
 Mon cœur, qui résistait, fut contraint de céder ;
 Mais pour remettre un jour l'empire en sa famille
 Je fis ce que je pus, je conservai sa fille,
 Et, sans avoir besoin de titres ni d'appui,
 Je te fais part d'un bien qui n'était plus à lui.

Pulchérie. Un chétif centenier des troupes de Mysie,
 Qu'un gros de mutinés élu par fantaisie,
 Oser arrogamment se vanter à mes yeux
 D'être juste seigneur du bien de mes aïeux !
 Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ses crimes,
 Lui qui de tous les miens fit autant de victimes,
 Croire s'être lavé d'un si noir attentat
 En imputant leur perte au salut de l'État !
 Il fait plus, il me croit digne de cette excuse !

Souffre, souffre à ton tour que je te désabuse :
 Apprends que si jadis quelques séditions
 Usurpèrent le droit de ces élections,
 L'empire était chez nous un bien héréditaire ;
 Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibère ;
 Et l'on voit depuis lui remonter mon destin
 Jusqu'au grand Théodose et jusqu'à Constantin.
 Et je pourrais avoir l'âme assez abattue...

Phocas. Eh bien ! si tu le veux, je te le restitue,
 Cet empire, et consens encor que ta fierté
 Impute à mes remords l'effet de ma bonté.
 Dis que je te le rends et te fais des caresses,
 Pour apaiser des tiens les ombres vengeresses,
 Et tout ce qui pourra sous quelque autre couleur
 Autoriser ta haine, et flatter ta douleur ;
 Pour un dernier effort je veux souffrir la rage
 Qu'allume dans ton cœur cette sanglante image.
 Mais que t'a fait mon fils ? était-il, au berceau,
 Des tiens que je perdis le juge ou le bourreau ?
 Tant de vertus qu'en lui le monde entier admire
 Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'empire ?
 En ai-je eu quelque espoir qu'il n'ait assez rempli ?
 Et voit-on sous le ciel prince plus accompli ?
 Un cœur comme le tien, si grand, si magnanime...

Palchérie. Va, je ne confonds point ses vertus et ton crime :
 Comme ma haine est juste, et ne m'aveugle pas,
 J'en vois assez en lui pour les plus grands États ;
 J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne ;
 J'honore sa valeur, j'estime sa personne,
 Et pense d'autant plus à lui vouloir du bien
 Que s'en voyant indigne il ne demande rien,
 Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite
 De ce qu'on veut de moi par-delà son mérite,
 Et que de tes projets son cœur triste et confus
 Pour m'en faire justice approuve mes refus.
 Ce fils si vertueux d'un père si coupable,
 S'il ne devait régner, me pourrait être aimable ;
 Et cette grandeur même où tu veux le porter
 Est l'unique motif qui m'y fait résister.

Après l'assassinat de ma famille entière,
 Quand tu ne m'as laissé père, mère, ni frère,
 Que j'en fasse ton fils légitime héritier !
 Que j'assure par là leur trône au meurtrier !
 Non, non ; si tu me crois le cœur si magnanime
 Qu'il ose séparer ses vertus de ton crime,
 Sépare tes présents, et ne m'offre aujourd'hui
 Que ton fils sans le sceptre, ou le sceptre sans lui.
 Avise ; et si tu crains qu'il te fût trop infâme
 De remettre l'empire en la main d'une femme,
 Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux occupé.
 Le ciel me rend un frère à ta rage échappé ;
 On dit qu'Héraclius est tout prêt de paraître :
 Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître.

Phocas. A ce compte, arrogante, un fantôme nouveau,
 Qu'un murmure confus fait sortir du tombeau,
 Te donne cette audace et cette confiance !
 Ce bruit s'est fait déjà digne de ta croyance.
 Mais...

Pulchérie. Je sais qu'il est faux ; pour t'assurer ce rang
 Ta rage eut trop de soin de verser tout mon sang ;
 Mais la soif de ta perte en cette conjoncture
 Me fait aimer l'auteur d'une belle imposture.
 Au seul nom de Maurice il te fera trembler :
 Puisqu'il se dit son fils, il veut lui ressembler ;
 Et cette ressemblance où son courage aspire
 Mérite mieux que toi de gouverner l'empire :
 J'irai par mon suffrage affermir cette erreur,
 L'avouer pour mon frère et pour mon empereur,
 Et dedans son parti jeter tout l'avantage
 Du peuple convaincu par mon premier hommage.
 Toi, si quelque remords te donne un juste effroi,
 Sors du trône, et te laisse abuser comme moi ;
 Prends cette occasion de te faire justice.

Phocas. Oui, je me la ferai bientôt par ton supplice :
 Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir ;
 Ma patience a fait par-delà son pouvoir.
 Qui se laisse outrager mérite qu'on l'outrage ;
 Et l'audace impunie enfle trop un courage.

Tonne, menace, brave, espère en de faux bruits,
Fortifie, affermis ceux qu'ils auront séduits.
Dans ton âme à ton gré change ma destinée;
Mais choisis pour demain la mort ou l'hyménée.

Pulchérie. Il n'est pas pour ce choix besoin d'un grand effort
A qui hait l'hyménée, et ne craint point la mort.

(*En ces deux scènes, Héraclius passe pour Martian, et Martian pour Léonce. Héraclius se connaît, mais Martian ne se connaît pas.*)

SCÈNE III.

PHOCAS, PULCHÉRIE, HÉRACLIUS, CRISPE.

Phocas, à Pulchérie. Dis, si tu veux encor, que ton cœur la souhaite.

A Héraclius. Approche, Martian, que je te le répète :
Cette ingrate furie, après tant de mépris,
Conspire encor la perte et du père et du fils ;
Elle-même a semé cette erreur populaire
D'un faux Héraclius qu'elle accepte pour frère :
Mais quoi qu'à ces mutins elle puisse imposer,
Demain ils la verront mourir, ou t'épouser.

Héraclius. Seigneur...

Phocas. Garde sur toi d'attirer ma colère.

Héraclius. Dussé-je mal user de cet amour de père,
Étant ce que je suis, je me dois quelque effort
Pour vous dire, seigneur, que c'est vous faire tort,
Et que c'est trop montrer d'injuste défiance
De ne pouvoir régner que par son alliance :
Sans prendre un nouveau droit du nom de son époux,
Ma naissance suffit pour régner après vous.
J'ai du cœur, et tiendrais l'empire même infâme
S'il fallait le tenir de la main d'une femme.

Phocas. Eh bien ! elle mourra, tu n'en as pas besoin.

Héraclius. De vous-même, seigneur, daignez mieux prendre soin.
Le peuple aime Maurice : en perdre ce qui reste
Nous rendrait ce tumulte au dernier point funeste.
Au nom d'Héraclius à demi soulevé,
Vous verriez par sa mort le désordre achevé.
Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette,
Faire régner une autre, et la laisser sujette :

Et d'un parti plus bas punissant son orgueil...

Phocas. Quand Maurice peut tout du creux de son cercueil,
A ce fils supposé, dont il me faut défendre,
Tu parles d'ajouter un véritable gendre!

Héraclius. Seigneur, j'ai des amis chez qui cette moitié...

Phocas. A l'épreuve d'un sceptre il n'est point d'amitié,
Point qui ne s'éblouisse à l'éclat de sa pompe,
Point qu'après son hymen sa haine ne corrompe.
Elle mourra, te dis-je.

Pulchérie. Ah! ne m'empêchez pas
De rejoindre les miens par un heureux trépas.
La vapeur de mon sang ira grossir la foudre
Que Dieu tient déjà prête à le réduire en poudre;
Et ma mort, en servant de comble à tant d'horreurs...

Phocas. Par ses remerciements juge de ses fureurs.
J'ai prononcé l'arrêt, il faut que l'effet suive.
Résous-la de t'aimer, si tu veux qu'elle vive!
Sinon, j'en jure encore, et ne t'écoute plus,
Son trépas dès demain punira ses refus.

SCÈNE IV.

PULCHÉRIE, HÉRACLIUS, MARTIAN.

Héraclius. En vain il se promet que sous cette menace
J'espère en votre cœur surprendre quelque place :
Votre refus est juste, et j'en sais les raisons.
Ce n'est pas à nous deux d'unir les deux maisons ;
D'autres destins, madame, attendent l'un et l'autre :
Ma foi m'engage ailleurs aussi bien que la vôtre.
Vous aurez en Léonce un digne possesseur ¹ ;
Je serai trop heureux d'en posséder la sœur.

(1) Le lecteur doit savoir que Léonce, dont on n'a point encore parlé, passe pour le fils de Léontine, ancienne gouvernante du prince Héraclius, fils de Maurice, et du prince Martian, fils de Phocas. On ne sait point encore que ce prétendu Léonce a été changé en nourrice, et qu'il est le véritable Martian. Il eût été

à souhaiter peut-être que dès la première scène ces aventures eussent été éclaircies; mais avec un peu d'attention il sera aisé de suivre l'intrigue : il est triste qu'on ait besoin de cette attention, qui d'un divertissement nous fait une fatigue, comme dit Boileau. (V.)

Martian. Ah! mon prince! ah! madame! il vaut mieux vous résoudre
Par un heureux hymen à dissiper ce foudre.

Héraclius. Je te connais, Léonce, et mieux que tu ne crois;
Je sais ce que tu vaux, et ce que je te dois.
Son bonheur est le mien, madame; et je vous donne
Léonce et Martian en la même personne;
C'est Martian en lui que vous favorisez.
Opposons la constance aux périls opposés.
Je vais près de Phocas essayer la prière;
Et si je n'en obtiens la grâce tout entière,
Malgré le nom de père, et le titre de fils,
Je deviens le plus grand de tous ses ennemis.
Oui, si sa cruauté s'obstine à votre porte,
J'irai, pour l'empêcher, jusqu'à la force ouverte,
Et puisse, si le ciel m'y voit rien épargner,
Un faux Héraclius en ma place régner!
Adieu, madame.

Pulchérie. Adieu, prince trop magnanime,
(*Héraclius s'en va, et Pulchérie continue.*)

Prince digne en effet d'un trône acquis sans crime,
Digne d'un autre père. Ah! Phocas! ah! tyran!
Se peut-il que ton sang ait formé Martian?
Mais allons, cher Léonce, admirant son courage,
Tâcher de notre part à repousser l'orage.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONTINE, EUDOXE.

Léontine. Avec trop d'imprudance il vous l'a révélé¹.
Vous êtes fille, Eudoxe, et vous avez parlé²:

(1) Le spectateur ne peut savoir d'abord que c'est Léontine qui parle, et que c'est cette même Léontine, autrefois gouvernante d'Héraclius et de Martian; il serait peut-être mieux qu'on en fût informé d'abord. Il faut que tous ceux qui

assistent à une pièce de théâtre connaissent tout d'un coup les personnages qui se présentent, excepté ceux dont l'intérêt est de cacher leur nom. (V.)

(2) Qui? de qui parle-t-elle? c'est une énigme. (V.)

Vous n'avez pu savoir cette grande nouvelle
 Sans la dire à l'oreille à quelque âme infidèle,
 A quelque esprit léger, ou de votre heur jaloux,
 A qui ce grand secret a pesé comme à vous.
 C'est par là qu'il est su, c'est par là qu'on publie
 Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie ;
 C'est par là qu'un tyran, plus instruit que troublé
 De l'ennemi secret qui l'aurait accablé,
 Ajouter bientôt sa mort à tant de crimes,
 Et se sacrifiera pour nouvelles victimes
 Ce prince dans son sein pour son fils élevé,
 Vous dont il a fait choix, et moi qui l'ai sauvé.
 Voyez combien de maux pour n'avoir su vous taire.

Eudoxe. Madame, mon respect souffre tout d'une mère,
 Qui, pour peu qu'elle veuille écouter la raison,
 Ne m'accusera plus de cette trahison ;
 Car c'en est une enfin bien digne de supplice
 Qu'avoir d'un tel secret donné le moindre indice.

Léontine. Et qui donc aujourd'hui le fait connaître à tous ?
 Est-ce le prince, ou moi ?

Eudoxe. Ni le prince, ni vous.
 De grâce, examinez ce bruit qui vous alarme.
 On dit qu'il est en vie, et son nom seul les charme :
 On ne dit point comment vous trompâtes Phocas,
 Livrant un de vos fils pour ce prince au trépas,
 Ni comme après, du sien étant la gouvernante,
 Par une tromperie encor plus importante,
 Vous en fîtes l'échange, et, prenant Martian,
 Vous laissâtes pour fils ce prince à son tyran ;
 En sorte que le sien passe ici pour mon frère,
 Cependant que de l'autre il croit être le père,
 Et voit en Martian Léonce qui n'est plus,
 Tandis que sous ce nom il aime Héraclius.
 On dirait tout cela si, par quelque imprudence,
 Il m'était échappé d'en faire confidence :
 Mais pour toute nouvelle on dit qu'il est vivant¹ ;
 Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant.

(1) Toutes ces manières de parler sont d'une familiarité qui n'est nullement convenable à la tragédie. (V.)

Comme ce sont pour tous des routes inconnues,
 Il semble à quelques-uns qu'il doit tomber des nues ;
 Et j'en sais tel qui croit dans sa simplicité
 Que pour punir Phocas Dieu l'a ressuscité.
 Mais le voici.

SCÈNE V.

HÉRACLIUS, LÉONTINE, EUDOXE.

Héraclius. Madame, il n'est plus temps de taire
 D'un si profond secret le dangereux mystère ;
 Le tyran, alarmé du bruit qui le surprend,
 Rend ma crainte trop juste et le péril trop grand.
 Non que de ma naissance il fasse conjecture ;
 Au contraire, il prend tout pour grossière imposture,
 Et me connaît si peu, que, pour la renverser,
 A l'hymen qu'il souhaite il prétend me forcer.
 Il m'oppose à mon nom qui le vient de surprendre :
 Je suis fils de Maurice ; il m'en veut faire gendre,
 Et s'acquérir les droits d'un prince si chéri
 En me donnant moi-même à ma sœur pour mari.
 Jugez s'il n'est pas temps de montrer qui nous sommes,
 De cesser d'être fils du plus méchant des hommes,
 D'immoler mon tyran aux périls de ma sœur,
 Et de rendre à mon père un juste successeur.

Léontine. Votre courage seul nous donne lieu de craindre :
 Modérez-en l'ardeur, daignez vous y contraindre ;
 Et, puisqu'aucun soupçon ne dit rien à Phocas,
 Soyez encor son fils, et ne vous montrez pas.
 De quoi que ce tyran menace Pulchérie,
 J'aurai trop de moyens d'arrêter sa furie,
 De rompre cet hymen, ou de le retarder,
 Pourvu que vous veuillez ne vous point hasarder.
 Répondez-moi de vous, et je vous réponds d'elle.

Héraclius. Jamais l'occasion ne s'offrira si belle.
 Vous voyez un grand peuple à demi révolté,
 Sans qu'on sache l'auteur de cette nouveauté.
 Il semble que de Dieu la main appesantie,
 Se faisant du tyran l'effroyable partie,

Vouille avancer par là son juste châtement ;
 Quo, par un si grand bruit semé confusément,
 Il dispose les cœurs à prendre un nouveau maître,
 Et presse Héraclius de se faire connaître.
 C'est à nous de répondre à ce qu'il en prétend :
 Montrons Héraclius au peuple qui l'attend ;
 Évitions le hasard qu'un imposteur l'abuse,
 Et qu'après s'être armé d'un nom que je refuse,
 De mon trône, à Phocas sous ce titre arraché,
 Il puisse me punir de m'être trop caché.
 Il ne sera pas temps, madame, de lui dire
 Qu'il me rende mon nom, ma naissance et l'empire,
 Quand il se prévaudra de ce nom déjà pris
 Pour me joindre au tyran dont je passe pour fils.

Léontine. Sans vous donner pour chef à cette populace,
 Je romprai bien encor ce coup, s'il vous menace ;
 Mais gardons jusqu'au bout ce secret important ;
 Fiez-vous plus à moi qu'à ce peuple inconstant.
 Ce que j'ai fait pour vous depuis votre naissance
 Semble digne, seigneur, de cette confiance :
 Je ne laisserai point mon ouvrage imparfait,
 Et bientôt mes desseins auront leur plein effet.
 Je punirai Phocas, je vengerai Maurice :
 Mais aucun n'aura part à ce grand sacrifice ;
 J'en veux toute la gloire, et vous me la devez.
 Vous régnerez par moi, si par moi vous vivez.
 Laissez entre mes mains mûrir vos destinées,
 Et ne hasardez point le fruit de vingt années.

Endoxe. Seigneur, si votre amour peut écouter mes pleurs,
 Ne vous exposez point au dernier des malheurs.
 La mort de ce tyran, quoique trop légitime,
 Aura dedans vos mains l'image d'un grand crime :
 Le peuple pour miracle osera maintenir
 Que le ciel par son fils l'aura voulu punir ;
 Et sa haine obstinée après cette chimère
 Vous croira parricide en vengeant votre père ;
 La vérité n'aura ni le nom ni l'effet
 Que d'un adroit mensonge à couvrir ce forfait ;
 Et d'une telle erreur l'ombre sera trop noire

Pour ne pas obscurcir l'éclat de votre gloire.

Héraclius. Le secret est à vous, et je serais ingrat
Si sans votre congé j'osais en faire éclat,
Puisque, sans votre aveu, toute mon aventure
Passerait pour un songe ou pour une imposture.
Je dirai plus : l'empire est plus à vous qu'à moi,
Puisqu'à Léonce mort tout entier je le doi ;
C'est le prix de son sang, c'est pour y satisfaire
Que je rends à la sœur ce que je tiens du frère.
Mais si je me dérobe au rang qui vous est dû,
Ce sera par moi seul que vous l'aurez perdu ;
Seul je vous ôterai ce que je dois vous rendre.
Disposez des moyens et du temps de le prendre.
Quand vous voudrez régner, faites-m'en possesseur :
Mais, comme enfin j'ai lieu de craindre pour ma sœur,
Tirez-la dans ce jour de ce péril extrême,
Ou demain je ne prends conseil que de moi-même.

Léontine. Je vous l'ai déjà dit, laissez ce qui vous perd.

SCÈNE III.

EXUPÈRE, LÉONTINE, EUDOXE.

Exupère. Madame, Héraclius vient d'être découvert.

Léontine, à Eudoxe. Eh bien !

Eudoxe. Si... (à Exupère.)

Léontine. Taisez-vous. Depuis quand ?

Exupère. Tout à l'heure.

Léontine. Et déjà l'empereur a commandé qu'il meure ?

Exupère. Le tyran est bien loin de s'en voir éclairci.

Léontine. Comment ?

Exupère. Ne craignez rien, madame, le voici.

Léontine. Je ne vois que Léonce.

Exupère. Ah ! quittez l'artifice.

SCÈNE IV.

MARTIAN, LÉONTINE, EXUPÈRE, EUDOXE.

Martian. Madame, dois-je croire un billet de Maurice ?
Voyez si c'est sa main, ou s'il est contrefait ;
Dites s'il me détrompe, ou m'abuse en effet,
Si je suis votre fils, ou s'il était mon père :
Vous en devez connaître encor le caractère.

Léontine lit le billet. « Léontine a trompé Phocas,
« Et, livrant pour mon fils un des siens au trépas,
« Dérobe à sa fureur l'héritier de l'empire.
« O vous qui me restez de fidèles sujets,
« Honorez son grand zèle, appuyez ses projets !
« Sous le nom de Léonce Héraclius respire.

« MAURICE. »

(Elle rend le billet à Exupère, qui le lui a donné, et continue.)

Seigneur, il vous dit vrai ; vous étiez en mes mains
Quand on ouvrit Byzance au pire des humains.
Maurice m'honora de cette confiance :
Mon zèle y répondit par-delà sa croyance :
Le voyant prisonnier et ses quatre autres fils,
Je cachai quelques jours ce qu'il m'avait commis ;
Mais enfin, toute prête à me voir découverte,
Ce zèle sur mon sang détourna votre perte.
J'allai pour vous sauver vous offrir à Phocas ;
Mais j'offris votre nom, et ne vous donnai pas.
La généreuse ardeur de sujette fidèle
Me rendit pour mon prince à moi-même cruelle :
Mon fils fut, pour mourir, le fils de l'empereur.
J'éblouis le tyran, je trompai sa fureur :
Léonce, au lieu de vous, lui servit de victime.

(Elle fait un soupir.)

Ah ! pardonnez, de grâce ; il m'échappe sans crime.
J'ai pris pour vous sa vie, et lui rends un soupir ;
Ce n'est pas trop, seigneur, pour un tel souvenir :
A cet illustre effort par mon devoir réduite,
J'ai dompté la nature, et ne l'ai pas détruite.

Phocas, ravi de joie à cette illusion,
 Me combla de faveurs avec profusion,
 Et nous fit de sa main cette haute fortune
 Dont il n'est pas besoin que je vous importune.
 Voilà ce que mes soins vous laissent ignorer ;
 Et j'attendais, seigneur, à vous le déclarer,
 Que, par vos grands exploits, votre rare vaillance
 Pût faire à l'univers croire à votre naissance,
 Et qu'une occasion pareille à ce grand bruit
 Nous pût de son aveu promettre quelque fruit :
 Car, comme j'ignorais que notre grand monarque
 En eût pu rien savoir, ou laisser quelque marque,
 Je doutais qu'un secret, n'étant su que de moi,
 Sous un tyran si craint pût trouver quelque foi.

Exupère. Comme sa cruauté, pour mieux gêner Maurice,
 Le forçait de ses fils à voir le sacrifice,
 Ce prince vit l'échange, et l'allait empêcher ;
 Mais l'acier des bourreaux fut plus prompt à trancher :
 La mort de votre fils arrêta cette envie,
 Et prévint d'un moment le refus de sa vie.
 Maurice, à quelque espoir se laissant lors flatter,
 S'en ouvrit à Félix qui vint le visiter,
 Et trouva les moyens de lui donner ce gage
 Qui vous en pût un jour rendre un plein témoignage.
 Félix est mort, madame, et naguère en mourant
 Il remit ce dépôt à son plus cher parent ;
 Et m'ayant tout conté, « Tiens, dit-il, Exupère,
 « Sers ton prince, et venge ton père. »
 Armé d'un tel secret, seigneur, j'ai voulu voir
 Combien parmi le peuple il aurait de pouvoir.
 J'ai fait semer ce bruit sans vous faire connaître ;
 Et voyant tous les cœurs vous souhaiter pour maître,
 J'ai ligué du tyran les secrets ennemis,
 Mais sans leur découvrir plus qu'il ne m'est permis.
 Ils aiment votre nom, sans savoir davantage,
 Et cette seule joie anime leur courage,
 Sans qu'autres que les deux qui vous parlaient là-bas
 De tout ce qu'elle a fait sachent plus que Phocas.
 Vous venez de savoir ce que vous vouliez d'elle ;

C'est à vous de répondre à son généreux zèle,
 Le peuple est mutiné, vos amis assemblés,
 Le tyran effrayé, ses confidents troublés.
 Donnez l'aveu du prince à sa mort qu'on apprête,
 Et ne dédaignez pas d'ordonner de sa tête.

Martian. Surpris des nouveautés d'un tel événement,
 Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.
 Je sais ce que je dois, madame, au grand service
 Dont vous avez sauvé l'héritier de Maurice.
 Je croyais, comme fils, devoir tout à vos soins,
 Et je vous dois bien plus lorsque je vous suis moins :
 Mais pour vous expliquer toute ma gratitude,
 Mon âme a trop de trouble et trop d'inquiétude.
 Allez, brave Exupère, allez, je vous rejoins ;
 Souffrez que je demeure un moment sans témoins.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHOCAS, EXUPÈRE, AMINTAS, MARTIAN, PULCHÉRIE, CRISPE.

Phocas. Quel est votre entretien avec cette princesse ?
 Des noces que je veux ?

Martian. C'est de quoi je la presse.

Phocas. Et vous l'avez gagnée en faveur de mon fils ?

Martian. Il sera son époux, elle me l'a promis.

Phocas. C'est beaucoup obtenu d'une âme si rebelle.
 Mais quand ?

Martian. C'est un secret que je n'ai pas su d'elle.

Phocas. Vous pouvez m'en dire un dont je suis plus jaloux,
 On dit qu'Héraclius est fort connu de vous :

Si vous aimez mon fils, faites-le-moi connaître.

Martian. Vous le connaissez trop, puisque je vois ce traître.

Exupère. Je sers mon empereur, et je sais mon devoir.

Martian. Chacun te l'avouera ; tu le fais assez voir.

Phocas. De grâce, éclaircissez ce que je vous propose.
Ce billet à demi m'en dit bien quelque chose ;
Mais, Léonce, c'est peu si vous ne l'achevez.

Martian. Nommez-moi par mon nom puisque vous le savez ;
Dites Héraclius ; il n'est plus de Léonce ;
Et j'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce.

Phocas. Tu peux bien t'y résoudre après ton vain effort
Pour m'arracher le sceptre et conspirer ma mort.

Martian. J'ai fait ce que j'ai dû. Vivre sous ta puissance,
C'eût été démentir mon nom et ma naissance,
Et ne point écouter le sang de mes parents,
Qui ne crie en mon cœur que la mort des tyrans.
Quiconque pour l'empire eut la gloire de naître
Renonce à cet honneur s'il peut souffrir un maître :
Hors le trône ou la mort, il doit tout dédaigner ;
C'est un lâche, s'il n'ose ou se perdre ou régner.
J'entends donc mon arrêt sans qu'on me le prononce.
Héraclius mourra comme a vécu Léonce,
Bon sujet, meilleur prince, et ma vie et ma mort
Rempliront dignement et l'un et l'autre sort.
La mort n'a rien d'affreux pour une âme bien née :
A mes côtés pour toi je l'ai cent fois traitée ;
Et mon dernier exploit contre tes ennemis
Fut d'arrêter son bras qui tombait sur ton fils.

Phocas. Tu prends pour me toucher un mauvais artifice :
Héraclius n'eut point de part à ce service :
J'en ai payé Léonce, à qui seul était dû
L'inestimable honneur de me l'avoir rendu :
Mais sous des noms divers à soi-même contraire,
Qui conserva le fils attente sur le père ;
Et se désavouant d'un aveugle secours,
Sitôt qu'il se connaît, il en veut à mes jours.
Je te devais sa vie, et je me dois justice.
Léonce est effacé par le fils de Maurice.
Contre un tel attentat rien n'est à balancer,
Et je saurai punir comme récompenser.

Martian. Je sais trop qu'un tyran est sans reconnaissance
Pour en avoir conçu la honteuse espérance,

Et suis trop au-dessus de cette indignité
 Pour te vouloir piquer de générosité.
 Que ferais-tu pour moi de me laisser la vie,
 Si pour moi sans le trône elle n'est qu'infamie ?
 Héraclius vivrait pour te faire la cour !
 Rends-lui, rends-lui son sceptre, ou prive-le du jour.
 Pour ton propre intérêt sois juge incorruptible :
 Ta vie avec la mienne est trop incompatible ;
 Un si grand ennemi ne peut être gagné,
 Et je te punirais de m'avoir épargné.
 Si de ton fils sauvé j'ai rappelé l'image,
 J'ai voulu de Léonce étaler le courage,
 Afin qu'en le voyant tu ne doutasses plus
 Jusques où doit aller celui d'Héraclius.
 Je me tiens plus heureux de périr en monarque,
 Que de vivre en éclat sans en porter la marque ;
 Et puisque pour jouir d'un si glorieux sort
 Je n'ai que ce moment qu'on destine à ma mort,
 Je la rendrai si belle et si digne d'envie,
 Que ce moment vaudra la plus illustre vie.
 M'y faisant donc conduire, assure ton pouvoir,
 Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

Phocas. Nous verrons la vertu de cette âme hautaine.
 Faites-le retirer en la chambre prochaine,
 Crispe ; et qu'on me l'y garde, attendant que mon choix
 Pour punir son forfait vous donne d'autres lois.

Martian, à Pulchérie.

Adieu, madame, adieu, je n'ai pu davantage.
 Ma mort va vous laisser encor dans l'esclavage :
 Le ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir !

SCÈNE II.

PHOCAS, PULCHÉRIE, EXUPÈRE, AMINTAS.

Phocas. Et toi, n'espère pas désormais me fléchir.
 Je tiens Héraclius, et n'ai plus rien à craindre,
 Plus lieu de te flatter, plus lieu de me contraindre.
 Ce frère et ton espoir vont entrer au cercueil,
 Et j'abattrais d'un coup sa tête et ton orgueil.

Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes ;
Laisse aller tes soupirs, laisse couler tes larmes.

Pulchérie. Moi pleurer ! moi gémir, tyran ! J'aurais pleuré
Si quelques lâchetés l'avaient déshonoré,
S'il n'eût pas emporté sa gloire tout entière,
S'il m'avait fait rougir par la moindre prière,
Si quelque infâme espoir qu'on lui dût pardonner
Eût mérité la mort que tu lui vas donner.
Sa vertu jusqu'au bout ne s'est point démentie.
Il n'a point pris le ciel ni le sort à partie,
Point querellé le bras qui fait ces lâches coups,
Point daigné contre lui perdre un juste courroux.
Sans te nommer ingrat, sans trop le nommer traître,
De tous deux, de soi-même il s'est montré le maître ;
Et dans cette surprise il a bien su courir
A la nécessité qu'il voyait de mourir.

Phocas. Explique, explique mieux le fond de ta pensée ;
Et, sans plus te parer d'une vertu forcée,
Pour apaiser le père, offre le cœur au fils,
Et tâche à racheter ce cher frère à ce prix.

Pulchérie. Crois-tu que sur la foi de tes fausses promesses
Mon âme ose descendre à de telles bassesses ?
Prends mon sang pour le sien ; mais, s'il y faut mon cœur,
Périssent Héraclius avec sa triste sœur !

Phocas. Eh bien ! il va périr ; ta haine en est complice.

Pulchérie. Et je verrai du ciel bientôt choir ton supplice :
Dieu, pour le réserver à ses puissantes mains,
Fait avorter exprès tous les moyens humains ;
Il veut frapper le coup sans notre ministère.
'Si l'on t'a bien donné Léonce pour mon frère,
Les quatre autres peut-être, à tes yeux abusés,
Ont été comme lui des Césars supposés.
L'État, qui, dans leur mort, voyait trop sa ruine,
Avait des généreux autres que Léontine ;
Ils trompaient d'un barbare aisément la fureur,
Qui n'avait jamais vu la cour ni l'empereur.
Crains, tyran, crains encor tous les quatre peut-être :
L'un après l'autre enfin se vont faire paraître ;
Et, malgré tous tes soins, malgré tout ton effort,

Tu ne les connaîtras qu'en recevant la mort.
 Moi-même à leur défaut je serai la conquête
 De quiconque à mes pieds apportera ta tête ;
 L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer
 Sera digne de moi, s'il peut t'assassiner.
 Va perdre Héraclius, et quitte la pensée
 Que je me pare ici d'une vertu forcée ;
 Et, sans m'importuner de répondre à tes vœux ¹,
 Si tu prétends régner, défais-toi de tous deux.

SCÈNE III.

PHOCAS, EXUPÈRE, AMINTAS.

Phocas. J'écoute avec plaisir ces menaces frivoles ;
 Je ris d'un désespoir qui n'a que des paroles ;
 Et, de quelque façon qu'elle m'ose outrager,
 Le sang d'Héraclius m'en doit assez venger.
 Vous donc, mes vrais amis, qui me tirez de peine,
 Vous, dont je vois l'amour quand j'en craignais la haine,
 Vous, qui m'avez livré mon secret ennemi,
 Ne soyez point vers moi fidèles à demi :
 Résolvez avec moi des moyens de sa perte :
 La ferons-nous secrète, ou bien à force ouverte ?
 Prendrons-nous le plus sûr, ou le plus glorieux ?

Exupère. Seigneur, n'en doutez point, le plus sûr vaut le mieux ;
 Mais le plus sûr pour vous est que sa mort éclate,
 De peur qu'en l'ignorant le peuple ne se flatte,
 N'attende encor ce prince, et n'ait quelque raison
 De courir en aveugle à qui prendra son nom.

Phocas. Donc, pour ôter tout doute à cette populace,
 Nous enverrons sa tête au milieu de la place.

(1) Cette scène est adroite. L'auteur a voulu tromper jusqu'au spectateur, qui ne sait si Exupère trahit Phocas ou non : cependant un peu de réflexion fait bien voir que Phocas est dupe de cet officier. Les trois principaux personnages de cette pièce, Phocas, Héraclius et Martian, sont trompés jusqu'au bout ; ce serait un exemple très dangereux à imiter.

Corneille ne se soutient pas seulement ici par l'intrigue, mais par de très beaux détails. Toutes les pièces que d'autres auteurs ont faites dans ce goût sont tombées à la longue. On veut de la vraisemblance dans l'intrigue, de la clarté, de grandes passions, une élégance continue.

(V.)

Exupère. Mais si vous la coupez dedans votre palais,
 Ces obstinés mutins ne le croiront jamais ;
 Et, sans que pas un d'eux à son erreur renonce,
 Ils diront qu'on impute un faux nom à Léonce,
 Qu'on en fait un fantôme afin de les tromper,
 Prêts à suivre toujours qui voudra l'usurper.

Phocas. Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

Exupère. Ils le tiendront pour faux, et pour un artifice :
 Seigneur, après vingt ans vous espérez en vain
 Que ce peuple ait des yeux pour connaître sa main.
 Si vous voulez calmer toute cette tempête,
 Il faut en pleine place abattre cette tête,
 Et qu'il die, en mourant, à ce peuple confus :

« Peuple, n'en doute point, je suis Héraclius. »

Phocas. Il le faut, je l'avoue ; et déjà je destine
 A ce même échafaud l'infâme Léontine.
 Mais si ces insolents l'arrachent de nos mains ?

Exupère. Qui l'osera, seigneur ?

Phocas. Ce peuple que je crains.

Exupère. Ah ! souvenez-vous mieux des désordres qu'enfante
 Dans un peuple sans chef la première épouvante.
 Le seul bruit de ce prince au palais arrêté
 Dispersera soudain chacun de son côté ;
 Les plus audacieux craindront votre justice,
 Et le reste en tremblant ira voir son supplice.
 Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir,
 Le temps de se remettre et de se réunir :
 Envoyez des soldats à chaque coin des rues ;
 Saisissez l'Hippodrome avec ses avenues :
 Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort.
 Pour nous, qu'un tel indice intéresse à sa mort,
 De peur que d'autres mains ne se laissent séduire,
 Jusques à l'échafaud laissez-nous le conduire.
 Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout ;
 J'en répons sur ma tête, et j'aurai l'œil à tout.

Phocas. C'en est trop, Exupère : allez, je m'abandonne
 Aux fidèles conseils que votre ardeur me donne.
 C'est l'unique moyen de dompter nos mutins,
 Et d'éteindre à jamais ces troubles intestins.

Je vais, sans différer, pour cette grande affaire,
 Donner à tous mes chefs un ordre nécessaire.
 Vous, pour répondre aux soins que vous m'avez promis,
 Allez de votre part assembler vos amis,
 Et croyez qu'après moi, jusqu'à ce que j'expire,
 Ils seront, eux et vous, les maîtres de l'empire.

SCÈNE IV.

EXUPÈRE, AMINTAS.

Exupère. Nous sommes en faveur, ami, tout est à nous :
 L'heur de notre destin va faire des jaloux.
Amintas. Quelque allégresse ici que vous fassiez paraître,
 Trouvez-vous doux les noms de perfide et de traître?
Exupère. Je sais qu'aux généreux ils doivent faire horreur ;
 Ils m'ont frappé l'oreille, ils m'ont blessé le cœur :
 Mais bientôt, par l'effet que nous devons attendre,
 Nous serons en état de ne les plus entendre.
 Allons ; pour un moment qu'il faut les endurer,
 Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font espérer.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉRACLIUS, EUDOXE.

Héraclius. Vous avez grand sujet d'appréhender pour elle :
 Phocas au dernier point la tiendra criminelle ;
 Et je le connais mal, ou, s'il la peut trouver,
 Il n'est moyen humain qui puisse la sauver.
 Je vous plains, chère Eudoxe, et non pas votre mère ;
 Elle a bien mérité ce qu'a fait Exupère ;
 Il trahit justement qui voulait me trahir,
Eudoxe. Vous croyez qu'à ce point elle ait pu vous haïr,

Vous pour qui son amour a forcé la nature?

Héraclius. Comment voulez-vous donc nommer son imposture?
M'empêcher d'entreprendre, et, par un faux rapport,
Confondre en Martian et mon nom et mon sort ;
Abuser d'un billet que le hasard lui donne ;
Attacher de sa main mes droits à sa personne,
Et le mettre en état, dessous sa bonne foi,
De régner en ma place, ou de périr pour moi :
Madame, est-ce en effet me rendre un grand service?

Eudoxe. Eût-elle démenti ce billet de Maurice?
Et l'eût-elle pu faire, à moins que révéler
Ce que surtout alors il lui fallait céler?
Quand Martian par là n'eût pas connu son père,
C'était vous hasarder sur la foi d'Exupère :
Elle en doutait, seigneur ; et, par l'événement,
Vous voyez que son zèle en doutait justement.
Sûre en soi des moyens de vous rendre l'empire,
Qu'à vous rendre jamais elle n'a voulu dire,
Elle a sur Martian tourné le coup fatal
De l'épreuve d'un cœur qu'elle connaissait mal.
Seigneur, où seriez-vous sans ce nouveau service?

Héraclius. Qu'importe qui des deux on destine au supplice?
Qu'importe, Martian, vu ce que je te doi,
Qui trahisse mon sort, d'Exupère ou de moi ?
Si l'on ne me découvre, il faut que je m'expose ;
Et l'un et l'autre enfin ne sont que même chose,
Sinon qu'étant trahi je mourrais malheureux,
Et que, m'offrant pour toi, je mourrai généreux.

Eudoxe. Quoi ! pour désabuser une aveugle furie,
Rompre votre destin, et donner votre vie !

Héraclius. S'il s'agissait ici de le faire empereur,
Je pourrais lui laisser mon nom et son erreur :
Mais conniver en lâche à ce nom qu'on me vole,
Quand son père à mes yeux au lieu de moi l'immole !
Souffrir qu'il se trahisse aux rigueurs de mon sort !
Vivre par son supplice, et régner par sa mort !

Eudoxe. Ah ! ce n'est pas, seigneur, ce que je vous demande ;
De cette lâcheté l'infamie est trop grande.
Montrez-vous pour sauver ce héros du trépas ;

Mais montrez-vous en maître, et ne vous perdez pas :
Rallumez cette ardeur où s'opposait ma mère,
Garantissez le fils par la perte du père ;
Et, prenant à l'empire un chemin éclatant,
Montrez Héraclius au peuple qui l'attend.

Héraclius. Il n'est plus temps, madame ; un autre a pris ma place.
Sa prison a rendu le peuple tout de glace :
Déjà préoccupé d'un autre Héraclius,
Dans l'effroi qui le trouble il ne me croira plus ;
Et, ne me regardant que comme un fils perfide,
Il aura de l'horreur de suivre un parricide.
Mais quand même il voudrait seconder mes desseins,
Le tyran tient déjà Martian en ses mains.
S'il voit qu'en sa faveur je marche à force ouverte,
Piqué de ma révolte, il hâtera sa perte,
Soit qu'il faille régner, soit qu'il faille périr,
Au tombeau comme au trône on me verra courir.
Mais voici le tyran, et son traître Exupère.

SCÈNE II.

PHOCAS, HÉRACLIUS, EXUPÈRE, EUDOXE, TROUPE DE GARDES.

Phocas, montrant Eudoxe à ses gardes.

Qu'on la tienne en lieu sûr en attendant sa mère.

Héraclius. A-t-elle quelque part?...

Phocas. Nous verrons à loisir :

Il est bon cependant de la faire saisir.

Eudoxe, s'en allant. Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire.

Phocas, à Eudoxe. Je croirai ce qu'il faut pour le bien de l'empire.

A Héraclius. Ses pleurs pour ce coupable imploreraient ta pitié?

Héraclius. Seigneur.

Phocas. Je sais pour lui quelle est ton amitié ;
Mais je veux que toi-même, ayant bien vu son crime,
Tiennes ton zèle injuste, et sa mort légitime.

Aux gardes. Qu'on le fasse venir. Pour en tirer l'aveu

Il ne sera besoin ni du fer ni du feu.

Loin de s'en repentir, l'orgueilleux en fait gloire.

Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire?

Eudoxe m'en conjure, et l'avis me surprend.

Aurais-tu découvert quelque crime plus grand ?

Héraclius. Oui, sa mère a plus fait contre votre service

Que ne sait Exupère, et que n'a vu Maurice.

Phocas. La perfide ! Ce jour lui sera le dernier.

Parle.

Héraclius. J'achèverai devant le prisonnier.

Trouvez bon qu'un secret d'une telle importance,

Puisque vous le mandez, s'explique en sa présence.

Phocas. Le voici. Mais surtout ne me dis rien pour lui.

SCÈNE III.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, EXUPÈRE, TROUPE DE GARDES.

Héraclius. Je sais qu'en ma prière il aurait peu d'appui ;

Et, loin de me donner une inutile peine,

Tout ce que je demande à votre juste haine,

C'est que de tels forfaits ne soient pas impunis.

Perdez Héraclius, et sauvez votre fils :

Voilà tout mon souhait et toute ma prière.

M'en refuserez-vous ?

Phocas. Tu l'obtiendras entière :

Ton salut en effet est douteux sans sa mort.

Martian. Ah ! prince ! J'y courrai sans me plaindre du sort ;

Son indigne rigueur n'est pas ce qui me touche :

Mais en ouïr l'arrêt sortir de votre bouche !

Je vous ai mal connu jusques à mon trépas.

Héraclius. Et même en ce moment tu ne me connais pas :

Écoute, père aveugle, et toi, prince crédule,

Ce que l'honneur défend que plus je dissimule.

Phocas, connais ton sang, et tes vrais ennemis :

Je suis Héraclius, et Léonce est ton fils.

Martian. Seigneur, que dites-vous ?

Héraclius. Que je ne puis plus taire

Que deux fois Léontine osa tromper ton père ;

Et, semant de nos noms un insensible abus,

(1) Jusqu'ici le spectateur n'a été qu'embarrassé et inquiet ; à présent il est ému par l'attente d'un grand événement. (V.)

Fit un faux Martian du jeune Héraclius.

Phocas. Maurice te dément, lâche ! tu n'as qu'à lire :

« Sous le nom de Léonce Héraclius respire. »

Tu fais après cela des contes superflus.

Héraclius. Si ce billet fut vrai, seigneur, il ne l'est plus.

J'étais Léonce alors et j'ai cessé de l'être

Quand Maurice immolé n'en a pu rien connaître.

S'il laissa par écrit ce qu'il avait pu voir,

Ce qui suivit sa mort fut hors de son pouvoir.

Vous portâtes soudain la guerre dans la Perse,

Où vous eûtes trois ans la fortune diverse :

Cependant Léontine, étant dans le château

Reine de nos destins et de notre berceau,

Pour me rendre le rang qu'occupait votre race,

Prit Martian pour elle, et me mit à sa place.

Ce zèle en ma faveur lui succéda si bien,

Que vous-même au retour vous n'en connûtes rien ;

Et ces informes traits qu'à six mois à l'enfance,

Ayant mis entre nous fort peu de différence,

Le faible souvenir en trois ans s'en perdit :

Vous prîtes aisément ce qu'elle vous rendit.

Nous vécûmes tous deux sous le nom l'un de l'autre :

Il passa pour son fils, je passai pour le vôtre ;

Et je ne jugeais pas ce chemin criminel

Pour remonter sans meurtre au trône paternel.

Mais voyant cette erreur fatale à cette vie

Sans qui déjà la mienne aurait été ravie,

Je me croirais, seigneur, coupable infiniment

Si je souffrais encore un tel aveuglement.

Je viens reprendre un nom qui seul a fait son crime.

Conservez votre haine, et changez de victime.

Je ne demande rien que ce qui m'est promis :

Perdez Héraclius, et sauvez votre fils.

Martian. Admire de quel fils le ciel t'a fait le père,

Admire quel effort sa vertu vient de faire,

Tyran ; et ne prends pas pour une vérité

Ce qu'invente pour moi sa générosité.

A Héraclius. C'est trop, prince, c'est trop pour ce petit service

Dont honora mon bras ma fortune propice :

Je vous sauvai la vie, et ne la perdis pas ;
 Et pour moi vous cherchez un assuré trépas !
 Ah ! si vous m'en devez quelque reconnaissance,
 Prince, ne m'ôtez pas l'honneur de ma naissance.
 Avoir tant de pitié d'un sort si glorieux,
 De crainte d'être ingrat, c'est m'être injurieux.

Phocas. En quel trouble me jette une telle dispute !
 A quels nouveaux malheurs m'expose-t-elle en butte !
 Lequel croire, Exupère, et lequel démentir ?
 Tombé-je dans l'erreur, ou si j'en vais sortir ?
 Si ce billet est vrai, le reste est vraisemblable,

Exupère. Mais qui sait si ce reste est faux ou véritable ?

Phocas. Léontine deux fois a pu tromper Phocas.

Exupère. Elle a pu les changer, et ne les changer pas :
 Et plus que vous, seigneur, dedans l'inquiétude,
 Je ne vois que du trouble et de l'incertitude.

Héraclius. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais qui je suis :
 Vous voyez quels effets en ont été produits.
 Depuis plus de quatre ans vous voyez quelle adresse
 J'apporte à rejeter l'hymen de la princesse,
 Où sans doute aisément mon cœur eût consenti,
 Si Léontine alors ne m'en eût averti.

A Martian. Ami, rends-moi mon nom : la faveur n'est pas grande ;
 Ce n'est que pour mourir que je te le demande.
 Reprends ce triste jour que tu m'as racheté,
 Ou rends-moi cet honneur que tu m'as presque ôté.

Martian. Pourquoi, de mon tyran volontaire victime,
 Précipiter vos jours pour me noircir d'un crime ?
 Prince, qui que je sois, j'ai conspiré sa mort,
 Et nos noms au dessein donnent un divers sort.
 Dedans Héraclius il a gloire solide,
 Et dedans Martian il devient parricide.
 Puisqu'il faut que je meure illustre, ou criminel,
 Couvert ou de louange ou d'opprobre éternel,
 Ne souillez point ma mort, et ne veuillez pas faire
 Du vengeur de l'empire un assassin d'un père.

Héraclius. Mon nom seul est coupable, et, sans plus disputer,
 Pour te faire innocent tu n'as qu'à le quitter.
 Il conspira lui seul, tu n'en es point complice.

Ce n'est qu'Héraclius qu'on envoie au supplice :
Sois son fils, tu vivras.

Martian. Si je l'avais été,
Seigneur, ce traître en vain m'aurait sollicité ;
Et, lorsque contre vous il m'a fait entreprendre,
La nature en secret aurait su m'en défendre.

Héraclius. Apprends donc qu'en secret mon cœur t'a prévenu.
J'ai voulu conspirer, mais on m'a retenu ;
Et dedans mon péril Léontine timide...

Martian. N'a pu voir Martian commettre un parricide.

Héraclius. Et n'eût pas eu pour moi d'horreur d'un grand forfait,
Puisque dans ta personne elle en pressait l'effet.
Mais elle m'empêchait de hasarder ma tête,
Espérant par ton bras me livrer ma conquête.
Ce favorable aveu dont elle t'a séduit
T'exposait aux périls pour m'en donner le fruit ;
Et c'était ton succès qu'attendait sa prudence,
Pour découvrir au peuple ou cacher ma naissance.

Phocas. Hélas ! je ne puis voir qui des deux est mon fils ;
Et je vois que tous deux ils sont mes ennemis.
En ce piteux état quel conseil dois-je suivre ?
J'ai craint un ennemi, mon bonheur me le livre ;
Je sais que de mes mains il ne peut se sauver,
Je sais que je le vois, et ne puis le trouver.
La nature tremblante, incertaine, étonnée,
D'un nuage confus couvre sa destinée :
L'assassin sous cette ombre échappe à ma rigueur,
Et, présent à mes yeux, il se cache en mon cœur.
Martian, à ce nom aucun ne veut répondre,
Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre.
Trop d'un Héraclius en mes mains est remis ;
Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.
Que veux-tu donc, nature, et que prétends-tu faire ?
Si je n'ai plus de fils, puis-je encore être père ?
De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait ?
Ne me dis rien du tout, ou parle tout à fait.
Qui que ce soit des deux que mon sang ait fait naître,
Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le-moi connaître.
O toi, qui que tu sois, enfant dénaturé,

Et trop digne du sort que tu t'es procuré,
 Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice?
 O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
 Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
 Et je n'en puis trouver pour régner après moi!
 Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie.
 Puisque mon propre fils les préfère à sa vie!

SCÈNE IV.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, CRISPE, EXUPÈRE, LÉONTINE.

Crispe, à Phocas. Seigneur, ma diligence enfin a réussi;
 J'ai trouvé Léontine, et je l'amène ici.

Phocas, à Léontine. Approche, malheureuse.

Héraclius, à Léontine. Avouez tout, madame.
 J'ai tout dit.

Léontine, à Héraclius. Quoi, seigneur?

Phocas. Tu l'ignores, infâme!
 Qui des deux est mon fils?

Léontine. Qui vous en fait douter?

Héraclius, à Léontine. Le nom d'Héraclius que son fils veut porter :
 Il en croit ce billet et votre témoignage ;
 Mais ne le laissez pas dans l'erreur davantage.

Phocas. N'attends pas les tourments, ne me déguise rien.
 M'as-tu livré ton fils? as-tu changé le mien?

Léontine. Je t'ai livré mon fils; et j'en aime la gloire.
 Si je parle du reste, oseras-tu m'en croire?
 Et qui t'assurera que pour Héraclius,
 Moi qui t'ai tant trompé, je ne te trompe plus?

Phocas. N'importe, fais-nous voir quelle haute prudence
 En des temps si divers leur en fait confidence,
 A l'un depuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'hui.

Léontine. Le secret n'en est su ni de lui, ni de lui ;

(1) Toute cette scène de Léontine est très belle en son genre; car Léontine dit tout ce qu'elle doit dire, et le dit de la manière la plus imposante. La seule chose qui puisse faire de la peine, c'est que

cette Léontine, qui semblait, dès le second acte, conduire l'action, qui voulait qu'on se reposât de tout sur elle, n'agit point dans la pièce; et c'est ce que nous examinerons, surtout au cinquième acte.

(V.)



M'as-tu livré ton fils ? as-tu changé le mien

HERACLUS

Acte IV, Scène 1

Tu n'en sauras non plus les véritables causes :
 Devine, si tu peux, et choisis, si tu l'oses.
 L'un des deux est ton fils, l'autre est ton empereur.
 Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur.
 Je te veux toujours voir, quoi que ta rage fasse,
 Craindre ton ennemi dedans ta propre race,
 Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi,
 Sans être ni tyran, ni père qu'à demi.
 Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,
 Mon âme jouira de ton inquiétude :
 Je rirai de ta peine ; ou, si tu m'en punis,
 Tu perdras avec moi le secret de ton fils.

Phocas. Et si je les punis tous deux sans les connaître,
 L'un comme Héraclius, l'autre pour vouloir l'être ?

Léontine. Je m'en consolerais quand je verrai Phocas
 Croire affermir son sceptre en se coupant le bras,
 Et de la même main son ordre tyrannique
 Venger Héraclius dessus son fils unique.

Phocas. Quelle reconnaissance, ingrato, tu me rends
 Des bienfaits répandus sur toi, sur tes parents,
 De t'avoir confié ce fils que tu me caches,
 D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches,
 D'avoir mis à tes pieds ma cour qui t'adorait !
 Rends-moi mon fils, ingrato.

Léontine. Il m'en désavouerait ;
 Et ce fils, quel qu'il soit, que tu ne peux connaître,
 A le cœur assez bon pour ne vouloir pas l'être.
 Admire sa vertu qui trouble ton repos.
 C'est du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros ;
 Tant ce qu'il a reçu d'heureuse nourriture
 Dompte ce mauvais sang qu'il eut de la nature !
 C'est assez dignement répondre à tes bienfaits
 Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits.
 Séduit par ton exemple et par sa complaisance,
 Il t'aurait ressemblé s'il eût su sa naissance ;
 Il serait lâche, impie, inhumain comme toi !
 Et tu me dois ainsi plus que je ne te doi.

Exupère. L'impudence et l'orgueil suivent les impostures.
 Ne vous exposez plus à ce torrent d'injures,

Qui, ne faisant qu'aigrir votre ressentiment,
 Vous donne peu de jour pour ce discernement.
 Laissez-la-moi, seigneur, quelques moments en garde;
 Puisque j'ai commencé, le reste me regarde :
 Malgré l'obscurité de son illusion,
 J'espère démêler cette confusion.
 Vous savez à quel point l'affaire m'intéresse.

Phocas. Achève, si tu peux, par force, ou par adresse,
 Exupère ; et sois sûr que je te devrai tout,
 Si l'ardeur de ton zèle en peut venir à bout.
 Je saurai cependant prendre à part l'un et l'autre ;
 Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre.
 Agis de ton côté ; je la laisse avec toi :
 Gêne, flatte, surprends. Vous autres, suivez-moi.

SCÈNE V.

EXUPÈRE , LÉONTINE.

Exupère. On ne peut nous entendre. Il est juste, madame,
 Que je vous ouvre enfin jusqu'au fond de mon âme ;
 C'est passer trop longtemps pour traître auprès de vous.
 Vous haïssez Phocas ; nous le haïssons tous...

Léontine. Oui, c'est bien lui montrer ta haine et ta colère,
 Que lui vendre ton prince et le sang de ton père.

Exupère. L'apparence vous trompe, et je suis en effet...

Léontine. L'homme le plus méchant que la nature ait fait.

Exupère. Ce qui passe à vos yeux pour une perfidie...

Léontine. Cache une intention fort noble et fort hardie !

Exupère. Pouvez-vous en juger, puisque vous l'ignorez ?

Considérez l'état de tous nos conjurés :

Il n'est aucun de nous à qui sa violence

N'ait donné trop de lieu d'une juste vengeance ;

Et, nous en croyant tous dans notre âme indignés,

Le tyran du palais nous a tous éloignés.

Il y fallait rentrer par quelque grand service.

Léontine. Et tu crois m'éblouir avec cet artifice ?

Exupère. Madame, apprenez tout. Je n'ai rien hasardé.

Vous savez de quel nombre il est toujours gardé ;

Pouvions-nous le surprendre, ou forcer les cohortes
 Qui de jour et de nuit tiennent toutes ses portes ?
 Pouvions-nous mieux sans bruit nous approcher de lui ?
 Vous voyez la posture où j'y suis aujourd'hui ;
 Il me parle, il m'écoute, il me croit ; et lui-même
 Se livre entre mes mains, aide à mon stratagème.
 C'est par mes seuls conseils qu'il veut publiquement
 Du prince Héraclius faire le châtement,
 Que sa milice éparse à chaque coin des rues
 A laissé du palais les portes presque nues :
 Je puis en un moment m'y rendre le plus fort ;
 Mes amis sont tout prêts : c'en est fait, il est mort ;
 Et j'userai si bien de l'accès qu'il me donne,
 Qu'aux pieds d'Héraclius je mettrai sa couronne.
 Mais après mes desseins pleinement découverts,
 De grâce, faites-moi connaître qui je sers ;
 Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aspire
 Qu'à le rendre aujourd'hui maître de tout l'empire.

Léontine. Esprit lâche et grossier, quelle brutalité
 Te fait juger en moi tant de crédulité ?
 Va, d'un piège si lourd l'appât est inutile,
 Traître, et si tu n'as point de ruse plus subtile...

Exupère. Je vous dis vrai, madame, et vous dirai de plus...

Léontine. Ne me fais point ici de contes superflus :
 L'effet à tes discours ôte toute croyance.

Exupère. Eh bien ! demeurez donc dans votre défiance.
 Je ne demande plus, et ne vous dis plus rien ;
 Gardez votre secret, je garderai le mien.
 Puisque je passe encor pour homme à vous séduire,
 Venez dans la prison où je vais vous conduire :
 Si vous ne me croyez, craignez ce que je puis.
 Avant la fin du jour vous saurez qui je suis.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE.

Héraclius. O ciel ! quel bon démon devers moi vous envoie,
Madame ! ?

Pulchérie. Le tyran, qui veut que je vous voie,
Et met tout en usage afin de s'éclaircir.

Héraclius. Par vous-même en ce trouble il pense réussir !

Pulchérie. Il le pense, seigneur, et ce brutal espère
Mieux qu'il ne trouve un fils que je découvre un frère :
Comme si j'étais fille à ne lui rien céler
De tout ce que le sang pourrait me révéler !

Héraclius. Puisse-t-il par un trait de lumière fidèle
Vous le mieux révéler qu'il ne me le révèle !
Aidez-moi cependant, madame, à repousser
Les indignes frayeurs dont je me sens presser...

Pulchérie. Ah ! prince, il ne faut point d'assurance plus claire ;
Si vous craignez la mort, vous n'êtes point mon frère :
Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.

Héraclius. Moi, la craindre, madame ! Ah ! je m'y suis offert.
Qu'il me traite en tyran, qu'il m'envoie au supplice,
Je suis Héraclius, je suis fils de Maurice ;
Sous ces noms précieux je cours m'ensevelir,
Et m'étonne si peu que je l'en fais pâlir :
Mais il me traite en père, il me flatte, il m'embrasse ;
Je n'en puis arracher une seule menace :

(4) On sent ici que le terrain manque à l'auteur : cette scène est entièrement inutile au dénouement de la pièce ; mais non-seulement elle est inutile, elle n'est pas vraisemblable : il n'est pas possible que Phocas se serve ici de la famille Maurice comme il emploierait un confident sur lequel il compterait ; il l'a menacé vingt fois de la mort ; elle lui a parlé avec

la plus grande horreur et le plus profond mépris, et il l'envoie tranquillement pour surprendre le secret d'Héraclius. Une telle disparate, un tel changement dans le caractère devrait au moins être excusé, s'il peut l'être, par une exposition pathétique du trouble extrême où est Phocas, et qui le réduit à implorer le secours de Pulchérie même, sa mortelle ennemie.

(V.)

J'ai beau faire et beau dire afin de l'irriter.
 Il m'écoute si peu qu'il me force à douter.
 Malgré moi comme fils toujours il me regarde ;
 Au lieu d'être en prison, je n'ai pas même un garde.
 Je ne sais qui je suis, et crains de le savoir ;
 Je veux ce que je dois, et cherche mon devoir :
 Je crains de le haïr, si j'en tiens la naissance ;
 Je le plains de m'aimer, si je m'en dois vengeance ;
 Et mon cœur, indigné d'une telle amitié,
 En frémit de colère, et tremble de pitié.
 De tous ses mouvements mon esprit se défie ;
 Il condamne aussitôt tout ce qu'il justifie.
 La colère, l'amour, la haine et le respect,
 Ne me présentent rien qui ne me soit suspect.
 Je crains tout, je fuis tout ; et, dans cette aventure,
 Des deux côtés en vain j'écoute la nature.
 Secourez donc un frère en ces perplexités.

Pulchérie. Ah ! vous ne l'êtes point, puisque vous en doutez.
 Celui qui, comme vous, prétend à cette gloire,
 D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire.
 Comme vous on le flatte, il y sait résister ;
 Rien ne le touche assez pour le faire douter :
 Et le sang, par un double et secret artifice,
 Parle en vous pour Phocas, comme en lui pour Maurice.

Héraclius. A ces marques en lui connaissez Martian ;
 Il a le cœur plus dur étant fils d'un tyran.
 La générosité suit la belle naissance :
 La pitié l'accompagne, et la reconnaissance.
 Dans cette grandeur d'âme un vrai prince affermi
 Est sensible aux malheurs même d'un ennemi ;
 La haine qu'il lui doit ne saurait le défendre,
 Quand il s'en voit aimé, de s'en laisser surprendre ;
 Et trouve assez souvent son devoir arrêté
 Par l'effet naturel de sa propre bonté.
 Cette digne vertu de l'âme la mieux née,
 Madame, ne doit pas souiller ma destinée.
 Je doute ; et si ce doute a quelque crime en soi,
 C'est assez m'en punir que douter comme moi ;
 Et mon cœur, qui sans cesse en sa faveur se flatte,

Cherche qui le soutienne, et non pas qui l'abatte ;
 Il demande secours pour mes sens étonnés,
 Et non le coup mortel dont vous m'assassinez.

Pulchérie. L'œil le mieux éclairé sur de telles matières
 Peut prendre de faux jours pour de vives lumières ;
 Et comme notre sexe ose assez promptement
 Suivre l'impression d'un premier mouvement,
 Peut-être qu'en faveur de ma première idée
 Ma haine pour Phocas m'a trop persuadée.
 Son amour est pour vous un poison dangereux ;
 Et quoique la pitié montre un cœur généreux,
 Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénère.
 Vous devez le haïr ; et fût-il votre père,
 Si ce titre est douteux, son crime ne l'est pas.
 Qu'il vous offre sa grâce, ou vous livre au trépas,
 Il n'est pas moins tyran quand il vous favorise,
 Puisque c'est ce cœur même alors qu'il tyrannise ;
 Et que votre devoir, par là mieux combattu,
 Prince, met en péril jusqu'à votre vertu.
 Doutez, mais haïssez ; et quoi qu'il exécute,
 Je douterai d'un nom qu'un autre vous dispute :
 En douter lorsqu'en moi vous cherchez quelque appui,
 Si c'est trop peu pour vous, c'est assez contre lui.
 L'un de vous est mon frère, et l'autre y peut prétendre :
 Entre tant de vertus mon choix se peut méprendre ;
 Mais je ne puis faillir, dans votre sort douteux,
 A chérir l'un et l'autre, et vous plaindre tous deux.
 J'espère encor pourtant ; on murmure, on menace :
 Un tumulte, dit-on, s'élève dans la place :
 Exupère est allé fondre sur ces mutins ;
 Et peut-être de là dépendent nos destins.
 Mais Phocas entre.

SCÈNE II.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE, GARDES.

Phocas. Eh bien ! se rendra-t-il, madame ?

Pulchérie. Quelque effort que je fasse à lire dans son âme,

Je n'en vois que l'effet que je m'étais promis :
Je trouve trop d'un frère, et vous trop peu d'un fils.

Phocas. Ainsi le ciel vous veut enrichir de ma perte.

Pulchérie. Il tient en ma faveur leur naissance couverte :
Ce frère qu'il me rend serait déjà perdu
Si dedans votre sang il ne l'eût confondu.

Phocas, à Pulchérie. Cette confusion peut perdre l'un et l'autre.
En faveur de mon sang je serai grâce au vôtre :
Mais je veux le connaître ; et ce n'est qu'à ce prix
Qu'en lui donnant la vie il me rendra mon fils.

(A Héraclius.)

Pour la dernière fois, ingrat, je t'en conjure ;
Car enfin c'est vers toi que penche la nature ;
Et je n'ai point pour lui ces doux empressements
Qui d'un cœur paternel font les vrais mouvements.
Ce cœur s'attache à toi par d'invincibles charmes.
En crois-tu mes soupirs ? en croiras-tu mes larmes ?
Songe avec quel amour mes soins t'ont élevé,
Avec quelle valeur son bras t'a conservé ;
Tu nous dois à tous deux.

Héraclius. Et pour reconnaissance
Je vous rends votre fils, je lui rends sa naissance.

Phocas. Tu me l'ôtes, cruel, et le laisses mourir.

Héraclius. Je meurs pour vous le rendre, et pour le secourir.

Phocas. C'est me l'ôter assez que ne vouloir plus l'être.

Héraclius. C'est vous le rendre assez que le faire connaître.

Phocas. C'est me l'ôter assez que me le supposer.

Héraclius. C'est vous le rendre assez que vous désabuser.

Phocas. Laisse-moi mon erreur, puisqu'elle m'est si chère.
Je t'adopte pour fils, accepte-moi pour père :
Fais vivre Héraclius sous l'un ou l'autre sort ;
Pour moi, pour toi, pour lui, fais-toi ce peu d'effort.

Héraclius. Ah ! c'en est trop enfin, et ma gloire blessée
Dépouille un vieux respect où je l'avais forcée¹.

(1) Je ne sais si Héraclius, dans l'incertitude où il est de sa naissance, doit répondre avec tant d'indignation et de mépris à un empereur qui est peut-être son père. Cette scène d'ailleurs fait un grand effet, quoique la perplexité où est le spectateur n'ait point augmenté ; mais c'est beaucoup que, dans un tel sujet, elle soit toujours entretenue : c'est un très grand art d'y être parvenu, et c'est une grande ressource de génie. Martian fait seulement un personnage froid dans

De quelle ignominie osez-vous me flatter ?
 Toutes les fois, tyran, qu'on se laisse adopter,
 On veut une maison illustre autant qu'amie,
 On cherche de la gloire, et non de l'infamie ;
 Et ce serait un monstre horrible à vos États
 Que le fils de Maurice adopté par Phocas.

Phocas. Va, cesse d'espérer la mort que tu mérites ;
 Ce n'est que contre lui, lâche, que tu m'irrites :
 Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang ;
 Je m'en prends à la cause, et j'épargne mon sang.
 Puisque ton amitié de ma foi se défie
 Jusqu'à prendre son nom pour lui sauver la vie,
 Soldats, sans plus tarder, qu'on l'immole à ses yeux ;
 Et sois après sa mort mon fils, si tu le veux.

Héraclius. Perfides, arrêtez !

Martian. Ah ! que voulez-vous faire,
 Prince ?

Héraclius. Sauver le fils de la fureur du père.

Martian. Conservez-lui ce fils qu'il ne cherche qu'en vous ;
 Ne troublez point un sort qui lui semble si doux.
 C'est avec assez d'heur qu'Héraclius expire,
 Puisque c'est en vos mains que tombe son empire.
 Le ciel daigne bénir votre sceptre et vos jours !

Phocas. C'est trop perdre de temps à souffrir ces discours.
 Dépêche, Octavian.

Héraclius. N'attente rien, barbare !
 Je suis...

Phocas. Avoue enfin.

Héraclius. Je tremble, je m'égare,
 Et mon cœur...

Phocas, à Héraclius. Tu pourras à loisir y penser.

A Octavian. Frappe.

Héraclius. Arrête, je suis... Puis-je le prononcer ?

Phocas. Achève, ou...

Héraclius. Je suis donc, s'il faut que je le die,
 Ce qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie.
 Oui, je lui dois assez, seigneur, quoi qu'il en soit,

la scène; il n'y parle qu'une fois, et est un personnage purement passif. (V.)

Pour vous payer pour lui de l'amour qu'il vous doit ;
 Et je vous le promets entier, ferme, sincère,
 Et tel qu'Héraclius l'aurait pour son vrai père.
 J'accepte en sa faveur ses parents pour les miens ;
 Mais sachez que vos jours me répondront des siens ;
 Vous me serez garant des hasards de la guerre,
 Des ennemis secrets, de l'éclat du tonnerre ;
 Et, de quelque façon que le courroux des cieux
 Me prive d'un ami qui m'est si précieux,
 Je vengerai sur vous, et fussiez-vous mon père,
 Ce qu'aura fait sur lui leur injuste colère.

Phocas. Ne crains rien : de tous deux je ferai mon appui ;
 L'amour qu'il a pour toi m'assure trop de lui ;
 Mon cœur pâme de joie, et mon âme n'aspire
 Qu'à vous associer l'un et l'autre à l'empire.
 J'ai retrouvé mon fils ; mais sois-le tout à fait,
 Et donne-m'en pour marque un véritable effet ;
 Ne laisse plus de place à la supercherie ;
 Pour achever ma joie épouse Pulchérie.

Heraclius. Seigneur, elle est ma sœur.

Phocas. Tu n'es donc point mon fils,

Puisque si lâchement déjà tu t'en dédis ?

Pulchérie. Qui te donne, tyran, une attente si vaine ?

Quoi ! son consentement étoufferait ma haine !

Pour l'avoir étonné tu m'aurais fait changer !

J'aurais pour cette honte un cœur assez léger !

Je pourrais épouser ou ton fils ou mon frère ?

SCÈNE III.

PHOCAS, HÉRACLIUS, PULCHÉRIE, MARTIAN, CRISPE, GARDES.

Crispe. Seigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupère ;

Il est l'unique auteur de nos meilleurs destins :

Lui seul et ses amis ont dompté vos mutins ;

Il a fait prisonniers leurs chefs qu'il vous amène.

Phocas. Dis-lui qu'il me les garde en la salle prochaine ;

Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.

(*Crispe s'en va, et Phocas parle à Héraclius.*)

Toi, cependant, ingrat, Sois mon fils, si tu veux.
 En l'état où je suis, je n'ai plus lieu de feindre.
 Les mutins sont domptés, et je cesse de craindre.

A Pulchérie. Je vous laisse tous trois. Use bien du moment
 Que je prends pour en faire un juste châtement ;
 Et, si tu n'aimes mieux que l'un et l'autre meure,
 Trouve, ou choisis mon fils, et l'épouse sur l'heure ;
 Autrement, si leur sort demeure encor douteux,
 Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux.
 Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haine
 Prend ce nom pour affront, et mon amour pour gêne.
 Toi...

Pulchérie. Ne menace point, je suis prête à mourir.

Phocas. A mourir ! jusque-là je pourrais te chérir !
 N'espère pas de moi cette faveur suprême.
 Et penso...

Pulchérie. A quoi, tyran ?

Phocas. A m'épouser moi-même
 Au milieu de leur sang à tes pieds répandu.

Pulchérie. Quel supplice !

Phocas. Il est grand pour toi ; mais il t'est dû.
 Tes mépris de la mort bravaient trop ma colère.
 Il est en toi de perdre ou de sauver ton frère ;
 Et du moins, quelque erreur qui puisse me troubler,
 J'ai trouvé le moyen de te faire trembler.

SCÈNE IV.

HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE.

Pulchérie. Le lâche ! il vous flattait lorsqu'il tremblait dans l'âme.
 Mais tel est d'un tyran le naturel infâme :
 Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint ;
 S'il ne craint, il opprime ; et s'il n'opprime, il craint.
 L'une et l'autre fortune en montre la faiblesse ;
 L'une n'est qu'insolence, et l'autre que bassesse.
 A peine est-il sorti de ces lâches terreurs
 Qu'il a trouvé pour moi le comble des horreurs.
 Mes frères, puisque enfin vous voulez tous deux l'être,
 Si vous m'aimez en sœur, faites-le-moi paraître.

Héraclius. Que pouvons-nous tous deux, lorsqu'on tranche nos jours ?

Pulchérie. Un généreux conseil est un puissant secours.

Martian. Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire
Que d'épouser le fils pour éviter le père ;
De lui donner ainsi deux ennemis constants
Qui, sous un feint hymen, sauront prendre leur temps,
Et terminer bientôt la feinte avec sa vie.

Pulchérie. Pour conserver vos jours et fuir mon infamie,
Feignons, vous le voulez, et j'y résiste en vain.
Sus donc, qui de vous deux me prêterait la main ?
Qui veut feindre avec moi ? qui sera mon complice ?

Héraclius. Vous, prince, à qui le ciel inspire l'artifice.

Martian. Vous aviez commencé tantôt d'y consentir.

Pulchérie. Ah ! princes, votre cœur ne peut se démentir ;
Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir sans horreur l'ombre même d'un crime.
Je vous connaissais trop pour juger autrement,
Et de votre conseil, et de l'événement ;
Et je n'y déférais que pour vous voir dédire.
Toute fourbe est honteuse aux cœurs nés pour l'empire.
Princes, attendons tout, sans consentir à rien.

Héraclius. Admirez cependant quel malheur est le mien :
L'obscur vérité que de mon sang je signe,
Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne.
On n'en croit pas ma mort ; et je perds mon trépas,
Puisque mourant pour lui je ne le sauve pas.

Martian. Voyez d'autre côté quelle est ma destinée,
Madame : dans le cours d'une seule journée ;
Je suis Héraclius, Léonce, et Martian ;
Je sors d'un empereur, d'un tribun, d'un tyran.
De tous trois ce désordre en un jour me fait naître,
Pour me faire mourir enfin sans me connaître.

Pulchérie. Cédez, cédez tous deux aux rigueurs de mon sort :
Il a fait contre vous un violent effort.
Votre malheur est grand, mais, quoi qu'il en succède,
La mort qu'on me refuse en sera le remède ;
Et moi... Mais que nous veut ce perfide ?

SCÈNE V.

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE, MARTIAN, AMINTAS.

Amintas. Mon bras

Vient de laver ce nom dans le sang de Phocas.

Héraclius. Que nous dis-tu ?

Amintas. Qu'à tort vous nous prenez pour traîtres ;

Qu'il n'est plus de tyran ; que vous êtes les maîtres.

Héraclius. De quoi ?

Amintas. De tout l'empire

Martian. Et par toi ?

Amintas. Non, seigneur ;

Un autre en a la gloire, et j'ai part à l'honneur.

Héraclius. Et quelle heureuse main finit notre misère ?

Amintas. Princes, l'auriez-vous cru ? c'est la main d'Exupère.

Martian. Lui, qui me trahissait ?

Amintas. C'est de quoi s'étonner :

Il ne vous trahissait que pour vous couronner.

Héraclius. N'a-t-il pas des mutins dissipé la furie ?

Amintas. Son ordre excitait seul cette mutinerie.

Martian. Il en a pris les chefs toutefois ?

Amintas. Admirez

Que ces prisonniers même avec lui conjurés

Sous cette illusion couraient à leur vengeance :

Tous contre ce barbare étant d'intelligence,

Suivis d'un gros d'amis nous passons librement

Au travers du palais à son appartement.

La garde y restait faible, et sans aucun ombrage ;

Crispe même à Phocas porte notre message :

Il vient ; à ses genoux on met les prisonniers,

Qui tirent pour signal leurs poignards les premiers.

Le reste, impatient dans sa noble colère,

Enferme la victime ; et soudain Exupère :

« Qu'on arrête, dit-il ; le premier coup m'est dû :

« C'est lui qui me rendra l'honneur presque perdu. »

Il frappe, et le tyran tombe aussitôt sans vie,

Tant de nos mains la sienne est promptement suivie.

Il s'élève un grand bruit, et mille cris confus
 Ne laissent discerner que VIVE HÉRACLIUS!
 Nous saisissons la porte, et les gardes se rendent.
 Mêmes cris aussitôt de tous côtés s'entendent ;
 Et de tant de soldats qui lui servaient d'appui,
 Phocas, après sa mort, n'en a pas un pour lui.

Pulchérie. Quel chemin Exupère a pris pour sa ruine !

Amintas. Le voici qui s'avance avecque Léontine.

SCÈNE VI.

HÉRACLIUS, MARTIAN, LÉONTINE, PULCHÉRIE, EUDOXE, EXUPÈRE,
 AMINTAS, TROUPE.

Héraclius, à Léontine. Est-il donc vrai, madame? et changeons-nous desort?

Amintas nous fait-il un fidèle rapport ?

Léontine. Seigneur, un tel succès à peine est concevable ;
 Et d'un si grand dessein la conduite admirable...

Héraclius, à Exupère. Perfide généreux, hâte-toi d'embrasser
 Deux princes impuissants à te récompenser.

Exupère, à Héraclius. Seigneur, il me faut grâce ou de l'un ou de l'autre :
 J'ai répandu son sang, si j'ai vengé le vôtre.

Martian. Qui que ce soit des deux, il doit se consoler
 De la mort d'un tyran qui voulait l'immoler :
 Je ne sais quoi pourtant dans mon cœur en murmure.

Héraclius. Peut-être en vous par là s'explique la nature :
 Mais, prince, votre sort n'en sera pas moins doux ;
 Si l'empire est à moi, Pulchérie est à vous.
 Puisque le père est mort, le fils est digne d'elle.

A Léontine. Terminez donc, madame, enfin notre querelle.

Léontine. Mon témoignage seul peut-il en décider ?

Martian. Quelle autre sûreté pourrions-nous demander ?

Léontine. Je vous puis être encor suspecte d'artifice.

Non, ne m'en croyez pas, croyez l'impératrice.

(à Pulchérie, lui donnant un billet.)

Vous connaissez sa main, madame; et c'est à vous
 Que je remets le sort d'un frère et d'un époux.

Voyez ce qu'en mourant me laissa votre mère.

Pulchérie. J'en baise en soupirant le sacré caractère.

Léontine. Apprenez d'elle enfin quel sang vous a produits,
Princes.

Héraclius, à Eudoxe. Qui que je sois, c'est à vous que je suis.

Pulchérie III. « Parmi tant de malheurs mon bonheur est étrange :

« Après avoir donné son fils au lieu du mien,
« Léontine à mes yeux, par un second échange,
« Donne encore à Phocas mon fils au lieu du sien.
« Vous qui pourrez douter d'un si rare service,
« Sachez qu'elle a deux fois trompé notre tyran :
« Celui qu'on croit Léonce est le vrai Martian,
« Et le faux Martian est vrai fils de Maurice.

« CONSTANTINE. »

Pulchérie, à Héraclius. Ah ! vous êtes mon frère !

Héraclius, à Pulchérie. Et c'est heureusement

Que le trouble éclairci vous rend à Martian.

Martian. Je ne m'oppose point à la commune joie :

Mais souffrez des soupirs que la nature envoie.

Quoique jamais Phocas n'ait mérité d'amour,

Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour :

Ce n'est pas tout d'un coup qu'à ce titre on renonce.

Héraclius. Donc, pour mieux l'oublier, soyez encor Léonce,

Sous ce nom glorieux aimez ses ennemis,

Et meure du tyran jusqu'au nom de son fils !

A Eudoxe. Vous, madame, acceptez et ma main et l'empire

En échange d'un cœur pour qui le mien soupire.

Eudoxe, à Héraclius. Seigneur, vous agissez en prince généreux.

Héraclius, à Exupère et Amintas.

Et vous dont la vertu me rend ce trouble heureux,

Attendant les effets de ma reconnaissance,

Reconnaissons, amis, la céleste puissance ;

Allons lui rendre hommage, et d'un esprit content,

Montrer Héraclius au peuple qui l'attend.



Il découvre à ces mots la tête de Meduse

ANDROMÈDE.

EFFETS DE LA TÊTE DE MÉDUSE

SUR LES ENNEMIS DE PERSÉE.

EXTRAIT DE LA TRAGÉDIE D'ANDROMÈDE.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE; SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

Cassiope. Mais, seigneur, dites-nous si Jupiter propice
Se déclare en faveur de votre sacrifice,
Si de notre famille il se rend le soutien,
S'il consent l'union de notre sang au sien.

Céphée. Jamais le feu sacré ni la mort des victimes
N'ont daigné mieux répondre à des vœux légitimes.
Tous auspices heureux; et le grand Jupiter
Par des signes plus clairs ne pouvait l'accepter,
A moins qu'y joindre encor l'honneur de sa présence,
Et de sa propre bouche assurer l'alliance.

Cassiope. Les nymphes de la mer nous en ont fait autant;
Toutes ont hors des flots paru presque à l'instant :
Et leurs bénins regards envoyés au rivage
Avecque notre encens ont reçu notre hommage ;
Après le sacrifice honoré de leurs yeux,
Où Neptune à l'envi mêlait ses demi-dieux,
Toutes ont témoigné d'un penchement de tête
Consentir au bonheur que le ciel nous apprête :
Et nos submissions désarmant leurs dédain,
Toutes ont pour adieu battu l'onde des mains.
Que si même bonheur suit les vœux de Persée,
Qu'il ait vu de Junon sa prière exaucée,
Nous n'avons plus à craindre aucun sinistre effet.

Céphée. Les dieux ne laissent point leur ouvrage imparfait ;

N'en doutez point, madame : aussi bien que Neptune,
 Junon consentira notre bonne fortune.
 Mais que nous veut Aglante ?

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, AGLANTE ; SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

Aglante. Ah ! seigneur, au secours !

Du généreux Persée on attaque les jours.
 Presque au sortir du temple une troupe mutine
 Vient de l'environner, et déjà l'assassine.
 Phinée en les joignant, furieux et jaloux,
 Leur a crié : Main basse ; à lui seul, donnez tous.
 Ceux qui l'accompagnaient tout aussitôt se rendent ;
 Clyte et Nylée encor vaillamment le défendent ;
 Mais ce sont vains efforts de peu d'autres suivis,
 Et je viens tout en pleurs vous en donner avis.

Cassiope. Dieux ! est-ce là l'effet de tant d'heureux présages ?
 Allez, gardes, allez signaler vos courages ;
 Allez perdre ce traître, et punir ce voleur
 Qui prétend sous le nombre accabler la valeur.

Céphée. Modérez vos frayeurs, et vous, séchez vos larmes.
 Le ciel n'a pas besoin du secours de nos armes ;
 Il a de ce héros trop pris les intérêts,
 Pour n'avoir pas pour lui des miracles tout prêts :
 Et peut-être bientôt sur ce lâche adversaire
 Vous entendrez tomber le foudre de son père.
 Jugez de l'avenir par ce qui s'est passé ;
 Les dieux achèveront ce qu'ils ont commencé ;
 Oui, les dieux à leur sang doivent ce privilège :
 Y mêler notre main, c'est faire un sacrilège.

Cassiope. Seigneur, sur cet espoir hasarder ce héros,
 C'est trop...

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, PHORBAS, AGLANTE :

SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

Phorbas. Mettez, grand roi, votre esprit en repos ;
La tête de Méduse a puni tous ces traitres.

Céphée. Le ciel n'est point menteur, et les dieux sont nos maîtres.

Phorbas. Aussitôt que Persée a pu voir son rival ¹,
« Descendons, a-t-il dit, en un combat égal ;
« Quoique j'aie en ma main un entier avantage,
« Je ne veux que mon bras, ne prends que ton courage. »
« — Prends, prends cet avantage, et j'userai du mien, »
Dit Phinée ; et soudain, sans plus répondre rien,
Les siens donnent en foule, et leur troupe pressée
Fait choir Ménale et Clyte aux pieds du grand Persée.
Il s'écrie aussitôt : « Amis, fermez les yeux,
« Et sauvez vos regards de ce présent des cieus :
« J'atteste qu'on m'y force, et n'en fais plus d'excuse. »
Il découvre à ces mots la tête de Méduse.
Soudain j'entends des cris qu'on ne peut achever ;
J'entends gémir les uns, les autres se sauver ;
J'entends le repentir succéder à l'audace ;
J'entends Phinée enfin qui lui demande grâce.
« Perfide, il n'est plus temps, lui dit Persée. » Il fuit :
J'entends comme à grands pas ce vainqueur le poursuit,
Comme il court se venger de qui l'osait surprendre ;
Je l'entends s'éloigner, puis je cesse d'entendre.
Alors, ouvrant les yeux par son ordre fermés,
Je vois tous ces méchants en pierre transformés ;
Mais l'un plein de fureur, et l'autre plein de crainte,
En porte sur le front l'image encore empreinte ;
Et tel voulait frapper, dont le coup suspendu
Demeure en sa statue à demi descendu ;
Tant cet affreux prodige...

(1) C'est dans ce récit qu'on trouve des vers où l'on reconnaît le pinceau de Corneille ; mais ils ne sont pas les seuls qui méritent d'être remarqués. Il est vrai qu'on ne joue plus ni *Andromède*, ni *la Toison d'Or*, et que ces pièces ne sont guère lues que des gens de lettres ; mais il nous semble qu'elles étaient plus dignes de l'attention de Voltaire : elles peuvent faire regarder Corneille comme le créateur de l'opéra, et elles prouvent que son génie s'étendait à toutes les branches de l'art dramatique. (P.)

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, PERSÉE, PHORBAS, AGLANTE ;
SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

Céphée, à Persée. Est-il puni, ce lâche,
Cet impie ?

Persée. Oui, seigneur ; et si sa mort vous fâche,
Si c'est de votre sang avoir fait peu d'état...

Céphée. Il n'est plus de ma race après son attentat ;
Ce crime l'en dégrade, et ce coup téméraire
Efface de mon sang l'illustre caractère.
Perdons-en la mémoire, et faisons la céder
A l'heur de vous revoir et de vous posséder,
Vous que le juste ciel, remplissant son oracle,
Par miracle nous donne, et nous rend par miracle.
Entrons dedans ce temple, où l'on n'attend que vous
Pour nous unir aux dieux par des liens si doux ;
Entrons sans différer.

.

DON SANCHE

D'ARAGON

COMÉDIE HÉROIQUE (1651).

ARGUMENT.

Don Fernand, roi d'Aragon, chassé de ses États par la révolte de D. Garcia d'Ayala, comte de Fuensalida, n'avait plus sous son obéissance que la ville de Catalogne et le territoire des environs, lorsque la reine D. Léonor, sa femme, accoucha d'un fils, qui fut nommé D. Sanche. Ce déplorable prince, craignant qu'il ne demeurât exposé aux fureurs de ce rebelle, le fit aussitôt enlever par D. Raimond de Moncade, son confident, afin de le faire nourrir secrètement. Ce cavalier, trouvant dans le village de Bubierça la femme d'un pêcheur nouvellement accouchée d'un enfant mort, lui donna celui-ci à nourrir, sans lui dire qui il était; mais seulement qu'un jour le roi et la reine d'Aragon le feraient Grand lorsqu'elle leur ferait présenter par lui un petit écriin, qu'en même temps il lui donna. Le mari de cette pauvre femme était pour lors à la guerre; si bien que, revenant au bout d'un an, il prit aisément cet enfant pour le sien, et l'éleva comme s'il en eût été le père. La reine ne put jamais savoir du roi où il avait fait porter son fils; et tout ce qu'elle en tira, après beaucoup de prières, ce fut qu'elle le reconnaîtrait un jour quand on lui présenterait cet écriin où il aurait mis leurs deux portraits, avec un billet de sa main et quelques autres pièces de remarque: mais, voyant qu'elle continuait toujours à en vouloir savoir davantage, il arrêta sa curiosité tout d'un coup, et lui dit qu'il était mort.

Il soutint après cela cette malheureuse guerre encore trois ou quatre ans, ayant toujours quelque nouveau désavantage, et mourut enfin de déplaisir et de fatigue, laissant ses affaires désespérées, et la reine grosse, à qui il conseilla d'abandonner entièrement l'Aragon et se réfugier en Castille; elle exécuta ses ordres, et y accoucha d'une fille nommée D. Elvire, qu'elle y éleva jusqu'à l'âge de vingt ans. Cependant le jeune prince D. Sanche, qui se croyait fils d'un pêcheur, dès qu'il en eut atteint seize, se déroba de ses parents, et se jette dans les armées du roi de Castille, qui avait de grandes guerres contre les Maures; et, de peur d'être connu pour ce qu'il pensait être, il quitte le nom de Sanche qu'on lui avait laissé, et prend celui de Carlos. Sous ce faux nom, il fait tant de merveilles, qu'il entre en grande considération auprès du roi D. Alphonse, à qui il sauve la vie en un jour de bataille: mais comme ce monarque était près de le récompenser, il est surpris de la mort, et ne lui laisse autre chose que les favorables regards de la reine D. Isabelle, sa sœur et son héritière, et de la jeune princesse d'Aragon, D. Elvire, que l'admiration de ses belles actions avait portées toutes deux à l'aimer. Cependant tous les grands de Castille, ne voyant point de rois voisins qui pussent épouser leur reine, prétendent à l'envi l'un de l'autre à son mariage, et étant près de former une guerre civile

pour ce sujet, les états du royaume la supplient de choisir un mari, pour éviter les malheurs qu'ils en prévoyaient devoir naître. Elle s'en excuse, comme ne connaissant pas assez particulièrement le mérite de ses prétendants, et leur commande de choisir eux-mêmes les trois qu'ils en jugent les plus dignes, les assurant que, s'il se rencontre quelqu'un entre ces trois pour qui elle puisse prendre quelque inclination, elle l'épousera. Ils obéissent, et lui nomment D. Manrique de Lare, D. Lope de Gusman, et D. Alvar de Lune. D'autre côté, les Aragonais, ennuyés de la tyrannie de D. Garcie et de D. Ramire, son fils, les chassent de Saragosse, et, les ayant assiégés dans la forteresse de Jaca, envoient des députés à leurs princesses, réfugiées en Castille, pour les prier de revenir prendre possession d'un royaume qui leur appartenait.

Depuis leur départ, ces deux tyrans ayant été tués en la prise de Jaca, D. Raimond, qu'ils y tenaient prisonnier depuis six ans, apprend à ces peuples que D. Sanche, leur prince, était vivant, et part aussitôt pour le chercher à Bubierça, où il apprend que le pêcheur qui le croyait son fils l'avait perdu depuis huit ans, et l'était allé chercher en Castille, sur quelques nouvelles qu'il en avait eues par un soldat qui avait servi sous lui contre les Maures. Il pousse aussitôt de ce côté-là, et joint les députés comme ils étaient près d'arriver. C'est par son arrivée que l'aventurier Carlos est reconnu pour le prince D. Sanche, après quoi la reine D. Isabelle se donne à lui, du consentement même des trois que ses états lui avaient nommés; et D. Alvar en obtient la princesse D. Elvire, qui, par cette reconnaissance, se trouve être sa sœur.

PERSONNAGES.

D. ISABELLE, reine de Castille.

D. LÉONOR, reine d'Aragon.

D. ELVIRE, princesse d'Aragon.

BLANCHE, dame d'honneur de la reine de Castille.

CARLOS, cavalier inconnu, qui

se trouve être D. Sanche, roi d'Aragon.

D. RAIMOND DE MONCADE, favori du défunt roi d'Aragon.

D. LOPE DE GUSMAN,	} grands d'Espagne.
D. MANRIQUE DE LARE,	
D. ALVAR DE LUNE,	

La scène est à Valladolid.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. Léonor. Après tant de malheurs, enfin le ciel propice
S'est résolu, ma fille, à nous faire justice :
Notre Aragon, pour nous presque tout révolté,
Enlève à nos tyrans ce qu'ils nous ont ôté,
Brise les fers honteux de leurs injustes chaînes,
Se remet sous nos lois, et reconnaît ses reines ;
Et par ses députés, qu'aujourd'hui l'on attend,
Rend d'un si long exil le retour éclatant.
Comme nous, la Castille attend cette journée
Qui lui doit de sa reine assurer l'hyménée :
Nous l'allons voir ici faire choix d'un époux.
Que ne puis-je, ma fille, en dire autant de vous !
Nous allons en des lieux sur qui vingt ans d'absence
Nous laissent une faible et douteuse puissance :
Le trouble règne encore où vous devez régner ;
Le peuple vous rappelle, et peut vous dédaigner,
Si vous ne lui portez, au retour de Castille,
Que l'avis d'une mère, et le nom d'une fille.
D'un mari valeureux les ordres et le bras
Sauraient bien mieux que nous assurer vos États,
Et par des actions nobles, grandes et belles,
Dissiper les mutins, et dompter les rebelles.
Vous ne pouvez manquer d'époux dignes de vous ;
On aime votre sceptre, on vous aime ; et, sur tous,
Du comte don Alvar la vertu non commune
Vous aima dans l'exil et durant l'infortune.
Qui vous aima sans sceptre, et se fit votre appui,
Quand vous le recouvrez, est bien digne de lui.

D. Elvire. Ce comte est généreux, et me l'a fait paraître ;
Aussi le ciel pour moi l'a voulu reconnaître,

Puisque les Castellans l'ont mis entre les traits
 Dont à leur grande reine ils demandent le choix ;
 Et, comme ses rivaux lui cèdent en mérite,
 Un espoir à présent plus doux le sollicite :
 Il régnera sans nous. Mais, madame, après tout,
 Savez-vous à quel choix l'Aragon se résout,
 Et quels troubles nouveaux j'y puis faire renaitre
 S'il voit que je lui mène un étranger pour maître ?

D. Léonor. De l'inconnu Carlos l'éclatante valeur
 Aux mérites du comte a fermé votre cœur.
 Tout est illustre en lui, moi-même je l'avoue ;
 Mais son sang, que le ciel n'a formé que de boue,
 Et dont il cache exprès la source obstinément...

D. Elvire. Vous pourriez en juger plus favorablement ;
 Sa naissance inconnue est peut-être sans tache :
 Vous la présumez basse à cause qu'il la cache ;
 Mais combien a-t-on vu de princes déguisés
 Signaler leur vertu sous des noms supposés,
 Dompter des nations, gagner des diadèmes,
 Sans qu'aucun les connût, sans se connaître eux-mêmes !

D. Léonor. Quoi ! voilà donc enfin de quoi vous vous flattez !

D. Elvire. J'aime et prise en Carlos ses rares qualités.
 Il n'est point d'âme noble à qui tant de vaillance
 N'arrache cette estime et cette bienveillance ;
 Et l'innocent tribut de ces affections,
 Que doit toute la terre aux belles actions,
 N'a rien qui déshonore une jeune princesse.
 En cette qualité, je l'aime sans faiblesse ;
 En cette qualité, ses devoirs assidus
 Me rendent les respects à ma naissance dus.
 Il fait sa cour chez moi comme un autre peut faire :
 Il a trop de vertus pour être téméraire ;
 Et, si jamais ses vœux s'échappaient jusqu'à moi,
 Je sais ce que je suis, et ce que je me doi.

D. Léonor. Daigne le juste ciel vous donner le courage
 De vous en souvenir et le mettre en usage !

D. Elvire. Vos ordres sur mon cœur sauront toujours régner.

D. Léonor. Cependant ce Carlos vous doit accompagner,
 Doit venir jusqu'aux lieux de votre obéissance

Vous rendre ces respects dus à votre naissance,
 Vous faire, comme ici, sa cour tout simplement ?

D. Elvire. De ses pareils la guerre est l'unique élément ;
 Accoutumés d'aller de victoire en victoire,
 Ils cherchent en tous lieux les dangers et la gloire.
 La prise de Séville, et les Maures défaits,
 Laissent à la Castille une profonde paix :
 S'y voyant sans emploi, sa grande âme inquiète
 Veut bien de don Garcie achever la défaite,
 Et contre les efforts d'un reste de mutins
 De toute sa valeur hâter nos bons destins.

D. Léonor. Mais quand il vous aura dans le trône affermie,
 Et jeté sous vos pieds la puissance ennemie,
 S'en ira-t-il soudain aux climats étrangers
 Chercher tout de nouveau la gloire et les dangers ?

D. Elvire. Madame, la reine entre.

SCÈNE II.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

D. Léonor. Aujourd'hui donc, madame,
 Vous allez d'un héros rendre contente l'âme,
 Et, d'un mot, satisfaire aux plus ardents souhaits
 Que poussent vers le ciel vos fidèles sujets.

D. Isabelle. Dites, dites plutôt qu'aujourd'hui, grandes reines,
 Je m'impose à vos yeux la plus dure des gênes,
 Et fais dessus moi-même un illustre attentat
 Pour me sacrifier au repos de l'État.
 Que c'est un sort fâcheux et triste que le nôtre
 De ne pouvoir régner que sous les lois d'un autre ;
 Et qu'un sceptre soit cru d'un si grand poids pour nous,
 Que pour le soutenir il nous faille un époux !
 A peine ai-je deux mois porté le diadème,
 Que de tous les côtés j'entends dire qu'on m'aime,
 Si toutefois sans crime et sans m'en indigner
 Je puis nommer ainsi une ardeur de régner.
 L'ambition des grands à cet espoir ouverte
 Semble pour m'acquérir s'apprêter à ma perte ;

Et, pour trancher le cours de leurs dissensions,
 Il faut fermer la porte à leurs prétentions ;
 Il m'en faut choisir un ; eux-mêmes m'en convient,
 Mon peuple m'en conjure, et mes états m'en prient ;
 Et même par mon ordre ils m'en proposent trois,
 Dont mon cœur à leur gré peut faire un digne choix.
 Don Lope de Gusman, don Manrique de Lare,
 Et don Alvar de Lune ont un mérite rare :
 Mais que me sert ce choix qu'on fait en leur faveur,
 Si pas un d'eux enfin n'a celui de mon cœur ?

D. Léonor. On vous les a nommés, mais sans vous les prescrire ;
 On vous obéira, quoi qu'il vous plaise élire :
 Si le cœur a choisi, vous pouvez faire un roi.

D. Isabelle. Madame, je suis reine, et dois régner sur moi.
 Le rang que nous tenons, jaloux de notre gloire,
 Souvent dans un tel choix nous défend de nous croire,
 Jette sur nos désirs un joug impérieux,
 Et dédaigne l'avis et du cœur et des yeux.
 Qu'on ouvre. Juste ciel, vois ma peine, et m'inspire
 Et ce que je dois faire, et ce que je dois dire !

SCÈNE III.

**D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, D. LOPE, D. MANRIQUE,
 D. ALVAR, CARLOS.**

D. Isabelle. Avant que de choisir je demande un serment,
 Comtes, qu'on agréera mon choix aveuglément ;
 Que les deux méprisés, et tous les trois peut-être,
 De ma main, quel qu'il soit, accepteront un maître :
 Car enfin je suis libre à disposer de moi ;
 Le choix de mes états ne m'est point une loi :
 D'une troupe importune il m'a débarrassée,
 Et d'eux tous sur vous trois détourné ma pensée,
 Mais sans nécessité de l'arrêter sur vous.
 J'aime à savoir par là qu'on vous préfère à tous ;
 Vous m'en êtes plus chers et plus considérables ;
 J'y vois de vos vertus les preuves honorables ;
 J'y vois la haute estime où sont vos grands exploits :
 Mais quoique mon dessein soit d'y borner mon choix,



Ma valeur est ma race, et mon bras est mon père

DON SANCHE

Acte I, Scène III

Le ciel en un moment quelquefois nous éclaire.
 Je voux, en le faisant, pouvoir ne le pas faire,
 Et que vous avouiez que, pour devenir roi,
 Quiconque me plaira n'a besoin que de moi.

D. Lope. C'est une autorité qui vous demeure entière ;
 Votre état avec vous n'agit que par prière,
 Et ne vous a pour nous fait voir ses sentiments
 Que par obéissance à vos commandements.
 Ce n'est point ni son choix ni l'éclat de ma race
 Qui me font, grande reine, espérer cette grâce :
 Je l'attends de vous seule et de votre bonté,
 Comme on attend un bien qu'on n'a pas mérité,
 Et dont, sans regarder service ni famille,
 Vous pouvez faire part au moindre de Castille.
 C'est à nous d'obéir, et non d'en murmurer :
 Mais vous nous permettrez toutefois d'espérer
 Que vous ne ferez choir cette faveur insigne,
 Ce bonheur d'être à vous, que sur le moins indigne ;
 Et que votre vertu nous fera trop savoir
 Qu'il n'est pas bon d'user de tout votre pouvoir.
 Voilà mon sentiment.

D. Isabelle. Parlez, vous, don Manrique.

D. Manrique. Madame, puisqu'il faut qu'à vos yeux je m'explique,
 Quoique votre discours nous ait fait des leçons
 Capables d'ouvrir l'âme à de justes soupçons,
 Je vous dirai pourtant, comme à ma souveraine,
 Que pour faire un vrai roi vous le fassiez en reine ;
 Que vous laisser borner, c'est vous-même affaiblir
 La dignité du rang qui le doit ennoblir ;
 Et qu'à prendre pour loi le choix qu'on vous propose,
 Le roi que vous feriez vous devrait peu de chose,
 Puisqu'il tiendrait les noms de monarque et d'époux
 Du choix de vos états aussi bien que de vous.
 J'oserai me promettre un sort assez propice
 De l'aveu du feu roi, de quatre ans de service ;
 Et sur ce doux espoir dussé-je me trahir,
 Puisque vous le voulez, je jure d'obéir.

D. Isabelle. C'est comme il faut m'aimer. Et don Alvar de Lune ?

D. Alvar. Je ne vous ferai point de harangue importune.

Choisissez hors des trois, tranchez absolument ;
Je jure d'obéir, madame, aveuglément.
Vous savez...

D. Isabelle. C'est assez ; que chacun prenne place.

(Ici les trois reines prennent chacune un fauteuil, et, après que les trois comtes et le reste des grands qui sont présents se sont assis sur des bancs préparés exprès, Carlos, y voyant une place vide, s'y veut scoir, et don Manrique l'en empêche.)

D. Manrique. Tout beau, tout beau, Carlos ! d'où vous vient cette audace !
Et quel titre en ce rang a pu vous établir ?

Carlos. J'ai vu la place vide, et cru la bien remplir.

D. Manrique. Un soldat bien remplir une place de comte !

Carlos. Seigneur, ce que je suis ne me fait point de honte.
Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de soldat :
J'en avais pour témoin le feu roi votre frère,
Madame ; et par trois fois...

D. Manrique. Nous vous avons vu faire,
Et savons mieux que vous ce que peut votre bras.

D. Isabelle. Vous en êtes instruits ; et je ne la suis pas ;
Laissez-le me l'apprendre. Il importe aux monarques
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques
De les savoir connaître, et ne pas ignorer
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer.

D. Manrique. Je ne me croyais pas être ici pour l'entendre.

D. Isabelle. Comte, encore une fois laissez-le me l'apprendre.
Nous aurons temps pour tout. Et vous, parlez, Carlos.

Carlos. Je dirai qui je suis, madame, en peu de mots.
On m'appelle soldat : je fais gloire de l'être ;
Au feu roi par trois fois je le fis bien paraître.
L'étendard de Castille, à ses yeux enlevé,
Des mains des ennemis par moi seul fut sauvé :
Cette seule action rétablit la bataille,
Fit rechasser le Maure au pied de sa muraille,

(1) *Tout beau, tout beau*, pourrait être ailleurs bas et familier, mais ici je le crois très bien placé ; cette manière de parler est assez convenable d'un seigneur très fier à un soldat de fortune. Cela forme une situation singulière et intéres-

sante, inconnue jusque-là au théâtre. Elle donne lieu très naturellement à Carlos de parler dignement de ses grandes actions. La vertu qui s'élève quand on veut l'avilir produit presque toujours de belles choses. (V.)

Et, rendant le courage aux plus timides cœurs,
 Rappela les vaincus, et défit les vainqueurs.
 Ce même roi me vit dedans l'Andalousie
 Dégager sa personne en prodiguant ma vie,
 Quand, tout percé de coups, sur un monceau de morts,
 Je lui fis si longtemps bouclier de mon corps,
 Qu'enfin autour de lui ses troupes ralliées,
 Celles qui l'enfermaient furent sacrifiées ;
 Et le même escadron qui vint le secourir
 Le ramena vainqueur, et moi prêt à mourir.
 Je montai le premier sur les murs de Séville,
 Et tins la brèche ouverte aux troupes de Castille.
 Je ne vous parle point d'assez d'autres exploits,
 Qui n'ont pas pour témoins eu les yeux de mes rois.
 Tel me voit et m'entend, et me méprise encore,
 Qui gémirait sans moi dans les prisons du Mauro.

D. Manrique. Nous parlez-vous, Carlos, pour don Lope et pour moi ?

Carlos. Je parle seulement de ce qu'a vu le roi,
 Seigneur, et qui voudra parle à sa conscience.
 Voilà dont le feu roi me promet récompense ;
 Mais la mort le surprit comme il la résolvait.

D. Isabelle. Il se fût acquitté de ce qu'il vous devait ;
 Et moi, comme héritant son sceptre et sa couronne,
 Je prends sur moi sa dette, et je vous la fais bonne !
 Semez-vous, et quittons ces petits différends.

D. Lope. Souffrez qu'auparavant il nomme ses parents.
 Nous ne contestons point l'honneur de sa vaillance,
 Madame ; et, s'il en faut notre reconnaissance,
 Nous avouerons tous deux qu'en ces combats derniers
 L'un et l'autre, sans lui, nous étions prisonniers ;
 Mais enfin la valeur, sans l'éclat de la race,
 N'eut jamais aucun droit d'occuper cette place.

Carlos. Se pare qui voudra du nom de ses aïeux :
 Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux ;
 Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
 Et suis assez connu sans les faire connaître.
 Mais, pour en quelque sorte obéir à vos lois,
 Seigneurs, pour mes parents je nomme mes exploits ;
 Ma valeur est ma race, et mon bras est mon père.

D. Lope. Vous le voyez, madame, et la preuve en est claire,
Sans doute il n'est pas noble.

D. Isabelle. Eh bien ! je l'anoblis,
Quelle que soit sa race et de qui qu'il soit fils.
Qu'on ne conteste plus.

D. Manrique. Encore un mot, de grâce.

D. Isabelle. Don Manrique, à la fin c'est prendre trop d'audace.
Ne puis-je l'anoblir si vous n'y consentez ?

D. Manrique. Oui, mais ce rang n'est dû qu'aux hautes dignités ;
Tout autre qu'un marquis ou comte le profane.

D. Isabelle, à Carlos.

Eh bien ! seyez-vous donc, marquis de Santillane,
Comte de Pegnafiel, gouverneur de Burgos.
Don Manrique, est-ce assez pour faire soir Carlos ?
Vous reste-t-il encor quelque scrupule en l'âme ?

(D. Manrique et don Lope se lèvent, et Carlos se sied.)

D. Manrique. Achevez, achevez ; faites-le roi, madame :
Par ces marques d'honneur l'élever jusqu'à nous,
C'est moins nous l'égaliser que l'approcher de vous.
Ce préambule adroit n'était pas sans mystère ;
Et ces nouveaux serments qu'il nous a fallu faire
Montraient bien dans votre âme un tel choix préparé.
Enfin vous le pouvez, et nous l'avons juré.
Je suis prêt d'obéir ; et, loin d'y contredire,
Je laisse entre ses mains et vous et votre empire.
Je sors avant ce choix ; non que j'en sois jaloux,
Mais de peur que mon front n'en rougisse pour vous.

D. Isabelle. Arrêtez, insolent : votre reine pardonne
Ce qu'une indigne crainte imprudemment soupçonne ;
Et, pour la démentir, veut bien vous assurer
Qu'au choix de ses états elle veut demeurer.

D. Manrique. Madame, excusez donc si quelque antipathie...

D. Isabelle. Ne faites point ici de fausse modestie ;
J'ai trop vu votre orgueil pour le justifier,
Et sais bien les moyens de vous humilier.
Soit que j'aime Carlos, soit que par simple estime
Je rende à ses vertus un honneur légitime,
Vous devez respecter, quels que soient mes desseins,
Ou le choix de mon cœur, ou l'œuvre de mes mains.

Je l'ai fait votre égal, et quoiqu'on s'en mutine,
 Sachez qu'à plus encor ma faveur le destine.
 Je veux qu'aujourd'hui même il puisse plus que moi :
 J'en ai fait un marquis, je veux qu'il fasse un roi.
 S'il a tant de valeur que vous-même le dites,
 Il sait quelle est la vôtre, et connaît vos mérites,
 Et jugera de vous avec plus de raison
 Que moi, qui n'en connais que la race et le nom.
 Marquis, prenez ma bague, et la donnez pour marque
 Au plus digne des trois que j'en fasse un monarque.
 Je vous laisse y penser tout le reste du jour.
 Rivaux ambitieux, faites-lui votre cour :
 Qui me rapportera l'anneau que je lui donne.
 Recevra sur-le-champ ma main et ma couronne.
 Allons, reines, allons, et laissons-les juger
 De quel côté mon choix avait su m'engager.

SCÈNE IV.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, CARLOS.

D. Lope. Eh bien ! seigneur marquis, nous direz-vous, de grâce,
 Ce que pour vous gagner il est besoin qu'on fasse ?
 Vous êtes notre juge, il faut vous adoucir.

Carlos. Vous y pourriez peut-être assez mal réussir.
 Quittez ces contre-temps de froide raillerie.

D. Manrique. Il n'en est pas saison, quand il faut qu'on vous prie.

Carlos. Ne raillons ni prions, et demeurons amis.

Je sais ce que la reine en mes mains a remis ;
 J'en userai fort bien : vous n'avez rien à craindre ;
 Et pas un de vous trois n'aura lieu de se plaindre.
 Je n'entreprendrai point de juger entre vous
 Qui mérite le mieux le nom de son époux ;
 Je serais téméraire, et m'en sens incapable ;
 Et peut-être quelqu'un m'en tiendrait récusable.
 Je m'en récuse donc, afin de vous donner
 Un juge que sans honte on ne peut soupçonner ;
 Ce sera votre épée et votre bras lui-même.
 Comtes, de cet anneau dépend le diadème :

Il vaut bien un combat, vous avez tous du cœur :
Et je le garde...

D. Lope. A qui, Carlos ?

Carlos. A mon vainqueur !

Qui pourra me l'ôter l'ira rendre à la reine ;
Ce sera du plus digne une preuve certaine.
Prenez entre vous l'ordre et du temps et du lieu ;
Je m'y rendrai sur l'heure, et vais l'attendre. Adieu.

SCÈNE V.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. Lope. Vous voyez l'arrogance.

D. Alvar. Ainsi les grands courages
Savent en généreux repousser les outrages.

D. Manrique. Il se méprend pourtant s'il pense qu'aujourd'hui
Nous daignons mesurer notre épée avec lui.

D. Alvar. Refuser un combat !

D. Lope. Des généraux d'armée,
Jaloux de leur honneur et de leur renommée,
Ne se commettent point contre un aventurier.

D. Alvar. Ne mettez point si bas un si vaillant guerrier :
Qu'il soit ce qu'en voudra présumer votre haine,
Il doit être pour nous ce qu'a voulu la reine.

D. Lope. La reine, qui nous brave, et, sans égard au sang,
Ose souiller ainsi l'éclat de notre rang !

D. Alvar. Les rois de leurs faveurs ne sont jamais comptables.
Ils font, comme il leur plaît, et défont nos semblables.

D. Manrique. Envers les majestés vous êtes bien discret.
Voyez-vous cependant qu'elle l'aime en secret ?

D. Alvar. Dites, si vous voulez, qu'ils sont d'intelligence,
Qu'elle a de sa valeur si haute confiance,
Qu'elle espère par là faire approuver son choix,
Et se rendre avec gloire au vainqueur de tous trois ;
Qu'elle nous hait dans l'âme autant qu'elle l'adore :

(1) Cela est digne de la tragédie la plus sublime. Dès qu'il s'agit de grandeur, il y en a toujours dans les pièces espagnoles. Mais ces grands traits de lumière, qui percent l'ombre de temps en temps, ne suffisent pas ; il faut un grand intérêt : nulle langueur ne doit l'interrompre. (V.)

C'est à nous d'honorer ce que la reine honore.

D. Henrique. Vous la respectez fort : mais y prétendez-vous ?

On dit que l'Aragon a des charmes si doux...

D. Alvar. Qu'ils me soient doux ou non, je ne crois pas sans crime

Pouvoir de mon pays désavouer l'estime ;

Et, puisqu'il m'a jugé digne d'être son roi,

Je soutiendrai partout l'état qu'il fait de moi.

Je vais donc disputer, sans que rien me retarde,

Au marquis don Carlos cet anneau qu'il nous garde ;

Et, si sur sa valeur je le puis emporter,

J'attendrai de vous deux qui voudra me l'ôter :

Le champ vous sera libre.

D. Lope. A la bonne heure, comte ;

Nous vous irons alors le disputer sans honte ;

Nous ne dédaignons point un si digne rival :

Mais pour votre marquis, qu'il cherche son égal.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. Isabelle. Maintenant je vois bien que je me suis trompée

De m'en être remise à qui porte une épée,

Et trouve occasion, dessous cette couleur,

De venger le mépris qu'on fait de sa valeur.

Je devais par mon choix étouffer cent querelles ;

Et l'ordre que j'y tiens en forme de nouvelles,

Et jette entre les grands, amoureux de mon rang,

Une nécessité de répandre du sang.

Mais j'y saurai pourvoir.

Blanche. C'est un pénible ouvrage

D'arrêter un combat qu'autorise l'usage,

Que les lois ont réglé, que les rois vos aïeux

Daignaient assez souvent honorer de leur yeux :
 On ne s'en dédit point sans quelque ignominie ;
 Et l'honneur aux grands cœurs est plus cher que la vie.

D. Isabelle. Je sais ce que tu dis, et n'irai pas de front
 Faire un commandement qu'ils prendraient pour affront.
 Lorsque le déshonneur souille l'obéissance ⁽¹⁾,
 Les rois peuvent douter de leur toute-puissance :
 Qui la hasarde alors n'en sait pas bien user ;
 Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oser.
 Je romprai ce combat feignant de le permettre,
 Et je le tiens rompu si je puis le remettre.
 Les reines d'Aragon pourront même m'aider.
 Voici déjà Carlos que je viens de mander.
 Demeure, et tu verras avec combien d'adresse
 Ma gloire de mon âme est toujours la maîtresse.

SCÈNE II.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

D. Isabelle. Vous avez bien servi, marquis, et jusqu'ici
 Vos armes ont pour nous dignement réussi :
 Je pense avoir aussi bien payé vos services.
 Malgré vos envieux et leurs mauvais offices,
 J'ai fait beaucoup pour vous, et tout ce que j'ai fait
 Ne vous a pas coûté seulement un souhait.
 Si cette récompense est pourtant si petite
 Qu'elle ne puisse aller jusqu'à votre mérite,
 S'il vous en reste encor quelque autre à souhaiter,
 Parlez, et donnez-moi moyen de m'acquitter.

Carlos. Après tant de faveurs à pleines mains versées,
 Dont mon cœur n'eût osé concevoir les pensées,
 Surpris, troublé, confus, accablé de bienfaits,
 Que j'osasse former encor quelques souhaits !

(1) Des vers tels que ceux-ci méritaient bien d'être remarqués. A une représentation de la pièce, dont nous fûmes témoins, et qui eut lieu à l'époque où les parlements refusaient d'enregistrer quelques édits de Louis XV, ils furent applaudis de manière à donner de l'inquiétude au gouvernement, qui les fit supprimer à la représentation suivante. (P.)

D. Isabelle. Vous êtes donc content ; et j'ai lieu de me plaindre.

Carlos. De moi ?

D. Isabelle. De vous, marquis. Je vous parle sans feindre :
 Écoutez. Votre bras a bien servi l'État
 Tant que vous n'avez eu que le nom de soldat ;
 Dès que je vous fais grand, sitôt que je vous donne
 Le droit de disposer de ma propre personne,
 Ce même bras s'apprête à troubler son repos,
 Comme si le marquis cessait d'être Carlos,
 Ou que cette grandeur ne fût qu'un avantage
 Qui dût à sa ruine armer votre courage.
 Les trois comtes en sont les plus fermes soutiens :
 Vous attaquez en eux ses appuis et les miens ;
 C'est son sang le plus pur que vous voulez répandre :
 Et vous pouvez juger l'honneur qu'on leur doit rendre,
 Puisque ce même état me demandant un roi,
 Les a jugés eux trois les plus dignes de moi.
 Peut-être un peu d'orgueil vous a mis dans la tête
 Qu'à venger leur mépris ce prétexte est honnête ;
 Vous en avez suivi la première chaleur :
 Mais leur mépris va-t-il jusqu'à votre valeur ?
 N'en ont-ils pas rendu témoignage à ma vue ?
 Ils ont fait peu d'état d'une race inconnue,
 Ils ont douté d'un sort que vous voulez cacher :
 Quand un doute si juste aurait dû vous toucher,
 J'avais pris quelque soin de vous venger moi-même.
 Remettre entre vos mains le don du diadème,
 Ce n'était pas, marquis, vous venger à demi.
 Je vous ai fait leur juge, et non leur ennemi ;
 Et si sous votre choix j'ai voulu les réduire,
 C'est pour vous faire honneur et non pour les détruire ;
 C'est votre seul avis, non leur sang que je veux ;
 Et c'est m'entendre mal que vous armer contre eux.
 N'auriez-vous point pensé que, si ce grand courage
 Vous pouvait sur tous trois donner quelque avantage,
 On dirait que l'état, me cherchant un époux,
 N'en aurait pu trouver de comparable à vous ?
 Ah ! si je vous croyais si vain, si téméraire...

Carlos. Madame, arrêtez là votre juste colère ;

Je suis assez coupable, et n'ai que trop osé,
 Sans choisir pour me perdre un crime supposé.
 Je ne me défends point des sentiments d'estime
 Que vos moindres sujets auraient pour vous sans crime.
 Je puis contre le ciel en secret murmurer
 De n'être pas né roi pour pouvoir espérer ;
 Et, les yeux éblouis de cet éclat suprême,
 Baisser soudain la vue, et rentrer en moi-même :
 Mais que je laisse aller d'ambitieux soupirs,
 Un ridicule espoir, d'inutiles désirs !...
 Si, par quelque malheur que je ne puis comprendre,
 Du trône jusqu'à moi je vous voyais descendre,
 Commencant aussitôt à vous moins estimer,
 Je cesserais sans doute aussi de vous aimer.
 Mon dévouement pour vous est tout à votre gloire :
 Je ne vous prétends point pour fruit de ma victoire ;
 Je combats ces rivaux, sans dessein d'acquérir
 Que l'heur d'en faire voir le plus digne, et mourir ;
 Et tiendrais mon destin assez digne d'envie,
 S'il le faisait connaître aux dépens de ma vie.
 Serait-ce à vos faveurs répondre pleinement,
 Que hasarder ce choix à mon seul jugement ?
 Il vous doit un époux, à la Castille un maître :
 Je puis en mal juger, je puis les mal connaître.

D. Isabelle. Je n'abuserai point du pouvoir absolu
 Pour défendre un combat entre vous résolu ;
 Je blesserais par là l'honneur de tous les quatre :
 Les lois vous l'ont permis, je vous verrai combattre ;
 C'est à moi, comme reine, à nommer le vainqueur.
 Dites-moi cependant qui montre plus de cœur ?
 Qui des trois le premier éprouve la fortune ?

Carlos. Don Alvar.

D. Isabelle. Don Alvar !

Carlos. Oui, don Alvar de Lune.

D. Isabelle. Il est promis ailleurs.

Carlos. On le dit ; mais enfin

Lui seul jusqu'ici tente un si noble destin.

D. Isabelle. Je devine à peu près quel intérêt l'engage ;
 Et nous verrons demain quel sera son courage.

Carlos. Vous ne m'avez donné que ce jour pour ce choix.

D. Isabelle. J'aime mieux, au lieu d'un, vous en accorder trois.

Carlos. Madame, son cartel marque cette journée.

D. Isabelle. C'est peu que son cartel, si je ne l'ai donnée :

Qu'on le fasse venir pour la voir différer.

Je vais pour vos combats faire tout préparer

Adieu. Souvenez-vous surtout de ma défense ;

Et vous aurez demain l'honneur de ma présence.

SCÈNE III.

CARLOS.

Consens-tu qu'on diffère, honneur ? le consens-tu ?

Cet ordre n'a-t-il rien qui souille ma vertu ?

N'ai-je point à rougir de cette déférence

Que d'un combat illustre achète la licence ?

Tu murmures, ce semble ? Achève ; explique-toi.

La reine a-t-elle droit de te faire la loi ?

Tu n'es point son sujet, l'Aragon m'a vu naître.

O ciel ! je m'en souviens ; et j'ose encor paraître !

Et je puis, sous les noms de comte et de marquis,

D'un malheureux pêcheur reconnaître le fils !

Honteuse obscurité, qui seule me fais craindre !

Injurieux destin, qui seul me rends à plaindre !

Plus on m'en fait sortir, plus je crains d'y rentrer,

Et crois ne t'avoir fui que pour te rencontrer.

Ton cruel souvenir sans fin me persécute ;

Du rang où l'on m'élève il me montre la chute.

Lasse-toi désormais de me faire trembler ;

Je parle à mon honneur, ne viens point le troubler.

Laisse-le sans remords m'approcher des couronnes,

Et ne viens point m'ôter plus que tu ne me donnes.

Je n'ai plus rien à toi : la guerre a consumé

Tout cet indigne sang dont tu m'avais formé ;

J'ai quitté jusqu'au nom que je tiens de ta haine,

Et ne puis... Mais voici ma véritable reine.

SCÈNE IV.

D. ELVIRE, CARLOS.

D. Elvire. Ah! Carlos, car j'ai peine à vous nommer marquis,
 Non qu'un titre si beau ne vous soit bien acquis,
 Non qu'avecque justice il ne vous appartienne,
 Mais parce qu'il vous vient d'autre main que la mienne,
 Et que je présumais n'appartenir qu'à moi
 D'élever votre gloire au rang où je la voi.
 Je me consolerais toutefois avec joie
 Des faveurs que sans moi le ciel sur vous déploie,
 Et verrais sans envie agrandir un héros,
 Si le marquis tenait ce qu'a promis Carlos,
 S'il avait comme lui son bras à mon service.
 Je venais à la reine en demander justice ;
 Mais, puisque je vous vois, vous m'en ferez raison.
 Je vous accuse donc, non pas de trahison,
 Pour un cœur généreux cette tache est trop noire,
 Mais d'un peu seulement de manque de mémoire.

Carlos. Moi, madame ?

D. Elvire. Écoutez mes plaintes en repos.
 Je me plains du marquis, et non pas de Carlos.
 Carlos de tout son cœur me tiendrait sa parole :
 Mais ce qu'il m'a donné, le marquis me le vole ;
 C'est lui seul qui dispose ainsi du bien d'autrui,
 Et prodigue son bras quand il n'est plus à lui.
 Carlos se souviendrait que sa haute vaillance
 Doit ranger don Garcie à mon obéissance ;
 Qu'elle doit affermir mon sceptre dans ma main ;
 Qu'il doit m'accompagner peut-être dès demain :
 Mais ce Carlos n'est plus, le marquis lui succède,
 Qu'une autre soif de gloire, un autre objet possède,
 Et qui, du même bras que m'engageait sa foi,
 Entrepren d trois combats pour une autre que moi.
 Hélas! si ces honneurs dont vous comble la reine
 Réduisent mon espoir en une attente vaine ;
 Si les nouveaux desseins que vous en concevez

Vous ont fait oublier ce que vous me devez,
Rendez-lui ces honneurs qu'un tel oubli profane ;
Rendez-lui Pagnafiel, Burgos, et Santillane ;
L'Aragon a de quoi vous payer ces refus,
Et vous donner encor quelque chose de plus.

Carlos. Et Carlos, et marquis, je suis à vous, madame ;
Le changement de rang ne change point mon âme :
Mais vous trouverez bon que, par ces trois défis,
Carlos tâche à payer ce que doit le marquis.
Vous réserver mon bras noirci d'une infamie,
Attirerait sur vous la fortune ennemie,
Et vous hasarderait, par cette lâcheté,
Au juste châtiment qu'il aurait mérité.
Quand deux occasions pressent un grand courage,
L'honneur à la plus proche avidement l'engage,
Et lui fait préférer, sans le rendre inconstant,
Celle qui se présente à celle qui l'attend.
Ce n'est pas toutefois, madame, qu'il l'oublie :
Mais bien que je vous doive immoler don Garcie,
J'ai vu que vers la reine on perdait le respect,
Que d'indignes soucis son cœur était suspect ;
Pour m'avoir honoré je l'ai vue outragée,
Et ne puis m'acquitter qu'après l'avoir vengée.

D. Elvire. C'est me faire une excuse où je ne comprends rien,
Sinon que son service est préférable au mien,
Qu'avant que de me suivre on doit mourir pour elle,
Et qu'étant son sujet il faut m'être infidèle.

Carlos. Ce n'est point en sujet que je cours au combat ;
Peut-être suis-je né dedans quelque autre État :
Mais, par un zèle entier et pour l'une et pour l'autre,
J'embrasse également son service et le vôtre ;
Et les plus grands périls n'ont rien de hasardeux
Que j'ose refuser pour aucune des deux.
Quoique engagé demain à combattre pour elle,
S'il fallait aujourd'hui venger votre querelle,
Tout ce que je lui dois ne m'empêcherait pas
De m'exposer pour vous à plus de trois combats.
Je voudrais toutes deux pouvoir vous satisfaire,

Vous, sans manquer vers elle ; elle, sans vous déplaire ;
 Cependant je ne puis servir elle ni vous
 Sans de l'une ou de l'autre allumer le courroux.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

- D. Manrique.** La reine charme-t-elle auprès de dona Elvire?
D. Alvar. Si j'emporte la bague, il faudra vous le dire.
D. Lope. Carlos vous nuit partout, du moins à ce qu'on croit.
D. Alvar. Il fait plus d'un jaloux, du moins à ce qu'on voit.
D. Lope. Il devrait par pitié préférer l'un ou l'autre.
D. Alvar. Plaignant mon intérêt, n'oubliez pas le vôtre.
D. Manrique. De vrai, la presse est grande à qui le fera roi.
D. Alvar. Je vous plains fort tous deux, s'il vient à bout de moi.
D. Manrique. Mais si vous le vainquez, serons-nous fort à plaindre?
D. Alvar. Quand je l'aurai vaincu, vous aurez fort à craindre.
D. Lope. Oui, de vous voir longtemps hors de combat pour nous.
D. Alvar. Nous aurons essuyé les plus dangereux coups.
D. Manrique. L'heure nous tardera d'en voir l'expérience.
D. Alvar. On pourra vous guérir de cette impatience.
D. Lope. De grâce, faites donc que ce soit promptement.

SCÈNE II.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, D. LOPE.

- D. Isabelle.** Laissez-moi, don Alvar, leur parler un moment :
 Je n'entreprendrai rien à votre préjudice ;
 Et mon dessein ne va qu'à vous faire justice,
 Qu'à vous favoriser plus que vous ne voulez.
D. Alvar. Je ne sais qu'obéir alors que vous parlez.

SCÈNE III.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. Isabelle. Comtes, je ne veux plus donner lieu qu'on murmure
 Que choisir par autrui c'est me faire une injure ;
 Et, puisque de ma main le choix sera plus beau,
 Je veux choisir moi-même, et reprendre l'anneau.
 Je ferai plus pour vous : des trois qu'on me propose,
 J'en exclus don Alvar ; vous en savez la cause :
 Son cœur depuis longtemps désire d'autres nœuds ;
 Je vous ôte un rival pour le rendre à ses vœux.
 Qui n'agit que par force aime qu'on le néglige ;
 Et mon refus du moins autant que vous l'oblige.
 Vous êtes donc les seuls que je veux regarder :
 Mais, avant qu'à choisir j'ose me hasarder,
 Je voudrais voir en vous quelque preuve certaine
 Qu'en moi c'est moi qu'on sert, et non l'éclat de reine ;
 Qu'en me servant on a même cœur, même vœux :
 Si vous ne m'entendez, je vais m'expliquer mieux.
 Aux vertus de Carlos j'ai paru libérale :
 Je voudrais en tous deux voir une estime égale,
 Qu'il trouvât même honneur, même justice en vous ;
 Car ne présumez pas que je prenne un époux
 Pour m'exposer moi-même à ce honteux outrage
 Qu'un roi fait de ma main détruisse mon ouvrage ;
 N'y pensez l'un ni l'autre, à moins qu'un digne effet
 Suive de votre part ce que pour lui j'ai fait,
 Et que par cet aveu je demeure assurée
 Que tout ce qui m'a plu doit être de durée.

D. Manrique. Toujours Carlos, madame ! et toujours son bonheur
 Fait dépendre de lui le nôtre, et votre cœur !
 Mais puisque c'est par là qu'il faut enfin vous plaire,
 Vous-même apprenez-nous ce que nous pouvons faire.
 Nous l'estimons tous deux un des braves guerriers
 A qui jamais la guerre ait donné des lauriers :
 Notre liberté même est due à sa vaillance ;
 Et, quoiqu'il ait tantôt montré quelque insolence,

Dont nous a dû piquer l'honneur de notre rang,
 Vous avez suppléé l'obscurité du sang.
 Ce qu'il vous plaît qu'il soit, il est digne de l'être,
 Nous lui devons beaucoup, et l'allons reconnaître,
 L'honorer en soldat, et lui faire du bien ;
 Mais après vos faveurs nous ne pouvons plus rien ;
 Qui pouvait pour Carlos ne peut rien pour un comte ;
 Il n'est rien en nos mains qu'il en reçût sans honte ;
 Et vous avez pris soin de le payer pour nous.

D. Isabelle. Il en est en vos mains des présents assez doux,
 Qui purgeraient vos noms de toute ingratitude,
 Et mon âme pour lui de toute inquiétude ;
 Il en est dont sans doute il serait possesseur :
 En un mot, vous avez l'un et l'autre une sœur ;
 Et je veux que le roi qu'il me plaira de faire,
 En recevant ma main, le fasse son beau-frère ;
 Et que par cet hymen son destin affermi
 Ne puisse en mon époux trouver son ennemi.
 Ce n'est pas, après tout, que j'en craigne la haine ;
 Je sais qu'en cet État je serai toujours reine,
 Et qu'un tel roi jamais, quel que soit son projet,
 Ne sera sous ce nom que mon premier sujet ;
 Mais je ne me plais pas à contraindre personne,
 Et moins que tous un cœur à qui le mien se donne.
 Répondez donc tous deux : n'y consentez-vous pas ?

D. Maorique. Oui, madame, aux plus longs et plus cruels trépas,
 Plutôt qu'à voir jamais de pareils hyménées
 Ternir en un moment l'éclat de mille années.
 Ne cherchez point par là cette union d'esprits :
 Votre sceptre, madame, est trop cher à ce prix ;
 Et jamais...

D. Isabelle. Ainsi donc vous me faites connaître
 Que ce que je l'ai fait il est digne de l'être,
 Que je puis suppléer l'obscurité du sang ?

D. Maorique. Oui, bien pour l'élever jusques à notre rang.
 Jamais un souverain ne doit compte à personne
 Des dignités qu'il fait, et des grandeurs qu'il donne :
 S'il est d'un sort indigne ou l'auteur ou l'appui,
 Comme il le fait lui seul, la honte est toute à lui.

Mais disposer d'un sang que j'ai reçu sans tache !
 Avant que le souiller il faut qu'on me l'arrache ;
 J'en dois compte aux aïeux dont il est hérité,
 A toute leur famille, à la postérité.

D. Isabelle. Et moi, Manrique, et moi, qui n'en dois aucun compte,
 J'en disposerai seule, et j'en aurai la honte.
 Mais quelle extravagance a pu vous figurer
 Que je me donne à vous pour vous déshonorer ?
 Ah ! si vous n'apprenez à parler d'autre sorte...

D. Lope. Madame, pardonnez à l'ardeur qui l'emporte ;
 Il devait s'excuser avec plus de douceur.
 Nous avons en effet l'un et l'autre une sœur ;
 Mais, si j'ose en parler avec quelque franchise,
 A d'autres qu'au marquis l'une et l'autre est promise.

D. Isabelle. A qui, don Lope ?

D. Manrique. A moi, madame.

D. Isabelle. Et l'autre ?

D. Lope. A moi.

D. Isabelle. J'ai donc tort parmi vous de vouloir faire un roi.
 Je vous l'ai déjà dit, je ne force personne,
 Et rends grâce à l'état des princes qu'il me donne.

D. Lope. Écoutez-nous, de grâce.

D. Isabelle. Et que me direz-vous ?

Que la constance est belle au jugement de tous ?
 Qu'il n'est point de grandeurs qui la doivent séduire ?
 Quelques autres que vous m'en sauront mieux instruire ;
 Et si cette vertu ne se doit point forcer,
 Peut-être qu'à mon tour je saurai l'exercer.

D. Lope. Exercez-la, madame, et souffrez qu'on s'explique.
 Vous connaîtrez du moins don Lope et don Manrique.
 Ils se sont l'un à l'autre attachés par ces nœuds
 Qui n'auront leur effet que pour le malheureux :
 Il me devra sa sœur, s'il faut qu'il vous obtienne ;
 Et si je suis à vous, je lui devrai la mienne.
 Celui qui doit vous perdre, ainsi, malgré son sort,
 A s'approcher de vous fait encor son effort ;
 Ainsi, pour consoler l'une ou l'autre infortune,
 L'une et l'autre est promise, et nous n'en devons qu'une :
 Nous ignorons laquelle ; et vous la choisirez,

Puisque enfin c'est la sœur du roi que vous ferez.
 Jugez donc si Carlos en peut être beau-frère,
 Et si vous devez rompre un nœud si salutaire,
 Hasarder un repos à votre État si doux,
 Qu'affermir sous vos lois la concorde entre nous.

D. Isabelle. Et ne savez-vous point qu'étant ce que vous êtes,
 Vos sœurs par conséquent mes premières sujettes,
 Les donner sans mon ordre, et même malgré moi,
 C'est dans mon propre État m'oser faire la loi?

D. Manrique. Agissez donc enfin, madame, en souveraine,
 Et souffrez qu'on s'excuse, ou commandez en reine;
 Nous vous obéirons, mais sans y consentir;
 Et, pour vous dire tout avant que de sortir,
 Carlos est généreux, il connaît sa naissance;
 Qu'il se juge en secret sur cette connaissance;
 Et, s'il trouve son sang digne d'un tel honneur,
 Qu'il vienne, nous tiendrons l'alliance à bonheur;
 Qu'il choisisse des deux, et l'épouse, s'il l'ose.
 Nous n'avons plus, madame, à vous dire autre chose :
 Mettre en un tel hasard le choix de leur époux,
 C'est jusqu'où nous pouvons nous abaisser pour vous;
 Mais, encore une fois, que Carlos y regarde,
 Et pense à quels périls cet hymen le hasarde.

D. Isabelle. Vous-même gardez bien, pour le trop dédaigner,
 Que je ne montre enfin comme je sais régner.

SCÈNE IV.

D. ISABELLE.

Quel est ce mouvement qui tous deux les mutine,
 Lorsque l'obéissance au trône les destine?
 Est-ce orgueil? est-ce envie? est-ce animosité,
 Défiance, mépris, ou générosité?
 N'est-ce point que le ciel ne consent qu'avec peine
 Cette triste union d'un sujet à sa reine,
 Et jette un prompt obstacle aux plus aisés desseins
 Qui laissent choir mon sceptre en leurs indignes mains?

SCÈNE V.

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. Isabelle. Blanche, j'ai perdu temps.

Blanche. Je l'ai perdu de même.

D. Isabelle. Les comtes à ce prix fuyent le diadème.

Blanche. Et Carlos ne veut point de fortune à ce prix.

D. Isabelle. Rend-il haine pour haine, et mépris pour mépris?

Blanche. Non, madame, au contraire, il estime ces dames
Dignes des plus grands cœurs et des plus belles âmes.

D. Isabelle. Et qui l'empêche donc de parler et d'agir?

Blanche. Quelque secret obstacle arrête son désir.

D. Isabelle. Il me préfère une autre, et cette préférence

Forme de son respect la trompeuse apparence :

Faux respect qui me brave, et veut régner sans moi.

Blanche. Pour préférer Elvire, il n'est pas encor roi.

D. Isabelle. Elle est reine, et peut tout sur l'esprit de sa mère.

Blanche. Si ce n'est un faux bruit, le ciel lui rend un frère.

Don Sanche n'est point mort, et vient ici, dit-on,

Avec les députés qu'on attend d'Aragon ;

C'est ce qu'en arrivant les gens ont fait entendre.

D. Isabelle. Blanche, s'il est ainsi, que d'heur j'en dois attendre !

L'injustice du ciel, faute d'autres objets,

Me forçait d'abaïsser mes yeux sur mes sujets,

Ne voyant point de prince égal à ma naissance

Qui ne fût sous l'hymen, ou Maure, ou dans l'enfance :

Mais, s'il lui rend don Sanche, il m'envoie un époux.

Comtes, je n'ai plus d'yeux pour Carlos ni pour vous.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. LÉONOR, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. Manrique. Quoique l'espoir d'un trône et la main d'une reine
Soient des biens que jamais on ne céda sans peine,
Quoiqu'à l'un de nous deux elle ait promis sa foi,
Nous cessons de prétendre où nous voyons un roi.
Dans notre ambition nous savons nous connaître ;
Et, bénissant le ciel qui nous donne un tel maître,
Ce prince qu'il vous rend après tant de travaux
Trouve en nous des sujets, et non pas des rivaux :
Heureux si l'Aragon, joint avec la Castille,
Du sang de deux grands rois ne fait qu'une famille !
Nous vous en conjurons, loin d'en être jaloux,
Comme étant l'un et l'autre à l'État plus qu'à nous ;
Et, tout impatients d'en voir la force unie
Des Maures, nos voisins, dompter la tyrannie,
Nous renonçons sans honte à ce choix glorieux,
Qui d'une grande reine abaissait trop les yeux.

D. Léonor. La générosité de votre déférence,
Comtes, flatte trop tôt ma nouvelle espérance :
D'un avis si douteux j'attends fort peu de fruit ;
Et ce grand bruit enfin peut-être n'est qu'un bruit.
Mais jugez-en tous deux, et me daignez apprendre
Ce qu'avecque raison mon cœur en doit attendre.
Les troubles d'Aragon vous sont assez connus ;
Je vous en ai souvent tous deux entretenus,
Et ne vous redis point quelles longues misères
Chassèrent don Fernand du trône de ses pères.
Il y voyait déjà monter ses ennemis,
Ce prince malheureux, quand j'accouchai d'un fils :
On le nomma don Sanche ; et, pour cacher sa vie
Aux barbares fureurs du traître don Garcie,

A peine eus-je loisir de lui dire un adieu,
 Qu'il le fit enlever sans me dire en quel lieu ;
 Et je n'en pus jamais savoir que quelques marques,
 Pour reconnaître un jour le sang de nos monarques.
 Trop inutiles soins contre un si mauvais sort !
 Lui-même au bout d'un an m'apprit qu'il était mort.
 Quatre ans après il meurt et me laisse une fille
 Dont je vins par son ordre accoucher en Castille.
 Il me souvient toujours de ses derniers propos ;
 Il mourut en mes bras avec ces tristes mots :
 « Je meurs, et je vous laisse en un sort déplorable !
 « Le ciel vous puisse un jour être plus favorable !
 « Don Raimond a pour vous des secrets importants,
 « Et vous les apprendra quand il en sera temps :
 « Fuyez dans la Castille. » A ces mots il expire,
 Et jamais don Raimond ne me voulut rien dire.
 Je partis sans lumière en ces obscurités :
 Mais le voyant venir avec ces députés,
 Et que c'est par leurs gens que ce grand bruit éclate,
 (Voyez qu'en sa faveur aisément on se flatte !)
 J'ai cru que du secret le temps était venu,
 Et que don Sanche était ce mystère inconnu ;
 Qu'il l'amenait ici reconnaître sa mère.
 Hélas ! que c'est en vain que mon amour l'espère !
 A ma confusion ce bruit s'est éclairci ;
 Bien loin de l'amener, ils le cherchent ici :
 Voyez quelle apparence, et si cette province
 A jamais su le nom de ce malheureux prince.

D. Lope. Si vous croyez au nom, vous croirez son trépas,
 Et qu'on cherche don Sanche où don Sanche n'est pas ;
 Mais si vous en voulez croire la voix publique,
 Et que notre pensée avec elle s'explique,
 Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
 Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
 Nous le dirons tous deux, quoique suspects d'envie,
 C'est un miracle pur que le cours de sa vie.
 Cette haute vertu qui charme tant d'esprits,
 Cette fière valeur qui brave nos mépris,
 Ce port majestueux qui, tout inconnu même,

A plus d'accès que nous auprès du diadème ;
 Deux reines qu'à l'envi nous voyons l'estimer,
 Et qui peut-être ont peine à ne le pas aimer ;
 Ce prompt consentement d'un peuple qui l'adore :
 Madame, après cela j'ose le dire encore,
 Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
 Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
 Nous avons méprisé sa naissance inconnue ;
 Mais à ce peu de jour nous recouvrons la vue,
 Et verrions à regret qu'il fallût aujourd'hui
 Céder notre espérance à tout autre qu'à lui.

D. Léonor. Il en a le mérite, et non pas la naissance ;
 Et lui-même il en donne assez de connaissance,
 Abandonnant la reine à choisir parmi vous
 Un roi pour la Castille, et pour elle un époux.

D. Manrique. Et ne voyez-vous pas que sa valeur s'apprête
 A faire sur tous trois cette illustre conquête ?
 Oubliez-vous déjà qu'il a dit à vos yeux
 Qu'il ne veut rien devoir au nom de ses aïeux ?
 Son grand cœur se dérobe à ce haut avantage,
 Pour devoir sa grandeur entière à son courage ;
 Dans une cour si belle et si pleine d'appas,
 Avez-vous remarqué qu'il aime en lieu plus bas ?

D. Léonor. Le voici, nous saurons ce que lui-même en pense.

SCÈNE II.

D. LÉONOR, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

Carlos. Madame, sauvez-moi d'un honneur qui m'offense :
 Un peuple opiniâtre à m'arracher mon nom
 Veut que je sois don Sanche, et prince d'Aragon.
 Puisque que par sa présence il faut que ce bruit meure,
 Dois-je être, en l'attendant, le fantôme d'une heure ?
 Ou si c'est une erreur qui lui promet ce roi,
 Souffrez-vous qu'elle abuse et de vous et de moi ?

D. Léonor. Quoi que vous présumiez de la voix populaire,
 Par de secrets rayons le ciel souvent l'éclaire :
 Vous apprendrez par là du moins les vœux de tous.

Et quelle opinion les peuples ont de vous.

D. Lope. Prince, ne cachez plus ce que le ciel découvre ;
 Ne formez pas nos yeux quand sa main nous les ouvre.
 Vous devez être las de nous faire faillir.
 Nous ignorons quel fruit vous en vouliez cueillir,
 Mais nous avions pour vous une estime assez haute
 Pour n'être pas forcés à commettre une faute ;
 Et notre honneur, au vôtre en aveugle opposé,
 Méritait par pitié d'être désabusé.
 Notre orgueil n'est pas tel qu'il s'attache aux personnes,
 Ou qu'il ose oublier ce qu'il doit aux couronnes ;
 Et s'il n'a pas eu d'yeux pour un roi déguisé,
 Si l'inconnu Carlos s'en est vu méprisé,
 Nous respectons don Sanche, et l'acceptons pour maître,
 Sitôt qu'à notre reine il se fera connaître :
 Et sans doute son cœur nous en avouera bien.
 Hâtez cette union de votre sceptre au sien,
 Seigneur, et, d'un soldat quittant la fausse image,
 Recevez, comme roi, notre premier hommage.

Carlos. Comtes, ces faux respects dont je me vois surpris
 Sont plus injurieux encor que vos mépris.
 Je pense avoir rendu mon nom assez illustre
 Pour n'avoir pas besoin qu'on lui donne un faux lustre
 Reprenez vos honneurs où je n'ai point de part.
 J'imputais ce faux bruit aux fureurs du hasard,
 Et doutais qu'il pût être une âme assez hardie
 Pour ériger Carlos en roi de comédie :
 Mais, puisque c'est un jeu de votre belle humeur,
 Sachez que les vaillants honorent la valeur ;
 Et que tous vos pareils auraient quelque scrupule
 A faire de la mienne un éclat ridicule.
 Si c'est votre dessein d'en réjouir ces lieux,
 Quand vous m'aurez vaincu vous me raillez mieux :
 La raillerie est belle après une victoire ;
 On la fait avec grâce aussi bien qu'avec gloire.
 Mais vous précipitez un peu trop ce dessein :
 La bague de la reine est encore en ma main ;
 Et l'inconnu Carlos, sans nommer sa famille,
 Vous sert encor d'obstacle au trône de Castille.

Ce bras, qui vous sauva de la captivité,
Peut s'opposer encore à votre avidité.

D. Manrique. Pour n'être que Carlos, vous parlez bien en maître,
Et tranchez bien du prince, en déniaut de l'être.
Si nous avons tantôt jusqu'au bout défendu
L'honneur qu'à notre rang nous voyions être dû,
Nous saurons bien encor jusqu'au bout le défendre :
Mais ce que nous devons, nous aimons à le rendre.
Que vous soyez don Sanche, ou qu'un autre le soit,
L'un et l'autre de nous lui rendra ce qu'il doit.
Pour le nouveau marquis, quoique l'honneur l'irrite,
Qu'il sache qu'on l'honore autant qu'il le mérite ;
Mais que, pour nous combattre, il faut que le bon sang
Aide un peu sa valeur à soutenir ce rang.
Qu'il n'y prétende point à moins qu'il se déclare :
Non que nous demandions qu'il soit Gusman ou Lara :
Qu'il soit noble, il suffit pour nous traiter d'égal ;
Nous le verrons tous deux comme un digne rival ;
Et si don Sanche enfin n'est qu'une attente vaine,
Nous lui disputerons cet anneau de la reine.
Qu'il souffre cependant, quoique brave guerrier,
Que notre bras dédaigne un simple aventurier.
Nous vous laissons, madame, éclaircir ce mystère :
Le sang a des secrets qu'entend mieux une mère ;
Et, dans les différends qu'avec lui nous avons,
Nous craignons d'oublier ce que nous vous devons.

SCÈNE III.

D. LÉONOR, CARLOS.

Carlos. Madame, vous voyez comme l'orgueil me traite ;
Pour me faire un honneur on veut que je l'achète :
Mais, s'il faut qu'il m'en coûte un secret de vingt ans,
Cet anneau dans nos mains pourra briller longtemps.

D. Léonor. Laissons là ce combat, et parlons de don Sanche.
Ce bruit est grand pour vous, toute la cour y penche :
De grâce, dites-moi, vous connaissez-vous bien ?

Carlos. Plût à Dieu qu'en mon sort je ne connusse rien !

Si j'étais quelque enfant épargné des tempêtes,
 Livré dans un désert à la merci des bêtes,
 Exposé par la crainte ou par l'inimitié,
 Rencontré par hasard, et nourri par pitié,
 Mon orgueil à ce bruit prendrait quelque espérance
 Sur votre incertitude, et sur mon ignorance ;
 Je me figurerais ces destins merveilleux,
 Qui tiraient du néant les héros fabuleux,
 Et me revêtirais des brillantes chimères
 Qu'osa former pour eux le loisir de nos pères :
 Car enfin je suis vain, et mon ambition
 Ne peut s'examiner sans indignation ;
 Je ne puis regarder sceptre ni diadème
 Qu'ils n'emportent mon âme au delà d'elle-même :
 Inutiles élans d'un vole impétueux
 Que pousse vers le ciel un cœur présomptueux,
 Que soutiennent en l'air quelques exploits de guerre,
 Et qu'un coup d'œil sur moi rabat soudain à terre !
 Je ne suis point don Sanche, et connais mes parents ;
 Ce bruit me donne en vain un nom que je vous rends ;
 Gardez-le pour ce prince : une heure ou deux peut-être
 Avec vos députés vous le feront connaître.
 Laissez-moi cependant à cette obscurité
 Qui ne fait que justice à ma témérité.

D. Léonor. En vain donc je me flatte, et ce que j'aime à croire
 N'est qu'une illusion que me fait votre gloire.
 Mon cœur vous en dédit ; un secret mouvement,
 Qui le penche vers vous, malgré moi vous dément :
 Mais je ne puis juger quelle source l'anime,
 Si c'est l'ardeur du sang, ou l'effort de l'estime ;
 Si la nature agit, ou si c'est le désir ;
 Si c'est vous reconnaître, ou si c'est vous choisir.
 Je veux bien toutefois étouffer ce murmure
 Comme de vos vertus une aimable imposture,
 Condamner, pour vous plaire, un bruit qui m'est si doux ;
 Mais où sera mon fils s'il ne vit point en vous ?
 On veut qu'il soit ici ; je n'en vois aucun signe :
 On connaît, hormis vous, quiconque en serait digne ;
 Et le vrai sang des rois, sous le sort abattu,

Peut cacher sa naissance, et non pas sa vertu :
 Il porte sur son front un luisant caractère
 Qui parle malgré lui de tout ce qu'il veut taire ;
 Et celui que le ciel sur le vôtre avait mis
 Pouvait seul m'éblouir si vous l'eussiez permis.
 Vous ne l'êtes donc point, puisque vous me le dites :
 Mais vous êtes à craindre avec tant de mérites.
 Souffrez que j'en demeure à cette obscurité.
 Je ne condamne point votre témérité ;
 Mon estime au contraire est pour vous si puissante
 Qu'il ne tiendra qu'à vous que mon cœur n'y consente :
 Votre sang avec moi n'a qu'à se déclarer,
 Et je vous donne après liberté d'espérer.
 Que si même à ce prix vous cachez votre race,
 Ne me refusez point du moins une autre grâce :
 Ne vous préparez plus à nous accompagner ;
 Nous n'avons plus besoin de secours pour régner.
 La mort de don Garcie a puni tous ses crimes,
 Et rendu l'Aragon à ses rois légitimes ;
 N'en cherchez plus la gloire, et quels que soient vos vœux,
 Ne me contraignez point à plus que je ne veux.
 Le prix de la valeur doit avoir ses limites ;
 Et je vous crains enfin avec tant de mérites.
 C'est assez vous en dire. Adieu : pensez-y bien,
 Et faites-vous connaître, ou n'aspirez à rien.

SCÈNE IV.

CARLOS, BLANCHE.

Blanche. Qui ne vous craindra point, si les reines vous craignent ?

Carlos. Elles se font raison lorsqu'elles me dédaignent.

Blanche. Dédaigner un héros qu'on reconnaît pour roi !

Carlos. N'aide point à l'envie à se jouer de moi,
 Blanche, et si tu te plais à seconder ma haine,
 Du moins respecte en moi l'ouvrage de ta reine.

Blanche. La reine même en vous ne voit plus aujourd'hui
 Qu'un prince que le ciel nous montre malgré lui.
 Mais c'est trop la tenir dedans l'incertitude ;

Ce silence vers elle est une ingratitude :
 Ce qu'a fait pour Carlos sa générosité
 Méritait de don Sanche une civilité.

Carlos. Ah ! nom fatal pour moi, que tu me persécutes,
 Et prépares mon âme à d'effroyables chutes !

SCÈNE V.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

Carlos. Madame, commandez qu'on me laisse en repos,
 Qu'on ne confonde plus don Sanche avec Carlos ;
 C'est faire au nom d'un prince une trop longue injure :
 Je ne veux que celui de votre créature ;
 Et si le sort jaloux, qui semble me flatter,
 Veut m'élever plus haut pour m'en précipiter,
 Souffrez qu'en m'éloignant je dérobe ma tête
 A l'indigne revers que sa fureur m'apprête.
 Je le vois de trop loin pour l'attendre en ce lieu ;
 Souffrez que je l'évite en vous disant adieu ;
 Souffrez...

D. Isabelle. Quoi ! ce grand cœur redoute une couronne !
 Quand on le croit monarque, il frémit, il s'étonne !
 Il veut fuir cette gloire, et se laisse alarmer
 De ce que sa vertu force d'en présumer !

Carlos. Ah ! vous ne voyez pas que cette erreur commune
 N'est qu'une trahison de ma bonne fortune ;
 Que déjà mes secrets sont à demi trahis.
 Je lui cachais en vain ma race et mon pays ;
 En vain sous un faux nom je me faisais connaître,
 Pour lui faire oublier ce qu'elle m'a fait naître ;
 Elle a déjà trouvé mon pays et mon nom.
 Je suis Sanche, madame, et né dans l'Aragon ;
 Et je crois déjà voir sa malice funeste
 Détruire votre ouvrage en découvrant le reste,
 Et faire voir ici, par un honteux effet,
 Quel comte et quel marquis votre faveur a fait.

D. Isabelle. Pourrais-je alors manquer de force ou de courage

Pour empêcher le sort d'abattre mon ouvrage ?
 Ne me dérobez point ce qu'il ne peut tenir ;
 Et la main qui l'a fait saura le soutenir.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. ALVAR, D. ELVIRE.

- D. Alvar.** Enfin, après un sort à mes vœux si contraire,
 Je dois bénir le ciel qui vous renvoie un frère ;
 Puisque de notre reine il doit être l'époux,
 Cette heureuse union me laisse tout à vous.
 Je me vois affranchi d'un honneur tyrannique,
 D'un joug que m'imposait cette faveur publique,
 D'un choix qui me forçait à vouloir être roi :
 Je n'ai plus de combat à faire contre moi.
- D. Elvire.** Plus que vous ne pensez la couronne m'est chère ;
 Je perds plus qu'on ne croit, si Carlos est mon frère.
 Attendez les effets que produiront ces bruits ;
 Attendez que je sache au vrai ce que je suis,
 Si le ciel m'ôte ou laisse enfin le diadème,
 S'il vous faut m'obtenir d'un frère ou de moi-même.
 Carlos a tant de lieu de vous considérer,
 Que, s'il devient mon roi, vous devez espérer.
- D. Alvar.** Madame...
- D. Elvire.** En ma faveur donnez-vous cette peine,
 Et me laissez, de grâce, entretenir la reine.
- D. Alvar.** J'obéis avec joie, et ferai mon pouvoir
 A vous dire bientôt ce qui s'en peut savoir.

SCÈNE II.

D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. Léonor. Don Alvar me fuit-il?**D. Elvire.** Madame, à ma prière,
Il va de tous ces bruits chercher quelque lumière.**D. Léonor.** Je lui puis donc enfin promettre votre foi?**D. Elvire.** Oui, si vous lui gagnez l'aveu du nouveau roi.**D. Léonor.** Et si ce bruit est faux, si vous demeurez reine?**D. Elvire.** Que vous puis-je répondre, en étant incertaine?**D. Léonor.** En cette incertitude on peut faire espérer.**D. Elvire.** On peut attendre aussi pour en délibérer :

On agit autrement quand le pouvoir suprême...

SCÈNE III.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. Isabelle. J'interromps vos secrets, mais j'y prends part moi-même ;
Et j'ai tant d'intérêt de connaître ce fils,
Que j'ose demander ce qui s'en est appris.**D. Léonor.** Vous ne m'en voyez point davantage éclaircie.**D. Isabelle.** Mais de qui tenez-vous la mort de don Garcie,
Vu que, depuis un mois qu'il vient des députés,
On parlait seulement de peuples révoltés?**D. Léonor.** Je vous puis sur ce point aisément satisfaire ;
Leurs gens m'en ont donné la raison assez claire.
On assiégeait encor, alors qu'ils sont partis,
Dedans leur dernier fort don Garcie et son fils :
On l'a pris tôt après ; et soudain par sa prise
Don Raimond prisonnier recouvrant sa franchise,
Les voyant tous deux morts, publie à haute voix
Que nous avons un roi du vrai sang de nos rois,
Que don Sanche vivait, et part en diligence
Pour rendre à l'Aragon le bien de sa présence :

Il joint nos députés hier sur la fin du jour.
 Et leur dit que ce prince était en votre cour.
 C'est tout ce que j'ai pu tirer d'un domestique :
 Outre qu'avec ces gens rarement on s'explique,
 Comme ils entendent mal, leur rapport est confus :
 Mais bientôt don Raimond vous dira le surplus.
 Que nous veut cependant Blanche tout étonnée ?

SCÈNE IV.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

Blanche. Ah ! madame !

D. Isabelle. Qu'as-tu ?

Blanche. La funeste journée !

Votre Carlos...

D. Isabelle. Eh bien ?

Blanche. Son père est en ces lieux,

Et n'est...

D. Isabelle. Quoi ?

Blanche. Qu'un pêcheur.

D. Isabelle. Qui te l'a dit ?

Blanche. Mes yeux.

D. Isabelle. Tes yeux !

Blanche. Mes propres yeux.

D. Isabelle. Que j'ai peine à les croire !

D. Léonor. Voudriez-vous, madame, en apprendre l'histoire ?

D. Elvire. Que le ciel est injuste !

D. Isabelle. Il l'est, et nous fait voir,
 Par cet injuste effet, son absolu pouvoir,
 Qui du sang le plus vil tire une âme si belle,
 Et forme une vertu qui n'a lustre que d'elle.
 Parle, Blanche, et dis-nous comme il voit ce malheur.

Blanche. Avec beaucoup de honte, et plus encor de cœur.

Du haut de l'escalier je le voyais descendre ;
 En vain de ce faux bruit il se voulait défendre ;
 Votre cour, obstinée à lui changer de nom,



Quand un chétif vieillard le saisit et l'embrasse....

TON SANCHE

Acte V, Scène 17

Murmurait tout autour : « Don Sanche d'Aragon, »
Quand un chétif vieillard le saisit et l'embrasse.
Lui qui le reconnaît frémit de sa disgrâce ;
Puis, laissant la nature à ses pleins mouvements,
Répond avec tendresse à ses embrassements.
Ses pleurs mêlent aux siens une fierté sincère ;
On n'entend que soupirs : « Ah ! mon fils ! Ah ! mon père !
« O jour trois fois heureux ! moment trop attendu !
« Tu m'as rendu la vie ! » et : « Vous m'avez perdu ! »
Chose étrange ! à ces cris de douleur et de joie,
Un grand peuple accouru ne veut pas qu'on les croie ;
Il s'aveugle soi-même ; et ce pauvre pêcheur,
En dépit de Carlos, passe pour imposteur.
Dans les bras de ce fils on lui fait mille hontes ;
C'est un fourbe, un méchant suborné par les comtes.
Eux-mêmes (admirez leur générosité)
S'efforcent d'affermir cette incrédulité :
Non qu'ils prennent sur eux de si lâches pratiques ;
Mais ils en font auteur un de leurs domestiques,
Qui, pensant bien leur plaire, a si mal à propos
Instruit ce malheureux pour affronter Carlos.
Avec avidité cette histoire est reçue ;
Chacun la tient trop vraie aussitôt qu'elle est sue ;
Et pour plus de croyance à cette trahison,
Les comtes font traîner ce bonhomme en prison.
Carlos rend témoignage en vain contre soi-même ;
Les vérités qu'il dit cèdent au stratagème :
Et, dans le déshonneur qui l'accable aujourd'hui,
Ses plus grands envieux l'en sauvent malgré lui.
Il tempête, il menace, et, bouillant de colère,
Il crie à pleine voix qu'on lui rende son père :
On tremble devant lui sans croire son courroux ;
Et rien... Mais le voici qui vient s'en plaindre à vous.

SCÈNE V.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, CARLOS, D. MANRIQUE,
D. LOPE.

Carlos. Eh bien ! madame, enfin on connaît ma naissance ;
Voilà le digne fruit de mon obéissance.
J'ai prévu ce malheur, et l'aurais évité
Si vos commandements ne m'eussent arrêté.
Ils m'ont livré, madame, à ce moment funeste ;
Et l'on m'arrache encor le seul bien qui me reste !
On me vole mon père ! on le fait criminel !
On attache à son nom un opprobre éternel !
Je suis fils d'un pécheur, mais non pas d'un infâme ;
La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'âme,
Et je renonce aux noms de comte et de marquis
Avec bien plus d'honneur qu'aux sentiments de fils ;
Rien n'en peut effacer le sacré caractère.
De grâce, commandez qu'on me rende mon père.
Ce doit leur être assez de savoir qui je suis
Sans m'accabler encor par de nouveaux ennuis.

D. Manrique. Forcez ce grand courage à conserver sa gloire,
Madame, et l'empêchez lui-même de se croire.
Nous n'avons pu souffrir qu'un bras qui tant de fois
A fait trembler le Maure, et triompher nos rois,
Reçût de sa naissance une tache éternelle ;
Tant de valeur mérite une source plus belle.
Aidez ainsi que nous ce peuple à s'abuser ;
Il aime son erreur, daignez l'autoriser :
A tant de beaux exploits rendez cette justice,
Et de notre pitié soutenez l'artifice.

Carlos. Je suis bien malheureux si je vous fais pitié ¹ ;
Reprenez votre orgueil et votre inimitié.
Après que ma fortune a soulé votre envie,
Vous plaignez aisément mon entrée à la vie ;
Et, me croyant par elle à jamais abattu,

(1) Tout ce que dit ici Carlos est grand, sans enflure, et d'une beauté vraie. (V.)

Vous exercez sans peine une haute vertu.
 Peut-être elle ne fait qu'une embûche à la mienne :
 La gloire de mon nom vaut bien qu'on la retienne ;
 Mais son plus bel éclat serait trop acheté,
 Si je le retenais par une lâcheté.
 Si ma naissance est basse, elle est du moins sans tache :
 Puisque vous la savez, je veux bien qu'on la sache.
 Sanche, fils d'un pêcheur, et non d'un imposteur,
 De deux comtes jadis fut le libérateur ;
 Sanche, fils d'un pêcheur, mettait naguère en peine
 Deux illustres rivaux sur le choix de leur reine ;
 Sanche, fils d'un pêcheur, tient encore en sa main
 De quoi faire bientôt tout l'heur d'un souverain ;
 Sanche enfin, malgré lui, dedans cette province,
 Quoique fils d'un pêcheur, a passé pour un prince.
 Voilà ce qu'a pu faire, et qu'a fait à vos yeux
 Un cœur que ravalait le nom de ses aïeux,
 La gloire qui m'en reste après cette disgrâce
 Éclate encore assez pour honorer ma race,
 Et paraîtra plus grande à qui comprendra bien
 Qu'à l'exemple du ciel j'ai fait beaucoup de rien.

D. Lope. Cette noble fierté désavoue un tel père,
 Et, par un témoignage à soi-même contraire,
 Obscurcit de nouveau ce qu'on voit éclairci.
 Non, le fils d'un pêcheur ne parle point ainsi,
 Et son âme paraît si dignement formée,
 Que j'en crois plus que lui l'erreur que j'ai semée.
 Je le soutiens, Carlos, vous n'êtes point son fils :
 La justice du ciel ne peut l'avoir permis ;
 Les tendresses du sang vous font une imposture,
 Et je démens pour vous la voix de la nature.
 Ne vous repentez point de tant de dignités
 Dont il vous plut orner ses rares qualités :
 Jamais plus digne main ne fit plus digne ouvrage,
 Madame ; il les relève avec ce grand courage ;
 Et vous ne leur pouviez trouver plus haut appui,
 Puisque même le sort est au-dessous de lui.

D. Isabelle. La générosité qu'en tous les trois j'admire
 Me met en un état de n'avoir que leur dire,

Et, dans la nouveauté de ces événements,
 Par un illustre effort prévient mes sentiments.
 Ils paraîtront en vain, comtes, s'ils vous excitent
 A lui rendre l'honneur que ses hauts faits méritent,
 Et ne dédaigner pas l'illustre et rare objet
 D'une haute valeur qui part d'un sang abject :
 Vous courez au-devant avec tant de franchise,
 Qu'autant que du pêcheur je m'en trouve surprise.
 Et vous, que par mon ordre ici j'ai retenu,
 Sanche, puisqu'à ce nom vous êtes reconnu,
 Miraculeux héros, dont la gloire refuse
 L'avantageuse erreur d'un peuple qui s'abuse,
 Parmi les déplaisirs que vous en recevez,
 Puis-je vous consoler d'un sort que vous bravez ?
 Puis-je vous demander ce que je vous vois faire ?
 Je vous tiens malheureux d'être né d'un tel père ;
 Mais je vous tiens ensemble heureux au dernier point
 D'être né d'un tel père, et de n'en rougir point¹,
 Et de ce qu'un grand cœur, mis dans l'autre balance,
 Emporte encor si haut une telle naissance.

SCÈNE VI.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE,
 D. ALVAR, BLANCHE, UN GARDE.

D. Alvar. Princesses, admirez l'orgueil d'un prisonnier
 Qu'en faveur de son fils on veut calomnier.
 Ce malheureux pêcheur, par promesse ni crainte,
 Ne saurait se résoudre à souffrir une feinte.
 J'ai voulu lui parler et n'en fais que sortir ;
 J'ai tâché, mais en vain, de lui faire sentir
 Combien mal à propos sa présence importune
 D'un fils si généreux renverse la fortune,
 Et qu'il le perd d'honneur, à moins que d'avouer
 Que c'est un lâche tour qu'on le force à jouer ;

(1) Ce vers est très beau, et digne de Corneille. Au reste, le dénouement est à l'espagnole. (V.)

J'ai même à ces raisons ajouté la menace :
 Rien ne peut l'ébranler, Sanche est toujours sa race ;
 Et quant à ce qu'il perd de fortune et d'honneur,
 Il dit qu'il a de quoi faire le grand seigneur,
 Et que plus de cent fois il a su de sa femme
 (Voyez qu'il est crédule et simple au fond de l'âme)
 Que voyant ce présent, qu'en mes mains il a mis,
 La reine d'Aragon agrandirait son fils.

A D. Léonor. Si vous le recevez avec autant de joie,
 Madame, que par moi ce vieillard vous l'envoie,
 Vous donnerez sans doute à cet illustre fils
 Un rang encor plus haut que celui de marquis.
 Ce bonhomme en paraît l'âme toute comblée.

(D. Alvar présente à Léonor un petit écrin qui s'ouvre sans clef, au moyen d'un ressort secret.)

D. Isabelle. Madame, à cet aspect vous paraissez troublée !

D. Léonor. J'ai bien sujet de l'être en recevant ce don,
 Madame : j'en saurai si mon fils vit ou non ;
 Et c'est où le feu roi, déguisant sa naissance,
 D'un sort si précieux mit la reconnaissance.
 Disons ce qu'il enferme avant que de l'ouvrir.
 Ah ! Sanche, si par là je puis le découvrir,
 Vous pouvez être sûr d'un entier avantage
 Dans les lieux dont le ciel a fait notre partage ;
 Et qu'après ce trésor que vous m'aurez rendu
 Vous recevrez le prix qui vous en sera dû.
 Mais à ce doux transport c'est déjà trop permettre.
 Trouvons notre bonheur avant que d'en promettre.
 Ce présent donc enferme un tissu de cheveux
 Que reçut don Fernand pour arrhes de mes vœux,
 Son portrait et le mien, deux pierres les plus rares
 Que forme le soleil sous les climats barbares,
 Et, pour un témoignage encore plus certain,
 Un billet que lui-même écrivit de sa main.

Un Garde. Madame, don Raimond vous demande audience.

D. Léonor. Qu'il entre. Pardonnez à mon impatience
 Si l'ardeur de le voir et de l'entretenir
 Avant votre congé l'ose faire venir.

D. Isabelle. Vous pouvez commander dans toute la Castille,
Et je ne vous vois plus qu'avec des yeux de fille.

SCÈNE VII.

**D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE,
D. ALVAR, BLANCHE, D. RAIMOND.**

D. Léonor. Laissez là, don Raimond, la mort de nos tyrans,
Et rendez seulement don Sanche à ses parents.
Vit-il? peut-il braver nos fières destinées?

D. Raimond. Sortant d'une prison de plus de six années,
Je l'ai cherché, madame, où, pour les mieux braver,
Par l'ordre du feu roi je le fis élever,
Avec tant de secret, que même un second père
Qui l'estime son fils ignore ce mystère.
Ainsi qu'en votre cour Sanche y fut son vrai nom,
Et l'on n'en retrancha que cet illustre Don.
Là j'ai su qu'à seize ans son généreux courage
S'indigna des emplois de ce faux parentage ;
Qu'impatient déjà d'être si mal tombé,
A sa fausse bassesse il s'était dérobé ;
Que déguisant son nom, et cachant sa famille,
Il avait fait merveille aux guerres de Castille,
D'où quelque sien voisin, depuis peu de retour,
L'avait vu plein de gloire, et fort bien en la cour ;
Que du bruit de son nom elle était toute pleine,
Qu'il était connu même et chéri de la reine :
Si bien que ce pêcheur, d'aise tout transporté,
Avait couru chercher ce fils si fort vanté.

D. Léonor. Don Raimond, si vos yeux pouvaient le reconnaître...

D. Raimond. Oui, je le vois, madame. Ah ! seigneur ! ah ! mon maître !

D. Lope. Nous l'avions bien jugé : grand prince, rendez-vous ;
La vérité paraît, cédez aux vœux de tous.

D. Léonor. Don Sanche, voulez-vous être seul incrédule ?

Carlos. Je crains encor du sort un revers ridicule :
Mais, madame, voyez si le billet du roi
Accorde à don Raimond ce qu'il vous dit de moi.

D. Léonor ouvre l'écrin, et en tire un billet qu'elle lit.

« Pour tromper un tyran je vous trompe vous-même.
 « Vous reverrez ce fils que je vous fais pleurer :
 « Cette erreur lui peut rendre un jour le diadème ;
 « Et je vous l'ai caché pour le mieux assurer.
 « Si ma feinte vers vous passe pour criminelle,
 « Pardonnez-moi les maux qu'elle vous fait souffrir,
 « De crainte que les soins de l'amour maternelle
 « Par leurs empressements le fissent découvrir.
 « Nugne, un pauvre pêcheur, s'en croit être le père ;
 « Sa femme en son absence accouchant d'un fils mort,
 « Elle reçut le vôtre, et sut si bien se taire,
 « Que le père et le fils en ignorent le sort.
 « Elle-même l'ignore ; et d'un si grand échange
 « Elle sait seulement qu'il n'est pas de son sang,
 « Et croit que ce présent, par un miracle étrange,
 « Doit un jour par vos mains lui rendre son vrai rang.
 « A ces marques un jour daignez le reconnaître ;
 « Et puisse l'Aragon, retournant sous vos lois,
 « Apprendre ainsi que vous, de moi qui l'ai vu naître,
 « Que Sancho, fils de Nugne, est le sang de ses rois !

« DON FERNAND D'ARAGON. »

D. Léonor, après avoir lu. Ah ! mon fils ! s'il en faut encore davantage,
 Croyez-en vos vertus et votre grand courage.

Carlos, A D. Léonor. Ce sera-t mal répondre à ce rare bonheur
 Que vouloir me défendre encor d'un tel honneur.

A D. Isabelle. Je reprends toutefois Nugne pour mon vrai père,
 Si vous ne m'ordonnez, madame, que j'espère.

D. Isabelle. C'est trop peu d'espérer quand tout vous est acquis.
 Je vous avais fait tort en vous faisant marquis ;
 Et vous n'aurez pas lieu désormais de vous plaindre
 De ce retardement où j'ai su vous contraindre.
 Et pour moi, que le ciel destinait pour un roi
 Digne de la Castille, et digne encor de moi,
 J'avais mis cette bague en des mains assez bonnes
 Pour la rendre à don Sanche et joindre nos couronnes.

Carlos. Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux
 Qui sans le partager donnaient mon cœur à deux.

A D. Elvire. Si vous m'aimez encore, et m'honorez en frère,
Un époux de ma main pourrait-il vous déplaire?

D. Elvire. Si don Alvar de Lune est cet illustre époux,
Il vaut bien à mes yeux tout ce qui n'est point vous.

Carlos, à D. Elvire. Il honorait en moi la vertu toute nue.

A D. Maurique et à D. Lope.

Et vous, qui dédaigniez ma naissance inconnue,
Comtes, et les premiers en cet événement
Jugiez en ma faveur si véritablement,
Votre dédain fut juste autant que son estime ;
C'est la même vertu sous une autre maxime.

D. Raimond, à D. Isabelle.

Souffrez qu'à l'Aragon il daigne se montrer.
Nos députés, madame, impatients d'entrer...

D. Isabelle. Il vaut mieux leur donner audience publique,
Afin qu'aux yeux de tous ce miracle s'explique.
Allons ; et cependant qu'on mette en liberté
Celui par qui tant d'heur nous vient d'être apporté ;
Et qu'on l'amène ici, plus heureux qu'il ne pense,
Recevoir de ses soins la digne récompense.

NICOMÈDE

TRAGÉDIE (1652).

PERSONNAGES.

PRUSIAS, roi de Bithynie.

FLAMINIUS, ambassadeur de Rome.

ARSINOË, seconde femme du roi
Prusias.

LAODICE, reine d'Arménie.

NICOMÈDE, fils aîné de Prusias, sorti du
premier lit.

ATTALE, fils de Prusias et d'Arsinoë.

ARAEPE, capitaine des gardes de Prusias.

CLÉONE, confidente d'Arsinoë.

La scène est à Nicomédie.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

NICOMÈDE, LAODICE.

Laodice. Votre marâtre règne; et le roi votre père,
Seigneur, voit par ses yeux, seule la considère,
Pour souveraine loi n'a que sa volonté :
Jugez après cela de votre sûreté.

La haine que pour vous elle a si naturelle

À mon occasion encor se renouvelle.

Votre frère son fils, depuis peu de retour...

Nicomède. Je le sais, ma princesse, il revient à la cour.

Je sais que les Romains, qui l'avaient en otage,

L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage ;

Que ce don à sa mère était le prix fatal

Dont leur Flaminius marchandait Annibal,

Que le roi par son ordre eût livré ce grand homme,

S'il n'eût par le poison lui-même évité Rome,
 Et rompu par sa mort les spectacles pompeux
 Ou l'effroi de son nom le destinait chez eux.
 Par mon dernier combat je voyais réunie
 La Cappadoce entière avec la Bithynie,
 Lorsqu'à cette nouvelle, enflammé de courroux
 D'avoir perdu mon maître, et de craindre pour vous,
 J'ai laissé mon armée aux mains de Théagène,
 Pour voler en ces lieux au secours d'une reine.
 Vous en aviez besoin, madame, et je le voi,
 Puisque Flaminius obsède encor le roi.
 Si de son arrivée Annibal fut la cause,
 Lui mort, ce long séjour prétend quelque autre chose;
 Et je ne vois que vous qui le puisse arrêter,
 Pour aider à mon frère à vous persécuter.

Laodice. Je ne veux point douter que sa vertu romaine
 N'embrasse avec chaleur l'intérêt de la reine :
 Annibal, qu'elle vient de lui sacrifier,
 L'engage en sa querelle, et m'en fait défier.
 Mais, seigneur, jusqu'ici j'aurais tort de m'en plaindre :
 Et, quoi qu'il entreprenne, avez-vous lieu de craindre ?
 Ma gloire et mes serments peuvent bien peu sur moi,
 S'il faut votre présence à soutenir ma foi,
 Et si je puis tomber en cette frénésie
 De préférer Attale au vainqueur de l'Asie ;
 Attale, qu'en otage ont nourri les Romains,
 Ou plutôt qu'en esclave ont façonné leurs mains,
 Sans lui rien mettre au cœur qu'une crainte servile
 Qui tremble à voir une aigle, et respecte un édile !

Nicomède. Plutôt, plutôt la mort, que mon esprit jaloux
 Forme des sentiments si peu dignes de vous.
 Je crains la violence, et non votre faiblesse ;
 Et si Rome une fois contre nous s'intéresse...

Laodice. Je suis reine, seigneur ; et Rome a beau tonner,
 Elle ni votre roi n'ont rien à m'ordonner ;
 Si de mes jeunes ans il est dépositaire,
 C'est pour exécuter les ordres de mon père :
 Il m'a donnée à vous, et nul autre que moi

(1) *La crainte qui tremble* parait une expression faible et négligée, un pléonasme. (V.)

N'a droit de l'en dédire, et me choisir un roi.
 Par son ordre et le mien, la reine d'Arménie
 Est due à l'héritier du roi de Bithynie,
 Et ne prendra jamais un cœur assez abject
 Pour se laisser réduire à l'hymen d'un sujet.
 Mettez-vous en repos.

Nicomède. Et le puis-je, madame,
 Vous voyant exposée aux fureurs d'une femme
 Qui, pouvant tout ici, se croira tout permis
 Pour se mettre en état de voir régner son fils ?
 Il n'est rien de si saint qu'elle ne fasse enfreindre.
 Qui livrait Annibal pourra bien vous contraindre,
 Et saura vous garder même fidélité
 Qu'elle a gardée aux droits de l'hospitalité.

Laodice. Mais ceux de la nature ont-ils un privilège
 Qui vous assure d'elle après ce sacrilège ?
 Seigneur, votre retour, loin de rompre ses coups,
 Vous expose vous-même, et m'expose après vous.
 Comme il est fait sans ordre, il passera pour crime ;
 Et vous serez bientôt la première victime
 Que la mère et le fils, ne pouvant m'ébranler,
 Pour m'ôter mon appui se voudront immoler.
 Si j'ai besoin de vous de peur qu'on me contraigne,
 J'ai besoin que le roi qu'elle-même vous craigne.
 Retournez à l'armée, et pour me protéger
 Montrez cent mille bras tout prêts à me venger.
 Parlez la force en main, et hors de leur atteinte :
 S'ils vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte ;
 Et ne vous flattez point ni sur votre grand cœur,
 Ni sur l'éclat d'un nom cent et cent fois vainqueur.
 Quelque haute valeur que puisse être la vôtre,
 Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre ;
 Et, fussiez-vous du monde et l'amour et l'effroi,
 Quiconque entre au palais porte sa tête au roi.
 Je vous le dis encor, retournez à l'armée,
 Ne montrez à la cour que votre renommée ;
 Assurez votre sort pour assurer le mien ;
 Faites que l'on vous craigne, et je ne craindrai rien.

Nicomède. Retourner à l'armée ! Ah ! sachez que la reine

La sème d'assassins achetés par sa haine.
 Deux s'y sont découverts, que j'amène avec moi
 Afin de la convaincre et détromper le roi.
 Quoiqu'il soit son époux, il est encor mon père;
 Et quand il forcera la nature à se taire,
 Trois sceptres à son trône attachés par mon bras
 Parleront au lieu d'elle, et ne se tairont pas.
 Que si notre fortune à ma perte animée
 La prépare à la cour aussi bien qu'à l'armée,
 Dans ce péril égal qui me suit en tous lieux,
 M'envierez-vous l'honneur de mourir à vos yeux ?

Laodice. Non ; je ne vous dis plus désormais que je tremble,
 Mais que, s'il faut périr, nous périrons ensemble.
 Armons-nous de courage, et nous ferons trembler
 Ceux dont les lâchetés pensent nous accabler.
 Le peuple ici vous aime, et hait ces cœurs infâmes ;
 Et c'est être bien fort que régner sur tant d'âmes.
 Mais votre frère Attale adresse ici ses pas.

Nicomède. Il ne m'a jamais vu ; ne me découvrez pas.

SCÈNE II.

LAODICE, NICOMÈDE, ATTALE.

Attale. Quoi ! madame, toujours un front inexorable !
 Ne pourrai-je surprendre un regard favorable,
 Un regard désarmé de toutes ces rigueurs,
 Et tel qu'il est enfin quand il gagne les cœurs ?

Laodice. Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre,
 Quand j'en aurai dessein, j'en saurai prendre un autre.

Attale. Vous ne l'acquerrez point, puisqu'il est tout à vous.

Laodice. Je n'ai donc pas besoin d'un visage plus doux.

Attale. Conservez-le, de grâce, après l'avoir su prendre.

Laodice. C'est un bien mal acquis que j'aime mieux vous rendre.

Attale. Vous l'estimez trop peu pour le vouloir garder.

Laodice. Je vous estime trop pour vouloir rien farder.
 Votre rang et le mien ne sauraient le permettre :
 Pour garder votre cœur je n'ai pas où le mettre ;
 La place est occupée : et je vous l'ai tant dit,

Prince, que ce discours vous dût être interdit :
On le souffre d'abord, mais la suite importune.

Attale. Que celui qui l'occupe a de bonne fortune !
Et que serait heureux qui pourrait aujourd'hui
Disputer cette place, et l'emporter sur lui !

Nicomède. La place à l'emporter coûterait bien des têtes,
Seigneur : ce conquérant garde bien ses conquêtes,
Et l'on ignore encor parmi ses ennemis
L'art de reprendre un fort qu'une fois il a pris.

Attale. Celui-ci toutefois peut s'attaquer de sorte
Que, tout vaillant qu'il est, il faudra qu'il en sorte.

Laodice. Vous pourriez vous méprendre.

Attale. Et si le roi le veut ?

Laodice. Le roi, juste et prudent, ne veut que ce qu'il peut.

Attale. Et que ne peut ici la grandeur souveraine ?

Laodice. Ne parlez pas si haut : s'il est roi, je suis reine ;
Et vers moi tout l'effort de son autorité
N'agit que par prière et par civilité.

Attale. Non ; mais agir ainsi souvent c'est beaucoup dire
Aux reines comme vous qu'on voit dans son empire :
Et, si ce n'est assez des prières d'un roi,
Rome qui m'a nourri vous parlera pour moi.

Nicomède. Rome, Seigneur !

Attale. Oui, Rome ; en êtes-vous en doute ?

Nicomède. Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute ;
Et si Rome savait quels desseins vous formez,
Bien loin de vous prêter l'appui dont vous parlez,
Elle s'indignerait de voir sa créature
A l'éclat de son nom faire une telle injure,
Et vous dégraderait peut-être dès demain
Du titre glorieux de citoyen romain.
Vous l'a-t-elle donné pour mériter sa haine
En le déshonorant pour servir une reine ?
Et ne savez-vous plus qu'il n'est princes ni rois
Qu'elle daigne égaler à ses moindres bourgeois ?
Pour avoir tant vécu chez ces cœurs magnanimes,
Vous en avez bientôt oublié les maximes.
Reprenez un orgueil digne d'elle et de vous ;
Remplissez mieux un nom sous qui nous tremblons tous ;

Et, sans plus l'abaisser à cette ignominie
 De rechercher en vain la reine d'Arménie,
 Songez qu'il faut du moins pour toucher votre cœur,
 La fille d'un tribun ou celle d'un préteur ;
 Que Rome vous permet cette haute alliance,
 Dont vous aurait exclu le défaut de naissance,
 Si l'honneur souverain de son adoption
 Ne vous autorisait à tant d'ambition.
 Forcez, rompez, brisez de si honteuses chaînes ;
 Aux rois qu'elle méprise abandonnez les reines ;
 Et concevez enfin des vœux plus élevés,
 Pour mériter les biens qui vous sont réservés.

Attale. Si cet homme est à vous, imposez-lui silence,
 Madame, et retenez une telle insolence.
 Pour voir jusqu'à quel point elle pourrait aller,
 J'ai forcé ma colère à le laisser parler ;
 Mais je crains qu'elle échappe, et que, s'il continue,
 Je ne m'obstine plus à tant de retenue.

Nicomède. Seigneur, si j'ai raison, qu'importe à qui je sois ?
 Perd-elle de son prix pour emprunter ma voix ?
 Votre intérêt à part, je vous en fais arbitre.
 Ce grand nom de Romain est un précieux titre ;
 Et la reine et le roi l'ont assez acheté
 Pour ne se plaire pas à le voir rejeté,
 Puisqu'ils se sont privés, pour ce nom d'importance,
 Des charmantes douceurs d'élever votre enfance.
 Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné ;
 Jugez si c'est pour voir ce titre dédaigné,
 Pour vous voir renoncer, par l'hymen d'une reine,
 A la part qu'ils avaient à la grandeur romaine.
 D'un si rare trésor l'un et l'autre jaloux...

Attale. Madame, encore un coup, cet homme est-il à vous ?
 Et pour vous divertir est-il si nécessaire
 Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire ?

Laodice. Puisqu'il vous a déplu vous traitant de Romain,
 Je veux bien vous traiter de fils de souverain.
 En cette qualité vous devez reconnaître
 Qu'un prince votre aîné doit être votre maître,
 Craindre de lui déplaire, et savoir que le sang

Ne vous empêche pas de différer de rang,
Lui garder le respect qu'exige sa naissance,
Et loin de lui voler son bien en son absence...

Attale. Si l'honneur d'être à vous est maintenant son bien,
Dites un mot, madame, et ce sera le mien ;
Et si l'âge à mon rang fait quelque préjudice,
Vous en corrigerez la fatale injustice.
Mais, si je lui dois tant en fils de souverain,
Permettez qu'une fois je vous parle en Romain.
Sachez qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux rois, et pour vivre sans maître ;
Sachez que mon hymen est un noble projet
Pour éviter l'affront de me voir son sujet ;
Sachez...

Laodice. Je m'en doutais, seigneur, que ma couronne
Vous charmait bien du moins autant que ma personne ;
Mais, telle que je suis, et ma couronne et moi,
Tout est à cet aîné qui sera votre roi.
Et s'il était ici, peut-être en sa présence
Vous penseriez deux fois à lui faire une offense.

Attale. Que ne puis-je l'y voir ! et ce bras valeureux...

Nicomède. Faites quelques souhaits qui soient moins dangereux,
Seigneur ; s'il les savait, il pourrait bien lui-même
Venir d'un tel projet venger l'objet qu'il aime.

Attale. Insolent ! est-ce enfin le respect qui m'est dû ?

Nicomède. Je ne sais de nous deux, seigneur, qui l'a perdu.

Attale. Peux-tu bien me connaître et tenir ce langage ?

Nicomède. Je sais à qui je parle, et c'est mon avantage
Que n'étant point connu, prince, vous ne savez
Si je vous dois respect, ou si vous m'en devez.

Attale. Ah ! madame, souffrez que ma juste colère...

Laodice. Consultez-en, seigneur, la reine votre mère :
Elle entre.

SCÈNE III¹.

NICOMÈDE, ARSINOË, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

Nicomède. Instruisez mieux le prince votre fils,
Madame, et dites-lui, de grâce, qui je suis :
Faute de me connaître, il s'emporte, il s'égare ;
Et ce désordre est mal dans une âme si rare :
J'en ai pitié.

Arsinoë. Seigneur, vous êtes donc ici ?

Nicomède. Oui, madame, j'y suis, et Métrobate aussi.

Arsinoë. Métrobate ! ah ! le traître !

Nicomède. Il n'a rien dit, madame,
Qui vous doive jeter aucun trouble dans l'âme.

Arsinoë. Mais qui cause, seigneur, ce retour surprenant ?
Et votre armée ?

Nicomède. Elle est sous un bon lieutenant ;
Et quant à mon retour, peu de chose le presse.
J'avais ici laissé mon maître et la princesse :
Vous m'avez ôté l'un, vous dis-je, ou les Romains ;
Et je viens sauver l'autre et d'eux et de vos mains.

Arsinoë. C'est ce qui vous amène ?

Nicomède. Oui, madame ; et j'espère
Que vous m'y servirez auprès du roi mon père.

Arsinoë. Je vous y servirai comme vous l'espérez.

Nicomède. De votre bon vouloir nous sommes assurés.

Arsinoë. Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe.

Nicomède. Vous voulez à tous deux nous faire cette grâce ?

Arsinoë. Tenez-vous assuré que je n'oublierai rien.

Nicomède. Je connais votre cœur, ne doutez pas du mien.

Attale. Madame, c'est donc là le prince Nicomède ?

Nicomède. Oui, c'est moi qui viens voir s'il faut que je vous cède.

Attale. Ah ! seigneur, excusez si, vous connaissant mal...

Nicomède. Prince, faites-moi voir un plus digne rival.

Si vous aviez dessein d'attaquer cette place,
Ne vous départez point d'une si noble audace :

(1) Presque toute la fin de la scène seconde et le commencement de celle-ci sont une ironie perpétuelle. (V.)

Mais, comme à mon secours je n'amène que moi,
 Ne la menacez plus de Rome ni du roi.
 Je la défendrai seul ; attaquez-la de même,
 Avec tous les respects qu'on doit au diadème.
 Je veux bien mettre à part, avec le nom d'ainé,
 Le sang de votre maître où je suis destiné ;
 Et nous verrons ainsi qui fait mieux un brave homme,
 Des leçons d'Annibal, ou de celles de Rome.
 Adieu ; pensez-y bien, je vous laisse y rêver.

SCÈNE IV.

ARSINOË, ATTALE, CLÉONE.

Arsinoë. Quoi ! tu faisais excuse à qui m'osait braver !

Attale. Que ne peut point, madame, une telle surprise ?
 Ce prompt retour me perd, et rompt votre entreprise.

Arsinoë. Tu l'entends mal, Attale ; il la met dans ma main.

Va trouver de ma part l'ambassadeur romain ;
 Dedans mon cabinet amène-le sans suite,
 Et de ton heureux sort laisse-moi la conduite.

Attale. Mais, madame, s'il faut...

Arsinoë. Va, n'appréhende rien ;
 Et pour avancer tout hâte cet entretien.

SCÈNE V.

ARSINOË, CLÉONE.

Cléone. Vous lui cachez, madame, un dessein qui le touche !

Arsinoë. Je crains qu'en l'apprenant son cœur ne s'effarouche ;
 Je crains qu'à la vertu par les Romains instruit
 De ce que je prépare il ne m'ôte le fruit,
 Et ne conçoive mal qu'il n'est fourbe ni crime
 Qu'un trône acquis par là ne rende légitime.

Cléone. J'aurais cru les Romains un peu moins scrupuleux,
 Et la mort d'Annibal m'eût fait mal juger d'eux.

Arsinoë. Ne leur impute pas une telle injustice ;
 Un Romain seul l'a faite, et par mon artifice,
 Rome l'eût laissé vivre, et sa légalité

N'eût point forcé les lois de l'hospitalité.
 Savante à ses dépens de ce qu'il savait faire,
 Elle le souffrait mal auprès d'un adversaire ;
 Mais quoique, par ce triste et prudent souvenir,
 De chez Antiochus elle l'ait fait bannir,
 Elle aurait vu couler sans crainte et sans envie
 Chez un prince allié les restes de sa vie.
 Le seul Flaminius, trop piqué de l'affront
 Que son père défait lui laisse sur le front ;
 Car je crois que tu sais que, quand l'aigle romaine
 Vit choir ses légions au bord du Trasimène,
 Flaminius son père en était général⁽¹⁾,
 Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal ;
 Ce fils donc, qu'a pressé la soif de la vengeance,
 S'est aisément rendu de mon intelligence :
 L'espoir d'en voir l'objet entre ses mains remis
 A pratiqué par lui le bonheur de mon fils ;
 Par lui j'ai jeté Rome en haute jalousie
 De ce que Nicomède a conquis dans l'Asie,
 Et de voir Laodice unir tous ses États,
 Par l'hymen de ce prince, à ceux de Prusias :
 Si bien que le sénat prenant un juste ombrage
 D'un empire si grand sous un si grand courage,
 Il s'en est fait nommer lui-même ambassadeur,
 Pour rompre cet hymen, et borner sa grandeur.
 Irriter un vainqueur en tête d'un armée
 Prête à suivre en tous lieux sa colère allumée,

(1) Corneille donne ici, contre la vérité historique, l'exemple d'une licence qui, à ce que nous croyons, ne doit jamais être imitée. Le Flaminius qu'il introduit dans sa pièce n'était point du tout, comme il le suppose, fils du général qui fut vaincu, et qui périt à la journée de Trasimène. Ces deux Flaminius n'avaient pas même une origine commune. Celui qui combattit contre Annibal se nommait Caius Flaminius, et sa famille était plébéienne ; l'autre, patricien de naissance, se nommait Titus Quietus, et fut en effet député à la cour de Prusias, pour y demander, au nom des Romains, Annibal, qui s'était

réfugié chez ce prince. Corneille, quoique très instruit, fut trompé, selon toute apparence, par la conformité des noms ; et ce qui nous le persuade, c'est que, lorsqu'il se permet de donner volontairement quelque atteinte à la vérité de l'histoire, il ne le dissimule jamais dans l'examen de ses pièces, et qu'il y rend compte des motifs qui ont pu l'autoriser à se donner cette licence ; mais on ne trouve rien, ni dans la préface, ni dans l'examen de *Nicomède*, qui prouve que Corneille ait cru prendre ici quelque liberté. (P.)

C'était trop hasarder ; et j'ai cru pour le mieux
Qu'il fallait de son fort l'attirer en ces lieux,
Métrobate l'a fait, par des terreurs paniques,
Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques ;
Et, pour l'assassiner se disant suborné,
Il l'a, grâce aux dieux, doucement amené.
Il vient s'en plaindre au roi, lui demander justice ;
Et sa plainte le jette au bord du précipice.
Sans prendre aucun souci de m'en justifier,
Je saurai m'en servir à me fortifier.
Tantôt en le voyant j'ai fait de l'effrayée,
J'ai changé de couleur, je me suis écriée :
Il a cru me surprendre, et l'a cru bien en vain,
Puisque son retour même est l'œuvre de ma main.
Je n'en veux pas, Cléone, au sceptre d'Arménie :
Je cherche à m'assurer celui de Bithynie ;
Et, si ce diadème une fois est à nous,
Que cette reine après se choisisse un époux.
Je ne la vais presser que pour la voir rebelle,
Que pour aigrir les cœurs de Nicomède et d'elle.
Le roi, que le Romain poussera vivement,
De peur d'offenser Rome agira chaudement ;
Et ce prince, piqué d'une juste colère,
S'emportera sans doute, et bravera son père.
S'il est prompt et bouillant, le roi ne l'est pas moins ;
Et, comme à l'échauffer j'appliquerai mes soins,
Pour peu qu'à de tels coups le prince soit sensible,
Mon entreprise est sûre, et sa perte infaillible.
Voilà mon cœur ouvert, et tout ce qu'il prétend.
Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend.
Allons, et garde bien le secret de ta reine.

Cléone. Vous me connaissez trop pour vous en mettre en peine.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PRUSIAS, ARASPE.

Prusias. Revenir sans mon ordre, et se montrer ici !

Araspe. Sire, vous auriez tort d'en prendre aucun souci,
Et la haute vertu du prince Nicomède
Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant remède ;
Mais tout autre que lui devrait être suspect :
Un retour si soudain manque un peu de respect,
Et donne lieu d'entrer en quelque défiance
Des secrètes raisons de tant d'impatience.

Prusias. Je ne les vois que trop, et sa témérité
N'est qu'un pur attentat sur mon autorité :
Il n'en veut plus dépendre, et croit que ses conquêtes
Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes,
Qu'il est lui seul sa règle, et que sans se trahir
Des héros tels que lui ne sauraient obéir.

Araspe. C'est d'ordinaire ainsi que ses pareils agissent :
A suivre leur devoir leurs hauts faits se ternissent ;
Et ces grands cœurs, enflés du bruit de leurs combats,
Souverains dans l'armée, et parmi leurs soldats,
Font du commandement une douce habitude,
Pour qui l'obéissance est un métier bien rude.

Prusias. Dis tout, Araspe ; dis que le nom de sujet
Réduit toute leur gloire en un rang trop abject ;
Que, bien que leur naissance au trône les destine,
Si son ordre est trop lent, leur grand cœur s'en mutine ;
Qu'un père garde trop un bien qui leur est dû,
Et qui perd de son prix étant trop attendu ;
Qu'on voit naître de là mille sourdes pratiques
Dans le gros de son peuple, et dans ses domestiques ;
Et que, si l'on ne va jusqu'à trancher le cours
De son règne ennuyeux, et de ses tristes jours,

Du moins une insolente et fausse obéissance,
Lui laissant un vain titre, usurpe sa puissance.

Araspe. C'est ce que de tout autre il faudrait redouter,
Seigneur, et qu'en tout autre il faudrait arrêter,
Mais ce n'est pas pour vous un avis nécessaire ;
Le prince est vertueux, et vous êtes bon père.

Prusias. Si je n'étais bon père, il serait criminel :
Il doit son innocence à l'amour paternel ;
C'est lui seul qui l'excuse, et qui le justifie,
Ou lui seul qui me trompe, et qui me sacrifie :
Car je dois craindre enfin que sa haute vertu
Contre l'ambition n'ait en vain combattu,
Qu'il ne force en son cœur la nature à se taire.
Qui se lasse d'un roi peut se lasser d'un père ;
Mille exemples sanglants nous peuvent l'enseigner :
Il n'est rien qui ne cède à l'ardour de régner ;
Et depuis qu'une fois elle nous inquiète,
La nature est avengle, et la vertu muette.
Te le dirai-je, Araspe ? il m'a trop bien servi ;
Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravi :
Il n'est plus mon sujet qu'autant qu'il le veut être ;
Et qui me fait régner en effet est mon maître.
Pour paraître à mes yeux son mérite est trop grand :
On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant.
Tout ce qu'il a fait parle au moment qu'il m'approche ;
Et sa seule présence est un secret reproche :
Elle me dit toujours qu'il m'a fait trois fois roi ;
Que je tiens plus de lui qu'il ne tiendra de moi ;
Et que, si je lui laisse un jour une couronne,
Ma tête en porte trois que sa valeur me donne.
J'en rougis dans mon âme ; et ma confusion,
Qui renouvelle et croît à chaque occasion,
Sans cesse offre à mes yeux cette vue importune,
Que qui m'en donne trois peut bien m'en ôter une ;
Qu'il n'a qu'à l'entreprendre, et peut tout ce qu'il veut.
Juge, Araspe, où j'en suis s'il veut tout ce qu'il peut.

Araspe. Pour tout autre que lui je sais comme s'explique
La règle de la vraie et saine politique.
Aussitôt qu'un sujet s'est rendu trop puissant

Encor qu'il soit sans crime, il n'est pas innocent ;
 On n'attend point alors qu'il s'ose tout permettre ;
 C'est un crime d'État que d'en pouvoir commettre ;
 Et qui sait bien régner l'empêche prudemment
 De mériter un juste et plus grand châtement,
 Et prévient, par un ordre à tous deux salutaire,
 Ou les maux qu'il prépare, ou ceux qu'il pourrait faire.
 Mais, seigneur, pour le prince, il a trop de vertu ;
 Je vous l'ai déjà dit.

Prusias. Et m'en répondras-tu ?
 Me seras-tu garant de ce qu'il pourra faire
 Pour venger Annibal, ou pour perdre son frère ?
 Et le prends-tu pour homme à voir d'un œil égal
 Les désirs de son frère, et la mort d'Annibal ?
 Non, ne nous flattons point, il court à sa vengeance ;
 Il en a le prétexte, il en a la puissance ;
 Il est l'astre naissant qu'adorent mes États ;
 Il est le dieu du peuple, et celui des soldats.
 Sûr de ceux-ci, sans doute il vient soulever l'autre,
 Fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre :
 Mais ce peu qui m'en reste, encor que languissant,
 N'est pas peut-être encor tout à fait impuissant.
 Je veux bien toutefois agir avec adresse,
 Joindre beaucoup d'honneur à bien peu de rudesse,
 Le chasser avec gloire, et mêler doucement
 Le prix de son mérite à mon ressentiment ;
 Mais, s'il ne m'obéit, ou s'il ose s'en plaindre,
 Quoi qu'il ait fait pour moi, quoi que j'en voie à craindre,
 Dussé-je voir par là tout l'État hasardé...

Araspe. Il vient.

SCÈNE II.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARASPE.

Prusias. Vous voilà, prince ! et qui vous a mandé ?

Nicomède. La seule ambition de pouvoir en personne
 Mettre à vos pieds, seigneur, encore une couronne,
 De jouir de l'honneur de vos embrassements,
 Et d'être le témoin de vos contentements.



La plus mauvaise excuse est assez pour un père.

HICOMEDE

Acte II, Scène II.

Après la Cappadoce heureusement unie
 Aux royaumes du Pont et de la Bithynie,
 Je viens remercier et mon père et mon roi
 D'avoir eu la bonté de s'y servir de moi,
 D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire,
 Et fait tomber sur moi l'honneur de sa victoire.

Prusias. Vous pouviez vous passer de mes embrassements,
 Me faire par écrit de tels remerciements ;
 Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime
 Ce que votre victoire ajoute à votre estime.
 Abandonner mon camp en est un capital,
 Inexcusable en tous, et plus au général ;
 Et tout autre que vous, malgré cette conquête,
 Revenant sans mon ordre, eût payé de sa tête.

Nicomède. J'ai failli, je l'avoue, et mon cœur imprudent
 A trop cru les transports d'un désir trop ardent :
 L'amour que j'ai pour vous a commis cette offense,
 Lui seul à mon devoir fait cette violence.
 Si le bien de vous voir m'était moins précieux,
 Je serais innocent, mais si loin de vos yeux,
 Que j'aime mieux, seigneur, en perdre un peu d'estime,
 Et qu'un bonheur si grand me coûte un petit crime,
 Qui ne craindra jamais la plus sévère loi,
 Si l'amour juge en vous ce qu'il a fait en moi.

Prusias. La plus mauvaise excuse est assez pour un père,
 Et sous le nom d'un fils toute faute est légère.
 Je ne veux voir en vous que mon unique appui :
 Recevez tout l'honneur qu'on vous doit aujourd'hui.
 L'ambassadeur romain me demande audience ;
 Il verra ce qu'en vous je prends de confiance ;
 Vous l'écouteriez, prince, et répondrez pour moi.
 Vous êtes aussi bien le véritable roi ;
 Je n'en suis plus que l'ombre, et l'âge ne m'en laisse
 Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieillesse ;
 Je n'ai plus que deux jours peut-être à le garder :
 L'intérêt de l'État vous doit seul regarder.
 Prenez-en aujourd'hui la marque la plus haute :
 Mais gardez-vous aussi d'oublier votre faute ;
 Et, comme elle fait brèche au pouvoir souverain,

Pour la bien réparer, retournez dès demain.
 Remettez en éclat la puissance absolue :
 Attendez-la de moi comme je l'ai reçue,
 Inviolable, entière ; et n'autorisez pas
 De plus méchants que vous à la mettre plus bas.
 Le peuple qui vous voit, la cour qui vous contemple,
 Vous désobéiront sur votre propre exemple :
 Donnez-leur-en un autre, et montrez à leurs yeux
 Que nos premiers sujets obéissent le mieux.

Nicomède. J'obéirai, seigneur, et plus tôt qu'on ne pense ;
 Mais je demande un prix de mon obéissance.
 La reine d'Arménie est due à ses États.
 Et j'en vois les chemins ouverts par nos combats.
 Il est temps qu'en son ciel cet astre aille reluire :
 De grâce, accordez-moi l'honneur de l'y conduire.

Prusias. Il n'appartient qu'à vous, et cet illustre emploi
 Demande un roi lui-même, ou l'héritier d'un roi ;
 Mais pour la renvoyer jusqu'en son Arménie
 Vous savez qu'il y faut quelque cérémonie.
 Tandis que je ferai préparer son départ,
 Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.

Nicomède. Elle est prête à partir sans plus grand équipage.

Prusias. Je n'ai garde à son rang de faire un tel outrage.
 Mais l'ambassadeur entre, il le faut écouter ;
 Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter.

SCÈNE III.

PRUSIAS, NICOMÈDE, FLAMINIUS, ARASPE.

Flaminius. Sur le point de partir, Rome, seigneur, me mande
 Que je vous fasse encor pour elle une demande.
 Elle a nourri vingt ans un prince votre fils ;
 Et vous pouvez juger des soins qu'elle en a pris
 Par les hautes vertus et les illustres marques
 Qui font briller en lui le sang de vos monarques.
 Surtout il est instruit en l'art de bien régner :
 C'est à vous de le croire, et de le témoigner.
 Si vous faites état de cette nourriture,

Donnez ordre qu'il règne : elle vous en conjure :
 Et vous offenseriez l'estime qu'elle en fait
 Si vous le laissiez vivre et mourir en sujet.
 Faites donc aujourd'hui que je lui puisse dire
 Où vous lui destinez un souverain empire.

Prusias. Les soins qu'ont pris de lui le peuple et le sénat
 Ne trouveront en moi jamais un père ingrat :
 Je crois que pour régner il en a les mérites,
 Et n'en veux point douter après ce que vous dites ;
 Mais vous voyez, seigneur, le prince son aîné,
 Dont le bras généreux trois fois m'a couronné ;
 Il ne fait que sortir encor d'une victoire ;
 Et pour tant de hauts faits je lui dois quelque gloire :
 Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi.

Nicomède. Seigneur, c'est à vous seul de faire Attale roi.

Prusias. C'est votre intérêt seul que sa demande touche.

Nicomède. Le vôtre toutefois m'ouvrira seul la bouche.
 De quoi se mêle Rome, et d'où prend le sénat,
 Vous vivant, vous régnant, ce droit sur votre État ?
 Vivez, régnez, seigneur, jusqu'à la sépulture,
 Et laissez faire après, ou Rome, ou la nature.

Prusias. Pour de pareils amis il faut se faire effort.

Nicomède. Qui partage vos biens aspire à votre mort ;
 Et de pareils amis, en bonne politique...

Prusias. Ah ! ne me brouillez point avec la république ;
 Portez plus de respect à de tels alliés.

Nicomède. Je ne puis voir sous eux les rois humiliés ;
 Et quel que soit ce fils que Rome vous renvoie,
 Seigneur, je lui rendrais son présent avec joie.
 S'il est si bien instruit en l'art de commander,
 C'est un rare trésor qu'elle devrait garder,
 Et conserver chez soi sa chère nourriture,
 Ou pour le consulat, ou pour la dictature,

Flaminius, à Prusias. Seigneur, dans ce discours qui nous traite si mal,
 Vous voyez un effet des leçons d'Annibal ;
 Ce perfide ennemi de la grandeur romaine
 N'en a mis en son cœur que mépris et que haine.

Nicomède. Non, mais il m'a surtout laissé ferme en ce point,
 D'estimer beaucoup Rome, et ne la craindre point.

On me croit son disciple, et je le tiens à gloire ;
 Et quand Flaminius attaque sa mémoire,
 Il doit savoir qu'un jour il me fera raison
 D'avoir réduit mon maître au secours du poison ;
 Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme
 Commença par son père à triompher de Rome.

Flaminius. Ah ! c'est trop m'outrager !

Nicomède. N'outragez plus les morts.

Prusias. Et vous, ne cherchez point à former de discords ;
 Parlez, et nettement, sur ce qu'il me propose.

Nicomède. Eh bien ! s'il est besoin de répondre autre chose,
 Attale doit régner, Rome l'a résolu ;
 Et puisqu'elle a partout un pouvoir absolu,
 C'est aux rois d'obéir alors qu'elle commande.
 Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'âme grande,
 Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roi.
 Mais c'est trop que d'en croire un Romain sur sa foi ;
 Par quelque grand effet voyons s'il en est digne,
 S'il a cette vertu, cette valeur insigne :
 Donnez-lui votre armée, et voyons ces grands coups ;
 Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous ;
 Qu'il règne avec éclat sur sa propre conquête,
 Et que de sa victoire il couronne sa tête.
 Je lui prête mon bras, et veux dès maintenant,
 S'il daigne s'en servir, être son lieutenant.
 L'exemple des Romains m'autorise à le faire,
 Le fameux Scipion le fut bien de son frère ;
 Et lorsque Antiochus fut par eux détrôné,
 Sous les lois du plus jeune on vit marcher l'aîné.
 Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Égée,
 Le reste de l'Asie à nos côtés rangée,
 Offrent une matière à son ambition...

Flaminius. Rome prend tout ce reste en sa protection ;
 Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes
 Sans attirer sur vous d'effroyables tempêtes.

Nicomède. J'ignore sur ce point les volontés du roi :
 Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi ;
 Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.
 Vous pouvez cependant faire munir ces places,

Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins,
 Disposer de bonne heure un secours de Romains ;
 Et si Flaminius en est le capitaine,
 Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène.

Prusias. Prince, vous abusez trop tôt de ma bonté :

Le rang d'ambassadeur doit être respecté ;
 Et l'honneur souverain qu'ici je vous défère...

Nicomède. Ou laissez-moi parler, sire, ou faites-moi taire .

Je ne sais point répondre autrement pour un roi
 A qui dessus son trône on veut faire la loi.

Prusias. Vous m'offensez moi-même en parlant de la sorte,
 Et vous devez dompter l'ardeur qui vous emporte.

Nicomède. Quoi ! je verrai, seigneur, qu'on borne vos États,
 Qu'au milieu de ma course on m'arrête le bras,
 Que de vous menacer on a même l'audace,
 Et je ne rendrai point menace pour menace !
 Et je remercierai qui me dit hautement
 Qu'il ne m'est plus permis de vaincre impunément !

Prusias, à Flaminius.

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge ;
 Le temps et la raison pourront le rendre sage.

Nicomède. La raison et le temps m'ouvrent assez les yeux,
 Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.
 Si j'avais jusqu'ici vécu comme ce frère,
 Avec une vertu qui fût imaginaire
 (Car je l'appelle ainsi quand elle est sans effets ;
 Et l'admiration de tant d'hommes parfaits
 Dont il a vu dans Rome éclater le mérite,
 N'est pas grande vertu si l'on ne les imite) ;
 Si j'avais donc vécu dans ce même repos
 Qu'il a vécu dans Rome auprès de ses héros,
 Elle me laisserait la Bithynie entière,
 Telle que de tous temps l'aîné la tient d'un père,
 Et s'empresserait moins à le faire régner,
 Si vos armes sous moi n'avaient su rien gagner :
 Mais parce qu'elle voit avec la Bithynie
 Par trois sceptres conquis trop de puissance unie,
 Il faut la diviser ; et, dans ce beau projet,
 Ce prince est trop bien né pour vivre mon sujet !

Puisqu'il peut la servir à me faire descendre,
 Il a plus de vertu que n'en eut Alexandre :
 Et je lui dois quitter, pour le mettre en mon rang,
 Le bien de mes aïeux, ou le prix de mon sang.
 Grâce aux immortels, l'effort de mon courage
 Et ma grandeur future ont mis Rome en ombrage :
 Vous pouvez l'en guérir, seigneur, et promptement ;
 Mais n'exigez d'un fils aucun consentement :
 Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse
 Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

Flaminius. A ce que je puis voir, vous avez combattu,
 Prince, par intérêt, plutôt que par vertu.
 Les plus rares exploits que vous ayez pu faire
 N'ont jeté qu'un dépôt sur la tête d'un père ;
 Il n'est que gardien de leur illustre prix,
 Et ce n'est que pour vous que vous avez conquis,
 Puisque cette grandeur à son trône attachée
 Sur nul autre que vous ne peut être épanchée.
 Certes je vous croyais un peu plus généreux ;
 Quand les Romains le sont, ils ne font rien pour eux.
 Scipion, dont tantôt vous vantiez le courage,
 Ne voulait point régner sur les murs de Carthage ;
 Et de tout ce qu'il fit pour l'empire romain
 Il n'en eut que la gloire et le nom d'Africain.
 Mais on ne voit qu'à Rome une vertu si pure ;
 Le reste de la terre est d'une autre nature.
 Quant aux raisons d'État qui vous font concevoir
 Que nous craignons en vous l'union du pouvoir,
 Si vous en consultiez des têtes bien sensées,
 Elles vous déferaient de ces belles pensées.
 Par respect pour le roi je ne dis rien de plus ;
 Prenez quelque loisir de rêver là-dessus ;
 Laissez moins de fumée à vos feux militaires,
 Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

Nicomède. Le temps pourra donner quelque décision
 Si la pensée est belle ou si c'est vision.
 Cependant...

Flaminius. Cependant, si vous trouvez des charmes
 A pousser plus avant la gloire de vos armes,

Nous ne la bornons point; mais, comme il est permis
 Contre qui que ce soit de servir ses amis,
 Si vous ne le savez je veux bien vous l'apprendre,
 Et vous en donne avis pour ne vous pas surprendre.
 Au reste soyez sûr que vous posséderez
 Tout ce qu'en votre cœur déjà vous dévorez ;
 Le Pont sera pour vous avec la Galatie,
 Avec la Cappadoce, avec la Bithynie.
 Ce bien de vos aïeux, ce prix de votre sang,
 Ne mettront point Attale en votre illustre rang :
 Et puisque leur partage est pour vous un supplice,
 Rome n'a pas dessein de vous faire injustice.
 Ce prince règnera sans rien prendre sur vous.

A Prusias. La reine d'Arménie a besoin d'un époux :
 Seigneur, l'occasion ne peut être plus belle ;
 Elle vit sous vos lois, et vous disposez d'elle.

Nicomède. Voilà le vrai secret de faire Attale roi,
 Comme vous l'avez dit, sans rien prendre sur moi.
 La pièce est délicate, et ceux qui l'ont tissue
 A de si longs détours font une digne issue.
 Je n'y répons qu'un mot, étant sans intérêt.
 Traitez cette princesse en reine comme elle est :
 Ne touchez point en elle aux droits du diadème,
 Ou pour les maintenir je périrai moi-même.
 Je vous en donne avis, et que jamais les rois,
 Pour vivre en nos Etats, ne vivent sous nos lois ;
 Qu'elle seule en ces lieux d'elle-même dispose.

Prusias. N'avez-vous, Nicomède, à lui dire autre chose ?

Nicomède. Non, seigneur, si ce n'est que la reine, après tout,
 Sachant ce que je puis, me pousse trop à bout.

Prusias. Contre elle dans ma cour que peut votre insolence ?

Nicomède. Rien du tout que garder ou rompre le silence.
 Une seconde fois avisez, s'il vous plaît,
 A traiter Laodice en reine comme elle est ;
 C'est moi qui vous en prie.

SCÈNE IV.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARASPE.

Flaminius. Eh quoi ! toujours obstacle ?

Prusias. De la part d'un guerrier ce n'est pas grand miracle.
 Cet orgueilleux esprit, enflé de ses succès,
 Pense bien de son cœur nous empêcher l'accès.
 J'ai sur elle après tout une puissance entière,
 Mais j'aime à la cacher sous le nom de prière.
 Rendons-lui donc visite ; et, comme ambassadeur,
 Proposez cet hymen vous-même à sa grandeur.

 ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PRUSIAS, FLAMINIUS, LAODICE.

Prusias. Reine, puisque ce titre a pour vous tant de charmes,
 Sa perte vous devrait donner quelques alarmes :
 Qui tranche trop du roi ne règne pas longtemps.

Laodice. J'observerai, seigneur, ces avis importants ;
 Et, si jamais je règne, on verra la pratique
 D'une si salutaire et noble politique.

Prusias. Vous vous mettez fort mal au chemin de régner.

Laodice. Seigneur, si je m'égare, on peut me l'enseigner.

Prusias. Vous méprisez trop Rome, et vous devriez faire
 Plus d'estime d'un roi qui vous tient lieu de père.

Laodice. Vous verriez qu'à tous deux je rends ce que je doi,
 Si vous vouliez mieux voir ce que c'est qu'être roi.
 Recevoir ambassade en qualité de reine,
 Ce serait à vos yeux faire la souveraine,
 Entreprendre sur vous, et dedans votre État
 Sur votre autorité commettre un attentat :

Je la refuse donc, seigneur, et me dénie
 L'honneur qui ne m'est dû que dans mon Arménie.
 C'est là que sur mon trône avec plus de splendeur
 Je puis honorer Rome en son ambassadeur,
 Faire réponse en reine, et comme le mérite
 Et de qui l'on me parle, et qui m'en sollicite.
 Ici c'est un métier que je n'entends pas bien :
 Car hors de l'Arménie enfin je ne suis rien ;
 Et ce grand nom de reine ailleurs ne m'autorise
 Qu'à n'y voir point de trône à qui je sois soumise,
 A vivre indépendante, et n'avoir en tous lieux
 Pour souverains que moi, la raison et les dieux.

Prusias. Ces dieux vos souverains, et le roi votre père,
 De leur pouvoir sur vous m'ont fait dépositaire ;
 Et vous pourrez peut-être apprendre une autre fois
 Ce que c'est en tous lieux que la raison des rois.
 Pour en faire l'épreuve allons en Arménie ;
 Je vais vous y remettre en bonno compagnie ;
 Partons, et dès demain, puisque vous le voulez,
 Préparez-vous à voir vos pays désolés ;
 Préparez-vous à voir par toute votre terre
 Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre,
 Des montagnes de morts, des rivières de sang.

Laodice. Je perdrai mes États, et garderai mon rang ;
 Et ces vastes malheurs où mon orgueil me jette
 Me feront votre esclave, et non votre sujette :
 Ma vie est en vos mains, mais non ma dignité.

Prusias. Nous ferons bien changer ce courage indompté ;
 Et quand vos yeux, frappés de toutes ces misères,
 Verront Attale assis au trône de vos pères,
 Alors, peut-être, alors vous le prierez en vain
 Que pour y remonter il vous donne la main.

Laodice. Si jamais jusque-là votre guerre m'engage,
 Je serai bien changée et d'âme et de courage.
 Mais peut-être, seigneur, vous n'irez pas si loin :
 Les dieux de ma fortune auront un peu de soin ;
 Ils vous inspireront, ou trouveront un homme
 Contre tant de héros que vous prêtera Rome.

Prusias. Sur un présomptueux vous fondez votre appui ;

Mais il court à sa porte, et vous traine avec lui.
 Pensez-y bien, madame, et faites-vous justice ;
 Choisissez d'être reine, ou d'être Laodice ;
 Et, pour dernier avis que vous aurez de moi,
 Si vous voulez régner, faites Attale roi.
 Adieu.

SCÈNE II.

FLAMINIUS, LAODICE.

Flaminius. Madame, enfin une vertu parfaite...

Laodice. Suivez le roi, seigneur, votre ambassade est faite,
 Et je vous dis encor, pour ne point vous flatter,
 Qu'ici je ne la dois ni la veux écouter.

Flaminius. Et je vous parle aussi, dans ce péril extrême,
 Moins en ambassadeur qu'en homme qui vous aime
 Et qui, touché du sort que vous vous préparez,
 Tâche à rompre le cours des maux où vous courez.
 J'ose donc comme ami vous dire en confidence
 Qu'une vertu parfaite a besoin de prudence,
 Et doit considérer, pour son propre intérêt,
 Et les temps où l'on vit et les lieux où l'on est.
 La grandeur de courage en une âme royale
 N'est sans cette vertu qu'une vertu brutale,
 Que son mérite aveugle, et qu'un faux jour d'honneur
 Jette en un tel divorce avec le vrai bonheur,
 Qu'elle-même se livre à ce qu'elle doit craindre,
 Ne se fait admirer que pour se faire plaindre,
 Que pour nous pouvoir dire, après un grand soupir :
 « J'avais droit de régner, et n'ai su m'en servir. »
 Vous irritez un roi dont vous voyez l'armée
 Nombreuse, obéissante, à vaincre accoutumée ;
 Vous êtes en ses mains, vous vivez dans sa cour.

Laodice. Je ne sais si l'honneur eut jamais un faux jour,
 Seigneur ; mais je veux bien vous répondre en amie.
 Ma prudence n'est pas tout à fait endormie ;
 Et, sans examiner par quel destin jaloux
 La grandeur de courage est si mal avec vous,
 Je veux vous faire voir que celle que j'étale

N'est pas tant qu'il vous semble une vertu brutale ;
 Que, si j'ai droit au trône, elle s'en veut servir,
 Et sait bien repousser qui me le veut ravir.
 Je vois sur la frontière une puissante armée,
 Comme vous l'avez dit, à vaincre accoutumée ;
 Mais par quelle conduite, et sous quel général ?
 Le roi, s'il s'en fait fort, pourrait s'en trouver mal ;
 Et, s'il voulait passer de son pays au nôtre,
 Je lui conseillerais de s'assurer d'une autre.
 Mais je vis dans sa cour, je suis dans ses États,
 Et j'ai peu de raison de ne le craindre pas.
 Seigneur, dans sa cour même, et hors de l'Arménie
 La vertu trouve appui contre la tyrannie.
 Tout son peuple a des yeux pour voir quel attentat
 Font sur le bien public les maximes d'État :
 Il connaît Nicomède, il connaît sa marâtre,
 Il en sait, il en voit la haine opiniâtre ;
 Il voit la servitude où le roi s'est soumis,
 Et connaît d'autant mieux les dangereux amis.
 Pour moi, que vous croyez au bord du précipice,
 Bien loin de mépriser Attale par caprice,
 J'évite les mépris qu'il recevrait de moi
 S'il tenait de ma main la qualité de roi.
 Je le regarderais comme une âme commune,
 Comme un homme mieux né pour une autre fortune,
 Plus mon sujet qu'époux ; et le nœud conjugal
 Ne le tirerait pas de ce rang inégal.
 Mon peuple à mon exemple en ferait peu d'estime.
 Ce serait trop, seigneur, pour un cœur magnanime :
 Mon refus lui fait grâce, et, malgré ses désirs,
 J'épargne à sa vertu d'éternels déplaisirs.

Flaminius. Si vous me dites vrai, vous êtes ici reine :
 Sur l'armée et la cour je vous vois souveraine ;
 Le roi n'est qu'une idole, et n'a de son pouvoir
 Que ce que par pitié vous lui laissez avoir.
 Quoi ! même vous allez jusques à faire grâce !
 Après cela, madame, excusez mon audace ;
 Souffrez que Rome enfin vous parle par ma voix :
 Recevoir ambassade est encor de vos droits ;

Où, si ce nom vous choque ailleurs qu'en Arménie,
 Comme simple Romain souffrez que je vous dise
 Qu'être allié de Rome, et s'en faire un appui,
 C'est l'unique moyen de régner aujourd'hui ;
 Que c'est par là qu'on tient ses voisins en contrainte,
 Ses peuples en repos, ses ennemis en crainte ;
 Qu'un prince est dans son trône à jamais affermi
 Quand il est honoré du nom de son ami ;
 Qu'Attale avec ce titre est plus roi, plus monarque
 Que tous ceux dont le front ose porter la marque ;
 Et qu'enfin...

Laodice. Il suffit ; je vois bien ce que c'est :
 Tous les rois ne sont rois qu'autant comme il vous plaît ;
 Mais si de leurs États Rome à son gré dispose,
 Certes pour son Attale elle fait peu de chose ;
 Et qui tient en sa main tant de quoi lui donner
 A mendier pour lui devrait moins s'obstiner.
 Pour un prince si cher sa réserve m'étonne.
 Que ne me l'offre-t-elle avec une couronne ?
 C'est trop m'importuner en faveur d'un sujet,
 Moi qui tiendrais un roi pour un indigne objet,
 S'il venait par votre ordre, et si votre alliance
 Souillait entre ses mains la suprême puissance.
 Ce sont des sentiments que je ne puis trahir :
 Je ne veux point de rois qui sachent obéir ;
 Et, puisque vous voyez mon âme tout entière,
 Seigneur, ne perdez plus menace ni prière.

Flaminius. Puis-je ne pas vous plaindre en cet aveuglement ?
 Madame, encore un coup, pensez-y mûrement :
 Songez mieux ce qu'est Rome et ce qu'elle peut faire ;
 Et, si vous vous aimez, craignez de lui déplaire.
 Carthage étant détruite, Antiochus défait,
 Rien de nos volontés ne peut troubler l'effet ;
 Tout fléchit sur la terre, et tout tremble sur l'onde ;
 Et Rome est aujourd'hui la maîtresse du monde.

Laodice. La maîtresse du monde ! Ah ! vous me feriez peur
 S'il ne s'en fallait pas l'Arménie et mon cœur,
 Si le grand Annibal n'avait qui lui succède,
 S'il ne revivait pas au prince Nicomède,

Et s'il n'avait laissé dans de si dignes mains
L'infaillible secret de vaincre les Romains.
Un si vaillant disciple aura bien le courage
D'en mettre jusqu'au bout les leçons en usage :
L'Asie en fait l'épreuve, où trois sceptres conquis
Font voir en quelle école il en a tant appris.
Ce sont des coups d'essai, mais si grands que peut-être
Le Capitole a droit d'en craindre un coup de maître,
Et qu'il ne puisse un jour...

Flaminius. Ce jour est encor loin,
Madame, et quelques-uns vous diront, au besoin,
Quels dieux du haut en bas renversent les profanes,
Et que, même au sortir de Trébie ou de Cannes,
Son ombre épouvanta votre grand Annibal.
Mais le voici ce bras à Rome si fatal.

SCÈNE III.

NICOMÈDE, LAODICE, FLAMINIUS.

Nicomède. Ou Rome à ses agents donne un pouvoir bien large,
Ou vous êtes bien long à faire votre charge¹.

Flaminius. Je sais quel est mon ordre ; et si j'en sors ou non,
C'est à d'autres qu'à vous que j'en rendrai raison.

Nicomède. Allez-y donc, de grâce, et laissez à mon âme
Le bonheur à son tour d'entretenir madame :
Vous avez dans ce cœur fait de si grands progrès,
Et vos discours pour elle ont de si grands attraits,
Que sans de grands efforts je n'y pourrai détruire
Ce que votre harangue y voulait introduire.

Flaminius. Les malheurs où la plonge une indigne amitié
Me faisaient lui donner un conseil par pitié.

Nicomède. Lui donner de la sorte un conseil charitable,
C'est être ambassadeur et tendre et pitoyable².

(1) Ces deux vers, que leur ridicule a rendus fameux, ont été aussi corrigés par les comédiens. Ce n'est plus ici une ironie qui peut quelquefois être ennoblie; c'est une plaisanterie basse, absolument indigne de la tragédie et de la comédie.(V.)

(2) Le mot *pitoyable* signifiait alors compatissant, aussi bien que *digne de pitié*. Cela forme une équivoque qui tourne l'ambassadeur en ridicule, et on devait retrancher *pitoyable* aussi bien que *le long et le large*. (V.)

Vous a-t-il conseillé beaucoup de lâchetés,
Madame?

Flaminius. Ah! c'en est trop : et vous vous emportez.

Nicomède. Je m'emporte?

Flaminius. Sachez qu'il n'est point de contrée
Où d'un ambassadeur la dignité sacrée...

Nicomède. Ne nous vantez plus tant son rang et sa splendeur :
Qui fait le conseiller n'est plus ambassadeur ;
Il excède sa charge, et lui-même y renonce.
Mais dites-moi, madame, a-t-il eu sa réponse?

Laodice. Oui, seigneur.

Nicomède. Sachez donc que je ne vous prends plus
Que pour l'agent d'Attale, et pour Flaminius ;
Et, si vous me fâchiez, j'ajouterais peut-être
Que pour l'empoisonneur d'Annibal, de mon maître.
Voilà tous les honneurs que vous aurez de moi :
S'ils ne vous satisfont, allez vous plaindre au roi.

Flaminius. Il me fera justice, encor qu'il soit bon père ;
Ou Rome à son refus se la saura bien faire.

Nicomède. Allez de l'un et l'autre embrasser les genoux.

Flaminius. Les effets répondront ; prince, pensez à vous.

SCÈNE IV.

NICOMÈDE, LAODICE.

Nicomède. Cet avis est plus propre à donner à la reine.
Ma générosité cède enfin à sa haine :
Je l'épargnais assez pour ne découvrir pas
Les infâmes projets de ses assassinats ;
Mais enfin on m'y force, et tout son crime éclate.
J'ai fait entendre au roi Zénon et Métrobate ;
Et, comme leur rapport a de quoi l'étonner,
Lui-même il prend le soin de les examiner.

Laodice. Je ne sais pas, seigneur, quelle en sera la suite ;
Mais je ne comprends point toute cette conduite,
Ni comme à cet éclat la reine vous contraint.
Plus elle vous doit craindre, et moins elle vous craint ;
Et plus vous la pouvez accabler d'infamie,



Vous m'enverrez à Rome !

NICOMÈDE.

Acte IV, Scène IV.

Plus elle vous attaque en mortelle ennemie.
Nicomède. Elle prévient ma plainte, et cherche adroitement
 A la faire passer pour un ressentiment ;
 Et ce masque trompeur de fausse hardiesse
 Nous déguise sa crainte et couvre sa faiblesse.
Laodice. Les mystères de cour souvent sont si cachés,
 Que les plus clairvoyants y sont bien empêchés.
 Lorsque vous n'étiez point ici pour me défendre,
 Je n'avais contre Attale aucun combat à rendre.
 Pour moi, je ne vois goutte en ce raisonnement
 Qui n'attend point le temps de votre éloignement,
 Et j'ai devant les yeux toujours quelque nuage
 Qui m'offusque la vue, et m'y jette un ombrage.
 Le roi chérit sa femme, il craint Rome ; et pour vous,
 S'il ne voit vos hauts faits d'un œil un peu jaloux,
 Du moins, à dire tout, je ne saurais vous taire
 Qu'il est trop bon mari pour être assez bon père.
 Voyez quel contre-temps Attale prend ici !
 Qui l'appelle avec nous ? quel projet ? quel souci ?
 Je conçois mal, seigneur, ce qu'il faut que j'en pense ;
 Mais j'en romprai le coup, s'il y faut ma présence.
 Je vous quitte.

SCÈNE V.

NICOMÈDE, ATTALE, LAODICE.

Attale. Madame, un si doux entretien
 N'est plus charmant pour vous quand j'y mêle le mien !
Laodice. Votre importunité, que j'ose dire extrême,
 Me peut entretenir en un autre moi-même :
 Il connaît tout mon cœur, et répondra pour moi,
 Comme à Flaminius il a fait pour le roi.

SCÈNE VI.

NICOMÈDE, ATTALE.

Attale. Puisque c'est la chasser, seigneur, je me retire.
Nicomède. Non, non ; j'ai quelque chose aussi bien à vous dire,

Prince. J'avais mis bas, avec le nom d'ainé,
L'avantage du trône où je suis destiné.

Mais, ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne,
Ou vous n'y mettez rien de ce qu'on vous ordonne.

Attale. Seigneur, vous me forcez à m'en souvenir mal,
Quand vous n'achevez pas de rendre tout égal.
Vous vous défaites bien de quelques droits d'aïnesse ;
Mais vous défaites-vous du cœur de la princesse,
De toutes les vertus qui vous en font aimer,
Des hautes qualités qui savent tout charmer,
De trois sceptres conquis, du gain de six batailles,
Des glorieux assauts de plus de cent murailles ?
Avec de tels seconds rien n'est pour vous douteux.
Rendez donc la princesse égale entre nous deux :
Ne lui laissez plus voir ce long amas de gloire
Qu'à pleines mains sur vous a semé la victoire ;
Et faites qu'elle puisse oublier une fois
Et vos rares vertus et vos fameux exploits ;
Ou contre votre cœur, contre votre vaillance,
Souffrez Rome et le roi dedans l'autre balance :
Le peu qu'ils ont gagné vous fait assez juger
Qu'ils n'y mettront jamais qu'un contre-poids léger.

Nicomède. C'est n'avoir pas perdu tout votre temps à Rome,
Que vous savoir ainsi défendre en galant homme :
Vous avez de l'esprit, si vous n'avez du cœur.

SCÈNE VII.

ARSINOË, NICOMÈDE, ATTALE, ARASPE.

Arsinoë. Seigneur, le roi vous mande.

Nicomède. Il me mande ?

Araspe. Oui, seigneur.

Arsinoë. Prince, la calomnie est aisée à détruire.

Nicomède. J'ignore à quel sujet vous m'en venez instruire,
Moi qui ne doute point de cette vérité,
Madame.

Arsinoë. Si jamais vous n'en aviez douté,
Prince, vous n'auriez pas, sous l'espoir qui vous flatte

Amené de si loin Zénon et Métrobate.

Nicomède. Je m'obstinais, madame, à tout dissimuler ;
Mais vous m'avez forcé de les faire parler.

Arsinoé. La vérité les force, et mieux que vos largesses.
Ces hommes du commun tiennent mal leurs promesses ;
Tous deux en ont plus dit qu'ils n'avaient résolu.

Nicomède. J'en suis fâché pour vous, mais vous l'avez voulu.

Arsinoé. Je le veux bien encore, et je n'en suis fâchée
Que d'avoir vu par là votre vertu tachée,
Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur
La noble qualité de mauvais suborneur.

Nicomède. Je les ai subornés contre vous à ce compte ?

Arsinoé. J'en ai le déplaisir, vous en aurez la honte.

Nicomède. Et vous pensez par là leur ôter tout crédit ?

Arsinoé. Non, seigneur, je me tiens à ce qu'ils en ont dit.

Nicomède. Qu'ont-ils dit qui vous plaise et que vous vouliez croire ?

Arsinoé. Deux mots de vérité qui vous comblent de gloire.

Nicomède. Peut-on savoir de vous ces deux mots importants ?

Araspe. Seigneur, le roi s'ennuie, et vous tardez longtemps.

Arsinoé. Vous les saurez de lui, c'est trop le faire attendre.

Nicomède. Je commence, madame, enfin à vous entendre :

Son amour conjugal, chassant le paternel,
Vous fera l'innocente, et moi le criminel.

Mais...

Arsinoé. Achevez, seigneur ; ce mais, que veut-il dire ?

Nicomède. Deux mots de vérité qui font que je respire.

Arsinoé. Peut-on savoir de vous ces deux mots importants ?

Nicomède. Vous les saurez du roi, je tarde trop longtemps.

SCÈNE VIII.

ARSINOÉ, ATTALE.

Arsinoé. Nous triomphons, Attale ; et ce grand Nicomède
Voit quelle digne issue à ses fourbes succède.
Les deux accusateurs que lui-même a produits,
Que pour l'assassiner je dois avoir séduits,
Pour me calomnier, subornés par lui-même,
N'ont su bien soutenir un si noir stratagème :

Tous deux m'ont accusée, et tous deux avoué
 L'infâme et lâche tour qu'un prince m'a joué.
 Qu'en présence des rois les vérités sont fortes!
 Que pour sortir d'un cœur elles trouvent de portes!
 Qu'on en voit le mensonge aisément confondu!
 Tous deux voulaient me perdre, et tous deux l'ont perdu.

Attale. Je suis ravi de voir qu'une telle imposture
 Ait laissé votre gloire et plus grande et plus pure;
 Mais pour l'examiner, et bien voir ce que c'est,
 Si vous pouviez vous mettre un peu hors d'intérêt,
 Vous ne pourriez jamais, sans un peu de scrupule,
 Avoir pour deux méchants une âme si crédule.
 Ces perfides tous deux se sont dits aujourd'hui
 Et subornés par vous, et subornés par lui :
 Contre tant de vertus, contre tant de victoires,
 Doit-on quelque croyance à des âmes si noires ?
 Qui se confesse traître est indigne de foi.

Arstinoé. Vous êtes généreux, Attale, et, je le voi,
 Même de vos rivaux la gloire vous est chère.

Attale. Si je suis son rival, je suis aussi son frère ;
 Nous ne sommes qu'un sang, et ce sang dans mon cœur
 A peine à le passer pour calomniateur.

Arstinoé. Et vous en avez moins à me croire assassine,
 Moi, dont la perte est sûre à moins que sa ruine ?

Attale. Si contre lui j'ai peine à croire ces témoins,
 Quand ils vous accusaient je les croyais bien moins.
 Votre vertu, madame, est au-dessus du crime.
 Souffrez donc que pour lui je garde un peu d'estime :
 La sienne dans la cour lui fait mille jaloux,
 Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous ;
 Et ce lâche attentat n'est qu'un trait de l'envie
 Qui s'efforce à noircir une si belle vie.
 Pour moi, si par soi-même on peut juger d'autrui,
 Ce que je sens en moi, je le présume en lui.
 Contre un si grand rival j'agis à force ouverte,
 Sans blesser son honneur, sans pratiquer sa perte.
 J'emprunte du secours, et le fais hautement ;
 Je crois qu'il n'agit pas moins généreusement,
 Qu'il n'a que les desseins où sa gloire l'invite,

Et n'oppose à mes vœux que son propre mérite.

Arsinoé. Le temps vous apprendra, par de nouveaux emplois,
Quelles vertus il faut à la suite des rois.
Cependant, si le prince est encor votre frère,
Souvenez-vous aussi que je suis votre mère;
Et, malgré les soupçons que vous avez conçus,
Venez savoir du roi ce qu'il croit là-dessus.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PRUSIAS, ARSINOÉ, ARASPE.

Prusias. Faites venir le prince, Araspe.

(Araspe rentre.)

Et vous, madame,

Retenez des soupirs dont vous me percez l'âme.
Quel besoin d'accabler mon cœur de vos douleurs,
Quand vous y pouvez tout sans le secours des pleurs ?
Quel besoin que ces pleurs prennent votre défense ?
Douté-je de son crime ou de votre innocence ?
Et reconnaissez-vous que tout ce qu'il m'a dit
Par quelque impression ébranle mon esprit ?

Arsinoé. Ah ! seigneur, est-il rien qui répare l'injure
Que fait à l'innocence un moment d'imposture ?
Et peut-on voir mensonge assez tôt avorté
Pour rendre à la vertu toute sa pureté ?
Il en reste toujours quelque indigne mémoire
Qui porte une souillure à la plus haute gloire.
Combien en votre cour est-il de médisants ?
Combien le prince a-t-il d'aveugles partisans,
Qui, sachant une fois qu'on m'a colomniée,
Croiront que votre amour m'a seul justifiée ?
Et si la moindre tache en demeure à mon nom,
Si le moindre du peuple en conserve un soupçon,

Suis-je digne de vous ? et de telles alarmes
Touchent-elles trop peu pour mériter mes larmes ?

Prusias. Ah ! c'est trop de scrupule, et trop mal présumer
D'un mari qui vous aime, et qui vous doit aimer.
La gloire est plus solide après la calomnie,
Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie.
Mais voici Nicomède, et je veux qu'aujourd'hui...

SCÈNE II.

PRUSIAS, ARSINOË, NICOMÈDE, ARASPE, GARDES.

Arsinoë. Grâce, grâce, seigneur, à notre unique appui !
Grâce à tant de lauriers en sa main si fertiles !
Grâce à ce conquérant, à ce preneur de villes !
Grâce...

Nicomède. De quoi, madame ? est-ce d'avoir conquis
Trois sceptres, que ma perte expose à votre fils ?
D'avoir porté si loin vos armes dans l'Asie,
Que même votre Rome en a pris jalousie ?
D'avoir trop soutenu la majesté des rois ?
Trop rempli votre cœur du bruit de mes exploits ?
Trop du grand Annibal pratiqué les maximes ?
S'il faut grâce pour moi, choisissez de mes crimes ;
Les voilà tous, madame ; et si vous y joignez
D'avoir cru des méchants par quelque autre gagnés,
D'avoir une âme ouverte, une franchise entière,
Qui, dans leur artifice, a manqué de lumière,
C'est gloire et non pas crime à qui ne voit le jour
Qu'au milieu d'une armée, et loin de votre cour,
Qui n'a que la vertu de son intelligence,
Et, vivant sans remords, marche sans défiance.

Arsinoë. Je m'en dédis, seigneur ; il n'est point criminel.
S'il m'a voulu noircir d'un opprobre éternel,
Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire
Qu'imprime à ses pareils le nom de belle-mère.
De cette aversion son cœur préoccupé
M'impute tous les traits dont il se sent frappé.
Que son maître Annibal, malgré la foi publique,

S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique ;
 Que ce vieillard confie et gloire et liberté
 Plutôt au désespoir qu'à l'hospitalité ;
 Ces terreurs, ces fureurs, sont de mon artifice.
 Quelque attrait que lui-même il trouve en Laodice,
 C'est moi qui fais qu'Attale a des yeux comme lui ;
 C'est moi qui force Rome à lui servir d'appui ;
 De cette seule main part tout ce qui le blesse ;
 Et, pour venger ce maître et sauver la princesse,
 S'il a tâché, seigneur, de m'éloigner de vous,
 Tout est trop excusable en un prince jaloux.
 Ce faible et vain effort ne touche point mon âme.
 Je sais que tout mon crime est d'être votre femme ;
 Que ce nom seul l'oblige à me persécuter :
 Car enfin hors de là que peut-il m'imputer ?
 Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une armée,
 A-t-elle refusé d'enfler sa renommée ?
 Et lorsqu'il l'a fallu puissamment secourir,
 Que la moindre longueur l'aurait laissé périr,
 Quel autre a mieux pressé les secours nécessaires ?
 Qui l'a mieux dégagé de ses destins contraires ?
 A-t-il eu près de vous un plus soigneux agent
 Pour hâter les renforts et d'hommes et d'argent ?
 Vous le savez, seigneur ; et pour reconnaissance,
 Après l'avoir servi de toute ma puissance,
 Je vois qu'il a voulu me perdre près de vous :
 Mais tout est excusable en un prince jaloux ;
 Je vous l'ai déjà dit.

Prusias. Ingrat ! que peux-tu dire ?

Nicomède. Que la reine a pour moi des bontés que j'admire.
 Je ne vous dirai point que ces puissants secours
 Dont elle a conservé mon honneur et mes jours,
 Et qu'avec tant de pompe à vos yeux elle étale,
 Travailleraient par ma main à la grandeur d'Attale ;
 Que par mon propre bras elle amassait pour lui,
 Et préparait dès lors ce qu'on voit aujourd'hui.
 Par quelques sentiments qu'elle ait été poussée,
 J'en laisse le ciel juge, il connaît sa pensée ;
 Il sait pour mon salut comme elle a fait des vœux ;

Il lui rendra justice, et peut-être à tous deux.
 Cependant, puisqu'enfin l'apparence est si belle,
 Elle a parlé pour moi, je dois parler pour elle,
 Et pour son intérêt vous faire souvenir
 Que vous laissez longtemps deux méchants à punir.
 Envoyez Métrobate et Zénon au supplice.
 Sa gloire attend de vous ce digne sacrifice :
 Tous deux l'ont accusée ; et s'ils s'en sont dédits
 Pour la faire innocente et charger votre fils,
 Ils n'ont rien fait pour eux, et leur mort est trop juste
 Après s'être joués d'une personne auguste.
 L'offense une fois faite à ceux de notre rang
 Ne se répare point que par des flots de sang :
 On n'en fut jamais quitte ainsi pour s'en dédire.
 Il faut sous les tourments que l'imposture expiro ;
 Ou vous exposeriez tout votre sang royal
 A la légèreté d'un esprit déloyal.
 L'exemple est dangereux, et hasarde nos vies
 S'il met en sûreté de telles calomnies.

Arsinoé. Quoi ! seigneur, les punir de la sincérité
 Qui soudain dans leur bouche a mis la vérité,
 Qui vous a contre moi sa fourbe découverte,
 Qui vous rend votre femme et m'arrache à ma perte,
 Qui vous a retenu d'en prononcer l'arrêt ;
 Et couvrir tout cela de mon seul intérêt !
 C'est être trop adroit, prince, et trop bien l'entendre.

Prusias. Laisse là Métrobate, et songe à te défendre.
 Purge-toi d'un forfait si honteux et si bas.

Nicomède. M'en purger ! moi, seigneur ! vous ne le croyez pas :
 Vous ne savez que trop qu'un homme de ma sorte,
 Quand il se rend coupable, un peu plus haut se porte ;
 Qu'il lui faut un grand crime à tenter son devoir,
 Où sa gloire se sauve à l'ombre du pouvoir.
 Soulever votre peuple, et jeter votre armée
 Dedans les intérêts d'une reine opprimée ;
 Venir, le bras levé, la tirer de vos mains,
 Malgré les vœux d'Attale et l'effort des Romains,
 Et fondre en vos pays contre leur tyrannie
 Avec tous vos soldats et toute l'Arménie ;

C'est ce que pourrait faire un homme tel que moi,
 S'il pouvait se résoudre à vous manquer de foi.
 La fourbe n'est le jeu que des petites âmes,
 Et c'est là proprement le partage des femmes.
 Punissez donc, seigneur Métrobate et Zénon ;
 Pour la reine, ou pour moi, faites-vous-en raison.
 A ce dernier moment la conscience presse ;
 Pour rendre compte aux dieux tout respect humain cesse ;
 Et ces esprits légers approchant des abois,
 Pourraient bien se dédire une seconde fois.

Arsinoé. Seigneur...

Nicomède. Parlez, madame, et dites quelle cause
 A leur juste supplice obstinément s'oppose ;
 Ou laissez-nous penser qu'aux portes du trépas
 Ils auraient des remords qui ne vous plairaient pas.

Arsinoé. Vous voyez à quel point sa haine m'est cruelle ;
 Quand je le justifie, il me fait criminelle :
 Mais sans doute, seigneur, ma présence l'aigrit,
 Et mon éloignement remettra son esprit ;
 Il rendra quelque calme à son cœur magnanime,
 Et lui pourra sans doute épargner plus d'un crime.
 Je ne demande point que par compassion
 Vous assuriez un sceptre à ma protection,
 Ni que, pour garantir la personne d'Attale,
 Vous partagiez entre eux la puissance royale :
 Si vos amis de Rome en ont pris quelque soin,
 C'était sans mon aveu, je n'en ai pas besoin.
 Je n'aime point si mal que de ne vous pas suivre,
 Sitôt qu'entre mes bras vous cesserez de vivre ;
 Et sur votre tombeau mes premières douleurs
 Verseront tout ensemble et mon sang et mes pleurs.

Prusias. Ah ! madame.

Arsinoé. Oui, seigneur, cette heure infortunée
 Par vos derniers soupirs clora ma destinée ;
 Et, puisque ainsi jamais il ne sera mon roi,
 Qu'ai-je à craindre de lui ? que peut-il contre moi ?
 Tout ce que je demande en faveur de ce gage,
 De ce fils qui déjà lui donne tant d'ombrage,
 C'est que chez les Romains il retourne achever

NICOMÈDE,

Des jours que dans leur sein vous fîtes élever ;
 Qu'il retourne y traîner, sans péril et sans gloire,
 De votre amour pour moi l'impuissante mémoire.
 Ce grand prince vous sert, et vous servira mieux
 Quand il n'aura plus rien qui lui blesse les yeux.
 Et n'appréhendez point Rome, ni sa vengeance :
 Contre tout son pouvoir il a trop de vaillance :
 Il sait tous les secrets du fameux Annibal,
 De ce héros à Rome en tous lieux si fatal,
 Que l'Asie et l'Afrique admirent l'avantage
 Qu'en tire Antiochus, et qu'en reçut Carthago.
 Je me retire donc afin qu'en liberté
 Les tendresses du sang pressent votre bonté ;
 Et je ne veux plus voir ni qu'en votre présence
 Un prince que j'estime indignement m'offense,
 Ni que je sois forcée à vous mettre en courroux
 Contre un fils si vaillant et si digne de vous.

SCÈNE III.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARASPE.

Prusias. Nicomède, en deux mots, ce désordre me fâche.
 Quoi qu'on t'ose imputer, je ne te crois point lâche :
 Mais donnons quelque chose à Rome qui se plaint,
 Et tâchons d'assurer la reine qui te craint.
 J'ai tendresse pour toi, compassion pour elle ;
 Et je ne veux pas voir cette haine éternelle,
 Ni que des sentiments que j'aime à voir durer
 Ne règnent dans mon cœur que pour le déchirer.
 J'y veux mettre d'accord l'amour et la nature,
 Être père et mari dans cette conjoncture...

Nicomède. Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi ?
 Ne soyez l'un ni l'autre.

Prusias. Et que dois-je être ?

Nicomède. Roi.

Reprenez hautement ce noble caractère.
 Un véritable roi n'est ni mari ni père ;
 Il regarde son trône, et rien de plus. Réglez,

Rome vous craindra plus que vous ne la craignez¹.
 Malgré cette puissance et si vaste et si grande,
 Vous pouvez déjà voir comme elle m'appréhende,
 Combien en me perdant elle espère gagner,
 Parce qu'elle prévoit que je saurai régner.

Prusias. Je règne donc, ingrat ! puisque tu me l'ordonnes ;
 Choisis, ou Laodice, ou mes quatre couronnes :
 Ton roi fait ce partage entre ton frère et toi ;
 Je ne suis plus ton père, obéis à ton roi.

Nicomède. Si vous étiez aussi le roi de Laodice,
 Pour l'offrir à mon choix avec quelque justice,
 Je vous demanderais le loisir d'y penser :
 Mais enfin pour vous plaire, et ne pas l'offenser,
 J'obéirai, seigneur, sans répliques frivoles,
 A vos intentions, et non à vos paroles.
 A ce frère si cher transportez tous mes droits,
 Et laissez Laodice en liberté du choix.
 Voilà quel est le mien.

Prusias. Quelle bassesse d'âme !
 Quelle fureur t'aveugle en faveur d'une femme !
 Tu la préfères, lâche ! à ces prix glorieux
 Que ta valeur unit au bien de tes aïeux !
 Après cette infamie es-tu digne de vivre ?

Nicomède. Je crois que votre exemple est glorieux à suivre :
 Ne préférez-vous pas une femme à ce fils
 Par qui tous ces États aux vôtres sont unis ?

Prusias. Me vois-tu renoncer pour elle au diadème ?

Nicomède. Me voyez-vous pour l'autre y renoncer moi-même ?
 Que cédé-je à mon frère en cédant vos États ?
 Ai-je droit d'y prétendre avant votre trépas ?
 Pardonnez-moi ce mot, il est fâcheux à dire :
 Mais un monarque enfin comme un autre homme expire ;

(1) Ce morceau sublime, jeté dans cette comédie, fait voir combien le reste est petit. Il n'y a peut-être rien de plus beau dans les meilleures pièces de Corneille. Ce vrai sublime fait voir combien l'ampoulé doit déplaire aux esprits bien faits. Il n'y a pas un mot dans ces quatre vers qui ne soit simple et noble ; rien de trop ni de trop peu ; l'idée est grande, vraie, bien

placée, bien exprimée. Je ne connais point, dans les anciens, de passage qui l'emporte sur celui-ci. Il fallait que toute la pièce fût sur ce ton héroïque. Je ne veux pas dire que tout doive tendre au sublime, car alors il n'y en aurait point ; mais tout doit être noble. Nicomède insulte ici un peu son père ; mais Prusias le mérite (V.)

Et vos peuples alors, ayant besoin d'un roi,
 Voudront choisir peut-être entre ce prince et moi.
 Seigneur, nous n'avons pas si grande ressemblance,
 Qu'il faille de bons yeux pour y voir différence?
 Et ce vieux droit d'aînesse est souvent si puissant,
 Que pour remplir un trône il rappelle un absent.
 Que si leurs sentiments se règlent sur les vôtres,
 Sous le joug de vos lois j'en ai bien rangé d'autres ;
 Et, dussent vos Romains en être encor jaloux,
 Je serai bien pour moi ce que j'ai fait pour vous.

Prusias. J'y donnerai bon ordre.

Nicomède. Oui, si leur artifice
 De votre sang par vous se fait un sacrifice ;
 Autrement vos États à ce prince livrés
 Ne seront en ses mains qu'autant que vous vivrez.
 Ce n'est point en secret que je vous le déclare ;
 Je le dis à lui-même, afin qu'il s'y prépare :
 Le voilà qui m'entend.

Prusias. Va, sans verser mon sang,
 Je saurai bien, ingrat ! l'assurer en ce rang ;
 Et demain...

SCÈNE IV.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ATTALE, FLAMINIUS, ARASPE, GARDES.

Flaminius. Si pour moi vous êtes en colère,
 Seigneur, je n'ai reçu qu'une offense légère :
 Le sénat en effet pourra s'en indigner ;
 Mais j'ai quelques amis qui sauront le gagner.

Prusias. Je lui ferai raison ; et dès demain Attale
 Recevra de ma main la puissance royale :
 Je le fais roi de Pont, et mon seul héritier.
 Et quant à ce rebelle, à ce courage fier,
 Rome entre vous et lui jugera de l'outrage :
 Je veux qu'au lieu d'Attale il lui serve d'otage ;
 Et pour l'y mieux conduire, il vous sera donné,
 Sitôt qu'il aura vu son frère couronné.

Nicomède. Vous m'envoîrez à Rome !

Prusias. On l'y fera justice.

Va, va lui demander la reine Laodice.

Nicomède. J'irai, j'irai, seigneur, vous le voulez ainsi ;
Et j'y serai plus roi que vous n'êtes ici.

Flaminius. Rome sait vos hauts faits, et déjà vous adore.

Nicomède. Tout beau, Flaminius ! je n'y suis pas encore :
La route en est mal sûre, à tout considérer ;
Et qui m'y conduira pourrait bien s'égarer.

Prusias. Qu'on le remène, Araspe ; et redoublez sa garde.

A Attale. Toi, rends grâces à Rome, et sans cesse regarde
Que, comme son pouvoir est la source du tien,
En perdant son appui tu ne seras plus rien.
Vous, seigneur, excusez si, me trouvant en peine
De quelques déplaisirs que m'a fait voir la reine,
Je vais l'en consoler, et vous laisse avec lui.
Attale, encore un coup, rends grâce à ton appui.

SCÈNE V.

FLAMINIUS, ATTALE.

Attale. Seigneur, que vous dirai-je après des avantages
Qui sont même trop grands pour les plus grands courages ?
Vous n'avez point de borne, et votre affection
Passe votre promesse et mon ambition.
Je l'avouerai pourtant, le trône de mon père
Ne fait pas le bonheur que plus je considère :
Ce qui touche mon cœur, ce qui charme mes sens,
C'est Laodice acquise à mes vœux innocents.
La qualité de roi qui me rend digne d'elle...

Flaminius. Ne rendra pas son cœur à vos vœux moins rebelle.

Attale. Seigneur, l'occasion fait un cœur différent.
D'ailleurs, c'est l'ordre exprès de son père mourant ;
Et par son propre aveu la reine d'Arménie
Est due à l'héritier du roi de Bithynie.

Flaminius. Ce n'est pas loi pour elle ; et, reine comme elle est,
Cet ordre, à bien parler, n'est que ce qui lui plaît.
Aimerait-elle en vous l'éclat d'un diadème
Qu'on vous donne aux dépens d'un grand prince qu'elle aime ;
En vous qui la privez d'un si cher protecteur ;

En vous qui de sa chute êtes l'unique auteur ?

Attale. Co prince hors d'ici, seigneur, que fera-t-elle ?
Qui contre Rome et nous soutiendra sa querelle ?
Car j'ose me promettre encor votre secours.

Flaminius. Les choses quelquefois prennent un autre cours ;
Pour ne vous point flatter, je n'en veux pas répondre.

Attale. Ce serait bien, seigneur, de tout bien me confondre,
Et je serais moins roi qu'un objet de pitié
Si le bandeau royal m'ôtait votre amitié.
Mais je m'alarme trop, et Rome est plus égale :
N'en avez-vous pas l'ordre ?

Flaminius. Oui, pour le prince Attale,

Pour un homme en son sein nourri dès le berceau ;
Mais pour le roi de Pont il faut ordre nouveau.

Attale. Il faut ordre nouveau ! Quoi ! se pourrait-il faire
Qu'à l'œuvre de ses mains Rome devint contraire ;
Que ma grandeur naissante y fit quelques jaloux ?

Flaminius. Que présumez-vous, prince ? et que me dites-vous ?

Attale. Vous-même dites-moi comme il faut que j'explique
Cette inégalité de votre république.

Flaminius. Je vais vous l'expliquer, et veux bien vous guérir
D'une erreur dangereuse où vous semblez courir.
Rome, qui vous servait auprès de Laodice,
Pour vous donner son trône eût fait une injustice ;
Son amitié pour vous lui faisait cette loi :
Mais par d'autres moyens elle vous a fait roi :
Et le soin de sa gloire à présent la dispense
De se porter pour vous à cette violence.
Laissez donc cette reine en pleine liberté,
Et tournez vos désirs de quelque autre côté,
Rome de votre hymen prendra soin elle-même.

Attale. Mais s'il arrive enfin que Laodice m'aime ?

Flaminius. Ce serait mettre encor Rome dans le hasard
Que l'on crût artifice ou force de sa part ;
Cet hymen jetterait une ombre sur sa gloire.
Prince, n'y pensez plus, si vous m'en pouvez croire.
Ou, si de mes conseils vous faites peu d'état,
N'y pensez plus du moins sans l'aveu du sénat.

Attale. A voir quelle froideur à tant d'amour succède,

Rome ne m'aime pas ; elle hait Nicomède :
Et lorsqu'à mes désirs elle a feint d'applaudir,
Elle a voulu le perdre, et non pas m'agrandir.

Flaminius. Pour ne vous faire pas de réponse trop rude
Sur ce beau coup d'essai de votre ingratitude,
Suivez votre caprice, offensez vos amis ;
Vous êtes souverain, et tout vous est permis :
Mais puisque enfin ce jour vous doit faire connaître
Que Rome vous a fait ce que vous allez être,
Que perdant son appui, vous ne serez plus rien,
Que le roi vous l'a dit, souvenez-vous-en bien.

SCÈNE VI.

ATTALE.

Attale, était-ce ainsi que régnaient tes ancêtres ?
Veux-tu le nom de roi pour avoir tant de maîtres !
Ah ! ce titre à ce prix déjà m'est importun :
S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un.
Le ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir qu'aux Romains il serve de victime.
Montrons-leur hautement que nous avons des yeux,
Et d'un si rude joug affranchissons ces lieux.
Puisqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique,
Que leur vaine amitié cède à leur politique,
Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux,
Et comme ils font pour eux, faisons aussi pour nous.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARSINOË, ATTALE.

Arsinoë. J'ai prévu ce tumulte, et n'en vois rien à craindre :
Comme un moment l'allume, un moment peut l'éteindre,
Et, si l'obscurité laisse croître ce bruit,

Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.
 Je me fâche bien moins qu'un peuple se mutine,
 Que de voir que ton cœur dans son désir s'obstine ;
 Le trône, et non la reine, avait dû te charmer :
 Tu vas régner sans elle ; à quel propos l'aimer ?
 Porte, porte ce cœur à de plus douces chaînes.
 Puisque te voilà roi, l'Asie a d'autres reines,
 Qui, loin de te donner des rigueurs à souffrir,
 T'épargneront bientôt la peine de t'offrir.

Attale. Mais, madame...

Arsinoé. Eh bien ! soit, je veux qu'elle se rende :
 Prévois-tu les malheurs qu'ensuite j'appréhende ?
 Sitôt que d'Arménie elle t'aura fait roi,
 Elle t'engagera dans sa haine pour moi.
 Qu'est-ce qu'en sa fureur une femme n'essaie ?

Attale. Que de fausses raisons pour me cacher la vraie !
 Rome, qui n'aime pas à voir un puissant roi,
 L'a craint en Nicomède, et le craindrait en moi.
 Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une reine,
 Si je ne veux déplaire à notre souveraine ;
 Et puisque la fâcher ce serait me trahir,
 Afin qu'elle me souffre, il vaut mieux obéir.
 Je sais par quels moyens sa sagesse profonde
 S'achemine à grands pas à l'empire du monde.
 Aussitôt qu'un État devient un peu trop grand,
 Sa chute doit guérir l'ombrage qu'elle en prend.
 C'est blesser les Romains que faire une conquête,
 Que mettre trop de bras sous une seule tête ;
 Et leur guerre est trop juste après cet attentat
 Que fait sur leur grandeur un tel crime d'État.
 Eux, qui pour gouverner sont les premiers des hommes,
 Veulent que sous leur ordre on soit ce que nous sommes,
 Veulent sur tous les rois un si haut ascendant
 Que leur empire seul demeure indépendant.
 Je les connais, madame, et j'ai vu cet ombrage
 Détruire Antiochus, et renverser Carthage.
 De peur de choir comme eux, je veux bien m'abaisser,
 Et cède à des raisons que je ne puis forcer.
 D'autant plus justement mon impuissance y cède,

Que je vois qu'en leurs mains on livre Nicomède.
 Un si grand ennemi leur répond de ma foi ;
 C'est un lion tout prêt à déchaîner sur moi.

Arsinoé. C'est de quoi je voulais vous faire confiance :
 Mais vous me ravissez d'avoir cette prudence.
 Le temps pourra changer ; cependant prenez soin
 D'assurer des jaloux dont vous avez besoin.

SCÈNE II.

FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE.

Flaminius. Madame, voyez donc si vous serez capable
 De rendre en ce moment le peuple raisonnable.
 Le mal croît ; il est temps d'agir de votre part,
 Ou, quand vous le voudrez, vous le voudrez trop tard.
 Ne vous figurez plus que ce soit le confondre
 Que de le laisser faire, et ne lui point répondre.
 Rome autrefois a vu de ces émotions,
 Sans embrasser jamais vos résolutions.
 Quand il fallait calmer toute une populace,
 Le sénat n'épargnait promesse ni menace,
 Et rappelait par là son escadron mutin
 Et du mont Quirial et du mont Aventin,
 Dont il l'aurait vu faire une horrible descente,
 S'il eût traité longtemps sa fureur d'impuissante,
 Et l'eût abandonnée à sa confusion,
 Comme vous semblez faire en cette occasion.

Arsinoé. Après ce grand exemple en vain on délibère :
 Ce qu'a fait le sénat montre ce qu'il faut faire ;
 Et le roi... Mais il vient.

SCÈNE III.

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE.

Prusias. Je ne puis plus douter,
 Seigneur, d'où vient le mal que je vois éclater :
 Ces mutins ont pour chefs les gens de Laodice.

Flaminius. J'en avais soupçonné déjà son artifice.

Attale. Ainsi votre tendresse et vos soins sont payés !

Flaminius. Seigneur, il faut agir ; et, si vous m'en croyez...

SCÈNE IV.

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

Cléone. Tout est perdu, madame, à moins d'un prompt remède :
 Tout le peuple à grands cris demande Nicomède ;
 Il commence lui-même à se faire raison,
 Et vient de déchirer Métrobate et Zénon.

Arsinoé. Il n'est donc plus à craindre, il a pris ses victimes :
 Sa fureur sur leur sang va consumer ses crimes ;
 Elle s'applaudira de cet illustre effet,
 Et croira Nicomède amplement satisfait.

Flaminius. Si ce désordre était sans chefs et sans conduite,
 Je voudrais, comme vous, en craindre moins la suite ;
 Le peuple par leur mort pourrait s'être adouci ;
 Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi :
 Il suit toujours son but jusqu'à ce qu'il l'emporte ;
 Le premier sang versé rend sa fureur plus forte ;
 Il l'amorce, il l'acharne, il en éteint l'horreur,
 Et ne lui laisse plus ni pitié ni terreur

SCÈNE V.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE, ABASPE.

Abaspe. Seigneur, de tous côtés le peuple vient en foule ;
 De moment en moment votre garde s'écoule ;
 Et, suivant les discours qu'ici même j'entends,
 Je n'en puis plus répondre.

Prusias. Allons, allons le rendre,
 Ce précieux objet d'une amitié si tendre.
 Obéissons, madame, à ce peuple sans foi,
 Qui, las de m'obéir, en veut faire son roi ;
 Et du haut d'un balcon, pour calmer la tempête,
 Sur ses nouveaux sujets faisons voler sa tête.

Attale. Ah ! seigneur !

Prusias. C'est ainsi qu'il lui sera rendu :

A qui le cherche ainsi, c'est ainsi qu'il est dû.

Attale. Ah ! seigneur, c'est tout perdre et livrer à sa rage
Tout ce qui de plus près touche votre courage ;
Et j'ose dire ici que votre majesté
Aura peine elle-même à trouver sûreté.

Prusias. Il faut donc se résoudre à tout ce qu'il m'ordonne,
Lui rendre Nicomède avec ma couronne :
Je n'ai point d'autre choix ; et, s'il est le plus fort,
Je dois à son idole ou mon sceptre ou la mort.

Flaminius. Seigneur, quand ce dessein aurait quelque justice,
Est-ce à vous d'ordonner que ce prince périsse ?
Quel pouvoir sur ses jours vous demeure permis ?
C'est l'otage de Rome, et non plus votre fils :
Je dois m'en souvenir quand son père l'oublie.
C'est attenter sur nous qu'ordonner de sa vie ;
J'en dois compte au sénat, et n'y puis consentir.
Ma galère est au port toute prête à partir ;
Le palais y répond par la porte secrète :
Si vous le voulez perdre, agréez ma retraite ;
Souffrez que mon départ fasse connaître à tous
Que Rome a des conseils plus justes et plus doux ;
Et ne l'exposez pas à ce honteux outrage
De voir à ses yeux même immoler son otage.

Arsinoé. Me croirez-vous, seigneur, et puis-je m'expliquer ?

Prusias. Ah ! rien de votre part ne saurait me choquer ;
Parlez.

Arsinoé. Le ciel m'inspire un dessein dont j'espère
Et satisfaire Rome et ne vous pas déplaire.
S'il est prêt à partir, il peut en ce moment
Enlever avec lui son otage aisément :
Cette porte secrète ici nous favorise.
Mais, pour faciliter d'autant mieux l'entreprise,
Montrez-vous à ce peuple, et, flattant son courroux,
Amusez-le du moins à débattre avec vous ;
Faites-lui perdre temps, tandis qu'en assurance
La galère s'éloigne avec son espérance.
S'il force le palais, et ne l'y trouve plus,
Vous ferez comme lui le surpris, le confus ;
Vous accuserez Rome, et promettrez vengeance

Sur quiconque sera de son intelligence.
 Vous enverrez après, sitôt qu'il sera jour,
 Et vous lui donnerez l'espoir d'un prompt retour,
 Où mille empêchements que vous ferez vous-même
 Pourront de toutes parts aider au stratagème.
 Quelque aveugle transport qu'il témoigne aujourd'hui,
 Il n'attentera rien tant qu'il craindra pour lui,
 Tant qu'il présumera son effort inutile.
 Ici la délivrance en paraît trop facile :
 Et s'il l'obtient, seigneur, il faut fuir vous et moi :
 S'il le voit à sa tête, il en fera son roi ;
 Vous le jugez vous-même.

Prusias. Ah ! j'avouerai, madame,
 Que le ciel a versé ce conseil dans votre âme.
 Seigneur, se peut-il voir rien de mieux concerté ?

Flaminius. Il vous assure et vie, et gloire, et liberté ;
 Et vous avez d'ailleurs Laodice en otage :
 Mais qui perd temps ici perd tout son avantage.

Prusias. Il n'en faut donc plus perdre ; allons-y de ce pas.

Arsinoé. Ne prenez avec vous qu'Araspe et trois soldats :
 Peut-être un plus grand nombre aurait quelque infidèle.
 J'irai chez Laodice, et m'assurerai d'elle.
 Attale, où courez-vous ?

Attale. Je vais de mon côté
 De ce peuple mutin amuser la fierté,
 A votre stratagème en ajouter quelque autre.

Arsinoé. Songez que ce n'est qu'un que mon sort et le vôtre,
 Que vos seuls intérêts me mettent en danger.

Attale. Je vais périr, madame, ou vous en dégager.

Arsinoé. Allez donc. J'aperçois la reine d'Arménie.

SCÈNE VI.

ARSINOÉ, LAODICE, CLÉONE.

Arsinoé. La cause de nos maux doit-elle être impunie ?

Laodice. Non, madame ; et, pour peu qu'elle ait d'ambition,
 Je vous réponds déjà de sa punition.

Arsinoé. Vous qui savez son crime, ordonnez de sa peine.

Laodice. Un peu d'abaissement suffit pour une reine :
C'est déjà trop de voir son dessein avorté.

Arstnoé. Dites, pour châtement de sa témérité,
Qu'il lui faudrait du front tirer le diadème.

Laodice. Parmi les généreux il n'en va pas de même :
Ils savent oublier quand ils ont le dessus,
Et ne veulent que voir leurs ennemis confus.

Arstnoé. Ainsi qui peut vous croire aisément se contente.

Laodice. Le ciel ne m'a pas fait l'âme plus violente.

Arstnoé. Soulever des sujets contre leur souverain,
Leur mettre à tous le fer et la flamme en la main,
Jusque dans le palais pousser leur insolence,
Vous appelez cela fort peu de violence ?

Laodice. Nous nous entendons mal, madame ; et, je le voi,
Ce que je dis pour vous, vous l'expliquez pour moi.
Je suis hors de souci pour ce qui me regarde ;
Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma garde,
Pour ne hasarder pas en vous la majesté
Au manque de respect d'un grand peuple irrité.
Faites venir le roi, rappelez votre Attale :
Que je conserve en eux la dignité royale :
Ce peuple en sa fureur peut les connaître mal.

Arstnoé. Peut-on voir un orgueil à votre orgueil égal !
Vous par qui seule ici tout ce désordre arrive ;
Vous, qui dans ce palais vous voyez ma captive ;
Vous, qui me répondrez au prix de votre sang
De tout ce qu'un tel crime attente sur mon rang,
Vous me parlez encore avec la même audace
Que si j'avais besoin de vous demander grâce !

Laodice. Vous obstiner, madame, à me parler ainsi,
C'est ne vouloir pas voir que je commande ici,
Que, quand il me plaira, vous serez ma victime.
Et ne m'imputez point ce grand désordre à crime :
Votre peuple est coupable, et dans tous vos sujets
Ces cris séditieux sont autant de forfaits ;
Mais pour moi, qui suis reine, et qui, dans nos querellos,
Pour triompher de vous, vous ai fait ces rebelles,
Par le droit de la guerre il fut toujours permis
D'allumer la révolte entre ses ennemis :

M'enlever mon époux, c'est vous faire, la mienne.

Arsinoé. Je la suis donc, madame ; et, quoi qu'il en advienne,
Si ce peuple une fois enfonce le palais,
C'est fait de votre vie, et je vous le promets.

Laodice. Vous tiendrez mal parole, ou bientôt sur ma tombe
Tout le sang de vos rois servira d'hécatombe.
Mais avez-vous encor parmi votre maison
Quelque autre Métrobate, ou quelque autre Zénon ?
N'appréhendez-vous point que tous vos domestiques
Ne soient déjà gagnés par mes sourdes pratiques ?
En savez-vous quelqu'un si prêt à se trahir,
Si las de voir le jour, que de vous obéir ?
Je ne veux point régner sur votre Bithynie :
Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie ;
Et, pour voir tout d'un coup vos malheurs terminés,
Rendez-moi cet époux qu'en vain vous retenez.

Arsinoé. Sur le chemin de Rome il vous faut l'aller prendre ;
Flaminius l'y mène, et pourra vous le rendre ;
Mais hâtez-vous, de grâce, et faites bien ramer,
Car déjà sa galère a pris le large en mer.

Laodice. Ah ! si je le croyais !...

Arsinoé. N'en doutez point, madame.

Laodice. Fuyez donc les fureurs qui saisissent mon âme :
Après le coup fatal de cette indignité,
Je n'ai plus ni respect ni générosité.
Mais plutôt demeurez pour me servir d'otage
Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage.
J'irai jusque dans Rome en briser les liens,
Avec tous vos sujets, avecque tous les miens ;
Aussi bien Annibal nommait une folie
De présumer la vaincre ailleurs qu'en Italie.
Je veux qu'elle me voie au cœur de ses États
Soutenir ma fureur d'un million de bras ;
Et sous mon désespoir rangeant sa tyrannie...

Arsinoé. Vous voulez donc enfin régner en Bithynie ?
Et, dans cette fureur qui vous trouble aujourd'hui,
Le roi pourra souffrir que vous régniez pour lui ?

Laodice. J'y régnerai, madame, et sans lui faire injure.
Puisque le roi veut bien n'être roi qu'en peinture,

Que lui doit importer qui donne ici la loi,
Et qui règne pour lui des Romains ou de moi?
Mais un second otage entre mes mains se jette.

SCÈNE VII.

ARSINOË, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

Arsinoë. Attale, avez-vous su comme ils ont fait retraite?

Attale. Ah ! madame !

Arsinoë. Parlez.

Attale. Tous les dieux irrités
Dans les derniers malheurs nous ont précipités.
Le prince est échappé.

Laodice. Ne craignez plus, madame :
La générosité déjà rentre en mon âme.

Arsinoë. Attale, prenez-vous plaisir à m'alarmer ?

Attale. Ne vous flattez point tant que de le présumer.
Le malheureux Araspe, avec sa faible escorte,
L'avait déjà conduit à cette fausse porte ;
L'ambassadeur de Rome était déjà passé,
Quand, dans le sein d'Araspe, un poignard enfoncé
Le jette aux pieds du prince. Il s'écrie ; et sa suite,
De peur d'un pareil sort prend aussitôt la fuite.

Arsinoë. Et qui dans cette porte a pu le poignarder ?

Attale. Dix ou douze soldats qui semblaient la garder.
Et ce prince...

Arsinoë. Ah ! mon fils ! qu'il est partout de traîtres !
Qu'il est peu de sujets fidèles à leurs maîtres !
Mais de qui savez-vous un désastre si grand ?

Attale. Des compagnons d'Araspe, et d'Araspe mourant.
Mais écoutez encor ce qui me désespère.
J'ai couru me ranger auprès du roi mon père ;
Il n'en était plus temps : ce monarque étonné
A ses frayeurs déjà s'était abandonné,
Avait pris un esquif pour tâcher de rejoindre
Ce Romain dont l'effroi peut-être n'est pas moindre.

SCÈNE VIII.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOË, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

Prusias. Non, non, nous revenons l'un sans l'autre en ces lieux
Défendre votre gloire, ou mourir à vos yeux.

Arsinoë. Mourons, mourons, seigneur, et dérobons nos vies
A l'absolu pouvoir des fureurs ennemies ;
N'attendons pas leur ordre, et montrons-nous jaloux
De l'honneur qu'ils auraient à disposer de nous.

Laodice. Ce désespoir, madame, offense un si grand homme
Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome :
Vous devez le connaître ; et, puisqu'il a ma foi,
Vous devez présumer qu'il est digne de moi.
Je le désavouerais s'il n'était magnanime,
S'il manquait à remplir l'effort de mon estime,
S'il ne faisait paraître un cœur toujours égal.
Mais le voici ; voyez si je le connais mal.

SCÈNE IX.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARSINOË, LAODICE, FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

Nicomède. Tout est calme, seigneur ; un moment de ma vue
A soudain apaisé la populace émue.

Prusias. Quoi ! me viens-tu braver jusque dans mon palais,
Rebelle ?

Nicomède. C'est un nom que je n'aurai jamais.
Je ne viens point ici montrer à votre haine
Un captif insolent d'avoir brisé sa chaîne ;
Je viens en bon sujet vous rendre le repos,
Que d'autres intérêts troublaient mal à propos.
Non que je veuille à Rome imputer quelque crime :
Du grand art de régner elle suit la maxime ;
Et son ambassadeur ne fait que son devoir
Quand il veut entre nous partager le pouvoir.
Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne ;
Rendez-moi votre amour, afin qu'elle vous craigne ;
Pardonnez à ce peuple un peu trop de chaleur

Qu'à sa compassion a donné mon malheur ;
 Pardonnez un forfait qu'il a cru nécessaire,
 Et qui ne produira qu'un effet salutaire.
 Faites-lui grâce aussi, madame, et permettez
 Que jusques au tombeau j'adore vos bontés.
 Je sais par quel motif vous m'êtes si contraire :
 Votre amour maternel veut voir régner mon frère ;
 Et je contribuerai moi-même à ce dessein,
 Si vous pouvez souffrir qu'il soit roi de ma main.
 Oui, l'Asie à mon bras offre encor des conquêtes,
 Et pour l'en couronner mes mains sont toutes prêtes.
 Commandez seulement ; choisissez en quels lieux ;
 Et j'en apporterai la couronne à vos yeux.

Arstnoé. Seigneur, faut-il si loin pousser votre victoire,
 Et qu'ayant en vos mains et mes jours et ma gloire,
 La haute ambition d'un si puissant vainqueur
 Veuille encor triompher jusque dedans mon cœur ?
 Contre tant de vertu je ne puis le défendre ;
 Il est impatient lui-même de se rendre.
 Joignez cette conquête à trois sceptres conquis,
 Et je croirai gagner en vous un second fils.

Prusias. Je me rends donc aussi, madame ; et je veux croire
 Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire.
 Mais, parmi les douceurs qu'enfin nous recevons,
 Faites-nous savoir, prince, à qui nous vous devons.

Nicomède. L'auteur d'un si grand coup m'a caché son visage ;
 Mais il m'a demandé mon diamant pour gage ¹,
 Et me le doit ici rapporter dès demain.

Attale. Le voulez-vous, seigneur, reprendre de ma main ?

Nicomède. Ah ! laissez-moi toujours à cette digne marque
 Reconnaître en mon sang un vrai sang de monarque.
 Ce n'est plus des Romains l'esclave ambitieux,
 C'est le libérateur d'un sang si précieux.

(1) Attale paraît ici bien prudent, et Nicomède bien peu curieux ; mais, si ce moyen n'est pas digne de la tragédie, la situation n'en est pas moins belle : il paraît seulement bien injuste et bien odieux qu'Attale ait assassiné un officier du roi son père, qui faisait son devoir : ne pouvait-il pas faire une belle action sans la souiller par cette horreur ? A l'égard du diamant, je ne sais si Boileau, qui blâmait tant l'anneau royal dans Astrate, était content du diamant de Nicomède.

Mon frère, avec mes fers vous en brisez bien d'autres,
Ceux du roi, de la reine, et les siens et les vôtres.
Mais pourquoi vous cacher en sauvant tout l'État?

Attale. Pour voir votre vertu dans son plus haut éclat ;
Pour la voir seule agir contre notre injustice,
Sans la préoccuper par ce faible service ;
Et me venger enfin ou sur vous ou sur moi,
Si j'eusse mal jugé de tout ce que je voi.
Mais, madame...

Arsinoé. Il suffit, voilà le stratagème

Que vous m'aviez promis pour moi contre moi-même.

A Nicomède. Et j'ai l'esprit, seigneur, d'autant plus satisfait,
Que mon sang rompt le cours du mal que j'avais fait.

Nicomède, à Flaminius.

Seigneur, à découvert, toute âme généreuse
D'avoir votre amitié doit se tenir heureuse ;
Mais nous n'en voulons plus avec ces dures lois
Qu'elle jette toujours sur la tête des rois :
Nous vous la demandons hors de la servitude ;
Ou le nom d'ennemis nous semblera moins rude.

Flaminius, à Nicomède.

C'est de quoi le sénat pourra délibérer :
Mais cependant pour lui j'ose vous assurer,
Prince, qu'à ce défaut vous aurez son estime,
Telle que doit l'attendre un cœur si magnanime ;
Et qu'il croira se faire un illustre ennemi,
S'il ne vous reçoit pas pour généreux ami.

Prusias. Nous autres, réunis sous de meilleurs auspices,
Préparons à demain de justes sacrifices ;
Et demandons aux dieux, nos dignes souverains,
Pour comble de bonheur l'amitié des Romains¹.

(1) *Nicomède* est dans le goût de *Don Sanche d'Aragon*. Les Espagnols, comme on l'a déjà dit, sont les inventeurs de ce genre, qui est une espèce de comédie héroïque. Ce n'est ni la terreur ni la pitié de la vraie tragédie ; ce sont des aventures extraordinaires, des bravades, des sentiments généreux, et une intrigue dont le dénouement heureux ne coûte ni de sang aux personnages, ni de larmes aux spectateurs. L'art dramatique est une imitation de la nature, comme l'art de peindre. Il y a des sujets de peintures sublimes, il y en a de simples ; la vie commune, la

vio champêtre, les paysages, les grotesques même, entrent dans cet art : Raphaël a peint les horreurs de la mort, et les noces de Psyché. C'est ainsi que dans l'art dramatique on a la pastorale, la farce, la comédie, la tragédie, plus ou moins héroïque, plus ou moins terrible, plus ou moins attendrissante. Lorsqu'on rejoua, en 1756, *Nicomède*, oublié pendant plus de quatre-vingts ans, les comédiens du roi ne l'annoncèrent que sous le titre de tragi-comédie. Cette pièce est peut-être une des plus fortes preuves du génie de Corneille ; et je ne suis pas étonné de l'affection qu'il avait pour elle. Ce genre est non-seulement le moins théâtral de tous, mais le plus difficile à traiter. Il n'a point

cette magie qui transporte l'âme, comme le dit si bien Horace :

*Ille per extantum funem mihi posse videtur
Ire poeta, meum qui pectus inauiter angit,
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet
Ut magus, et modo me Thebis, modo ponit Athenis.*

Ce genre de tragédie ne se soutenant point par un sujet pathétique, par de grands tableaux, par les fureurs des passions, l'auteur ne peut qu'exciter un sentiment d'admiration pour le héros de la pièce. L'admiration n'émeut guère l'âme, ne la trouble point : c'est de tous les sentiments celui qui se refroidit le plus tôt. Le caractère de Nicomède avec une intrigue terrible, telle que celle de *Rodogune*, eût été un chef-d'œuvre. (V.)

FRAGMENT

DE LA TRAGÉDIE D'ŒDIPE.

INDIGNATION DE THÉSÉE CONTRE LA FATALITÉ.

Jocaste. Eh bien! soyez mon fils, puisque vous voulez l'être ;
Mais donnez-moi la marque où je le dois connaître.
Êtes-vous l'assassin et d'un père et d'un roi ?

Thésée. Ah! madame! ce mot me fait pâlir d'effroi.

Jocaste. C'était là de mon fils la noire destinée ;
Sa vie, à ces forfaits par le ciel condamnée,
N'a pu se dégager de cet astre ennemi,
Ni de son ascendant s'échapper à demi.
Si ce fils vit encore, il a tué son père ;
C'en est l'indubitable et le seul caractère ;
Et le ciel, qui prit soin de nous en avertir,
L'a dit trop hautement pour se voir démentir.
Sa mort seule pouvait le dérober au crime.
Prince, renoncez donc à toute votre estime ;
Dites que vos vertus sont crimes déguisés ;
Recevez tout le sort que vous vous imposez.

Thésée. Quoi! la nécessité des vertus et des vices⁽¹⁾
D'un astre impérieux doit suivre les caprices,
Et Delphes, malgré nous, conduit nos actions
Au plus bizarre effet de ses prédictions!
L'âme est donc tout esclave : une loi souveraine
Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne ;
Et nous ne recevons ni crainte ni désir
De cette liberté qui n'a rien à choisir,
Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
Vertueux sans mérite, et vicieux sans crime.
Qu'on massacre les rois, qu'on brise les autels,
C'est la faute des dieux, et non pas des mortels :
De toute la vertu sur la terre épandue,

(1) Ce morceau contribua beaucoup au succès de la pièce. Les disputes sur le libre arbitre agitaient alors les esprits. Cette tirade de Thésée, belle par elle-même, acquit un nouveau prix par les querelles du temps; et plus d'un amateur la sait encore par cœur. Il y a dans ce beau morceau quelques expressions impropres et vicieuses. (V.)

Tout le prix à ces dieux, toute la gloire est due ;
 Ils agissent en nous quand nous pensons agir ;
 Alors qu'on délibère on ne fait qu'obéir ;
 Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
 Que suivant que d'en haut leur bras la précipite.
 D'un tel aveuglement daignez me dispenser.
 Le ciel, juste à punir, juste à récompenser,
 Pour rendre aux actions leur peine ou leur salaire,
 Doit nous offrir son aide, et puis nous laisser faire.
 N'enfonçons toutefois ni votre œil ni le mien
 Dans ce profond abîme où nous ne voyons rien :
 Delphes a pu vous faire une fausse réponse ;
 L'argent put inspirer la voix qui les prononce ;
 Cet organe des dieux peut se laisser gagner
 A ceux que ma naissance éloignait de régner ;
 Et par tous les climats on n'a que trop d'exemples
 Qu'il est ainsi qu'ailleurs des méchants dans les temples.
 Du moins puis-je assurer que dans tous mes combats
 Je n'ai jamais souffert de seconds que mon bras ;
 Que je n'ai jamais vu ces lieux de la Phocide
 Où fut par des brigands commis ce parricide ;
 Que la fatalité des plus pressants malheurs
 Ne m'aurait pu réduire à suivre des voleurs ;
 Que j'en ai trop puni pour en croître le nombre...

Jocaste. Mais Laïus a parlé, vous en avez vu l'ombre ;
 De l'oracle avec elle on voit tant de rapport,
 Qu'on ne peut qu'à ce fils en imputer la mort ;
 Et c'est le dire assez qu'ordonner qu'on efface
 Un grand crime impuni par le sang de sa race.
 Attendons toutefois ce qu'en dira Phorbas ;
 Autre que lui n'a vu ce malheureux trépas ;
 Et de ce témoin seul dépend la connaissance
 Et de ce parricide et de votre naissance.
 Si vous êtes coupable, évitez-en les yeux ;
 Et, de peur d'en rougir, prenez d'autres aïeux.

Thésée. Je le verrai, madame, et sans inquiétude.
 Ma naissance confuse a quelque incertitude ;
 Mais, pour ce parricide, il est plus que certain
 Que ce ne fut jamais un crime de ma main.

PROLOGUE

DE LA TRAGÉDIE DE LA TOISON D'OR,

A L'OCCASION DU MARIAGE DE LOUIS XIV.

PERSONNAGES.

LA FRANCE.
LA VICTOIRE.
MARS.
LA PAIX.

L'HYMÉNÉE.
LA DISCORDE.
L'ENVIE,

L'heureux mariage de Sa Majesté, et la paix qu'il lui a plu donner à ses peuples, ayant été les motifs de la réjouissance publique pour laquelle cette tragédie a été préparée, non-seulement il était juste qu'ils servissent de sujet au prologue qui la précède, mais il était même absolument impossible d'en choisir une plus illustre matière.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ouverture du théâtre fait voir un pays ruiné par les guerres, et terminé dans son enfoncement par une ville qui n'en est pas mieux traitée; ce qui marque le pitoyable état où était la France réduite avant cette faveur du ciel. qu'elle a si longtemps souhaitée, et dont la bonté de son généreux monarque la fait jouir à présent.

LA FRANCE, LA VICTOIRE.

La France. Doux charme des héros, immortelle Victoire,
Ame de leur vaillance, et source de leur gloire,
Vous qu'on fait si volage, et qu'on voit toutefois
Si constante à me suivre, et si ferme en ce choix,
Ne vous offensez pas si j'arrose de larmes
Cette illustre union qu'ont avec vous mes armes,
Et si vos faveurs même obstinent mes soupirs
A pousser vers la Paix mes plus ardents désirs.
Vous faites qu'on m'estime aux deux bouts de la terre;
Vous faites qu'on m'y craint : mais il vous faut la guerre;
Et quand je vois quel prix me coûtent vos lauriers,
J'en vois avec chagrin couronner mes guerriers.

La Victoire. Je ne me repens point, incomparable France,
De vous avoir suivie avec tant de constance;
Je vous prépare encor mêmes attachements :
Mais j'attendais de vous d'autres remerciements.
Vous laissez-vous de moi qui vous comble de gloire,

De moi qui de vos fils assure la mémoire,
Qui fais marcher partout l'effroi devant leurs pas ?

La France. Ah ! Victoire, pour fils n'ai-je que des soldats ?
La gloire qui les couvre, à moi-même funeste,
Sous mes plus beaux succès fait trembler tout le reste ;
Ils ne vont aux combats que pour me protéger,
Et n'en sortent vainqueurs que pour me ravager.
S'ils renversent des murs, s'ils gagnent des batailles,
Ils prennent droit par là de ronger mes entrailles ;
Leur retour me punit de mon trop de bonheur,
Et mes bras triomphants me déchirent le cœur.
A vaincre tant de fois mes forces s'affaiblissent :
L'État est florissant, mais les peuples gémissent ;
Leurs membres décharnés courbent sous mes hauts faits,
Et la gloire du trône accable les sujets.

Voyez autour de moi que de tristes spectacles !
Voilà ce qu'en mon sein enfantent vos miracles.
Quelque encens que je doive à cette fermeté
Qui vous fait en tous lieux marcher à mon côté,
Je me lasse de voir mes villes désolées,
Mes habitants pillés, mes campagnes brûlées.
Mon roi, que vous rendez le plus puissant des rois,
En goûte moins le fruit de ses propres exploits ;
Du même œil dont il voit ses plus nobles conquêtes,
Il voit ce qu'il leur faut sacrifier de têtes ;
De ce glorieux trône où brille sa vertu,
Il tend sa main auguste à son peuple abattu ;
Et, comme à tous moments la commune misère
Rappelle en son grand cœur les tendresses de père,
Ce cœur se laisse vaincre aux vœux que j'ai formés
Pour faire respirer ce que vous opprimez.

La Victoire. France, j'opprime donc ce que je favorise !
A ce nouveau reproche excusez ma surprise :
J'avais cru jusqu'ici qu'à vos seuls ennemis
Ces termes odieux pouvaient être permis,
Qu'eux seuls de ma conduite avaient droit de se plaindre.

La France. Vos dons sont à chérir, mais leur suite est à craindre.
Pour faire deux héros ils font cent malheureux :
Et ce dehors brillant que mon nom reçoit d'eux
M'éclaire à voir les maux qu'à ma gloire il attache,

Le sang dont il m'épuise, et les nerfs qu'il m'arrache.

La Victoire. Je n'ose condamner de si justes ennuis,
 Quand je vois quels malheurs malgré moi je produis ;
 Mais ce dieu dont la main m'a chez vous affermie,
 Vous pardonnera-t-il d'aimer son ennemie ?
 Le voilà qui paraît, c'est lui-même, c'est Mars,
 Qui vous lance du ciel de farouches regards ;
 Il menace, il descend : apaisez sa colère
 Par le prompt désaveu d'un souhait téméraire.

Le ciel s'ouvre, et fait voir Mars en posture menaçante, un pied en l'air, et l'autre porté sur son étoile. Il descend ainsi à un des côtés du théâtre, qu'il traverse en parlant ; et, sitôt qu'il a parlé, il remonte au même lieu dont il est parti.

SCÈNE II.

MARS, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

Mars. France ingrate, tu veux la paix !
 Et pour toute reconnaissance
 D'avoir en tant de lieux étendu ta puissance,
 Tu murmures de mes bienfaits !
 Encore un lustre ou deux, et sous tes destinées,
 Ton État n'aurait eu pour bornes que ton choix ;
 Et tu devais tenir pour assuré présage,
 Voyant toute l'Europe apprendre ton langage,
 Que toute cette Europe allait prendre tes lois
 Tu renonces à cette gloire,
 La Paix a pour toi plus d'appas !
 Et tu dédaignes la Victoire
 Que j'ai de ma main propre attachée à tes pas !
 Vois dans quels fers sous moi la Discorde et l'Envie
 Tiennent cette Paix asservie.
 La Victoire t'a dit comme on peut m'apaiser ;
 J'en veux bien faire encor ta compagne éternelle ;
 Mais sache que je la rappelle,
 Si tu manques d'en bien user.

Avant que de disparaître, ce dieu, en colère contre la France, lui fait voir la Paix, qu'elle demande avec tant d'ardeur, prisonnière dans son palais, entre les mains de la Discorde et de l'Envie, qu'il lui a données pour gardes. Ce palais a pour colonnes des canons, qui ont pour bases des mortiers, et des boulets pour chapiteaux ; le tout accompagné, pour ornement, de trompettes, de tambours, et autres instruments de guerre entrelacés ensemble, et découpés à jour, qui font comme un second rang de colonnes. Le lambris est composé de trophées d'armes, et de tout ce qui peut désigner et embellir la demeure de ce dieu des batailles.

SCÈNE III.

LA PAIX, LA DISCORDE, L'ENVIE, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

La Paix. En vain à tes soupirs il est inexorable ;
 Un dieu plus fort que lui me va rejoindre à toi ;
 Et tu devras bientôt ce succès adorable
 A cette reine incomparable¹
 Dont les soins et l'exemple ont formé ton grand roi.
 Ses tendresses de sœur, ses tendresses de mère,
 Peuvent tout sur un fils, peuvent tout sur un frère.
 Bénis, France, bénis ce pouvoir fortuné ;
 Bénis le choix qu'il fait d'une reine comme elle :
 Cent rois en sortiront, dont la gloire immortelle
 Fera trembler sous toi l'univers étonné,
 Et dans tout l'avenir sur leur front couronné
 Portera l'image fidèle
 De celui qu'elle t'a donné.
 Le blond et pompeux hyménéé
 Prépare en ta faveur l'éclatante journée
 Où sa main doit briser mes fers.
 Ces monstres insolents dont je suis prisonnière,
 Prisonniers à leur tour au fond de leurs enfers,
 Ne pourront mêler d'ombre à sa vive lumière.
 A tes cantons les plus déserts
 Je rendrai leur beauté première ;
 Et dans les doux torrents d'une allégresse entière
 Tu verras s'abîmer tes maux les plus amers.
 Tu vois comme déjà ces deux autres puissances
 Que Mars semblait plonger en d'immortels discords
 Ont, malgré ses fureurs, assemblé sur tes bords
 Les sublimes intelligences
 Qui de leurs grands États meuvent les vastes corps.
 Les surprenantes harmonies
 De ces miraculeux génies
 Savent tout balancer, savent tout soutenir :
 Leur prudence était due à cet illustre ouvrage ;
 Et jamais on n'eût pu fournir
 Aux intérêts divers de la Seine et du Tage,

(1) Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, sœur de Philippe IV.

Ni zelo plus savant en l'art de réunir,
 Ni savoir mieux instruit du commun avantage.
 Par ces organes seuls ces dignes potentats
 Se font eux-mêmes leurs arbitres ;
 Aux conquêtes par eux ils donnent d'autres titres,
 Et des bornes à leurs États.
 Ce dieu même qu'attend ma longue impatience
 N'a droit de m'affranchir que par leur conférence ;
 Sans elle son pouvoir serait mal reconnu.
 Mais enfin je le vois, leur accord me l'envoie.
 France, ouvre ton cœur à la joie ;
 Et vous, monstres, fuyez ; ce grand jour est venu.

L'Hyménée paraît couronné de fleurs, portant en sa main droite un dard semé de lis et de roses, et en la gauche le portrait de la reine peint sur son bouclier.

SCÈNE IV.

L'HYMÉNÉE, LA PAIX, LA DISCORDE, L'ENVIE, LA FRANCE,
 LA VICTOIRE.

La Discorde. En vain tu le veux croire, orgueilleuse captive :
 Pourrions-nous fuir le secours qui t'arrive ?
L'Envie. Pourrions-nous craindre un dieu qui contre nos fureurs
 Ne prend pour armes que des fleurs ?
L'Hyménée. Oui, monstres, oui, craignez cette main vengeres
 Mais craignez encor plus cette grande princesse
 Pour qui je viens allumer mon flambeau :
 Pourriez-vous soutenir les traits de son visage ?
 Fuyez, monstres, à son image ;
 Fuyez ; et que l'enfer, qui fut votre berceau,
 Vous serve à jamais de tombeau.
 Et vous, noirs instruments d'un indigne esclavage,
 Tombez, fers odieux, à ce divin aspect,
 Et, pour lui rendre un prompt hommage,
 Anéantissez-vous de honte ou de respect.

Il présente ce portrait aux yeux de la Discorde et de l'Envie, qui trébuchent aussitôt aux enfers ; et ensuite il le présente aux chaînes qui tiennent la Paix prisonnière, lesquelles tombent et se brisent tout à l'heure.

SCÈNE V.

L'HYMÉNÉE, LA PAIX, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

La France, à la Paix. Adorable souhait des peuples gémissants.

Féconde sûreté des travaux innocents,
 Infatigable appui du pouvoir légitime,
 Qui dissipez le trouble, et détruisez le crime,
 Protectrice des arts, mère des beaux loisirs,
 Est-ce une illusion qui flatte mes désirs?
 Puis-je en croire mes yeux, et dans chaque province
 De votre heureux retour faire bénir mon prince?

La Paix. France, apprends que lui-même il aime à le devoir
 A ces yeux dont tu vois le souverain pouvoir.
 Par un effort d'amour réponds à leurs miracles;
 Fais éclater ta joie en de pompeux spectacles.
 Ton théâtre a souvent d'assez riches couleurs
 Pour n'avoir pas besoin d'emprunter rien ailleurs.
 Ose donc, et fais voir que ta reconnaissance...

La France. De grâce, voyez mieux quelle est mon impuissance.
 Est-il effort humain qui jamais ait tiré
 Des spectacles pompeux d'un sein si déchiré?
 Il faudrait que vos soins par le cours des années...

L'Hyménée. Ces traits divins n'ont pas des forces si bornées.
 Mes roses et mes lis par eux en un moment
 A ces lieux désolés vont servir d'ornement.
 Promets, et tu verras l'effet de ma parole.

La France. J'entreprendrai beaucoup; mais ce qui m'en console,
 C'est que sous votre aveu...

L'Hyménée. Va, n'appréhende rien;
 Nous serons à l'envi nous-mêmes ton soutien.
 Porte sur ton théâtre une chaleur si belle,
 Que des plus heureux temps l'éclat s'y renouvelle:
 Nous en partagerons la gloire et le souci.

La Victoire. Cependant la Victoire est inutile ici;
 Puisque la Paix y règne, il faut qu'elle s'exile.

La Paix. Non, Victoire; avec moi tu n'es pas inutile.
 Si la France en repos n'a plus où t'employer,
 Du moins à ses amis elle peut t'envoyer.
 D'ailleurs mon plus grand calme aime l'inquiétude
 Des combats de prudence, et des combats d'étude;
 Il ouvre un champ plus large à ces guerres d'esprits:
 Tous les peuples sans cesse en disputent le prix;
 Et, comme il fait monter à la plus haute gloire,
 Il est bon que la France ait toujours la Victoire.

Fais-lui donc cette grâce, et prends part comme nous
A ce qu'auront d'heureux des spectacles si doux.

La Victoire. J'y consens, et m'arrête aux rives de la Seine,
Pour rendre un long hommage à l'une et l'autre reine,
Pour y prendre à jamais les ordres de son roi.
Puissé-je en obtenir, pour mon premier emploi,
Ceux d'aller jusqu'aux bouts de ce vaste hémisphère
Arborer les drapeaux de son généreux frère,
D'aller d'un si grand prince, en mille et mille lieux,
Égaler le grand nom au nom de ses aïeux,
Le conduire au delà de leurs fameuses traces,
Faire un appui de Mars du favori des Grâces,
Et sous d'autres climats couronner ses hauts faits
Des lauriers qu'on ceux-ci lui dérobe la Paix !

L'Hyménée. Tu vas voir davantage, et les dieux, qui m'ordonnent
Qu'attendant tes lauriers mes myrthes le couronnent,
Lui vont donner un prix de toute autre valeur
Que ceux que tu promets avec tant de chaleur.
Cette illustre conquête a pour lui plus de charmes
Que celles que tu veux assurer à ses armes;
Et son œil, éclairé par mon sacré flambeau,
Ne voit point de trophée ou si noble ou si beau:
Ainsi, France, à l'envi l'Espagne et l'Angleterre
Aiment à l'enrichir quand tu finis la guerre;
Et la Paix, qui succède à ses tristes efforts,
Te livre par ma main les plus rares trésors.

La Paix. Allons sans plus tarder mettre ordre à tes spectacles;
Et, pour les commencer par de nouveaux miracles,
Toi que rend tout puissant ce chef-d'œuvre des cieux,
Hymen, fais-lui changer la face de ces lieux.

L'Hyménée, seul. Naissez à cet aspect, fontaines, fleurs, bocages;
Chassez de ces débris les funestes images,
Et formez des jardins tels qu'avec quatre mots
Le grand art de Médée en fit naître à Colchos.

Tout le théâtre se change en un jardin magnifique à la vue du portrait de la reine,
que l'Hyménée lui présente.

SERTORIUS

TRAGÉDIE (1662).

PERSONNAGES.

SERTORIUS, général du parti de Marius en Espagne.

PERPENNA, lieutenant de Sertorius.

AUFIDE, tribun de l'armée de Sertorius.

POMPÉE, général du parti de Sylla.

ARISTIE, femme de Pompée.

VIRIATE, reine de Lusitanie, à présent Portugal.

THAMIRE, dame d'honneur de Viriate.

CELSUS, tribun du parti de Pompée.

ARCAS, affranchi d'Aristie, frère d'Aristie.

La scène est à Nertobrige, ville d'Aragon, conquise par Sertorius, à présent Catalayud.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PERPENNA, AUFIDE.

Perpenna. D'où me vient ce désordre, Aufide? et que veut dire
Que mon cœur sur mes vœux garde si peu d'empire?
L'horreur que, malgré moi, me fait la trahison
Contre tout mon espoir révolte ma raison;
Et de cette grandeur sur le crime fondée,
Dont jusqu'à ce moment m'a trop flatté l'idée,
L'image tout affreuse, au point d'exécuter,
Ne trouve plus en moi de bras à lui prêter. .
En vain l'ambition, qui presse mon courage,
D'un faux brillant d'honneur pare son noir ouvrage;
En vain, pour me soumettre à ses lâches efforts,
Mon âme a secoué le joug de cent remords :
Cette âme, d'avec soi tout à coup divisée,
Reprend de ce remords la chaîne mal brisée ;

Et de Sertorius le surprenant bonheur
Arrête une main prête à lui percer le cœur.

Aufide. Quel honteux contre-temps de vertu délicate
S'oppose au beau succès de l'espoir qui vous flatte ?
Et depuis quand, seigneur, la soif du premier rang
Craint-elle de répandre un peu de mauvais sang ?
Avez-vous oublié cette grande maxime,
Que la guerre civile est le règne du crime ;
Et qu'aux lieux où le crime a plein droit de régner,
L'innocence timide est seule à dédaigner ?
L'honneur et la vertu sont des noms ridicules :
Marius ni Carbon n'eurent point de scrupules ;
Jamais Sylla, jamais...

Perpenna. Sylla ni Marius
N'ont jamais épargné le sang de leurs vaincus ;
Tour à tour la victoire, autour d'eux en furie,
A poussé leur courroux jusqu'à la barbarie ;
Tour à tour le carnage et les proscriptions
Ont sacrifié Rome à leurs dissensions :
Mais leurs sanglants discords, qui nous donnent des maîtres,
Ont fait des meurtriers, et n'ont point fait de traîtres ;
Leurs plus vastes fureurs jamais n'ont consenti
Qu'aucun versât le sang de son propre parti :
Et dans l'un ni dans l'autre aucun n'a pris l'audace
D'assassiner son chef pour monter en sa place.

Aufide. Vous y renoncez donc, et n'êtes plus jaloux
De suivre les drapeaux d'un chef moindre que vous ?
Ah ! s'il faut obéir, ne faisons plus la guerre ;
Prenons le même joug qu'a pris toute la terre.
Pourquoi tant de périls ? pourquoi tant de combats ?
Si nous voulons servir, Sylla nous tend les bras.
C'est mal vivre en Romain que prendre loi d'un homme :
Mais, tyran pour tyran, il vaut mieux vivre à Rome.

Perpenna. Vois mieux ce que tu dis quand tu parles ainsi.
Du moins la liberté respire encore ici.
De notre république, à Rome anéantie,
On y voit reflourir la plus noble partie ;
Et cet asile, ouvert aux illustres proscrits,
Réunit du sénat les précieux débris.

Par lui Sertorius gouverne ces provinces,
 Leur impose tribut, fait des lois à leurs princes,
 Maintient de nos Romains le reste indépendant :
 Mais comme tout parti demande un commandant,
 Ce bonheur imprévu qui partout l'accompagne,
 Ce nom qu'il s'est acquis chez les peuples d'Espagne...

Aufide. Ah ! c'est ce nom acquis avec trop de bonheur
 Qui rompt votre fortune, et vous ravit l'honneur :
 Vous n'en sauriez douter, pour peu qu'il vous souvienn
 Du jour que votre armée alla joindre la sienne.
 Lors...

Perpenna. N'envenime point le cuisant souvenir
 Que le commandement devait m'appartenir.
 Je le passais en nombre aussi bien qu'en noblesse ;
 Il succombait sans moi sous sa propre faiblesse :
 Mais, sitôt qu'il parut, je vis en moins de rien
 Tout mon camp déserté pour repeupler le sien ;
 Je vis par mes soldats mes aigles arrachées
 Pour se ranger sous lui voler vers ses tranchées ;
 Et, pour en colorer l'emportement honteux,
 Je les suivis de rage, et m'y rangeai comme eux.
 L'impérieuse aigreur de l'âpre jalousie
 Dont en secret dès lors mon âme fut saisie
 Grossit de jour en jour sous une impression
 Qui tyrannise encor plus que l'ambition :
 Viriate me charme ; et cette grande reine,
 Des Lusitaniens l'illustre souveraine,
 Pourrait par son hymen me rendre sur les siens
 Ce pouvoir absolu qu'il m'ôte sur les miens.
 Mais elle-même, hélas ! de ce grand nom charmée,
 S'attache au bruit heureux qui fait sa renommée ;
 Et, s'il peut me céder ce trône où je prétends,
 J'immolerai ma haine à mes désirs contents ;
 Et je n'envierai plus le rang dont il s'empare,
 S'il m'en assure autant chez ce peuple barbare,
 Qui, formé par nos soins, instruit de notre main,
 Sous notre discipline est devenu romain.

Aufide. Lorsqu'on fait des projets d'une telle importance,
 Les intérêts du cœur entrent-ils en balance ?

Et, si ces intérêts vous sont enfin si doux,
Viriate, lui mort, n'est-elle pas à vous ?

Perpenna. Oui ; mais de cette mort la suite m'embarrasse.
Aurai-je sa fortune aussi bien que sa place ?
Ceux dont il a gagné la fortune et l'appui
Prendront-ils même joie à m'obéir qu'à lui ?
Et, pour venger sa trame indignement coupée,
N'arboreront-ils point l'étendard de Pompée ?

Aufide. C'est trop craindre, et trop tard ; c'est dans votre festin
Que ce soir par votre ordre on tranche son destin.
La trêve a dissipé l'armée à la campagne,
Et vous en commandez ce qui nous accompagne.
L'occasion nous rit dans un si grand dessein ;
Mais tel bras n'est à nous que jusques à demain.
Si vous rompez le coup, prévenez les indices ;
Perdez Sertorius, ou perdez vos complices.
Craignez ce qu'il faut craindre : il en est parmi nous
Qui pourraient bien avoir mêmes remords que vous ;
Et si vous différez .. Mais le tyran arrive.
Tâchez d'en obtenir l'objet qui vous captive ;
Et je prierai les dieux que dans cet entretien
Vous ayez assez d'heur pour n'en obtenir rien.

SCÈNE II.

SERTORIUS, PERPENNA.

Sertorius. Apprenez un dessein qui me vient de surprendre.
Dans deux heures Pompée en ce lieu doit se rendre :
Il veut sur nos débats conférer avec moi,
Et pour toute assurance il ne prend que ma foi.

Perpenna. La parole suffit entre les grands courages.
D'un homme tel que vous la foi vaut cent otages ;
Je n'en suis point surpris : mais ce qui me surprend,
C'est de voir que Pompée ait pris le nom de Grand,
Pour faire encore au vôtre entière déférence,
Sans vouloir de lieu neutre à cette conférence.
C'est avoir beaucoup fait que d'avoir jusque là
Fait descendre l'orgueil des héros de Sylla.

Sertorius. S'il est plus fort que nous, ce n'est plus en Espagne,
 Où nous forçons les siens de quitter la campagne,
 Et de se retrancher dans l'empire douteux
 Que lui souffre à regret une province ou deux,
 Qu'à sa fortune lasse il craint que je n'enlève,
 Sitôt que le printemps aura fini la trêve.
 C'est l'heureuse union de vos drapeaux aux miens
 Qui fait ces beaux succès qu'à toute heure j'obtiens ;
 C'est à vous que je dois ce que j'ai de puissance :
 Attendez tout aussi de ma reconnaissance.
 Je reviens à Pompée, et pense deviner
 Quels motifs jusqu'ici peuvent nous l'amener.
 Comme il trouve avec nous peu de gloire à prétendre,
 Et qu'au lieu d'attaquer il a peine à défendre,
 Il voudrait qu'un accord, avantageux ou non,
 L'affranchît d'un emploi qui ternit ce grand nom ;
 Et chatouillé d'ailleurs par l'espoir qui le flatte,
 De faire avec plus d'heur la guerre à Mithridate,
 Il brûle d'être à Rome, afin d'en recevoir
 Du maître qu'il s'y donne et l'ordre et le pouvoir.

Perpenna. J'aurais cru qu'Aristie ici réfugiée,
 Que, forcé par ce maître, il a répudiée,
 Par un doux souvenir l'attirât en ces lieux
 Sous une autre couleur lui faire ses adieux ;
 Car de son cher tyran l'injustice fut telle,
 Qu'il ne lui permit pas de prendre congé d'elle.

Sertorius. Elle cherche bien moins un asile chez nous
 Que la gloire d'y prendre un plus illustre époux.
 C'est ainsi qu'elle parle, et m'offre l'assistance
 De ce que Rome encore a de gens d'importance,
 Dont les uns ses parents, les autres ses amis,
 Si je veux l'épouser, ont pour moi tout promis.
 Leurs lettres en font foi, qu'elle me vient de rendre.
 Voyez avec loisir ce que j'en dois attendre ;
 Je veux bien m'en remettre à votre sentiment.

Perpenna. Pourriez-vous bien, seigneur, balancer un moment,
 A moins d'une secrète et forte antipathie
 Qui vous montre un supplice en l'hymen d'Aristie ?
 Voyant ce que pour dot Rome lui veut donner,

Vous n'avez aucun lieu de rien examiner.

Sertorius. Eh bien ! donc, Perpenna, car il faut vous le dire,
 La reine Viriate à mon hymen aspire ;
 Elle veut que ce choix de son ambition
 De son peuple avec nous commence l'union,
 Et qu'ensuite à l'envi mille autres hyménées
 De nos deux nations l'une à l'autre enchaînées
 Mêlent si bien le sang et l'intérêt commun,
 Qu'ils réduisent bientôt les deux peuples en un.
 C'est ce qu'elle prétend pour digne récompense
 De nous avoir servis avec cette constance
 Qui n'épargne ni biens ni sang de ses sujets
 Pour affermir ici nos généreux projets :
 Non qu'elle me l'ait dit, ou quelque autre pour elle ;
 Mais j'en vois chaque jour quelque marque fidèle ;
 Et comme ce dessein n'est plus pour moi douteux ,
 Je ne puis l'ignorer qu'autant que je le veux.
 Je crains donc de l'aigrir si j'épouse Aristie,
 Et que de ses sujets la meilleure partie,
 Pour venger ce mépris, et servir son courroux,
 Ne tourne obstinément ses armes contre nous.
 Au près d'un tel malheur, pour nous irréparable,
 Ce qu'on promet pour l'autre est peu considérable ;
 Et, sous un faux espoir de nous mieux établir,
 Ce renfort accepté pourrait nous affaiblir.
 Voilà ce qui retient mon esprit en balance.
 Je n'ai pour Aristie aucune répugnance ;
 Et la reine à tel point n'asservit pas mon cœur,
 Qu'il ne fasse encor tout pour le commun bonheur.

Perpenna. Cette crainte, seigneur, dont votre âme est gênée
 Ne doit pas d'un moment retarder l'hyménée.
 Viriate, il est vrai, pourra s'en émouvoir ;
 Mais que sert la colère où manque le pouvoir ?
 Malgré sa jalousie et ses vaines menaces,
 N'êtes-vous pas toujours le maître de ses places ?
 Les siens, dont vous craignez le vif ressentiment,
 Ont ils dans votre armée aucun commandement ?
 Des plus nobles d'entre eux, et des plus grands courages
 N'avez-vous pas les fils dans Osca pour otages !

Tous leurs chefs sont Romains ; et leurs propres soldats,
 Dispersés dans nos rangs, ont fait tant de combats,
 Que la vieille amitié qui les attache aux nôtres
 Leur fait aimer nos lois et n'en vouloir pas d'autres.
 Pourquoi donc tant les craindre, et pourquoi refuser...

Sertorius. Vous-même, Perpenna, pourquoi tant déguiser ?

Je vois ce qu'on m'a dit : vous aimez Viriate ;
 Et ce désir caché dans vos raisons éclate.

Mais les raisonnements sont ici superflus :

Dites que vous l'aimez, et je ne l'aime plus.

Parlez : je vous dois tant, que ma reconnaissance

Ne peut être sans honte un moment en balance.

Perpenna. L'aveu que vous voulez à mon cœur est si doux,
 Que j'ose...

Sertorius. C'est assez : je parlerai pour vous.

SCÈNE III.

SERTORIUS, ARISTIE.

Aristie. Ne vous offensez pas si dans mon infortune
 Ma faiblesse me force à vous être importune ;
 Non pas pour mon hymen : les suites d'un tel choix
 Méritent qu'on y pense un peu plus d'une fois ;
 Mais vous pouvez, seigneur, joindre à mes espérances
 Contre un péril nouveau nouvelles assurances.
 J'apprends qu'un infidèle, autrefois mon époux,
 Vient jusque dans ces murs conférer avec vous :
 L'ordre de son tyran, et son âme inquiète,
 Me pourront envier l'honneur de ma retraite :
 L'un en prévoit la suite, et l'autre en craint l'éclat ;
 Et tous les deux contre elle ont leur raison d'État.
 Je vous demande donc sûreté tout entière,
 Contre la violence et contre la prière,
 Si par l'une ou par l'autre il veut se ressaisir
 De ce qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.

Sertorius. Il en a lieu, madame ; un si rare mérite
 Semble croître de prix quand par force on le quitte ;
 Mais vous avez ici sûreté contre tous,
 Pourvu que vous puissiez en trouver contre vous.

Aristte. L'ingrat, par son divorce en faveur d'Æmilie,
M'a livrée au mépris de toute l'Italie.
Vous savez à quel point mon courage est blessé :
Mais s'il se dédisait d'un outrage forcé,
S'il chassait Æmilie et me rendait ma place,
J'aurais peine, seigneur, à lui refuser grâce ;
Et, tant que je serai maîtresse de ma foi,
Je me dois toute à lui, s'il revient tout à moi.

Sertorius. En vain donc je me flatte ; en vain j'ose, madame,
Promettre à mon espoir quelque part en votre âme :
Pompée en est encor l'unique souverain.
Tous vos ressentiments n'offrent que votre main ;
Et, quand par ses refus j'aurai droit d'y prétendre,
Le cœur, toujours à lui, ne voudra pas se rendre.

Aristte. Qu'importe de mon cœur, si je sais mon devoir,
Et si mon hyménée enfle votre pouvoir ?
Vous ravaleriez-vous jusques à la bassesse
D'exiger de ce cœur des marques de tendresse,
Et de les préférer à ce qu'il fait d'effort
Pour braver mon tyran et relever mon sort ?
Unissons ma vengeance à votre politique,
Pour sauver des abois toute la république :
L'hymen seul peut unir des intérêts si grands.
Je sais que c'est beaucoup que ce que je prétends ;
Mais, dans ce dur exil que mon tyran m'impose,
Le rebut de Pompée est encor quelque chose ;
Et j'ai des sentiments trop nobles ou trop vains
Pour le porter ailleurs qu'au plus grand des Romains.

Sertorius. Ce nom ne m'est pas dû, je suis...

Aristte. Ce que vous faites
Montre à tout l'univers, seigneur, ce que vous êtes ;
Mais quand même ce nom semblerait trop pour vous,
Du moins mon infidèle est d'un rang au-dessous :
Il sert dans son parti, vous commandez au vôtre ;
Vous êtes chef de l'un, et lui sujet dans l'autre ;
Et son divorce enfin, qui m'arrache sa foi,
L'y laisse par Sylla plus opprimé que moi,
Si votre hymen m'élève à la grandeur sublime
Tandis qu'en l'esclage un autre hymen l'abîme.

Mais, seigneur, je m'emporte, et l'excès d'un tel heur
 Me fait vous en parler avec trop de chaleur.
 Tout mon bien est encor dedans l'incertitude :
 Je n'en conçois l'espoir qu'avec inquiétude ;
 Et je craindrai toujours d'avoir trop prétendu,
 Tant que de cet espoir vous m'avez répondu.
 Vous me pouvez d'un mot assurer ou confondre.

Sertorius. Mais, madame, après tout, que puis-je vous répondre ?
 De quoi vous assurer, si vous-même parlez
 Sans être sûre encor de ce que vous voulez ?
 De votre illustre hymen je sais les avantages ;
 J'adore les grands noms que j'en ai pour otages,
 Et vois que leur secours, nous rehaussant le bras,
 Aurait bientôt jeté la tyrannie à bas :
 Mais cette attente aussi pourrait se voir trompée
 Dans l'offre d'une main qui se garde à Pompée,
 Et qui n'étale ici la grandeur d'un tel bien
 Que pour me tout promettre et ne me donner rien.

Aristie. Si vous vouliez ma main par choix de ma personne,
 Je vous dirais, seigneur : « Prenez ; je vous la donne ;
 « Quoi que veuille Pompée, il le voudra trop tard. »
 Mais, comme en cet hymen le cœur n'a point de part,
 Qu'il n'est qu'un pur effet de noble politique,
 Souffrez que je vous die, afin que je m'explique,
 Que, quand j'aurais pour dot un million de bras,
 Je vous donne encor plus en ne l'achevant pas.
 Si je réduis Pompée à chasser Æmilie,
 Peut-il, Scylla régna, regarder l'Italie ?
 Ira-t-il se livrer à son juste courroux ?
 Non, non ; si je le gagne, il faut qu'il vienne à vous.
 Ainsi par mon hymen vous avez assurance
 Que mille vrais Romains prendront votre défense :
 Mais, si j'en romps l'accord pour lui rendre mes vœux,
 Vous aurez ces Romains et Pompée avec eux ;
 Vous aurez ses amis par ce nouveau divorce ;
 Vous aurez du tyran la principale force,
 Son armée, ou du moins ses plus braves soldats,
 Qui de leur général voudront suivre les pas ;
 Vous marcherez vers Rome à communes enseignes.

Il sera temps alors, Sylla, que tu me craignes.
 Tremble, et crois voir bientôt trébucher ta fierté,
 Si je puis t'enlever ce que tu m'as ôté.
 Pour faire de Pompée un gendre de ta femme,
 Tu l'as fait un parjure, un méchant, un infâme :
 Mais, s'il me laisse encor quelques droits sur son cœur,
 Il reprendra sa foi, sa vertu, son honneur ;
 Pour rentrer dans mes fers il brisera tes chaînes ;
 Et nous t'accablerons sous nos communes haines.
 J'abuse trop, seigneur, d'un précieux loisir :
 Voilà vos intérêts ; c'est à vous de choisir.
 Si votre cœur trop prompt veut borner sa conquête,
 Je vous le dis encor, ma main est toute prête.
 Je vous laisse y penser : surtout souvenez-vous
 Que ma gloire en ces lieux me demande un époux ;
 Qu'elle ne peut souffrir que ma fuite m'y range,
 En captive de guerre, au péril d'un échange,
 Qu'elle veut un grand homme à recevoir ma foi,
 Qu'après vous et Pompée il n'en est point pour moi,
 Et que...

Sertorius. Vous le verrez, et saurez sa pensée.

Aristte. Adieu, seigneur : j'y suis la plus intéressée,
 Et j'y vais préparer mon reste de pouvoir.

Sertorius. Moi, je vais donner l'ordre à le bien recevoir.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

VIRIATE, THAMIRE.

Viriate. J'aime en Sertorius ce grand art de la guerre
 Qui soutient un banni contre toute la terre ;
 J'aime en lui ces cheveux tout couverts de lauriers,
 Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers,
 Ce bras qui semble avoir la victoire en partage.
 L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge :

Le mérite a toujours des charmes éclatants ;
Et quiconque l'eut tout est aimable en tout temps.

Thamire. Mais, madame, nos rois, dont le choix vous irrite,
N'ont-ils tous ni vertu, ni pouvoir, ni mérite ?
Et dans votre parti se peut-il qu'aucun d'eux
N'ait signalé son nom par des exploits fameux ?
Celui des Turdetans, celui des Celtibères,
Soutiendraient-ils si mal le sceptre de vos pères ?...

Viriate. Contre des rois comme eux j'aimerais leur soutien ;
Mais contre des Romains tout leur pouvoir n'est rien.
Rome seule aujourd'hui peut résister à Rome :
Il faut pour la braver qu'elle nous prête un homme,
Et que son propre sang en faveur de ces lieux
Balance les destins, et partage les dieux.
Depuis qu'elle a daigné protéger nos provinces,
Et de son amitié faire honneur à leurs princes,
Sous un si haut appui nos rois humiliés
N'ont été que sujets sous le nom d'alliés ;
Et ce qu'ils ont osé contre leur servitude
N'en a rendu le joug que plus fort et plus rude.
Qu'a fait Mandonius, qu'a fait Indibilis,
Qu'y plonger plus avant leurs trônes avilis,
Et voir leur fier amas de puissance et de gloire
Brisé contre l'écueil d'une seule victoire ?
Le grand Viriatus, de qui je tiens le jour,
D'un sort plus favorable eut un pareil retour.
Il défit trois préteurs, il gagna dix batailles,
Il repoussa l'assaut de plus de cent murailles ;
Et de Servilius l'astre prédominant
Dissipa tout d'un coup ce bonheur étonnant.
Ce grand roi fut défait, il en perdit la vie,
Et laissait sa couronne à jamais asservie,
Si pour briser les fers de son peuple captif
Rome n'eût envoyé ce noble fugitif.
Depuis que son courage à nos destins préside,
Un bonheur si constant de nos armes décide,
Que deux lustres de guerre assurent nos climats
Contre ces souverains de tant de potentats,
Et leur laissent à peine, au bout de dix années,

Pour se couvrir de nous l'ombre des Pyrénées.
 Nos rois, sans ce héros, l'un de l'autre jaloux,
 Du plus heureux sans cesse auraient rompu les coups :
 Jamais ils n'auraient pu choisir entre eux un maître.

Thamire. Mais consentiront-ils qu'un Romain puisse l'être ?

Viriate. Il n'en prend pas le titre, et les traite d'égal :
 Mais, Thamire, après tout, il est leur général ;
 Ils combattent sous lui, sous son ordre ils s'unissent ;
 Et tous ces rois de nom en effet obéissent,
 Tandis que de leur rang l'inutile fierté
 S'applaudit d'une vaine et fausse égalité.

Thamire. Je n'ose vous rien dire après cet avantage,
 Et voudrais comme vous faire grâce à son âge ;
 Mais enfin ce héros, sujet au cours des ans,
 A trop longtemps vaincu pour vaincre encor longtemps ;
 Et sa mort...

Viriate. Jouissons, en dépit de l'envie,
 Des restes glorieux de son illustre vie :
 Sa mort me laissera pour ma protection
 La splendeur de son ombre et l'éclat de son nom.
 Sur ces deux grands appuis ma couronne affermie
 Ne redoutera point de puissance ennemie ;
 Ils feront plus pour moi que ne feraient cent rois.
 Mais nous en parlerons encor quelque autre fois.
 Je l'aperçois qui vient.

SCÈNE II.

SERTORIUS, VIRIATE, THAMIRE.

Sertorius. Que direz-vous, madame,
 Du dessein téméraire où s'échappe mon âme ?
 N'est-ce point oublier ce qu'on vous doit d'honneur
 Que demander à voir le fond de votre cœur ?

Viriate. Il est si peu fermé, que chacun y peut lire,
 Seigneur, peut-être plus que je ne puis vous dire ;
 Pour voir ce qui s'y passe, il ne faut que des yeux.

Sertorius. J'ai besoin toutefois qu'il s'explique un peu mieux.
 Tous vos rois à l'envi briguent votre hyménée ;
 Et comme vos bontés font notre destinée,

Par ces mêmes bontés j'ose vous conjurer,
 En faisant ce grand choix, de nous considérer.
 Si vous prenez un prince inconstant, infidèle,
 Ou qui pour le parti n'ait pas assez de zèle,
 Jugez en quel état nous nous verrons réduits,
 Si je pourrai longtemps encor ce que je puis,
 Si mon bras...

Viriate. Vous formez des craintes que j'admire.
 J'ai mis tous mes États si bien sous votre empire,
 Que quand il me plaira faire choix d'un époux,
 Quelque projet qu'il fasse, il dépendra de vous.
 Mais, pour vous mieux ôter cette frivole crainte,
 Choisissez-le vous-même, et parlez-moi sans feinte :
 Pour qui de tous ces rois êtes-vous sans soupçon ?
 A qui d'eux pouvez-vous confier ce grand nom ?

Sertorius. Je voudrais faire un choix qui pût aussi vous plaire ;
 Mais, à ce froid accueil que je vous vois leur faire,
 Il semble que pour tous sans aucun intérêt...

Viriate. C'est peut-être, seigneur, qu'aucun d'eux ne me plaît,
 Et que de leur haut rang la pompe la plus vaine
 S'efface au seul aspect de la grandeur romaine.

Sertorius. Si donc je vous offrais pour époux un Romain ?

Viriate. Pourrais-je refuser un don de votre main ?

Sertorius. J'ose après cet aveu vous faire offre d'un homme
 Digne d'être avoué de l'ancienne Rome.
 Il en a la naissance, il en a le grand cœur,
 Il est couvert de gloire, il est plein de valeur ;
 De toute votre Espagne il a gagné l'estime,
 Libéral, intrépide, affable, magnanime ;
 Enfin c'est Perpenna sur qui vous emportez...

Viriate. J'attendais votre nom après ces qualités.
 Les éloges brillants que vous daignez y joindre
 Ne me permettaient pas d'espérer rien de moindre :
 Mais certes le détour est un peu surprenant.
 Vous donnez une reine à votre lieutenant !
 Je le dis donc tout haut, afin que l'on m'entende :
 Je veux bien un Romain, mais je veux qu'il commande ;
 Et ne trouverais pas vos rois à dédaigner,
 N'était qu'ils savent mieux obéir que régner.

Mais, si de leur puissance ils vous laissent l'arbitre,
 Leur faiblesse du moins en conserve le titre :
 Ainsi ce noble orgueil qui vous préfère à tous
 En préfère le moindre à tout autre qu'à vous ;
 Car enfin, pour remplir l'honneur de ma naissance,
 Il me faudrait un roi de titre et de puissance :
 Mais, comme il n'en est plus, je pense m'en devoir
 Ou le pouvoir sans nom, ou le nom sans pouvoir.

Sertorius. J'honore ce grand cœur qui rend ce qu'il doit rendre
 Aux illustres aïeux dont on vous voit descendre.
 A de moindres pensers son orgueil abaissé
 Ne soutiendrait pas bien ce qu'ils vous ont laissé.
 Mais puisque, pour remplir la dignité royale,
 Votre haute naissance en demande une égale,
 Perpenna parmi nous est le seul dont le sang
 Ne mêlerait point d'ombre à la splendeur du rang ;
 Il descend de nos rois et de ceux d'Étrurie.
 Pour moi, qu'un sang moins noble a transmis à la vie,
 Je n'ose m'éblouir d'un peu de nom fameux,
 Jusqu'à déshonorer le trône par mes vœux.
 Cessez de m'estimer jusqu'à lui faire injure :
 Je ne veux que le nom de votre créature ;
 Un si glorieux titre a de quoi me ravir ;
 Il m'a fait triompher en voulant vous servir ;
 Et malgré tout le peu que le ciel m'a fait naître...

Viriate. Si vous prenez ce titre, agissez moins en maître,
 Ou m'apprenez du moins, seigneur, par quelle loi
 Vous n'osez m'accepter, et disposez de moi.
 Accordez le respect que mon trône vous donne
 Avec cet attentat sur ma propre personne.
 Voir toute mon estime, et n'en pas mieux user,
 C'en est un qu'aucun art ne saurait déguiser.
 Ne m'honorez donc plus jusqu'à me faire injure ;
 Puisque vous le voulez, soyez ma créature ;
 Et, me laissant en reine ordonner de vos vœux,
 Portez-les jusqu'à moi, parce que je le veux.
 Pour votre Perpenna, que sa haute naissance
 N'affranchit point encor de votre obéissance,
 Fût-il du sang des dieux aussi bien que des rois,

Ne lui promettez plus la gloire de mon choix.
 Rome n'attache point le grade à la noblesse.
 Votre grand Marius naquit dans la bassesse ;
 Et c'est pourtant le seul que le peuple romain
 Ait jusques à sept fois choisi pour souverain.
 Ainsi pour estimer chacun à sa manière,
 Au sang d'un Espagnol je ferais grâce entière ;
 Mais parmi vos Romains je prends peu garde au sang,
 Quand j'y vois la vertu prendre le plus haut rang.
 Vous, si vous haïssez comme eux le nom de reine,
 Regardez-moi, seigneur, comme dame romaine :
 Le droit de bourgeoisie à nos peuples donné
 Ne perd rien de son prix sur un front couronné.
 Sous ce titre adoptif, étant ce que vous êtes,
 Je pense bien valoir une de mes sujettes ;
 Et, si quelque Romaine a causé vos refus,
 Je suis tout ce qu'elle est, et reine encor de plus.
 Peut-être la pitié d'une illustre misère...

Sertorius. Je vous entends, madame, et, pour ne vous rien taire,
 J'avouerai qu'Aristie...

Viriate. Elle nous a tout dit ;
 Je sais ce qu'elle espère et ce qu'on vous écrit.
 Sans y perdre de temps, ouvrez votre pensée.

Sertorius. Au seul bien de la cause elle est intéressée :
 Mais puisque, pour ôter l'Espagne à nos tyrans,
 Nous prenons, vous et moi, des chemins différents,
 De grâce, examinez le commun avantage,
 Et jugez ce que doit un généreux courage.
 Je trahirais, madame, et vous et vos États,
 De voir un tel secours, et ne l'accepter pas :
 Mais ce même secours deviendrait notre perte,
 S'il nous ôtait la main que vous m'avez offerte,
 Et qu'un destin jaloux de nos communs desseins
 Jetât ce grand dépôt en de mauvaises mains.
 Je tiens Sylla perdu, si vous laissez unie
 A ce puissant renfort votre Lusitanie.
 Mais vous pouvez enfin dépendre d'un époux,
 Et le seul Perpenna peut m'assurer de vous.

Viriate. Après que ma couronne a garanti vos têtes,

Ne mérite-je point de part en vos conquêtes ?
 Ne vous ai-je servi que pour servir toujours,
 Et m'assurer des fers par mon propre secours ?
 Ne vous y trompez pas : si Perpenna m'épouse,
 Du pouvoir souverain je deviendrai jalouse,
 Et le rendrai moi-même assez entreprenant
 Pour ne pas vous laisser un roi pour lieutenant.
 Je vous avouerai plus : à qui que je me donne,
 Je voudrai hautement soutenir ma couronne :
 Et c'est ce qui me force à vous considérer,
 De peur de perdre tout, s'il nous faut séparer.
 Je ne vois que vous seul qui des mers aux montagnes
 Sous un même étendard puisse unir nos Espagnes :
 Mais ce que je propose en est le seul moyen ;
 Et, quoi qu'ait fait pour nous ce cher concitoyen,
 S'il vous a secouru contre la tyrannie,
 Il en est bien payé d'avoir sauvé sa vie.
 Les malheurs du parti l'accablaient à tel point
 Qu'il se voyait perdu, s'il ne vous eût pas joint ;
 Et même, si j'en veux croire la renommée,
 Ses troupes, malgré lui, grossirent votre armée.
 Rome offre un grand secours, du moins on vous l'écrit ;
 Mais, s'armât-elle toute en faveur d'un proscrit,
 Quand nous sommes aux bords d'une pleine victoire,
 Quel besoin avons-nous d'en partager la gloire ?
 Encore une campagne, et nos seuls escadrons
 Aux aigles de Sylla font repasser les monts.
 Et ces derniers venus auront droit de nous dire
 Qu'ils auront en ces lieux établi notre empire !
 Soyons d'un tel honneur l'un et l'autre jaloux ;
 Et quand nous pouvons tout, ne devons rien qu'à nous.

Sertorius. L'espoir le mieux fondé n'a jamais trop de forces ;
 Le plus heureux destin surprend par les divorces ;
 Du trop de confiance il aime à se venger ;
 Et dans un grand dessein rien n'est à négliger.
 Devons-nous exposer à tant d'incertitude
 L'esclavage de Rome et notre servitude,
 De peur de partager avec d'autres Romains
 Un honneur où le ciel veut peut-être leurs mains ?

Notre gloire, il est vrai, deviendra sans seconde,
 Si nous faisons sans eux la liberté du monde ;
 Mais si quelque malheur suit tant d'heureux combats,
 Quels reproches cruels ne nous ferons-nous pas !
 D'ailleurs, considérez que Perpenna vous aime,
 Qu'il est ou qu'il se croit digne du diadème,
 Qu'il peut ici beaucoup ; qu'il s'est vu de tout temps
 Qu'en gouvernant le mieux on fait des mécontents ;
 Que, piqué du mépris, il osera peut-être...

Viriate. Tranchez le mot, seigneur : je vous ai fait mon maître,
 Et je dois obéir malgré mon sentiment ;
 C'est à quoi se réduit tout ce raisonnement.
 Faites, faites entrer ce héros d'importance,
 Que je fasse un essai de mon obéissance ;
 Et si vous le craignez, craignez autant, du moins,
 Un long et vain regret d'avoir prêté vos soins.

Sertorius. Madame, croiriez-vous...

Viriate. Ce mot doit vous suffire :
 J'entends ce qu'on me dit, et ce qu'on me veut dire.
 Allez, faites-lui place, et ne présumez pas...

Sertorius. Je parle pour un autre, et toutefois, hélas !
 Si vous saviez...

Viriate. Seigneur, que faut-il que je sache ?
 Et quel est le secret que ce soupir me cache ?

Sertorius. Ce soupir redoublé...

Viriate. N'achevez point ; allez :
 Je vous obéirai plus que vous ne voulez.

SCÈNE III.

VIRIATE, PERPENNA, AUFIDE, THAMIRE.

Viriate. J'ai de l'ambition, et mon orgueil de reine
 Ne peut voir sans chagrin une autre souveraine
 Qui, sur mon propre trône à mes yeux s'élevant,
 Jusque dans mes États prenne le pas devant.
 Sertorius y règne : si dans tout notre empire
 Il dispense des lois où j'ai voulu souscrire,
 Je ne m'en repens point, il en a bien usé ;
 Je rends grâces au ciel qui l'a favorisé.

Mais, pour vous dire enfin de quoi je suis jalouse,
 Quel rang puis-je garder auprès de son épouse?
 Aristie y prétend, et l'offre qu'elle fait,
 Ou que l'on fait pour elle, en assure l'effet.
 Délivrez nos climats de cette vagabonde,
 Qui vient par son exil troubler un autre monde ;
 Et forcez-la sans bruit d'honorer d'autres lieux
 De cet illustre objet qui me blesse les yeux.
 Assez d'autres États lui prêteront asile.

Perpenna. Quoi que vous m'ordonniez, tout me sera facile :
 Mais quand Sertorius ne l'épousera pas,
 Un autre hymen vous met dans le même embarras.
 Et qu'importe, après tout, d'une autre ou d'Aristie,
 Si...

Viriate. Rompons, Perpenna, rompons cette partie ;
 Donnons ordre au présent ; et quant à l'avenir,
 Suivant l'occasion nous saurons y fournir.
 Le temps est un grand maître, il règle bien des choses.
 Enfin je suis jalouse, et vous en dis les causes.
 Voulez-vous me servir ?

Perpenna. Si je le veux ? j'y cours,
 Madame, et meurs déjà d'y consacrer mes jours.

Viriate. Sans doute un tel service aura droit de me plaire ;
 Mais laissez-moi, de grâce, arbitre du salaire :
 Je ne suis point ingrate, et sais ce que je dois ;
 Et c'est vous dire assez pour la première fois.

SCÈNE IV.

PERPENNA, AUFIDE.

Perpenna. Hasardons quelques jours sur l'espoir qui nous flatte,
 Dussions-nous, pour tout fruit, ne faire qu'une ingrate.

Aufide. Mais, seigneur...

Perpenna. Épargnons les discours superflus ;
 Songeons à la servir, et ne contestons plus :
 Cet unique souci tient mon âme occupée.
 Cependant de nos murs on découvre Pompée ;
 Tu sais qu'on me l'a dit : allons le recevoir,
 Puisque Sertorius m'impose ce devoir.



Et vous pensez avoir l'ame toute romaine.

SERTORIUS.

Acte III, Scène I.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

SERTORIUS, POMPÉE, SUITE.

Sertorius. Seigneur, qui des mortels eût jamais osé croire
Que la trêve à tel point dût rehausser ma gloire ;
Qu'un nom à qui la guerre a fait trop applaudir
Dans l'ombre de la paix trouvât à s'agrandir ?
Certes, je doute encor si ma vue est trompée,
Alors que dans ces murs je vois le grand Pompée ;
Et quand il lui plaira, je saurai quel bonheur
Comble Sertorius d'un tel excès d'honneur.

Pompée. Deux raisons. Mais, seigneur, faites qu'on se retire,
Afin qu'en liberté je puisse vous les dire.

SCÈNE II.

SERTORIUS et POMPÉE, assis.

Pompée. L'inimitié qui règne entre nos deux partis
N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis.
Comme le vrai mérite a ses prérogatives,
Qui prennent le dessus des haines les plus vives,
L'estime et le respect sont de justes tributs
Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus ;
Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance,
Dont je ne fais ici que trop d'expérience,
L'ardeur de voir de près un si fameux héros,
Sans lui voir en la main piques ni javelots,
Et le front désarmé de ce regard terrible
Qui dans nos escadrons guide un bras invincible.
Je suis jeune et guerrier, et tant de fois vainqueur,
Que mon trop de fortune a pu m'enfler le cœur ;

(1) Cette scène, ou plutôt la seconde, dont celle-ci n'est que le commencement, fit le succès de *Sertorius*, et elle aura toujours une grande réputation. S'il y a quelques défauts dans le style, ces défauts n'ôtent rien à la noblesse des sentiments, à la politique, aux bienséances de toute espèce, qui font un chef-d'œuvre de cette conversation. Elle n'est pas tragique, j'en conviens; elle n'est que politique. La pièce de *Sertorius* n'a rien de la chaleur et du pathétique de la vraie tragédie; mais cette scène de Sertorius et de Pompée, prise à part, est un grand modèle. (V.)

Mais, et ce franc aveu sied bien aux grands courages,
 J'apprends plus contre vous par mes désavantages
 Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'aie emportés
 Ne m'ont encore appris par mes prospérités.

Je vois ce qu'il faut faire, à voir ce que vous faites :

Les sièges, les assauts, les savantes retraites,
 Bien camper, bien choisir à chacun son emploi,
 Votre exemple est partout une étude pour moi.

Ah ! si je vous pouvais rendre à la république,
 Que je croirais lui faire un présent magnifique !

Et que j'irais, seigneur, à Rome avec plaisir,

Puisque la trêve enfin m'en donne le loisir,

Si j'y pouvais porter quelque faible espérance

D'y conclure un accord d'une telle importance !

Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour vous ?

Et près de vous, seigneur, ne puis-je rien pour tous ?

Sertorius. Vous me pourriez sans doute épargner quelque peine,

Si vous vouliez avoir l'âme toute romaine :

Mais, avant que d'entrer en ces difficultés,

Souffrez que je réponde à vos civilités.

Vous ne me donnez rien par cette haute estime

Que vous n'avez déjà dans le degré sublime.

La victoire attachée à vos premiers exploits,

Un triomphe avant l'âge où le souffrent nos lois,

Avant la dignité qui permet d'y prétendre,

Font trop voir quels respects l'univers vous doit rendre.

Si dans l'occasion je ménage un peu mieux

L'assiette du pays et la faveur des lieux,

Si mon expérience en prend quelque avantage,

Le grand art de la guerre attend quelquefois l'âge ;

Le temps y fait beaucoup ; et de mes actions

S'il vous a plu tirer quelques instructions,

Mes exemples un jour ayant fait place aux vôtres,

Ce que je vous apprends, vous l'apprendrez à d'autres ;

Et ceux qu'aura ma mort saisis de mon emploi

S'instruiront contre vous, comme vous contre moi.

Quant à l'heureux Sylla, je n'ai rien à vous dire.

Je vous ai montré l'art d'affaiblir son empire ;

Et, si je puis jamais y joindre des leçons

Dignes de vous apprendre à repasser les monts,

Je suivrai d'assez près votre illustre retraite
 Pour traiter avec lui sans besoin d'interprète.
 Et sur les bords du Tibre, une pique à la main,
 Lui demander raison pour le peuple romain.

Pompée. De si hautes leçons, seigneur, sont difficiles,
 Et pourraient vous donner quelques soins inutiles,
 Si vous faisiez dessein de me les expliquer,
 Jusqu'à m'avoir appris à les bien pratiquer.

Sertorius. Aussi me pourriez-vous épargner quelque peine,
 Si vous vouliez avoir l'âme toute romaine ;
 Je vous l'ai déjà dit.

Pompée. Ce discours rebattu
 Lasserait une austère et farouche vertu.
 Pour moi, qui vous honore assez pour me contraindre
 A fuir obstinément tout sujet de m'en plaindre,
 Je ne veux rien comprendre en ces obscurités.

Sertorius. Je sais qu'on n'aime point de telles vérités :
 Mais, seigneur, étant seuls, je parle avec franchise ;
 Bannissant les témoins, vous me l'avez permise ;
 Et je garde avec vous la même liberté
 Que si votre Sylla n'avait jamais été.
 Est-ce être tout Romain qu'être chef d'une guerre
 Qui veut tenir aux fers les maîtres de la terre ?
 Ce nom, sans vous et lui, nous serait encor dû.
 C'est par lui, c'est par vous, que nous l'avons perdu.
 C'est vous qui sous le joug traînez des cœurs si braves ;
 Ils étaient plus que rois, ils sont moindres qu'esclaves ;
 Et la gloire qui suit vos plus nobles travaux
 Ne fait qu'approfondir l'abîme de leurs maux :
 Leur misère est le fruit de votre illustre peine :
 Et vous pensez avoir l'âme toute romaine !
 Vous avez hérité ce nom de vos aïeux ;
 Mais, s'il vous était cher, vous le rempliriez mieux.

Pompée. Je crois le bien remplir quand tout mon cœur s'applique
 Aux soins de rétablir un jour la république :
 Mais vous jugez, seigneur, de l'âme par le bras ;
 Et souvent l'un paraît ce que l'autre n'est pas.
 Lorsque deux factions divisent un empire,
 Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire,

Suivant l'occasion ou la nécessité
 Qui l'emporte vers l'un ou vers l'autre côté.
 Le plus juste parti, difficile à connaître,
 Nous laisse en liberté de nous choisir un maître ;
 Mais, quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus.
 J'ai servi sous Sylla du temps de Marius,
 Et servirai sous lui tant qu'un destin funeste
 De nos divisions soutiendra quelque reste.
 Comme je ne vois pas dans le fond de son cœur,
 J'ignore quels projets peut former son bonheur :
 S'il les pousse trop loin, moi-même je l'en blâme ;
 Je lui prête mon bras sans engager mon âme ;
 Je m'abandonne au cours de sa félicité,
 Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté ;
 Et c'est ce qui me force à garder une place
 Qu'usurperaient sans moi l'injustice et l'audace,
 Afin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir
 Ne tombe qu'en des mains qui sachent leur devoir.
 Enfin je sais mon but, et vous savez le vôtre.

Sertorius. Mais cependant, seigneur, vous servez comme un autre ;
 Et nous, qui jugeons tout sur la foi de nos yeux,
 Et laissons le dedans à pénétrer aux dieux,
 Nous craignons votre exemple, et doutons si dans Rome
 Il n'instruit point le peuple à prendre loi d'un homme ;
 Et si votre valeur, sous le pouvoir d'autrui,
 Ne sème point pour vous lorsqu'elle agit pour lui.
 Comme je vous estime, il m'est aisé de croire
 Que de la liberté vous feriez votre gloire,
 Que votre âme en secret lui donne tous ses vœux ;
 Mais, si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux,
 Vous aidez aux Romains à faire essai d'un maître,
 Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous pourrez l'être.
 La main qui les opprime, et que vous soutenez,
 Les accoutume au joug que vous leur destinez ;
 Et, doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,
 Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage ¹.

(1) Ce mot *tâter*, qui par lui-même est familier, et même ignoble, fait ici un très bel effet ; car, comme on l'a déjà remarqué, il n'y a guère de mot qui, étant heureusement placé, ne puisse contribuer au sublime. Ce discours de Sertorius est

Pompée. Le temps détrompera ceux qui parlent ainsi ;
 Mais justifiera-t-il ce que l'on voit ici ?
 Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise ;
 Votre exemple à la fois m'instruit et m'autorise :
 Je juge, comme vous, sur la foi de mes yeux,
 Et laisse le dedans à pénétrer aux dieux.
 Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme ?
 N'y commandez-vous pas comme Sylla dans Rome ?
 Du nom de dictateur, du nom de général,
 Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal ?
 Les titres différents ne font rien à la chose ;
 Vous imposez des lois ainsi qu'il en impose ;
 Et, s'il est périlleux de s'en faire haïr,
 Il ne serait pas sûr de vous désobéir.
 Pour moi, si quelque jour je suis ce que vous êtes,
 J'en userai peut-être alors comme vous faites :
 Jusque là...

Sertorius. Vous pourriez en douter jusque là,
 Et me faire un peu moins ressembler à Sylla.
 Si je commande ici, le sénat me l'ordonne.
 Mes ordres n'ont encore assassiné personne.
 Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun ;
 Je leur fais bonne guerre, et n'en proscriis pas un.
 C'est un asile ouvert que mon pouvoir suprême ;
 Et, si l'on m'obéit, ce n'est qu'autant qu'on m'aime.

Pompée. Et votre empire en est d'autant plus dangereux,
 Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux,
 Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire,
 Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire,
 Et que la liberté trouvera peu de jour
 A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.
 Ainsi parlent, seigneur, les âmes soupçonneuses.
 Mais n'examinons point ces questions fâcheuses,
 Ni si c'est un sénat qu'un amas de bannis,
 Que cet asile ouvert sous vous a réunis.

un des plus beaux morceaux de Corneille ;
 et le reste de la scène en est digne, à
 quelques négligences près. Ces vers :
 Et votre empire en est d'autant plus dangereux,
 etc.

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je
 suis, etc.
 sont égaux aux plus beaux vers de *Cinna*
 et des *Horaces*. (V.)

Une seconde fois, n'est-il aucune voie
 Par où je puisse à Rome emporter quelque joie ?
 Elle serait extrême à trouver les moyens
 De rendre un si grand homme à ses concitoyens.
 Il est doux de revoir les murs de la patrie :
 C'est elle par ma voix, seigneur, qui vous en prie ;
 C'est Rome...

Sertorius. Le séjour de votre potentat,
 Qui n'a que ses fureurs pour maximes d'État ?
 Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles
 Que ses proscriptions comblent de funérailles ;
 Ces murs, dont le destin fut autrefois si beau,
 N'en sont que la prison, ou plutôt le tombeau :
 Mais, pour revivre ailleurs dans sa première force,
 Avec les faux Romains elle a fait plein divorce ;
 Et, comme autour de moi j'ai tous ses vrais appuis,
 Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.
 Parlons pourtant d'accord. Je ne sais qu'une voie
 Qui puisse avec honneur nous donner cette joie.
 Unissons-nous ensemble, et le tyran est bas :
 Rome à ce grand dessein ouvrira tous ses bras.
 Ainsi nous ferons voir l'amour de la patrie,
 Pour qui vont les grands cœurs jusqu'à l'idolâtrie ;
 Et nous épargnerons ces flots de sang romain
 Que versent tous les ans votre bras et ma main.

Pompée. Ce projet, qui pour vous est tout brillant de gloire,
 N'aurait-il rien pour moi d'une action trop noire ?
 Moi qui commande ailleurs puis-je servir sous vous ?

Sertorius. Du droit de commander je ne suis point jaloux ;
 Je ne l'ai qu'en dépôt, et je vous l'abandonne,
 Non jusqu'à vous servir de ma seule personne ;

(1) Voilà encore un des plus beaux endroits de Corneille : il y a de la force, de la grandeur, de la vérité, et même il est supérieurement écrit, à quelques négligences, à quelques familiarités près ; comme *le tyran est bas, donner cette joie, ouvrir tous ses bras*. Mais quand une expression familière et commune est bien placée et fait un contraste, alors elle

tient presque du sublime ; tel est ce vers :

Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles.

Ce mot *enclos*, qui ailleurs est si commun et même bas, s'ennoblit ici, et fait un très beau contraste avec ce vers admirable :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis. (V.)

Je prétends un peu plus : mais dans cette union
De votre lieutenant m'envieriez-vous le nom ?

Pompée. De pareils lieutenants n'ont des chefs qu'en idée ;
Leur nom retient pour eux l'autorité cédée :
Ils n'en quittent que l'ombre ; et l'on ne sait que c'est
De suivre ou d'obéir que suivant qu'il leur plait.
Je sais une autre voie, et plus noble et plus sûre :
Sylla, si vous voulez, quitte sa dictature ;
Et déjà de lui-même il s'en serait démis,
S'il voyait qu'en ces lieux il n'eût plus d'ennemis.
Mettez les armes bas, je réponds de l'issue,
J'en donne ma parole après l'avoir reçue.
Si vous êtes Romain, prenez l'occasion.

Sertorius. Je ne m'éblouis point de cette illusion.
Je connais le tyran, j'en vois le stratagème ;
Quoi qu'il semble promettre, il est toujours lui-même.
Vous qu'à sa défiance il a sacrifié
Jusques à vous forcer d'être son allié...

Pompée. Hélas ! ce mot me tue, et, je le dis sans feinte,
C'est l'unique sujet qu'il m'a donné de plainte.
J'aimais mon Aristie, il m'en vient d'arracher ;
Mon cœur frémit encore à me le reprocher :
Vers tant de biens perdus sans cesse il me rappelle ;
Et je vous rends, seigneur, mille grâces pour elle,
A vous, à ce grand cœur dont la compassion
Daigne ici l'honorer de sa protection.

Sertorius. Protéger hautement les vertus malheureuses,
C'est le moindre devoir des âmes généreuses :
Aussi fais-je encor plus, je lui donne un époux.

Pompée. Un époux ! dieux ! qu'entends-je ! Et qui, seigneur ?

Sertorius. Moi.

Pompée. Vous ?

(*Aristie paraît.*)

Sertorius. Tout est encore à vous. Venez, venez, madame,
Faire voir quel pouvoir j'usurpe sur votre âme,
Et montrer, s'il se peut, à tout le genre humain
La force qu'on vous fait pour me donner la main.

Pompée. C'est elle-même, ô ciel !

Sertorius. Je vous laisse avec elle,

Et sais que tout son cœur vous est encor fidèle.
 Reprenez votre bien; ou ne vous plaignez plus,
 Si j'ose m'enrichir, seigneur, de vos refus.

SCÈNE II.

POMPÉE, ARISTIE.

Pompée. Me dit-on vrai, madame, et serait-il possible...

Aristie. Oui, seigneur, il est vrai que j'ai le cœur sensible;
 Et je sens qu'à vos yeux mon courroux chancelant
 Trébuche, perd sa force, et meurt en vous parlant.
 Plus de Sertorius. Hélas! quoi que je die,
 Vous ne me dites point, seigneur, plus d'Æmilie.
 Rentrez dans mon esprit, jaloux ressentiments,
 Fiers enfants de l'honneur, nobles emportements;
 C'est vous que je veux croire; et Pompée infidèle
 Ne saurait plus souffrir que ma haine chancelle;
 Il l'affermir pour moi. Venez, Sertorius,
 Il me rend toute à vous par ce muet refus.
 Donnons ce grand témoin à ce grand hyménée;
 Son âme toute ailleurs n'en sera point gênée;
 Il le verra sans peine, et cette dureté
 Passera chez Sylla pour magnanimité.

Pompée. Ce qu'il vous fait d'injure également m'outrage;
 Mais enfin je vous aime, et ne puis davantage.
 Sylla n'a que son temps, il est vieil et cassé;
 Son règne passera, s'il n'est déjà passé;
 Ce grand pouvoir lui pèse; il s'apprête à le rendre;
 Comme à Sertorius, je veux bien vous l'apprendre.
 Peut-être touchons-nous au moment désiré
 Qui saura réunir ce qu'on a séparé.
 Ayez plus de courage et moins d'impatience;
 Souffrez que Sylla meure, ou quitte sa puissance...

Aristie. J'attendrai de sa mort ou de son repentir
 Qu'à me rendre l'honneur vous daigniez consentir!
 Et je verrai toujours votre cœur plein de glace,
 Mon tyran impuni, Æmilie en ma place,
 Jusqu'à ce qu'il renonce au pouvoir absolu,
 Après l'avoir gardé tant qu'il l'aura voulu!

Pompée. Mais tant qu'il pourra tout, que pourrai-je, madame?

Aristte. Suivre en tous lieux, seigneur, l'exil de votre femme,
La ramener chez vous avec vos légions,
Et rendre un heureux calme à nos divisions.
Que ne pourrez-vous point en tête d'une armée,
Partout, hors de l'Espagne, à vaincre accoutumée !
Et quand Sertorius sera joint avec vous,
Que pourra le tyran ? qu'osera son courroux ?

Pompée. Ce n'est pas s'affranchir qu'un moment le paraître,
Ni secouer le joug que de changer de maître.
Sertorius pour vous est un illustre appui ;
Mais en faire le mien, c'est me ranger sous lui ;
Joindre nos étendards, c'est grossir son empire.
Perpenna qui l'a joint saura que vous en dire.
Je sers : mais jusqu'ici l'ordre vient de si loin,
Qu'avant qu'on le reçoive il n'en est plus besoin ;
Et ce peu que j'y rends de vaine déférence,
Jaloux du vrai pouvoir, ne sert qu'en apparence.
Je crois n'avoir plus même à servir qu'un moment ;
Et, quand Sylla prépare un si doux changement,
Pouvez-vous m'ordonner de me bannir de Rome,
Pour la remettre au joug sous les lois d'un autre homme ;
Moi qui ne suis jaloux de mon autorité
Que pour lui rendre un jour toute sa liberté ?
Non, non, si vous m'aimez, comme j'aime à le croire,
Vous saurez accorder votre cœur et ma gloire,
Céder avec prudence au temps prêt à changer,
Et ne me perdre pas au lieu de vous venger.

Aristte. Si vous m'avez aimée, et qu'il vous en souviene,
Vous metrez votre gloire à me rendre la mienne.
Mais il est temps qu'un mot termine ces débats.
Me voulez-vous, seigneur ? ne me voulez-vous pas ?
Parlez : que votre choix règle ma destinée.
Suis-je encore à l'époux à qui l'on m'a donnée ?
Suis-je à Sertorius ? C'est assez consulté :
Rendez-moi mes liens, ou pleine liberté...

Pompée. Je le vois bien, madame, il faut rompre la trêve,
Pour briser en vainqueur cet hymen, s'il s'achève.
Pourrez-vous me haïr ?

Aristte. J'en fais tous mes souhaits.

Pompée. Adieu donc pour deux jours.

Aristte. Adieu pour tout jamais!

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

VIRIATE, SERTORIUS, THAMIRE.

Sertorius. Pourrions-nous venger Rome après de telles pertes?
Pourrions-nous l'affranchir des misères souffertes?
Et de ses intérêts un si haut abandon...

Viriate. Et que m'importe à moi si Rome souffre ou non¹?
Quand j'aurai de ses maux effacé l'infamie,
J'en obtiendrai pour fruit le nom de son amie!
Je vous verrai consul m'en apporter les lois,
Et m'abaïsser vous-même au rang des autres rois!
Si vous m'aimez, seigneur, nos mers et nos montagnes
Doivent borner vos vœux, ainsi que nos Espagnes :
Nous pouvons nous y faire un assez beau destin,
Sans chercher d'autre gloire au pied de l'Aventin.
Affranchissons le Tage, et laissons faire au Tibre.
La liberté n'est rien quand tout le monde est libre ;
Mais il est beau de l'être, et voir tout l'univers
Soupirer sous le joug, et gémir dans les fers ;
Il est beau d'étaler cette prérogative
Aux yeux du Rhône esclave et de Rome captive ;
Et de voir envier aux peuples abattus
Ce respect que le sort garde pour les vertus :
Quant au grand Perpenna, s'il est si redoutable,
Remettez-moi le soin de le rendre traitable :
Je sais l'art d'empêcher les grands cœurs de faillir.

(1) Voilà enfin des sentiments dignes avec un peu de correction. Si tout le rôle d'une reine et d'une ennemie de Rome. de Viriate était de cette force, la pièce serait au rang des chefs-d'œuvre. (V.)
Voilà des vers qui seraient dignes de l'entrevue de Pompée et de Sertorius,

Sertorius. Mais quel fruit pensez-vous en pouvoir recueillir ?
 Je le sais comme vous, et vois quelles tempêtes
 Cet ordre surprenant formera sur nos têtes.
 Ne cherchons point, madame, à faire des mutins,
 Et ne nous brouillons point avec nos bons destins.
 Rome nous donnera sans eux assez de peine,
 Avant que de souscrire à l'hymen d'une reine ;
 Et nous n'en fléchirons jamais la dureté,
 A moins qu'elle nous doive et gloire et liberté.

Viriate. Je vous avouerai plus, seigneur : loin d'y souscrire,
 Elle en prendra pour vous une haine où j'aspire,
 Un courroux implacable, un orgueil endurci ;
 Et c'est par où je veux vous arrêter ici.
 Qu'ai-je à faire dans Rome ? et pourquoi, je vous prie...

Sertorius. Mais nos Romains, madame, aiment tous leur patrie ;
 Et de tous leurs travaux l'unique et doux espoir,
 C'est de vaincre bientôt assez pour la revoir.

Viriate. Pour les enchaîner tous sur les rives du Tage,
 Nous n'avons qu'à laisser Rome dans l'esclavage :
 Ils aimeront à vivre et sous vous et sous moi
 Tant qu'ils n'auront qu'un choix d'un tyran ou d'un roi.

Sertorius. Ils ont pour l'un et l'autre une pareille haine,
 Et n'obéiront point au mari d'une reine.

Viriate. Qu'ils aillent donc chercher des climats à leur choix,
 Où le gouvernement n'a ni tyrans ni rois.
 Nos Espagnols, formés à votre art militaire,
 Achèveront sans eux ce qui nous reste à faire.
 La perte de Sylla n'est pas ce que je veux ;
 Rome attire encor moins la fierté de mes vœux :
 L'hymen où je prétends ne peut trouver d'amorces
 Au milieu d'une ville où règnent les divorces,
 Et du haut de mon trône on ne voit point d'attraits
 Où l'on n'est roi qu'un an, pour n'être rien après.
 Enfin, pour achever, j'ai pour vous plus qu'elle :
 Elle vous a banni, j'ai pris votre querelle ;
 Je conserve des jours qu'elle veut vous ravir.
 Prenez le diadème, et laissez-la servir.
 Il est beau de tenter des choses inouïes,
 Dût-on voir par l'effet ses volontés trahies.

SERTORIUS,

Pour moi, d'un grand Romain je veux faire un grand roi ;
 Vous, s'il y faut périr, périssez avec moi :
 Je suis reine ; et qui sait porter une couronne,
 Quand il a prononcé, n'aime point qu'on raisonne.
 Je vais penser à moi, vous penserez à vous.

Sertorius. Ah ! si vous écoutez cet injuste courroux...

Viriate. Je n'en ai point, seigneur ; mais mon inquiétude
 Ne veut plus dans mon sort aucune incertitude :
 Vous me direz demain où je dois l'arrêter.
 Cependant je vous laisse avec qui consulter.

SCÈNE II.

SERTORIUS, PERPENNA, AUFIDE.

Aufide. Je crains parmi le peuple un insolent murmure :
 Ils ont dit que Sylla quitte sa dictature,
 Que vous seul refusez les douceurs de la paix,
 Et voulez une guerre à ne finir jamais.
 Déjà de nos soldats l'âme préoccupée
 Montre un peu trop de joie à parler de Pompée,
 Et si l'erreur s'épand jusqu'en nos garnisons,
 Elle y pourra semer de dangereux poisons.

Sertorius. Nous en romprons le coup avant qu'elle grossisse,
 Et ferons par nos soins avorter l'artifice.
 D'autres plus grands périls le ciel m'a garanti.

Perpenna. Ne ferions-nous pas mieux d'accepter le parti,
 Seigneur ? Trouvez-vous l'offre ou honteuse ou mal sûre ?

Sertorius. Sylla peut en effet quitter sa dictature ;
 Mais il peut faire aussi des consuls à son choix,
 De qui la pourpre esclave agira sous ses lois ;
 Et, quand nous n'en craignons aucuns ordres sinistres,
 Nous périrons par ceux de ses lâches ministres.
 Croyez-moi, pour des gens comme vous deux et moi,
 Rien n'est si dangereux que trop de bonne foi.
 Sylla par politique a pris cette mesure
 De montrer aux soldats l'impunité fort sûre ;
 Mais pour Cinna, Carbon, le jeune Marius,
 Il a voulu leur tête, et les a tous perdus.
 Pour moi, que tout mon camp sur ce bruit m'abandonne,

Qu'il ne reste pour moi que ma seule personne,
Je me perdrai plutôt dans quelque affreux climat,
Qu'aller, tant qu'il vivra, briguer le consulat.
Vous...

Perpenna. Ce n'est pas, seigneur, ce qui me tient en peine ;
Exclus du consulat par l'hymen d'une reine,
Du moins si vos bontés m'obtiennent ce bonheur,
Je n'attends plus de Rome aucun degré d'honneur ;
Et, banni pour jamais dans la Lusitanie,
J'y crois en sûreté les restes de ma vie.

Sertorius. Oui ; mais je ne vois pas encor de sûreté
A ce que vous et moi nous avons concerté.
Vous savez que la reine est d'une humeur si fière...
Mais peut-être le temps la rendra moins altière.
Adieu : dispensez-moi de parler là-dessus.

Perpenna. Parlez, seigneur : mes vœux sont-ils si mal reçus ?

Sertorius. Que sert que je promette et que je vous la donne,
Quand son ambition l'attache à ma personne ?
Vous savez les raisons de cet attachement,
Je vous en ai tantôt parlé confidemment ;
Je vous en fais encor la même confiance.
Faites à votre cœur un peu de violence ;
J'ai triomphé du mien, j'y suis encor tout prêt :
Mais, s'il faut du parti ménager l'intérêt,
Faut-il pousser à bout une reine obstinée,
Qui veut faire à son choix toute sa destinée,
Et de qui le secours, depuis plus de dix ans,
Nous a mieux soutenus que tous nos partisans ?

Perpenna. La trouvez-vous, seigneur, en état de vous nuire ?

Sertorius. Non, elle ne peut pas tout à fait nous détruire :
Mais, si vous m'enchaînez à ce que j'ai promis,
Dès demain elle traite avec nos ennemis.
Leur camp n'est que trop proche ; ici chacun murmure ;
Jugez ce qu'il faut craindre en cette conjoncture.
Voyez quel prompt remède on y peut apporter,
Et quel fruit nous aurons de la violence.

Perpenna. Toutefois la colère où s'emporte son âme
Pourrait dès cette nuit commencer quelque trame.
Vous lui direz, seigneur, tout ce que vous voudrez ;

Et je suivrai l'avis que pour moi vous prendrez.

Sertorius. Je vous admire et plains.

Perpenna. Que j'ai l'âme accablée !

Sertorius. Je partage les maux dont je la vois comblée.

Adieu : j'entre un moment pour calmer son chagrin,
Et me rendrai chez vous à l'heure du festin.

SCÈNE III.

PERPENNA, AUFIDE.

Aufide. Elle n'est point ingrate ; et les lois qu'elle impose,
Pour se faire obéir promettent peu de chose ;
Mais on n'a qu'à laisser le salaire à son choix,
Et courir sans scrupule exécuter ses lois.
Vous ne me dites rien ? Apprenez-moi, de grâce,
Comment vous résolvez que le festin se passe ?
Dissimulerez-vous ce manquement de foi ?
Et voulez-vous...

Perpenna. Allons en résoudre chez moi.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTIE, VIRIATE.

Aristie. Oui, madame, j'en suis comme vous ennemie.
Vous aimez les grandeurs, et je hais l'infamie.
Je cherche à me venger, vous, à vous établir ;
Mais vous pourrez me perdre, et moi, vous affaiblir,
Si le cœur mieux ouvert ne met d'intelligence
Votre établissement avecque ma vengeance.
On m'a volé Pompée ; et moi pour le braver,
Cet ingrat que sa foi n'ose me conserver,
Je cherche un autre époux qui le passe, ou l'égale :
Mais je n'ai pas dessein d'être votre rivale,

Et n'ai point dû prévoir, ni que vers un Romain
 Une reine jamais daignât pencher sa main,
 Ni qu'un héros, dont l'âme a paru si romaine,
 Démentît ce grand nom par l'hymen d'une reine.
 J'ai cru dans sa naissance et votre dignité
 Pareille aversion et contraire fierté.
 Cependant on me dit qu'il consent l'hyménée,
 Et qu'en vain il s'oppose au choix de la journée,
 Puisque, si dès demain il n'a tout son éclat,
 Vous allez du parti séparer votre État.
 Comme je n'ai pour but que d'en grossir les forces,
 J'aurais grand déplaisir d'y causer des divorces,
 Et de servir Sylla mieux que tous ses amis,
 Quand je lui veux partout faire des ennemis.
 Parlez donc : quelque espoir que vous m'avez vu prendre,
 Si vous y prétendez, je cesse d'y prétendre.
 Un reste d'autre espoir, et plus juste, et plus doux,
 Saura voir sans chagrin Sertorius à vous.
 Ne me déguisez rien, non plus que je déguise.

Viriate. Viriate à son tour vous doit même franchise,
 Madame; et d'ailleurs même on vous en a trop dit
 Pour vous dissimuler ce que j'ai dans l'esprit.
 J'ai fait venir exprès Sertorius d'Afrique
 Pour sauver mes États d'un pouvoir tyrannique;
 Et mes voisins domptés m'apprenaient que sans lui
 Nos rois contre Sylla n'étaient qu'un vain appui.
 Avec un seul vaisseau ce grand héros prit terre;
 Avec mes sujets seuls il commença la guerre:
 Je mis entre ses mains mes places et mes ports,
 Et je lui confiai mon sceptre et mes trésors.
 Dès l'abord il sut vaincre, et j'ai vu la victoire
 Enfler de jour en jour sa puissance et sa gloire.
 Nos rois lassés du joug, et vos persécutés,
 Avec tant de chaleur l'ont joint de tous côtés,
 Qu'enfin il a poussé nos armes fortunées
 Jusques à vous réduire au pied des Pyrénées.
 Mais, après l'avoir mis au point où je le voi,
 Je ne puis voir que lui qui soit digne de moi;
 Et, regardant sa gloire ainsi que mon ouvrage,

Je périrai plutôt qu'une autre la partage.
 Mes sujets valent bien que j'aime à leur donner
 Des monarques d'un sang qui sache gouverner,
 Qui sache faire tête à vos tyrans du monde,
 Et rendre notre Espagne en lauriers si féconde,
 Qu'on voie un jour le Pô redouter ses efforts,
 Et le Tibre lui-même en trembler pour ses bords.

Aristie. Votre dessein est grand ; mais à quoi qu'il aspire...

Viriate. Il m'a dit les raisons que vous me voulez dire.

Je sais qu'il serait bon de taire et différer
 Ce glorieux hymen qu'il me fait espérer :
 Mais la paix qu'aujourd'hui l'on offre à ce grand homme
 Ouvre trop les chemins et les portes de Rome.
 Je vois que, s'il y rentre, il est perdu pour moi,
 Et je l'en veux bannir par le don de ma foi.
 Si je hasarde trop de m'être déclarée,
 J'aime mieux ce péril que ma perte assurée ;
 Et, si tous vos proscrits osent s'en désunir,
 Nos bons destins sans eux pourront nous soutenir.
 Mes peuples aguerris sous votre discipline
 N'auront jamais au cœur de Rome qui domine ;
 Et ce sont des Romains dont l'unique souci
 Est de combattre, vaincre, et triompher ici.
 Tant qu'ils verront marcher ce héros à leur tête,
 Ils iront sans frayeur de conquête en conquête.
 Un exemple si grand dignement soutenu
 Saura... Mais que nous veut ce Romain inconnu ?

SCÈNE II.

ARISTIE, VIRIATE, ARCAS.

Aristie. Madame, c'est Arcas, l'affranchi de mon frère ;
 Sa venue en ces lieux cache quelque mystère.
 Parle, Arcas, et dis-nous...

Arcas. Ces lettres mieux que moi
 Vous diront un succès qu'à peine encor je croi.

Aristie lit. « Chère sœur, pour ta joie il est temps que tu saches
 « Que nos maux et les tiens vont finir en effet.
 « Sylla marche en public sans faisceaux et sans haches,

« Prêt à rendre raison de tout ce qu'il a fait.
 « Il s'est en plein sénat démis de sa puissance ;
 « Et si vers toi Pompée a le moindre penchant,
 « Le ciel vient de briser sa nouvelle alliance,
 « Et la triste Émilie est morte en accouchant.
 « Sylla même consent, pour calmer tant de haines,
 « Qu'un lien aussi beau rentre en sa dignité,
 « Et que l'hymen te rende à tes premières chaînes,
 « En même temps qu'à Rome il rend sa liberté.

« QUINTUS ARISTIUS. »

Le ciel s'est donc lassé de m'être impitoyable !
 Ce bonheur comme lui me paraît incroyable.
 Cours au camp de Pompée, et dis-lui, cher Arcas...

Arcas. Il a cette nouvelle, et revient sur ses pas.

De la part de Sylla chargé de lui remettre
 Sur ce grand changement une pareille lettre,
 A deux milles d'ici j'ai su le rencontrer.

Aristie. Quels transports, quelle joie a-t-il daigné montrer ?
 Que dit-il ? que fait-il ?

Arcas. Par votre expérience
 Vous pouvez bien juger de son impatience ;
 Mais, rappelé vers vous par un constant amour
 Qui ne lui permet pas d'achever son retour,
 L'ordre que pour son camp ce grand effet demande
 L'arrête à le donner, attendant qu'il s'y rende.
 Il me suivra de près, et m'a fait avancer
 Pour vous dire un miracle où vous n'osiez penser.

Aristie. Vous avez lieu d'en prendre une allégresse égale,
 Madame ; vous voilà sans crainte et sans rivale.

Viriate. Je n'en ai plus en vous, et je n'en puis douter ;
 Mais il m'en reste une autre, et plus à redouter,
 Rome, que ce héros aime plus que lui-même,
 Et qu'il préférerait sans doute au diadème,
 Si contre cet espoir...

SCÈNE III.

VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

Thamire. Ah! madame!

Viriate. Qu'as-tu,
Thamire? et d'où te vient ce visage abattu?
Que nous disent tes pleurs?

Thamire. Que vous êtes perdue,
Que cet illustre bras qui vous a défendue...

Viriate. Sertorius?

Thamire. Hélas! ce grand Sertorius...

Viriate. N'achèveras-tu point?

Thamire. Madame, il ne vit plus.

Viriate. Il ne vit plus, ô ciel! Qui te l'a dit, Thamire?

Thamire. Ses assassins font gloire eux-mêmes de le dire;
Ces tigres, dont la rage, au milieu du festin,
Par l'ordre d'un perfide a tranché son destin,
Tout couverts de son sang, courent parmi la ville
Émouvoir les soldats et le peuple imbécile;
Et Perpenna par eux proclamé général
Ne vous fait que trop voir d'où part ce coup fatal.

Viriate. Il m'en fait voir ensemble et l'auteur et la cause.
Par cet assassinat c'est de moi qu'on dispose;
C'est mon trône, c'est moi qu'on prétend conquérir;
Et c'est mon juste choix qui seul l'a fait périr.
Madame, après sa perte, et parmi ces alarmes,
N'attendez point de moi de soupirs ni de larmes;
Ce sont amusements que dédaigne aisément
Le prompt et noble orgueil d'un vif ressentiment:
Qui pleure l'affaiblit; qui soupire l'exhale.
Il faut plus de fierté dans une âme royale;
Et ma douleur, soumise aux soins de le venger...

Aristie. Mais vous vous aveuglez au milieu du danger:
Songez à fuir, madame.

Thamire. Il n'est plus temps; Aufide,
Des portes du palais saisi pour ce perfide,

En fait votre prison, et lui répond de vous.
 Il vient ; dissimulez un si juste courroux ;
 Et jusqu'à ce qu'un temps plus favorable arrive,
 Daignez vous souvenir que vous êtes captivo.

Viriate. Je sais ce que je suis, et le serai toujours,
 N'eussé-je que le ciel et moi pour mon secours.

SCÈNE IV.

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, THAMIRE, ARCAR.

Perpenna, à Viriate. Sertorius est mort ; cessez d'être jalouse,
 Madame, du haut rang qu'aurait pris son épouse,
 Et n'appréhendez plus, comme de son vivant,
 Qu'en vos propres États elle ait le pas devant.
 Si l'espoir d'Aristie a fait ombre au vôtre,
 Je puis vous assurer et d'elle et de tout autre.

Aristie. Après t'être immolé chez toi ton général,
 Toi, que faisait trembler l'ombre d'un tel rival,
 Lâche, tu viens encore insulter une femme,
 Vanter insolemment la noirceur de ton âme,
 T'emparer d'une reine en son propre palais,
 Et demander sa main pour prix de tes forfaits !
 Crains les dieux, scélérat ; crains les dieux, ou Pompée ;
 Crains leur haine, ou son bras, leur foudre, ou son épée,
 Et, quelque noir orgueil qui te puisse aveugler,
 Apprends qu'il me protège, et commence à trembler.
 Tu le verras, méchant, plus tôt que tu ne penses ;
 Attends, attends de lui tes dignes récompenses.

Perpenna. S'il en croit votre ardeur, je suis sûr du trépas ;
 Mais peut-être, madame, il ne l'en croira pas ;
 Et quand il me verra commander une armée
 Contre lui tant de fois à vaincre accoutumée,
 Il se rendra facile à conclure une paix
 Qui faisait dès tantôt ses plus ardents souhaits.
 J'ai même entre mes mains un assez bon otage,
 Pour faire mes traités avec quelque avantage.
 Cependant vous pourriez, pour votre heur et le mien,
 Ne parler pas si haut à qui ne vous dit rien.

Viriate. Oui, madame, en effet, c'est à moi de répondre,
 Et mon silence ingrat a droit de me confondre.
 Ce généreux exploit, ces nobles sentiments,
 Méritent de ma part de hauts remerciements :
 Les différer encor, c'est lui faire injustice.
 Il m'a rendu sans doute un signalé service,
 Et comme je n'ai point les sentiments ingrats,
 Je lui veux conseiller de ne m'épouser pas.
 Ce serait près de lui mettre son ennemie,
 Pour être à tous moments maîtresse de sa vie ;
 Et je me résoudrais à cet excès d'honneur,
 Pour mieux choisir la place à lui percer le cœur.
 Seigneur, voilà l'effet de ma reconnaissance.
 Du reste, ma personne est en votre puissance :
 Vous êtes maître ici ; commandez, disposez,
 Et recevez enfin ma main si vous l'osez.

Perpenna. Moi ! si je l'oserai ? Vos conseils magnanimes
 Pouvaient perdre moins d'art à condamner mes crimes :
 J'en connais mieux que vous toute l'énormité,
 Et pour la bien connaître ils m'ont assez coûté.
 On ne s'attache point sans un remords bien rude
 A tant de perfidie et tant d'ingratitude :
 Pour vous je l'ai dompté, pour vous je l'ai détruit ;
 J'en ai l'ignominie, et j'en aurai le fruit.
 J'accepte votre haine, et l'ai bien méritée ;
 J'en ai prévu la suite, et j'en sais la portée.
 Mon triomphe...

SCÈNE V.

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, AUFIDE, ARCAS, THAMIRE.

Aufide. Seigneur, Pompée est arrivé,
 Nos soldats mutinés, le peuple soulevé.
 La porte s'est ouverte à son nom, à son ombre.
 Nous n'avons point d'amis qui ne cèdent au nombre :
 Antoine et Manlius déchirés par morceaux,
 Tout morts et tout sanglants, ont encor des bourreaux.
 On cherche avec chaleur le reste des complices

Que lui-même il destine à de pareils supplices.
 Je défendais mon poste, il l'a soudain forcé,
 Et de sa propre main vous me voyez percé ;
 Maître absolu de tout, il change ici la garde.
 Pensez à vous, je meurs ; la suite vous regarde.

Aristie. Pour quelle heure, seigneur, faut-il se préparer
 A ce rare bonheur qu'il vient vous assurer ?
 Avez-vous en vos mains un assez bon otage,
 Pour faire vos traités avec grand avantage ?

Perpenna. C'est prendre en ma faveur un peu trop de souci,
 Madame ; et j'ai de quoi le satisfaire ici.

SCÈNE VI.

POMPÉE, PERPENNA, VIRIATE, ARISTIE, CELSUS, ARCAS, THAMIRE.

Perpenna. Seigneur, vous aurez su ce que je viens de faire.
 Je vous ai de la paix immolé l'adversaire,
 Le grand Sertorius, et ce rival fameux
 Qui s'opposait partout au succès de vos vœux.
 Je fais plus : je vous livre une fière ennemie,
 Avec tout son orgueil et sa Lusitanie ;
 Je vous en ai fait maître, et de tous ses Romains
 Que déjà leur bonheur a remis en vos mains.
 Comme en un grand dessein, et qui veut promptitude ;
 On ne s'explique pas avec la multitude.
 Je n'ai point cru, seigneur, devoir apprendre à tous
 Celui d'aller demain me rendre auprès de vous ;
 Mais j'en porte sur moi d'assurés témoignages.
 Ces lettres de ma foi vous seront de bons gages ;
 Et vous reconnaîtrez, par leurs perfides traits,
 Combien Rome pour vous a d'ennemis secrets,
 Qui tous, pour Aristie enflammés de vengeance,
 Avec Sertorius étaient d'intelligence.
 Lisez...

(Il lui donne les lettres qu'Aristie avait apportées de Rome à Sertorius.)

Aristie. Quoi ! scélérat ! quoi ! lâche ! oses-tu bien...

Perpenna. Madame, il est ici votre maître et le mien ;
 Il faut en sa présence un peu de modestie,

Et si je vous oblige à quelque repartie,
 La faire sans aigreur, sans outrages mêlés,
 Et ne point oublier devant qui vous parlez.
 Vous voyez là, seigneur, deux illustres rivales,
 Que cette perte anime à des haines égales.
 Jusques au dernier point elles m'ont outragé ;
 Mais, puisque je vous vois, je suis assez vengé.
 Je vous regarde aussi comme un dieu tutélaire ;
 Et ne puis... Mais, ô dieux ! seigneur, qu'allez-vous faire ?

Pompée, après avoir brûlé les lettres sans les lire.

Montrer d'un tel secret ce que je veux savoir.
 Si vous m'aviez connu, vous l'auriez su prévoir.
 Rome en deux factions trop longtemps partagée
 N'y sera point pour moi de nouveau replongée ;
 Et quand Sylla lui rend sa gloire et son bonheur,
 Je n'y remettrai point le carnage et l'horreur.
 Oyez, Celsus. (Il lui parle à l'oreille.)

Surtout empêchez qu'il ne nomme

Aucun des ennemis qu'elle m'a faits à Rome.

A Perpenna. Vous, suivez ce tribun ; j'ai quelques intérêts
 Qui demandent ici des entretiens secrets.

Perpenna. Seigneur, se pourrait-il qu'après un tel service...

Pompée. J'en connais l'importance, et lui rendrai justice.
 Allez.

Perpenna. Mais cependant leur haine...

Pompée. C'est assez.

Je suis maître, je parle, allez, obéissez.

SCÈNE VII.

POMPÉE, VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

Pompée. Ne vous offensez pas d'ouïr parler en maître,
 Grande reine ; ce n'est que pour punir un traître.
 Criminel envers vous d'avoir trop écouté
 L'insolence où montait sa noire lâcheté,
 J'ai cru devoir sur lui prendre ce haut empire,
 Pour me justifier avant de vous rien dire :
 Mais je n'abuse point d'un si facile accès,

Et je n'ai jamais su dérober mes succès.
 Quelque appui que son crime aujourd'hui vous enlève,
 Je vous offre la paix, et ne romps point la trêve ;
 Et ceux de nos Romains qui sont auprès de vous
 Peuvent y demeurer sans craindre mon courroux.
 Si de quelque péril je vous ai garantie,
 Je ne veux pour tout prix enlever qu'Aristie,
 A qui devant vos yeux, enfin maître de moi,
 Je rapporte avec joie et ma main et ma foi.

Viriate. Moi, j'accepte la paix que vous m'avez offerte,
 C'est tout ce que je puis, seigneur, après ma perte ;
 Elle est irréparable : et, comme je ne voi
 Ni chefs dignes de vous, ni rois dignes de moi,
 Je renonce à la guerre ainsi qu'à l'hyménée ;
 Mais j'aime encor l'honneur du trône où je suis néo.
 D'une juste amitié je sais garder les lois,
 Et ne sais point régner comme règnent nos rois.
 S'il faut que sous votre ordre ainsi qu'eux je domine,
 Je m'ensevelirai sous ma propre ruine :
 Mais, si je puis régner sans honte et sans époux,
 Je ne veux d'héritiers que votre Rome, ou vous ;
 Vous choisirez, seigneur ; ou, si votre alliance
 Ne peut voir mes États sous ma seule puissance,
 Vous n'avez qu'à garder cette place en vos mains,
 Et je m'y tiens déjà captive des Romains.

Pompée. Madame, vous avez l'âme trop généreuse
 Pour n'en pas obtenir une paix glorieuse ;
 Et l'on verra chez eux mon pouvoir abattu,
 Ou j'y ferai toujours honorer la vertu.

SCÈNE VIII.

POMPÉE, ARISTIE, VIRIATE, CELSUS, ARCAS, THAMIRE.

Pompée. En est-ce fait, Celsus ?

Celsus. Oui, seigneur ; le perfide
 A vu plus de cent bras punir son parricide ;
 Et livré par votre ordre à ce peuple irrité,
 Sans rien dire...

Pompée. Il suffit, Rome est en sûreté ;
Et ceux qu'à me haïr j'avais trop su contraindre,
N'y craignent rien de moi, n'y donnent rien à craindre.

A Viriate. Vous, madame, agréez pour notre grand héros
Que ses mânes vengés goûtent un plein repos.
Allons donner votre ordre à des pompes funèbres
A l'égal de son nom illustres et célèbres,
Et dresser un tombeau, témoin de son malheur,
Qui le soit de sa gloire et de notre douleur.



PORTRAIT DE L'EMPEREUR GALBA

OTHO.

TABLEAU DE LA COUR DE GALBA

ET

PORTRAIT DE L'EMPEREUR OTHON.

FRAGMENTS DE LA TRAGÉDIE D'OTHON.

OTHON, ALBIN.

Albin. On s'étonne de voir qu'un homme tel qu'Othon,
Othon, dont les hauts faits soutiennent le grand nom,
Daigne d'un Vinius se réduire à la fille,
S'attache à ce consul, qui ravage, qui pille,
Qui peut tout, je l'avoue auprès de l'empereur,
Mais dont tout le pouvoir ne sert qu'à faire horreur.

Othon. Quand le monarque agit par sa propre conduite,
Mes pareils sans péril se rangent à sa suite ;
Le mérite et le sang nous y font discerner :
Mais quand le potentat se laisse gouverner,
Et que de son pouvoir les grands dépositaires
N'ont pour raison d'État que leurs propres affaires,
Ces lâches ennemis de tous les gens de cœur
Cherchent à nous pousser avec toute rigueur,
A moins que notre adroite et prompte servitude
Nous dérobe aux fureurs de leur inquiétude.
Sitôt que de Galba le sénat eut fait choix,
Dans mon gouvernement j'en établis les lois
Et je fus le premier qu'on vit au nouveau prince
Donner toute une armée et toute une province :
Ainsi je me comptais de ses premiers suivants.
Mais déjà Vinius avait pris les devants :
Martian l'affranchi, dont tu vois les pillages,
Avait avec Lacus fermé tous les passages ;
On n'approchait de lui que sous leur bon plaisir.
J'eus donc pour m'y produire un des trois à choisir.

Je les voyais tous trois se hâter sous un maître ¹
 Qui, chargé d'un long âge, a peu de temps à l'être,
 Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment
 A qui dévorerait ce règne d'un moment.
 J'eus horreur des appuis qui restaient seuls à prendre.
 J'espérai quelque temps de m'en pouvoir défendre ;
 Mais quand Nymphidius dans Rome assassiné
 Fit place au favori qui l'avait condamné,
 Que Lacus par sa mort fut préfet du prétoire,
 Que pour couronnement d'une action si noire
 Les mêmes assassins furent encor percer
 Varron, Turpillian, Capiton, et Macer,
 Je vis qu'il était temps de prendre mes mesures,
 Qu'on perdait de Néron toutes les créatures,
 Et que, demeuré seul de toute cette cour,
 A moins d'un protecteur j'aurais bientôt mon tour.
 Je choisis Vinius dans cette défiance ;
 Pour plus de sûreté, j'en cherchai l'alliance.
 Les autres n'ont ni sœur ni fille à me donner ;
 Et d'eux sans ce grand nœud tout est à soupçonner.

Albin. Vos vœux furent reçus ?

Othon. Oui ; déjà l'hyménée
 Aurait avec Plautine uni ma destinée,
 Si ces rivaux d'État n'en savaient divertir
 Un maître qui sans eux n'ose rien consentir.

LACUS. MARTIAN.

Lacus. Quoi ! vous nous donneriez vous-même Othon pour maître ?

Martian. Et quel autre dans Rome est plus digne de l'être ?

Lacus. Ah ! pour en être digne, il l'est, et plus que tous ;
 Mais aussi, pour tout dire, il en sait trop pour nous.

¹ Je les voyais tous trois se hâter sous un maître.
 Avec quelle force Corneille nous peint
 les trois favoris du vieux Galba ! Ses ex-
 pressions sont encore plus fortes que
 celles de Tacite : *Servorum manus avi-*
das, et tanquam apud senem festinantes.
 Quel autre avait dit avant Corneille : *dé-*
vorer un règne ! (L. RACINE.) — *Dévorer*

un règne ! Quelle effrayante énergie d'ex-
 pression ! et cependant elle est claire,
 juste et naturelle : c'est le sublime. (LA H.)
 — Corneille n'a jamais fait quatre vers
 plus forts, plus pleins, plus sublimes ; et
 c'est en partie ce qui justifie la liberté
 que je prends de préférer cette exposi-
 tion à celle de toutes ses autres pièces.

Il sait trop ménager ses vertus et ses vices ¹.
 Il était sous Néron de toutes ses délices :
 Et la Lusitanie a vu ce même Othon
 Gouverner en César et juger en Caton.
 Tout favori dans Rome, et tout maître en province,
 De lâche courtisan il s'y montra grand prince ;
 Et son âme ployante, attendant l'avenir,
 Sait faire également sa cour, et la tenir.
 Sous un tel souverain nous sommes peu de chose ;
 Son soin jamais sur nous tout-à-fait ne repose :
 Sa main seule départ ses libéralités ;
 Son choix seul distribue États et dignités.
 Du timon qu'il embrasse il se fait le seul guide,
 Consulte et résout seul, écoute et seul décide ;
 Et, quoi que nos emplois puissent faire de bruit,
 Sitôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.
 Voyez d'ailleurs Galba, quel pouvoir il nous laisse,
 En quel postè sous lui nous admit sa faiblesse.
 Nos ordres règlent tout, nous donnons, retranchons ;
 Rien n'est exécuté dès que nous l'empêchons :
 Comme par un de nous il faut que tout s'obtienne,
 Nous voyons notre cour plus grosse que la sienne ;
 Et notre indépendance irait au dernier point,
 Si l'heureux Vinius ne la partageait point :
 Notre unique chagrin est qu'il nous la dispute.
 L'âge met cependant Galba près de sa chute ;
 De peur qu'il nous entraîne il faut un autre appui,
 Mais il le faut pour nous aussi faible que lui.
 Il nous en faut prendre un qui, satisfait des titres,
 Nous laisse du pouvoir les suprêmes arbitres.
 Pison a l'âme simple et l'esprit abattu ;
 S'il a grande naissance, il a peu de vertu :
 Non de cette vertu qui déteste le crime ;
 Sa probité sévère est digne qu'on l'estime ;
 Elle a tout ce qui fait un grand homme de bien :
 Mais en un souverain c'est peu de chose, ou rien.

(1) Le portrait d'Othon est très beau dans cette scène. Il est permis à un auteur dramatique d'ajouter des traits aux caractères qu'il dépeint, et d'aller plus loin que l'histoire. (V.)

Il faut de la prudence, il faut de la lumière,
 Il faut de la vigueur adroite autant que fière,
 Qui pénètre, éblouisse, et sème des appas...
 Il faut mille vertus enfin qu'il n'aura pas.
 Lui-même il nous priera d'avoir soin de l'empire,
 Et saura seulement ce qu'il nous plaira dire :
 Plus nous l'y tiendrons bas, plus il nous mettra haut ;
 Et c'est-là justement le maître qu'il nous faut.

Martian. Mais, seigneur, sur le trône élever un tel homme,
 C'est mal servir l'État, et faire opprobre à Rome.

Læus. Et qu'importe à tous deux de Rome et de l'État ?
 Qu'importe qu'on leur voie ou plus ou moins d'éclat ?
 Faisons nos sûretés, et moquons-nous du reste.
 Point, point de bien public s'il nous devient funeste.
 De notre grandeur seule ayons des cœurs jaloux ;
 Ne vivons que pour nous, et ne pensons qu'à nous.
 Je vous le dis encor : mettre Othon sur nos têtes,
 C'est nous livrer tous deux à d'horribles tempêtes.
 Si nous l'en voulons croire, il nous devra le tout ;
 Mais de ce grand projet s'il vient par nous à bout,
 Vinius en aura lui seul tout l'avantage.
 Comme il l'a proposé, ce sera son ouvrage ;
 Et la mort, ou l'exil, ou les abaissements,
 Seront pour vous et moi ses vrais remerciements.

Martian. Oui, notre sûreté veut que Pison domine :
 Obtenez-en pour moi qu'il m'assure Plautine ;
 Je vous promets pour lui mon suffrage à ce prix.
 La violence est juste après de tels mépris.
 Commençons à jouir par-là de son empire,
 Et voyons s'il est homme à nous oser dédire.

ATTILA

TRAGÉDIE (1669).

PERSONNAGES.

ATTILA, roi des Huns.

ARDARIC, roi des Gépides.

VALAMIR, roi des Ostrogoths.

HONORIE, sœur de l'empereur
Valentinian.

ILDIONE, sœur de Mérouée, roi de
France.

OCTAR, capitaine des gardes d'At-
tila.

FLAVIE, dame d'honneur d'Honorie.

La scène est au camp d'Attila, dans la Norique.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATTILA, OCTAR, SUITE.

Attila. Ils ne sont pas venus, nos deux rois ? qu'on leur die
Qu'ils se font trop attendre, et qu'Attila s'ennuie ;
Qu'alors que je les mande ils doivent se hâter.

Octar. Mais, seigneur, quel besoin de les en consulter ?
Pourquoi de votre hymen les prendre pour arbitres,
Eux qui n'ont de leur trône ici que des vains titres,
Et que vous ne laissez au nombre des vivants
Que pour traîner partout deux rois pour vos suivants ?

Attila. J'en puis résoudre seul, Octar, et les appelle,
Non sous aucun espoir de lumière nouvelle ;
Je crois voir avant eux ce qu'ils m'éclairciront,
Et m'être déjà dit tout ce qu'ils me diront :
Mais de ces deux partis lequel que je préfère,
Sa gloire est un affront pour l'autre, et pour son frère ;
Et je veux attirer d'un si juste courroux
Sur l'auteur du conseil les plus dangereux coups,

Assurer une excuse à ce manque d'estime,
 Pouvoir, s'il est besoin, livrer une victime ;
 Et c'est ce qui m'oblige à consulter ces rois,
 Pour faire à leurs périls éclater ce grand choix :
 Car enfin j'aimerais un prétexte à leur perte ;
 J'en prendrais hautement l'occasion offerte.
 Ce titre en eux me choque, et je ne sais pourquoi
 Un roi que je commande ose se nommer roi.
 Un nom si glorieux marque une indépendance
 Que souille, que détruit la moindre obéissance ;
 Et je suis las de voir que du bandeau royal
 Ils prennent droit tous deux de me traiter d'égal.

Octar. Mais, seigneur, se peut-il que pour ces deux princesses
 Vous ayez mêmes yeux et pareilles tendresses,
 Que leur mérite égal dispose sans ennui
 Votre âme irrésolue aux sentiments d'autrui ?
 Ou si vers l'une ou l'autre elle a pris quelque pente,
 Dont prennent ces deux rois la route différente,
 Voudra-t-elle, aux dépens de ses vœux les plus doux,
 Préparer une excuse à ce juste courroux ?
 Et pour juste qu'il soit, est-il si fort à craindre
 Que le grand Attila s'abaisse à se contraindre ?

Attila. Non : mais la noble ardeur d'envahir tant d'États
 Doit combattre de tête encor plus que de bras,
 Entre ses ennemis rompre l'intelligence,
 Y jeter du désordre et de la défiance,
 Et ne rien hasarder qu'on n'ait de toutes parts,
 Autant qu'il est possible, enchaîné les hasards.
 Nous étions aussi forts qu'à présent nous le sommes,
 Quand je fondis en Gaule avec cinq cent mille hommes.
 Dès lors, s'il t'en souvient, je voulus, mais en vain,
 D'avec le Visigoth détacher le Romain.
 J'y perdis auprès d'eux des soins qui me perdirent ;
 Loin de se diviser, d'autant mieux ils s'unirent.
 La terreur de mon nom pour nouveaux compagnons
 Leur donna les Alains, les Francs, les Bourguignons ;
 Et n'ayant pu semer entre eux aucuns divorces,
 Je me vis en déroute avec toutes mes forces.
 J'ai su les rétablir, et cherche à me venger ;

Mais je cherche à le faire avec moins de danger,
 De ces cinq nations contre moi trop heureuses,
 J'envoie offrir la paix aux deux plus belliqueuses ;
 Je traite avec chacune ; et comme toutes deux
 De mon hymen offert ont accepté les nœuds,
 Des princesses qu'ensuite elles en font le gage
 L'une sera ma femme et l'autre mon otage.
 Si j'offense par là l'un des deux souverains,
 Il craindra pour sa sœur qui reste entre mes mains.
 Ainsi je les tiendrai l'un et l'autre en contrainte,
 L'un par mon alliance, et l'autre par la crainte ;
 Ou si le malheureux s'obstine à s'irriter,
 L'heureux en ma faveur saura lui résister ;
 Tant que de nos vainqueurs terrassés l'un par l'autre
 Les trônes ébranlés tombent au pied du nôtre.
 Mais quant au cœur, apprends que mon plus doux souci
 N'est... Mais Ardaric entre, et Valamir aussi.

SCÈNE II.

ATTILA, ARDARIC, VALAMIR, OCTAR.

Attila. Rois, amis d'Attila, soutiens de ma puissance,
 Qui rangez tant d'États sous mon obéissance,
 Et de qui les conseils, le grand cœur, et la main,
 Me rendent formidable à tout le genre humain,
 Vous voyez en mon camp les éclatantes marques
 Que de ce vaste effroi nous donnent deux monarques.
 En Gaule Méroüée, à Rome l'empereur,
 Ont cru par mon hymen éviter ma fureur.
 La paix avec tous deux en même temps traitée
 Se trouve avec tous deux à ce prix arrêtée ;
 Et presque sur les pas de mes ambassadeurs
 Les leurs m'ont amené deux princesses leurs sœurs.
 Le choix m'en embarrasse, il est temps de le faire ;
 Depuis leur arrivée en vain je le diffère ;
 Il faut enfin résoudre ; et, quel que soit ce choix,
 J'offense un empereur, ou le plus grand des rois.
 Je le dis le plus grand, non qu'encor la victoire
 Ait porté Méroüée à ce comble de gloire ;

Mais, si de nos devins l'oracle n'est point faux,
 Sa grandeur doit atteindre aux degrés les plus hauts ;
 Et de ses successeurs l'empire inébranlable
 Sera de siècle en siècle enfin si redoutable,
 Qu'un jour toute la terre en recevra des lois,
 Ou tremblera du moins au nom de leurs François.
 Vous donc, qui connaissez de combien d'importance
 Est pour nos grands projets l'une et l'autre alliance,
 Prêtez-moi des clartés pour bien voir aujourd'hui
 De laquelle ils auront ou plus ou moins d'appui ;
 Qui des deux, honoré par ces nœuds domestiques,
 Nous vengera le mieux des champs catalauniques ;
 Et qui des deux enfin, déchu d'un tel espoir,
 Sera le plus à craindre à qui vout tout prévoir.

Ardaric. En l'état où le ciel a mis votre puissance
 Nous mettrions en vain les forces en balance :
 Tout ce qu'on y peut voir ou de plus ou de moins
 Ne vaut pas amuser le moindre de vos soins.
 L'un et l'autre traité suffit pour nous instruire
 Qu'ils vous craignent tous deux et n'osent plus vous nuire.
 Ainsi, sans perdre temps à vous inquiéter,
 Vous n'avez que vos yeux, seigneur, à consulter.
 Laissez aller ce choix du côté du mérite
 Pour qui, sur leur rapport, l'attrait vous sollicite ;
 Croyez ce qu'avec eux votre cœur résoudra ;
 Et de ces potentats s'offense qui voudra.

Attila. L'attrait chez Attila n'est pas un bon suffrage ;
 Ce qu'on m'en donnerait me tiendrait lieu d'outrage ;
 Et tout exprès ailleurs je porterais ma foi,
 De peur qu'on n'eût par là trop de pouvoir sur moi.
 Les femmes qu'on encense usurpent un empire
 Que jamais un mari n'ose ou ne peut dédire :
 C'est au commun des rois à se plaire en leurs fers,
 Non à ceux dont le nom fait trembler l'univers.
 Que chacun de leurs yeux aime à se faire esclave ;
 Moi, je ne veux les voir qu'en tyrans que je brave :
 Et par quelques attrait qu'ils captivent un cœur,
 Le mien en dépit d'eux est tout à ma grandeur.
 Parlez donc seulement du choix le plus utile,

Du courroux à dompter ou plus ou moins facile ;
 Et ne me dites point que de chaque côté
 Vous voyez eomme lui peu d'inégalité.
 En matière d'État ne fût-ce qu'un atome,
 Sa perte quelquefois importe d'un royaume ;
 Il n'est scrupule exact qu'il n'y faille garder,
 Et le moindre avantage a droit de décider.

Volantir. Seigneur, dans le penchant que prennent les affaires,
 Les grands discours ici ne sont pas nécessaires ;
 Il ne faut que des yeux ; et pour tout découvrir,
 Pour décider de tout, on n'a qu'à les ouvrir.
 Un grand destin commence, un grand destin s'achève :
 L'empire est prêt à choir, et la France s'élève ;
 L'une peut avec elle affermir son appui,
 Et l'autre en trébuchant l'ensevelir sous lui.
 Vos devins vous l'ont dit ; n'y mettez point d'obstacles,
 Vous qui n'avez jamais douté de leurs oracles :
 Soutenir un État chancelant et brisé,
 C'est chercher par sa chute à se voir écrasé.
 Appuyez donc la France, et laissez tomber Rome ;
 Aux grands ordres du ciel prêtez ceux d'un grand homme :
 D'un si bel avenir avouez vos devins,
 Avancez les succès, et hâtez les destins.

Ardaric. Oui, le ciel, par le choix de ces grands hyménées,
 A mis entre vos mains le cours des destinées ;
 Mais s'il est glorieux, seigneur, de le hâter,
 Il l'est, et plus encor, de si bien l'arrêter,
 Que la France, en dépit d'un infallible augure,
 N'aille qu'à pas traînants vers sa grandeur future,
 Et que l'aigle, accablé par ce destin nouveau,
 Ne puisse trébucher que sur votre tombeau.
 Serait-il gloire égale à celle de suspendre
 Ce que ces deux États du ciel doivent attendre,
 Et de vous faire voir aux plus savants devins
 Arbitre des succès et maître des destins ?
 J'ose vous dire plus. Tout ce qu'ils vous prédisent,
 Avec pleine clarté dans le ciel ils le lisent ;
 Mais vous assurent-ils que quelque astre jaloux
 N'ait point mis plus d'un siècle entre l'effet et vous ?

Ces éclatants retours que font les destinées
 Sont assez rarement l'œuvre de peu d'années ;
 Et ce qu'on vous prédit touchant ces deux États
 Peut être un avenir qui ne vous touche pas.
 Cependant regardez ce qu'est encor l'empire :
 Il chancelle, il se brise, et chacun le déchire ;
 De ses entrailles même il produit les tyrans ;
 Mais il peut encor plus que tous ses conquérants.
 Le moindre souvenir des champs catalauniques
 En peut mettre à vos yeux des preuves trop publiques :
 Singibar, Gondebaut, Mérotée et Thierry,
 Là, sans Aétius, tous quatre auraient péri.
 Les Romains firent seuls cette grande journée :
 Unissez-les à vous par un digne hyménée.
 Puisque déjà sans eux vous pouvez presque tout,
 Il n'est rien dont par eux vous ne veniez à bout.
 Quand de ces nouveaux rois ils vous auront fait maître,
 Vous verrez à loisir de qui vous voudrez l'être,
 Et résoudrez vous seul avec tranquillité
 Si vous leur souffrirez encore l'égalité.

Valamir. L'empire, je l'avoue, est encor quelque chose ;
 Mais nous ne sommes plus au temps de Théodose ;
 Et comme dans sa race il ne revit pas bien,
 L'empire est quelque chose, et l'empereur n'est rien.
 Ses deux fils n'ont rempli les trônes des deux Romes
 Que d'idoles pompeux, que d'ombres au lieu d'hommes.
 L'imbécile fierté de ces faux souverains,
 Qui n'osait à son aide appeler des Romains,
 Parmi des nations qu'ils traitaient de barbares
 Empruntaient pour régner des personnes plus rares ;
 Et d'un côté Gainas, de l'autre Stilicon,
 A ces deux majestés ne laissant que le nom,
 On voyait dominer d'une hauteur égale
 Un Goth dans un empire, et dans l'autre un Vandale.
 Comme de tous côtés on s'en est indigné,
 De tous côtés aussi pour eux on a régné.
 Le second Théodose avait pris leur modèle :
 Sa sœur à cinquante ans le tenait en tutèle,
 Et fut, tant qu'il régna, l'âme de ce grand corps,

Dont elle fait encor mouvoir tous les ressorts.
 Pour Valentinian, tant qu'a vécu sa mère,
 Il a semblé répondre à ce grand caractère ;
 Il a paru régner : mais on voit aujourd'hui
 Qu'il régnait par sa mère, ou sa mère pour lui ;
 Et depuis son trépas il a trop fait connaître
 Que s'il est empereur, Aétius est maître ;
 Et c'en serait la sœur qu'il faudrait obtenir,
 Si jamais aux Romains vous vouliez vous unir.
 Au reste, un prince faible, envieux, mol, stupide,
 Qu'un heureux succès enfle, un douteux intimide,
 Qui pour unique emploi s'attache à son plaisir,
 Et laisse le pouvoir à qui s'en peut saisir.
 Mais le grand Méroüée est un roi magnanime,
 Amoureux de la gloire, ardent après l'estime,
 Qui ne permet aux siens d'emploi ni de pouvoir,
 Qu'autant que par son ordre ils en doivent avoir.
 Il sait vaincre et régner ; et depuis sa victoire,
 S'il a déjà soumis et la Seine et la Loire,
 Quand vous voudrez aux siens joindre vos combattants,
 La Garonne et l'Arar ne tiendront pas longtemps.
 Alors ces mêmes champs, témoins de notre honte,
 En verront la vengeance et plus haute et plus prompte ;
 Et, pour glorieux prix d'avoir su nous venger,
 Vous aurez avec lui la Gaule à partager ;
 D'où vous ferez savoir à toute l'Italie
 Que lorsque la prudence à la valeur s'allie,
 Il n'est rien à l'épreuve, et qu'il est temps qu'enfin
 Et du Tibre et du Pô vous fassiez le destin.

Ardaric. Prenez-en donc le droit des mains d'une princesse
 Qui l'apporte pour dot à l'ardeur qui vous presse ;
 Et paraissez plutôt vous saisir de son bien,
 Qu'usurper des États sur qui ne vous doit rien.
 Sa mère eut tant de part à la toute puissance,
 Qu'elle fit à l'empire associer Constance ;
 Et si ce même empire a quelque attrait pour vous,
 La fille a même droit en faveur d'un époux.
 Allez, la force en main, demander ce partage,
 Que d'un père mourant lui laissa le suffrage :

Sous ce prétexte heureux vous verrez des Romains
 Se détacher de Rome, et vous tendre les mains.
 Aétius n'est pas si maître qu'on veut croire ;
 Il a jusque chez lui des jaloux de sa gloire ;
 Et vous aurez pour vous tous ceux qui dans le cœur
 Sont mécontents du prince, ou las du gouverneur.
 Le débris de l'empire a de belles ruines ;
 S'il n'a plus de héros, il a des héroïnes.
 Rome vous en offre une et part à ce débris ;
 Pourriez-vous refuser votre main à ce prix ?
 Ildione n'apporte ici que sa personne ;
 Sa dot ne peut s'étendre aux droits d'une couronne,
 Ses Francs n'admettent point de femme à dominer ;
 Mais les droits d'Honorie ont de quoi tout donner.
 Attachez-les, seigneur, à vous, à votre race ;
 Du fameux Théodose assurez-vous la place ;
 Rome adore la sœur, le frère est sans pouvoir,
 On hait Aétius : vous n'avez qu'à vouloir.

Attila. Est-ce comme il me faut tirer d'inquiétude,
 Que de plonger mon âme en plus d'incertitude ?
 Et pour vous prévaloir de mes perplexités
 Choisissez-vous exprès ces contrariétés ?
 Plus j'entends raisonner, et moins on détermine ;
 Chacun dans sa pensée également s'obstine ;
 Et quand par vous je cherche à ne plus balancer,
 Vous cherchez l'un et l'autre à mieux m'embarrasser !
 Je ne demande point de si diverses routes :
 Il me faut des clartés, et non de nouveaux doutes ;
 Et quand je vous confie un sort tel que le mien,
 C'est m'offenser tous deux que ne résoudre rien.

Valamir. Seigneur, chacun de nous vous parle comme il pense,
 Chacun de ce grand choix vous fait voir l'importance ;
 Mais nous ne sommes point jaloux de nos avis.
 Croyez-le, croyez-moi, nous en serons ravis ;
 Ils sont les purs effets d'une amitié fidèle,
 De qui le zèle ardent...

Attila. Unissez donc ce zèle,
 Et ne me forcez point à voir dans vos débats
 Plus que je ne veux voir, et... Je n'achève pas.

Dites-moi seulement ce qui vous intéresse
 A protéger ici l'une et l'autre princesse.
 Lours frères vous ont-ils, à force de présents,
 Chacun de son côté, rendus leurs partisans?
 Est-ce amitié pour l'une, est-ce haine pour l'autre,
 Qui forme auprès de moi son avis et le vôtre?
 Par quel dessein de plaire ou de vous agrandir...
 Mais derechef je veux ne rien approfondir,
 Et croire qu'où je suis on n'a pas tant d'audace.
 Vous, si vous vous aimez, faites-vous une grâce ;
 Accordez-vous ensemble, et ne contestez plus,
 Ou de l'une des deux ménagez un refus,
 Afin que nous puissions en cette conjoncture
 A son aversion imputer la rupture.
 Employez-y tous deux ce zèle et cette ardeur
 Que vous dites avoir tous deux pour ma grandeur.
 J'en croirai les efforts qu'on fera pour me plaire,
 Et veux bien jusque-là suspendre ma colère.

SCÈNE III.

ARDARIC, VALAMIR.

- Ardaric.** En serons-nous toujours les malheureux objets?
 Et verrons-nous toujours qu'il nous traite en sujets?
- Valamir.** Fermons les yeux, seigneur, sur de telles disgrâces;
 Le ciel en doit un jour effacer jusqu'aux traces ;
 Mes devins me l'ont dit ; et, s'il en est besoin,
 Je dirai que ce jour peut-être n'est pas loin :
 Ils en ont, disent-ils, un assuré présage.
 Je vous confierai plus : ils m'ont dit davantage,
 Et qu'un Théodoric qui doit sortir de moi
 Commandera dans Rome, et s'en fera le roi ;
 Et c'est ce qui m'oblige à parler pour la France,
 A presser Attila d'en choisir l'alliance,
 D'épouser Ildione, afin que par ce choix
 Il laisse à mon hymen Honorie et ses droits.
- Ardaric.** Nous n'avons que trop vu jusqu'où va sa colère,
 Qui n'a pas épargné le sang même d'un frère,
 Et combien après lui de rois ses alliés

A son orgueil barbare il a sacrifiés.

Valamir. Les peuples qui suivaient ces illustres victimes
Suivent encore sous lui l'impunité des crimes ;
Et ce ravage affreux qu'il permet aux soldats
Lui gagne tant de cœurs, lui donne tant de bras,
Que nos propres sujets sortis de nos provinces
Sont en dépit de nous plus à lui qu'à leurs princes.

Ardaric. Il semble à ses discours déjà nous soupçonner,
Et ce sont des soupçons qu'il nous faut détourner.
Ah ! que ne pouvons-nous être heureux l'un et l'autre !

Valamir. Ah ! que n'est mon bonheur plus compatible au vôtre !

Ardaric. Allons des deux côtés chacun faire un effort.

Valamir. Allons, et du succès laissons-en faire au sort.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HONORIE, FLAVIE.

Honorie. L'insolent Attila me donne une rivale ;
Par ce choix qu'il balance il la fait mon égale ;
Et quand pour l'en punir je crois prendre un grand roi,
Je ne prends qu'un grand nom qui ne peut rien pour moi.
Juge que de chagrins au cœur d'une princesse
Qui hait également l'orgueil et la faiblesse.
Jusqu'à Rome Attila m'envoie offrir sa foi,
Pour douter dans son camp entre Ildione et moi.
Hélas ! Flavie, hélas ! si ce doute m'offense,
Que doit faire une indigne et haute préférence ?
Et n'est-ce pas alors le dernier des malheurs,
Qu'un éclat impuissant d'inutiles douleurs ?

Flavie. Prévenez-le, madame ; et montrez à sa honte
Combien de tant d'orgueil vous faites peu de compte.

Honorie. La bravade est aisée, un mot est bientôt dit :
Mais où fuir un tyran que la bravade aigrit ?
Retournerai-je à Rome où j'ai laissé mon frère

Enflammé contre moi de haine et de colère,
Et qui sans la terreur d'un nom si redouté
Jamais n'eût mis de borne à ma captivité :
Moi qui prétends pour dot la moitié de l'empire...

Flavie. Ce serait d'un malheur vous jeter dans un pire.
Ne vous emportez pas contre vous jusque-là :
Il est d'autres moyens de braver Attila.
Épousez Valamir.

Honorie. Est-ce comme on le brave
Que d'épouser un roi dont il fait son esclave?

Flavie. Mais vous l'aimez.

Honorie. Eh bien ! si j'aime Valamir,
Je ne veux point de rois qu'on force d'obéir.

SCÈNE II.

VALAMIR, HONORIE, FLAVIE.

Honorie. Attila m'est promis, j'en ai sa foi pour gage ;
La princesse des Francs prétend même avantage ;
Et bien que sur le choix il me semble hésiter,
Étant ce que je suis j'aurais tort d'en douter.
Mais qui promet à deux outrage l'une et l'autre.
J'ai du cœur, on m'offense ; examinez le vôtre.
Pourrez-vous m'en venger ? pourrez-vous l'en punir ?

Valamir. N'est-ce que par le sang qu'on peut vous obtenir ?
Et faut-il que mon âme à ce grand cœur réponde
Par un assassinat du plus grand roi du monde,
D'un roi que vous avez souhaité pour époux ?
Ne saurait-on sans crime être digne de vous ?

Honorie. Non, je ne vous dis pas qu'aux dépens de sa tête
Vous vous fassiez aimer, et payiez ma conquête.
De l'aimable façon qu'il vous traite au'ourd'hui
Il a trop mérité ces tendresses pour lui.
D'ailleurs, s'il faut qu'on l'aime, il est bon qu'on le craigne.
Mais c'est cet Attila qu'il faut que je dédaigne.
Pourrez-vous hautement me tirer de ses mains,
Et braver avec moi le plus fier des humains ?

Valamir. Il n'en est pas besoin, madame : il vous respecte ;
Et bien que sa fierté vous puisse être suspecte,

A vos moindres froideurs, à vos moindres dégoûts,
Je sais que ses respects me donneraient à vous.

Honorie. Que j'estime assez peu le sang de Théodose
Pour souffrir qu'en moi-même un tyran en dispose,
Qu'une main qu'il me doit me choisisse un mari,
Et me présente un roi comme son favori !
Si vous me connaissez, seigneur, vous devez croire
Que rien ne m'est sensible à l'égal de ma gloire.
Régnez comme Attila, je vous préfère à lui ;
Mais point d'époux qui n'ose en dédaigner l'appui,
Point d'époux qui m'abaisse au rang de ses sujettes
Enfin, je veux un roi : regardez si vous l'êtes ;
Et soyez satisfait qu'on vous daigne assurer
Qu'à tous les rois ce cœur voudrait vous préférer.

SCÈNE III.

VALAMIR, FLAVIE.

Valamir. Quelle hauteur, Flavie, et que faut-il qu'espère
Un roi dont tous les vœux...

Flavie. Seigneur, laissez-la faire ;
L'orgueil qui vous dédaigne en dépit de vos vœux
Fait haïr Attila de se promettre à deux.
Non que cette fierté n'en soit assez jalouse
Pour ne pouvoir souffrir qu'Ildione l'épouse.
A son frère, à ses Francs faites-la renvoyer ;
Vous verrez tout ce cœur soudain se déployer,
Suivre ce qui lui plaît, braver ce qui l'irrite,
Et livrer hautement la victoire au mérite.
Ne vous rebutez point d'un peu d'emportement ;
Quelquefois malgré nous il vient un bon moment.
Le ciel fait des heureux lorsque moins on y pense ;
Et je ne vous dis rien sans beaucoup d'apparence.
Ardaric vous apporte un entretien plus doux.
Adieu ; et croyez-moi le temps sera pour vous.

SCÈNE IV.

ARDARIC, VALAMIR.

Ardaric. Qu'avez-vous obtenu, seigneur, de la princesse ?
Valamir. Beaucoup, et rien. J'ai vu pour moi quelque tendresse ;
 Mais elle sait d'ailleurs si bien ce qu'elle vaut,
 Que si celle des Francs a le cœur aussi haut,
 Si c'est à même prix, seigneur, qu'elle se donne,
 Vous lui pourrez longtemps offrir votre couronne.
 Voyez votre Ildione ; et puissiez-vous, seigneur.
 Y trouver plus de jour à lire dans son cœur,
 Une âme plus tournée à remplir votre attente,
 Un esprit plus facile. Octar sort de sa tente.
 Adieu.

SCÈNE V.

ARDARIC, OCTAR.

Ardaric. Pourrai-je voir la princesse à mon tour ?
Octar. Non, à moins qu'il vous plaise attendre son retour ;
 Mais, à ce que ses gens, seigneur, m'ont fait entendre,
 Vous n'avez en ce lieu qu'un moment à l'attendre.
Ardaric. Dites-moi cependant : vous fûtes prisonnier
 Du roi des Francs, son frère, en ce combat dernier ?
Octar. Le désordre, seigneur, des champs catalauniques
 Me donna peu de part aux disgrâces publiques.
 Si j'y fus prisonnier de ce roi généreux,
 Il me fit dans sa cour un sort assez heureux :
 Ma prison y fut libre ; et j'y trouvai sans cesse
 Une bonté si rare au cœur de la princesse,
 Que de retour ici je pense lui devoir
 Les plus sacrés respects qu'un sujet puisse avoir.
Ardaric. Qu'un monarque est heureux lorsque le ciel lui donne
 La main d'une si sage et si rare personne !
Octar. Vous savez toutefois qu'Attila ne l'est pas,
 Et combien son trop d'heur lui cause d'embarras.
Ardaric. Ah ! puisqu'il a des yeux, sans doute il la préfère.
 Mais vous vous louez fort aussi du roi son frère ;
 Ne me déguisez rien. A-t-il des qualités
 A se faire admirer ainsi de tous côtés ?

Est-ce une vérité que ce que j'entends dire,
Ou si c'est sans raison que l'univers l'admire ?

Octar. Je ne sais pas, seigneur, ce qu'on vous en a dit ;
Mais si pour l'admirer ce que j'ai vu suffit,
Je l'ai vu dans la paix, je l'ai vu dans la guerre⁽¹⁾,
Porter partout un front de maître de la terre.
J'ai vu plus d'une fois de fières nations
Désarmer son courroux par leurs soumissions.
J'ai vu tous les plaisirs de son âme héroïque
N'avoir rien que d'auguste et que de magnifique ;
Et ses illustres soins offrir à ses sujets
L'école de la guerre au milieu de la paix.
Par ces délassements sa noble inquiétude
De ses justes desseins faisait l'heureux prélude ;
Et, si j'ose le dire, il doit nous être doux
Que ce héros les tourne ailleurs que contre nous.
Je l'ai vu, tout couvert de poudre et de fumée,
Donner le grand exemple à toute son armée,
Semer par ses périls l'effroi de toutes parts,
Bouleverser les murs d'un seul de ses regards,
Et sur l'orgueil brisé des plus superbes têtes
De sa course rapide entasser les conquêtes.
Ne me commandez point de peindre un si grand roi,
Ce que j'en ai vu passe un homme tel que moi :
Mais je ne puis, seigneur, m'empêcher de vous dire
Combien son jeune prince est digne qu'on l'admire.
Il montre un cœur si haut sous un front délicat,
Que dans son premier lustre il est déjà soldat.
Le corps attends les ans, mais l'âme est toute prête.
D'un gros de cavaliers il se met à la tête,
Et, l'épée à la main, anime l'escadron
Qu'enorgueillit l'honneur de marcher sous son nom.
Tout ce qu'a d'éclatant la majesté du père,
Tout ce qu'ont de charmant les grâces de la mère,
Tout brille sur ce front, dont l'aimable fierté
Porte empreints et ce charme et cette majesté.

(1) Cet éloge de Louis XIV et de son fils (car c'est à ceux que Corneille faisait allusion dans ces vers), avait précédé les prologues adulateurs de Quinault, et servi d'exemples à tous les poètes du temps, qui ne manquèrent pas de l'imiter. (P.)

L'amour et le respect qu'un si jeune mérite...
Mais la princesse vient, seigneur; et je vous quitte.

SCÈNE VI.

ARDARIC, ILDIONE.

Ildione. On vous a consulté, seigneur; m'apprendrez-vous
Comment votre Attila dispose enfin de nous?
Car l'esclavage fier d'une haute naissance,
Où toute autre peut tout, me tient dans l'impuissance;
Et, victime d'État, je dois sans reculer
Attendre aveuglément qu'on me daigne immoler.

Ardaric. Attendre qu'Attila, l'objet de votre haine,
Daigne vous immoler à la fierté romaine?

Ildione. Qu'un pareil sacrifice aurait pour moi d'appas!
Et que je souffrirai s'il ne s'y résout pas!

Ardaric. Qu'il serait glorieux de le faire vous-même,
D'en épargner la honte à votre diadème!
J'entends celui des Francs, qu'au lieu de maintenir...

Ildione. C'est à mon frère alors de venger et punir;
Mais ce n'est point à moi de rompre une alliance
Dont il vient d'attacher vos Huns avec sa France,
Et me faire par là du gage de la paix
Le flambeau d'une guerre à ne finir jamais.

Ardaric. Pouvez-vous espérer qu'Attila vous dédaigne?

Ildione. Rome est encor puissante, il se peut qu'il la craigne.
Je le hais d'autant plus, que son ambition
A voulu s'asservir toute ma nation;
Qu'en dépit des traités et de tout leur mystère
Un tyran qui déjà s'est immolé son frère,
Si jamais sa fureur ne redoutait plus rien,
Aurait peut-être peine à faire grâce au mien.
Si donc ce triste choix m'arrache à ce que j'aime,
S'il me livre à l'honneur qu'il me fait de lui-même,
S'il m'attache à la main qui veut tout saccager,
Voyez que d'intérêts, que de maux à venger! *(Elle s'en va.)*

Ardaric. Vous préserve le ciel de l'épreuve cruelle
Où veut un cœur si grand mettre une âme si belle!
Et puisse Attila prendre un esprit assez doux
Pour vouloir qu'on vous doive autant à lui qu'à vous!

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATTILA, OCTAR.

Attila. Octar, as-tu pris soin de redoubler ma garde ?

Octar. Oui, seigneur ; et déjà chacun s'entre-regarde,
S'entre-demande à quoi ces ordres que j'ai mis...

Attila. Quand on a deux rivaux, manque-t-on d'ennemis ?
Ce grand chef des Romains, l'illustre Aétius,
Le seul que je craignais, Octar, il ne vit plus.

Octar. Qui vous en a défait ?

Attila. Valentinian même.

Craignant qu'il n'usurpât jusqu'à son diadème,
Et pressé des soupçons où j'ai su l'engager,
Lui-même, à ses yeux même, il l'a fait égorger.
Rome perd en lui seul plus de quatre batailles ;
Je me vois l'accès libre au pied de ses murailles ;
Et si j'y fais paraître Honorie et ses droits,
Contre un tel empereur j'aurai toutes les voix :
Tant l'effroi de mon nom et la haine publique
Qu'attire sur sa tête une mort si tragique,
Sauront faire aisément, sans en venir aux mains,
De l'époux d'une sœur un maître des Romains !

Octar. Ainsi donc votre choix tombe sur Honorie ?

Attila. J'y fais ce que je puis, et ma gloire m'en prie.
O raison confondue ! orgueil presque étouffé,
Avant ce coup fatal que n'as-tu triomphé !

SCÈNE II.

HONORIE, ATTILA, ILDIONE, OCTAR.

Honorie. Ce grand choix est donc fait, seigneur, et pour le faire
Vous avez à tel point redouté ma colère,
Que vous n'avez pas cru vous en pouvoir sauver
Sans doubler votre garde, et me faire observer ?
Je ne me jugeais pas en ces lieux tant à craindre ;
Et d'un tel attentat j'aurais tort de me plaindre,
Quand je vois que la peur de mes ressentiments

En commence déjà les justes châtimens.

Ildione. Que ces ordres nouveaux ne troublent point votre âme :
C'était moi qu'on craignait, et non pas vous, madame ;
Et ce glorieux choix qui vous met en courroux
Ne tombe pas sur moi, madame ; c'est sur vous.
Il est vrai que sans moi vous n'y pouviez prétendre :
Le roi, tant qu'il m'eût plu, s'en aurait su défendre.

Honorie. C'est donc de votre main qu'il passe dans la mienne,
Madame, et c'est de vous qu'il faut que je le tiennne ?

Ildione. Si vous ne le voulez aujourd'hui de ma main,
Craignez qu'il soit trop tard de le vouloir demain.
Elle l'aimera mieux sans doute de la vôtre,
Seigneur, ou vous ferez ce présent à quelque autre.
Je vous rends à vous-même, et ne puis rien de plus ;
Et c'est à vous de faire accepter mes refus.

SCÈNE III.

ATTILA, HONORIE, OCTAR.

Honorie. Accepter ses refus ! moi, seigneur ?

Attila. Vous, madame.

Peut-il être honteux de devenir ma femme ?
Et quand on vous assure un si glorieux nom,
Peut-il vous importer qui vous en fait le don ?
Peut-il vous importer par quelle voie arrive
La gloire dont pour vous Ildione se prive ?
Que ce soit son refus, ou que ce soit mon choix,
En marcherez-vous moins sur la tête des rois ?
N'en murmurez, madame, ici non plus que l'autre,
Sa part la satisfait, recevez mieux la vôtre ;
Car je la préférerais, et veux vous épouser.
La raison ? c'est ainsi qu'il me plait d'en user.

Honorie. Et ce n'est pas ainsi qu'il me plait qu'on en use :
Je cesse d'estimer ce qu'une autre refuse ;
Et, bien que vos traités vous engagent ma foi,
Le rebut d'Ildione est indigne de moi.
Oui, bien que l'univers ou vous serve ou vous craigne,
Je n'ai que des mépris pour ce qu'elle dédaigne.
Quel honneur est celui d'être votre moitié,

Qu'elle cède par grâce, et m'offre par pitié ?
 Je sais ce que le ciel m'a faite au-dessus d'elle,
 Et suis plus glorieuse encor qu'elle n'est belle.

Attila. J'honore cet orgueil, il est égal au mien,
 Madame ; et nos fiertés se ressemblent si bien,
 Que si la ressemblance est par où l'on s'entr'aime,
 J'ai lieu de vous aimer comme autre moi-même.

Honorio. Ah ! si non plus que vous je n'ai pas le cœur bas,
 Nos fiertés pour cela ne se ressemblent pas.
 La mienne est de princesse, et la vôtre est d'esclave :
 Je brave les mépris, vous aimez qu'on vous brave.
 Aétius est mort. Je n'ai plus de tyran ;
 Je reverrai mon frère en Valentinian ;
 Et mille vrais héros qu'opprimait ce faux maître
 Pour me faire justice à l'envi vont paraître.
 Ils défendront l'empire, et soutiendront mes droits
 En faveur des vertus dont j'aurai fait le choix.
 Les grands cœurs n'osent rien sous de si grands ministres ;
 Leur plus haute valeur n'a d'effets que sinistres ;
 Leur gloire fait ombrage à ces puissants jaloux
 Qui s'estiment perdus s'ils ne les perdent tous.
 Mais après leur trépas tous ces grands cœurs revivent ;
 Et, pour ne plus souffrir des fers qui les captivent,
 Chacun reprend sa place et remplit son devoir.
 La mort d'Aétius te le fera trop voir :
 Si pour leur maître en toi je leur mène un barbare,
 Tu verras quel accueil leur vertu te prépare ;
 Mais si d'un Valamir j'honore un si haut rang,
 Aucun pour me servir n'épargnera son sang.

Attila. Vous voulez Valamir, je voulais Ildione :
 Je me garde pour vous, gardez-vous pour mon trône ;
 Prenez ainsi que moi des sentiments plus hauts,
 Et suivez mes vertus ainsi que mes défauts.

Honorio. Parle de tes fureurs et de leur noir ouvrage ;
 Il s'y mêle peut-être une ombre de courage ;
 Mais, bien loin qu'avec gloire on te puisse imiter,
 La vertu des tyrans est même à détester.
 Irai-je à ton exemple assassiner mon frère ?
 Sur tous mes alliés répandre ma colère,

Me baigner dans leur sang, et d'un orgueil jaloux...

Attila. Si nous nous emportons, j'irai plus loin que vous,
Madame.

Honorie. Les grands cœurs parlent avec franchise.

Attila. Quand je m'en souviendrai, n'en soyez pas surpris ;
Et si je vous épouse avec ce souvenir,
Vous voyez le passé, jugez de l'avenir.
Je vous laisse y penser. Adieu, madame.

Honorie. Ah ! traître !

Attila. Il en est encor temps, demain je serai maître.
Ramenez la princesse, Octar.

Honorie. Quoi !

Attila. C'est assez.

Vous me direz tantôt tout ce que vous pensez ;
Mais pensez-y deux fois avant que me le dire :
Songez que c'est de moi que vous tiendrez l'empire,
Que vos droits sans ma main ne sont que droits en l'air.

Honorie. Ciel !

Attila. Allez, et du moins apprenez à parler.

Honorie. Apprends, apprends toi-même à changer de langage,
Lorsqu'au rang des Césars ta parole t'engage.

Attila. Nous en pourrons changer avant la fin du jour.

Honorie. Fais ce que tu voudras, tyran ; j'aurai mon tour.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HONORIE, OCTAR, FLAVIE.

Honorie. Allez, servez-moi bien. Si vous voulez Flavie,
Elle sera le prix de m'avoir bien servie.

Octar. Bien qu'Attila me traite assez confidemment,
Ma vie dépend sous lui d'un malheureux moment :
Il ne faut qu'un soupçon, un dégoût, un caprice,
Pour en faire à sa haine un soudain sacrifice ;

Ce n'est pas un esprit que je porte où je veux.
 Faire un peu plus de pente au penchant de ses vœux,
 L'attacher un peu plus au parti qu'ils choisissent,
 Ce n'est rien qu'avec moi deux mille autres ne puissent ;
 Mais proposer de front, ou vouloir doucement
 Contre ce qu'il résout tourner son sentiment,
 Combattre sa pensée en faveur de la vôtre,
 C'est ce que nous n'osons, ni moi, ni pas un autre ;
 Et si je hasardais ce contre-temps fatal,
 Je me perdrais, madame, et vous servirais mal.

Honorio. Mais qui l'attache à moi, quand à l'autre il aspire ?

Octar. La mort d'Aétius et vos droits sur l'empire.

Il croit s'en voir par là les chemins aplanis ;
 Et tous autres souhaits de son cœur sont bannis.
 Il aime à conquérir ; mais il hait les batailles ;
 Il veut que son nom seul renverse les murailles :
 Et, plus grand politique encor que grand guerrier,
 Il tient que les combats sentent l'aventurier.
 Il veut que de ses gens le déluge effroyable
 Attère impunément les peuples qu'il accable ;
 Et prodigue de sang, il épargne celui
 Que tant de combattants exposeraient pour lui.
 Ainsi n'espérez pas que jamais il relâche,
 Que jamais il renonce à ce choix qui vous fâche :
 Si pourtant je vois jour à plus que je n'attends,
 Madame, assurez-vous que je prendrai mon temps.

SCÈNE II.

HONORIE, FLAVIE.

Flavie. Ne vous êtes-vous point un peu trop déclarée,
 Madame, et le chagrin de vous voir préférée
 Étouffe-t-il la peur que marquaient vos discours
 De rendre hommage au rang d'un roi de quatre jours ?

Honorio. Je te l'avais bien dit, que mon âme incertaine
 De tous les deux côtés attendait même gêne,
 Flavie ; et de deux maux qu'on craint également
 Celui qui nous arrive est toujours le plus grand,
 Celui que nous sentons devient le plus sensible.

D'un choix si glorieux la honte est trop visible ;
 Ildione a su l'art de m'en faire un malheur :
 La gloire en est pour elle, et pour moi la douleur ;
 Elle garde pour soi tout l'effet du mérite,
 Et me livre avec joie aux ennuis qu'elle évite.
 Mais je me vengo, et suis, en ce juste projet,
 Jalouse du bonheur, et non pas de l'objet.

Flavie. Attila vient, madame.

Honorie. Eh bien! faisons connaître
 Que le sang des Césars ne souffre point de maître,
 Et peut bien refuser, de pleine autorité,
 Ce qu'une autre refuse avec témérité.

SCÈNE III.

ATTILA, HONORIE, FLAVIE.

Attila. Tout s'apprête, madame, et ce grand hyménée
 Peut dans une heure ou deux terminer la journée,
 Mais sans vous y contraindre ; et je ne viens que voir
 Si vous avez mieux vu quel est votre devoir.

Honorie. Mon devoir est, seigneur, de soutenir ma gloire,
 Sur qui va s'imprimer une tache trop noire,
 Si votre illustre hymen pour son premier effet
 Ne venge hautement l'outrage qu'on lui fait.
 Puis-je voir sans rougir qu'à l'heureuse Ildione
 Vous demandiez congé de m'offrir votre trône,
 Que...

Attila. Toujours Ildione, et jamais Attila !

Honorie. Si vous me préférez, seigneur, punissez-la ;
 Prenez mes intérêts, et pressez donc votre âme
 De remettre en honneur le nom de votre femme.
 Ildione le traite avec trop de mépris ;
 Souffrez-en de pareils, ou rendez-lui son prix.
 A quel droit voulez-vous qu'un tel manque d'estime,
 S'il est gloire pour elle, en moi devienne un crime ;
 Qu'après que nos refus ont tous deux éclaté,
 Le mien soit punissable où le sien est flatté ;
 Qu'elle brave à vos yeux ce qu'il faut que je craigne,
 Et qu'elle me condamne à ce qu'elle dédaigne ?

Attila. Pour vous justifier mes ordres et mes vœux,
 Je croyais qu'il suffit d'un simple, Je le veux ;
 Mais voyez, puisqu'il faut mettre tout en balance,
 D'Ildione ou de vous qui m'oblige ou m'offense.
 Quand son refus me sert, le vôtre me trahit ;
 Il veut me commander, quand le sien m'obéit.
 L'un est plein de respect, l'autre est gonflé d'audace ;
 Le vôtre me fait honte, et le sien me fait grâce.
 Faut-il après cela qu'aux dépens de son sang
 Je mérite l'honneur de vous mettre en mon rang ?

Honorie. Ne peut-on se venger à moins qu'on assassine ?
 Je ne veux point sa mort, ni même sa ruine ;
 Il est des châtimens plus justes et plus doux,
 Qui l'empêcheraient mieux de triompher de nous.
 Je dis de nous, seigneur, car l'offense est commune,
 Et ce que vous m'offrez des deux n'en ferait qu'une.
 Ildione, pour prix de son manque de foi,
 Dispose arrogamment et de vous et de moi !
 Et la main d'Ardaric suffit à ma rivale
 Pour lui donner plein droit de me traiter d'égale.
 Si vous voulez punir l'affront qu'elle nous fait,
 Réduisez-la, seigneur, à l'hymen d'un sujet ;
 Ne cherchez point pour elle une plus dure peine
 Que de voir votre femme être sa souveraine ;
 Et je pourrai moi-même alors vous demander
 Le droit de m'en servir et de lui commander.

Attila. Madame, je saurai lui trouver un supplice :
 Agréez cependant pour vous même justice ;
 Et s'il faut un sujet à qui dédaigne un roi,
 Choisissez dans une heure, où d'Octar, ou de moi.

Honorie. D'Octar, ou...

Attila. Les grands cœurs parlent avec franchise,
 C'est une vérité que vous m'avez apprise :
 Songez donc sans murmure à cet illustre choix,
 Et remerciez-moi de suivre ainsi vos lois.

Honorie. Me proposer Octar !

Attila. Qu'y trouvez-vous à dire ?
 Serait-il à vos yeux indigne de l'empire ?
 S'il est né sans couronne et n'eut jamais d'États,

On monte à ce grand trône encor d'un lieu plus bas.
 On a vu des Césars, et même des plus braves,
 Qui sortaient d'artisans, de bandoliers⁽¹⁾, d'esclaves :
 Le temps et leurs vertus les ont rendus fameux,
 Et notre cher Octar a des vertus comme eux.

Honorio. Va, ne me tourne point Octar en ridicule ;
 Ma gloire pourrait bien l'accepter sans scrupule,
 Tyran, et tu devrais du moins te souvenir
 Que, s'il n'en est pas digne, il peut le devenir.
 Au défaut d'un beau sang, il est de grands services,
 Il est des vœux soumis, il est des sacrifices,
 Il est de glorieux et surprenants effets,
 Des vertus de héros, et même des forfaits.
 L'exemple y peut beaucoup. Instruit par tes maximes,
 Il s'est fait de ton ordre une habitude aux crimes ;
 Comme ta créature, il doit te ressembler.
 Quand je l'enhardirai, commence de trembler.
 Ta vie est en mes mains dès qu'il voudra me plaire ;
 Et rien n'est sûr pour toi, si je veux qu'il espère.
 Ton rival entre, adieu : délibère avec lui,
 Si ce cher Octar m'aime, ou sera ton appui.

SCÈNE IV.

ATTILA, ARDARIC.

Attila. Seigneur, sur ce grand choix je cesse d'être en peine ;
 J'épouse dès ce soir la princesse romaine,
 Et n'ai plus qu'à prévoir à qui plus sûrement
 Je puis confier l'autre et son ressentiment.
 Le roi des Bourguignons, par ambassade expresse,
 Pour Sigismond, son fils, voulait cette princesse ;
 Mais nos ambassadeurs furent mieux écoutés.
 Pourrait-il nous donner toutes nos sûretés ?

Ardaric. Son État sert de borne à ceux de Méroïtée ;
 La partie entre eux deux serait bientôt nouée ;
 Et vous verriez armer d'une pareille ardeur

(1) Brigands des montagnes. On écrit trop familières, ces vers sont dignes de
 aujourd'hui *bandoutier*. Corneille. (P.)

A quelques expressions près, qui sont

Un mari pour sa femme, un frère pour sa sœur :
L'union en serait trop facile et trop grande.

Attila. Celui des Visigoths faisait même demande.

Comme de Méroïée il est plus écarté,

Leur union aurait moins de facilité :

Le Bourguignon d'ailleurs sépare leurs provinces,

Et servirait pour nous de barre à ces deux princes.

Ardaric. Oui ; mais bientôt lui-même entre eux deux écrasé

Leur ferait à se joindre un chemin trop aisé ;

Et ces deux rois par là maîtres de la contrée,

D'autant plus fortement en défendraient l'entrée

Qu'ils auraient plus à perdre, et qu'un juste courroux

N'aurait plus tant de chefs à liguer contre vous.

La princesse Ildione est orgueilleuse et belle ;

Il lui faut un mari qui réponde mieux d'elle,

Dont tous les intérêts aux vôtres soient soumis,

Et ne le pas choisir parmi vos ennemis.

D'une fière beauté la haine opiniâtre

Donne à ce qu'elle hait jusqu'au bout à combattre ;

Et pour peu que la veuille écouter un époux...

Attila. Il lui faut donc, seigneur, ou Valamir, ou vous ;

La pourriez-vous aimer ? parlez sans flatterie.

J'apprends que Valamir est aimé d'Honorie ;

Il peut de mon hymen concevoir quelque ennui,

Et je m'assurerais sur vous plus que sur lui.

Ardaric. C'est m'honorer, seigneur, de trop de confiance.

Attila. Parlez donc, pourriez-vous goûter cette alliance ?

Ardaric. Vous savez que vous plaire est mon plus cher souci.

Attila. Qu'on cherche la princesse, et qu'on l'amène ici :

Je veux que de ma main vous receviez la sienne.

Mais, dites-moi, de grâce, attendant qu'elle vienne,

Par où me voulez-vous assurer votre foi ?

Et que seriez-vous prêt d'entreprendre pour moi ?

Car enfin elle est femme, elle peut tout séduire,

Et vous forcer vous-même à me vouloir détruire.

Ardaric. Faut-il vous immoler l'orgueil de Torrismond ?

Faut-il teindre l'Arar du sang de Sigismond ?

Faut-il mettre à vos pieds et l'un et l'autre trône ?

Attila. Ne dissimulez point, vous voulez Ildione,

Et proposez bien moins ces glorieux travaux
 Contre mes ennemis que contre vos rivaux.
 Voyez comme un rival est soudain haïssable,
 Comme vers nos projets ce nom le rend coupable ;
 Comme sa perte est juste encor qu'il n'ose rien ;
 Et sans aller si loin, délivrez-moi du mien.
 C'est un roi dont les gens, mêlés parmi les nôtres,
 Feraient accompagner son exil de trop d'autres
 Qu'on verrait s'opposer aux soins que nous prendrons,
 Et de nos ennemis grossir les escadrons.

Ardaric. Mais c'est déshonorer, seigneur, votre hyménée
 Que vouloir d'un tel sang en marquer la journée.

Attila. Est-il plus grand honneur que de voir en mon choix
 Qui je veux en ce jour immoler de deux rois,
 Et que du sacrifice où s'expiera leur crime,
 L'un deux soit le ministre, et l'autre la victime ?
 Si vous n'osez par là satisfaire vos vœux,
 Craignez que Valamir ne soit moins scrupuleux,
 Qu'il ne s'impute pas à tant de barbarie
 D'accepter à ce prix la princesse Honorie,
 Et n'ait aucune horreur de ses vœux les plus doux
 Si leur entier succès ne lui coûte que vous ;
 Car je puis épouser encor votre princesse,
 Et détourner vers lui l'effort de ma tendresse.

SCÈNE V.

ATTILA, ARDARIC, ILDIONE.

Attila, à Ildione. Vos refus obligeants ont daigné m'ordonner
 De consulter vos vœux avant que vous donner ;
 Je m'en fais une loi. Dites-moi donc, madame,
 Si le prince Ardaric agréerait à votre âme ?

Ildione. C'est à moi d'obéir, si vous le souhaitez ;
 Mais, seigneur...

Attila. Il y fait quelques difficultés :
 Mais je sais que sur lui vous êtes absolue.
 Achevez d'y porter son âme irrésolue,
 Afin que dans une heure, au milieu de ma cour,
 Votre hymen et le mien couronnent ce grand jour.

SCÈNE VI.

ARDARIC, ILDIONE.

Ildione. D'où viennent ces soupirs, d'où naît cette tristesse?
Est-ce que la surprise étonne l'allégresse,
Qu'elle en suspend l'effet pour le mieux signaler,
Et qu'aux yeux du tyran il faut dissimuler?
Il est parti, seigneur; souffrez que votre joie,
Souffrez que son excès tout entier se déploie,
Qu'il fasse voir aux miens le bonheur de ce jour.

Ardaric. Vous allez soupirer, madame, à votre tour,
A moins que votre cœur malgré vous se prépare
A n'avoir rien d'humain non plus que ce barbare.
Il me choisit pour vous; c'est un honneur bien grand,
Mais qui doit faire horreur par le prix qu'il le vend.
A recevoir ma main pourrez-vous être prête,
S'il faut qu'à Valamir il en coûte la tête?

Ildione. Quoi, seigneur!

Ardaric. Attendez à vous en étonner
Que vous sachiez la main qui doit l'assassiner.
C'est à cet attentat la mienne qu'il destine,
Madame.

Ildione. C'est par vous, seigneur, qu'il l'assassine!

Ardaric. Il me fait son bourreau pour perdre un autre roi
A qui fait sa fureur la même offre qu'à moi.
Aux dépens de sa tête il veut qu'on vous obtienne.
On lui donne Honorie aux dépens de la mienne :
Sa cruelle faveur m'en a laissé le choix.

Ildione. Quel crime voit sa rage à punir en deux rois?
Est-il orgueil plus lâche, ou lâcheté plus noire?
Il veut que je vous coûte ou la vie ou la gloire,
Et serve de prétexte au choix infortuné
D'assassiner vous-même ou d'être assassiné!
Il vous offre ma main comme un bonheur insigne,
Mais à condition de vous en rendre indigne ;
Et si vous refusez par là de m'acquérir,
Vous ne sauriez vous-même éviter de périr!

Ardaric. Il est beau de périr pour éviter un crime;

Quand on meurt pour sa gloire, on revit dans l'estime ;
Et triompher ainsi du plus rigoureux sort,
C'est s'immortaliser par une illustre mort.

Ildione. Le ciel n'est pas toujours aux méchants si propice ;
Après tant d'indulgence, il a de la justice :
Parlez à Valamir, et voyez avec lui
S'il n'est aucun remède à ce mortel ennui.

Ardaric. Madame...

Ildione. Allez, seigneur : nos maux et le temps pressent,
Et les mêmes périls tous deux vous intéressent.

Ardaric. J'y vais ; mais en l'état qu'est son sort et le mien,
Nous nous plaindrons ensemble et ne résoudrons rien.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARDARIC, VALAMIR.

(Ils n'ont point d'épée ni l'un ni l'autre.)

Ardaric. Seigneur, vos devins seuls ont causé notre perte ;
Par eux à tous nos maux la porte s'est ouverte ;
Et l'infidèle appât de leur prédiction
A jeté trop d'amorce à votre ambition.
A moins que je vous perde il faut que je périsse ;
On vous fait même grâce, ou pareille injustice :
Ainsi vos seuls devins nous forcent de périr,
Et ce sont tous les droits qu'ils vous font acquérir.

Valamir. Je viens de les quitter ; et, loin de s'en dédire,
Ils assurent ma race encor du même empire.
Ils savent qu'Attila s'aigrit au dernier point :
Et ses emportements ne les émeuvent point ;
Quelque loi qu'il nous fasse, ils sont inébranlables :
Le ciel en a donné des arrêts immuables ;
Rien n'en rompra l'effet ; et Rome aura pour roi
Ce grand Théodoric qui doit sortir de moi.

Ardaric. Ils veulent donc, seigneur, qu'aux dépens de ma tête

Vos mains à ce héros préparent sa conquête?

Valamir. Seigneur, c'est m'offenser encor plus qu'Attila.

Ardaric. Par où lui pouvez-vous échapper que par là ?

Pouvez-vous que par là posséder Honorie ?

Et d'où naîtra ce fils si vous perdez la vie ?

Valamir. Je me vois comme vous aux portes du trépas ;

Mais j'espère, après tout, ce que je n'entends pas.

SCÈNE II.

ARDARIC, VALAMIR, HONORIE.

Honorie. Savez-vous d'Attila jusqu'où va la furie,
Princes, et quelle en est l'affreuse barbarie ?
Cette offre qu'il vous fait d'en rendre l'un heureux
N'est qu'un piège qu'il tend pour vous perdre tous deux.
Il veut, sous cet espoir, qu'il donne à l'un et l'autre,
Votre sang de sa main, ou le sien de la vôtre :
Mais qui le servirait serait bientôt livré
Aux troupes de celui qu'il aurait massacré ;
Et par le désaveu de cette obéissance
Ce tigre assouvirait sa rage et leur vengeance.
Octar aime Flavie, et l'en vient d'avertir.

Valamir. Euric son lieutenant ne fait que de sortir :
Le tyran soupçonneux, qui craint ce qu'il mérite,
A pour nous désarmer choisi ce satellite ;
Et comme avec justice il nous croit irrités,
Pour nous parler encore il prend ses sûretés.
Pour peu qu'il eût tardé, nous allions dans sa tente
Surprendre et prévenir sa plus barbare attente,
Tandis qu'il nous laissait encor la liberté
D'y porter l'un et l'autre une épée au côté.
Il promet à tous deux de nous la faire rendre
Dès qu'il saura de nous ce qu'il en doit attendre,
Quel est notre dessein, ou, pour en mieux parler,
Dès que nous résoudrons de nous entr'immoler.
Cependant il réduit à l'entière impuissance
Ce noble désespoir qu'il punit par avance,
Et qui, se faisant droit avant que de mourir,
Croit que se perdre ainsi c'est un peu moins périr :

Car nous aurions péri par les mains de sa garde ;
Mais la mort est plus belle alors qu'on la hasarde.

Honorie. Il vient, seigneur.

SCÈNE III.

ATTILA, VALAMIR, ARDARIC, HONORIE, OCTAR.

Attila. Eh bien ! mes illustres amis,
Contre mes grands rivaux quel espoir m'est permis ?
Pas un n'a-t-il pour soi la digne complaisance
D'acquérir sa princesse en perdant qui m'offense ?
Quoi ! l'honneur, l'amitié, tout va d'un froid égal !
Pas un ne m'aime assez pour haïr mon rival !

Valamir. A l'inhumanité joindre la raillerie,
C'est à son dernier point porter la barbarie.
Après l'assassinat d'un frère et de six rois,
Notre tour est venu de subir mêmes lois :
Et nous méritons bien les plus cruels supplices
De nous être exposés aux mêmes sacrifices,
D'en avoir pu souffrir chaque jour de nouveaux.
Punissez, vengez-vous, mais cherchez des bourreaux ;
Et si vous êtes roi, songez que nous le sommes.

Attila. Vous ? devant Attila vous n'êtes que deux hommes ;
Et, dès qu'il m'aura plu d'abattre votre orgueil,
Vos têtes pour tomber n'attendront qu'un coup d'œil.
Je fais grâce à tous deux de n'en demander qu'une :
Faites-en décider l'épée et la fortune ;
Et qui succombera du moins tiendra de moi
L'honneur de ne périr que par la main d'un roi.
Nobles gladiateurs, dont ma colère apprête
Le spectacle pompeux à cette grande fête,
Montrez, montrez un cœur enfin digne du rang...

Ardaric. Votre main est plus faite à verser de tel sang ;
C'est lui faire un affront que d'emprunter les nôtres.

Attila. Pour me faire justice il s'en trouvera d'autres :
Mais si vous renoncez aux objets de vos vœux,
Le refus d'une tête en pourra coûter deux.
Je révoque ma grâce, et veux bien que vos crimes
De deux rois mes rivaux me fassent deux victimes ,

Et ces rares objets si peu dignes de moi
Seront le digne prix de cet illustre emploi.

A Ardatic. De celui de vos vœux je ferai la conquête
De quiconque à mes pieds abattra votre tête.

A Honorie. Et comme vous paierez celle de Valamir,
Nous aurons à ce prix des bourreaux à choisir ;
Et, pour nouveau supplice à de si belles âmes,
Ce choix ne tombera que sur les plus infâmes.

Honorie. Tu pourrais être lâche et cruel jusque-là !

Attila. Encor plus, s'il le faut, mais toujours Attila,
Toujours l'heureux objet de la haine publique,
Fidèle au grand dépôt du pouvoir tyrannique,
Toujours...

Honorie. Achève, et dis que tu veux en tout lieu
Être l'effroi du monde, et le fléau de Dieu.
Etale insolemment l'épouvantable image
De ces fleuves de sang où se baignait ta rage.
Fais voir...

Attila. Que vous perdez de mots injurieux
A me faire un reproche et doux et glorieux !
Ce Dieu dont vous parlez, de temps en temps sévère,
Ne s'arme pas toujours de toute sa colère ;
Mais quand à sa fureur il livre l'univers,
Elle a pour chaque temps des déluges divers.
Jadis, de toutes parts faisant regorger l'onde,
Sous un déluge d'eaux il abîma le monde ;
Sa main tient en réserve un déluge de feux
Pour le dernier moment de nos derniers neveux ;
Et mon bras, dont il fait aujourd'hui son tonnerre,
D'un déluge de sang couvre pour lui la terre.

Honorie. Lorsque par les tyrans il punit les mortels,
Il réserve sa foudre à ces grands criminels
Qu'il donne pour supplice à toute la nature,
Jusqu'à ce que leur rage ait comblé la mesure.
Peut-être qu'il prépare en ce même moment
A de si noirs forfaits l'éclat du châtement,
Qu'alors que ta fureur à nous perdre s'apprête
Il tient le bras levé pour te briser la tête,
Et veut qu'un grand exemple oblige de trembler

Quiconque désormais t'osera ressembler.

Attila. Eh bien ! en attendant ce changement sinistre,
J'oserai jusqu'au bout lui servir de ministre,
Et faire exécuter toutes ses volontés
Sur vous, et sur des rois contre moi révoltés.
Par des crimes nouveaux je punirai les vôtres,
Et mon tour à périr ne viendra qu'après d'autres.

Honorie. Ton sang, qui chaque jour, à longs flots distillés,
S'échappe vers ton frère, et six rois immolés,
Te dirait-il trop bas que leurs ombres t'appellent ?
Faut-il que ces avis par moi se renouvellent ?
Vois, vois couler ce sang qui te vient avertir,
Tyran, que pour les joindre il faut bientôt partir.

Attila. Ce n'est rien ; et pour moi s'il n'est pas d'autre foudre,
J'aurai pour ce départ du temps à m'y résoudre.
D'autres vous enverraient leur frayer le chemin ;
Mais j'en laisserai faire à votre grand destin,
Et trouverai pour vous quelques autres vengeances,
Quand l'humeur me prendra de punir tant d'offenses.

SCÈNE IV.

ATTILA, VALAMIR, ARDARIC, HONORIE, ILDIONE, OCTAR.

Attila, à Ildione. Où venez-vous, madame, et qui vous enhardit
A vouloir voir ma mort qu'ici l'on me prédit
Venez-vous de deux rois soutenir la querelle,
Vous révolter comme eux, me foudroyer comme elle,
Ou mendier l'appui de mon juste courroux
Contre votre Ardaric qui ne veut plus de vous ?

Ildione. Il n'en mériterait ni l'honneur ni l'estime,
S'il osait espérer m'acquérir par un crime.
D'un si juste refus j'ai de quoi me louer,
Et ne viens point ici pour l'en désavouer.
Non, seigneur ; c'est du mien que j'y viens me dédire,
Rendre à mes droits sur vous leur souverain empire,
Rattacher, réunir votre vouloir au mien,
Et reprendre un pouvoir dont vous n'usez pas bien.
Seigneur, est-ce là donc cette reconnaissance
Si hautement promise à mon obéissance ?

Rendez toute votre âme à son premier souhait ;
 Recevez qui vous sert, et fuyez qui vous hait.
 Honorie a ses droits ; mais celui de vous plaire
 N'est pas, vous le savez, un droit imaginaire ;
 Et, pour vous appuyer, Méroilée a des bras
 Qui font taire les droits quand il faut des combats.

Attila. Non, je ne puis plus voir cette ingrante Honorie
 Qu'avec la même horreur qu'on voit une furie ;
 Et tout ce que le ciel a formé de plus doux,
 Tout ce qu'il peut de mieux, je crois le voir en vous.
 Mais dans votre cœur même un autre espoir murmure,
 Lorsque...

Idione. Vous pourriez croire une telle imposture !
 Qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait que de vous obéir ?
 Et par où jusque-là m'aurais-je pu trahir ?

Attila. Ardaric est pour vous un époux préférable.

Idione. Votre main lui donnait ce qu'il avait d'aimable ;
 Et je ne l'ai tantôt accepté pour époux
 Que par cet ordre exprès que j'ai reçu de vous.
 Vous aviez déjà vu qu'en dépit de mon âme,
 Pour vous faire empereur...

Attila. Vous me trompez, madame ;
 Votre affirmation me sait si bien dompter ,
 Que je veux y céder pour ne plus résister.
 N'abusez pas pourtant d'un si puissant empire ;
 Songez qu'il est encor d'autres biens où j'aspire,
 Qu'une juste vengeance attend aussi son tour ;
 Et laissez-moi pouvoir quelque chose en ce jour.

Idione. Seigneur, ensanglanter cette illustre journée ?
 Grâce, grâce du moins jusqu'après l'hyménée.
 A son heureux flambeau souffrez un pur éclat,
 Et laissez pour demain les maximes d'État.

Attila. Vous le voulez, madame, il faut vous satisfaire ;
 Mais ce n'est que grossir d'autant plus ma colère ;
 Et ce que par votre ordre elle perd de moments
 Enfle l'avidité de mes ressentiments.

A Honorie. Vous, princesse, il vaut mieux nous imiter l'un l'autre.
 Vous suivrez mon exemple et je suivrai le vôtre.
 Vous condamniez madame à l'hymen d'un sujet ;

Remplissez au lieu d'elle un si juste projet.
 Je vous l'ai déjà dit, et mon respect fidèle
 A cette digne loi que vous faisiez pour elle,
 N'ose prendre autre règle à punir vos mépris.
 Si Valamir vous plait, sa vie est à ce prix ;
 Disposez à ce prix d'une main qui m'est due.
 Octar, ne perdez pas la princesse de vue.
 Vous qui me commandez de vous donner ma foi,
 Madame, allons au temple ; et vous, rois, suivez-moi.

SCÈNE V.

HONORIE, OCTAR.

Honorie. Tu le sais, pour toucher cet orgueilleux courage,
 J'ai pleuré, j'ai prié, j'ai tout mis en usage,
 Octar ; et, pour tout fruit de tant d'abaissement,
 Le barbare me traite encor plus lièrement.
 S'il reste quelque espoir, c'est toi seul qu'il regarde.
 Prendras-tu bien ton temps ? tu commandes sa garde ;
 La nuit et le sommeil vont tout mettre en ton choix ;
 Et Flavie est le prix du salut de deux rois.

Octar. Ah ! madame ! Attila, depuis votre menace,
 Met hors de mon pouvoir l'effet de cette audace.
 Ce défiant esprit n'agit plus maintenant,
 Dans toutes ses fureurs, que par mon lieutenant !
 C'est par lui qu'aux deux rois il fait ôter les armes ;
 Et deux mots en son âme ont jeté tant d'alarmes,
 Qu'exprès à votre suite il m'attache aujourd'hui
 Pour m'ôter tout moyen de m'approcher de lui.
 Pour peu que je vous quitte il y va de ma vie,
 Et s'il peut découvrir que j'espère Flavie...

Honorie. Il le saura de moi, si tu ne veux agir,
 Infâme, qui t'en peux excuser sans rougir :
 Si tu veux vivre encor, va, cherche du courage.
 Tu vois ce qu'à toute heure il immole à sa rage ;
 Et ta vertu, qui craint de trop paraître au jour,
 Attend, les bras croisés, qu'il t'immole à son tour !
 Fais périr, ou péris ; préviens, lâche, ou succombe ;

(4) Il faut un Corneille pour dire : *Une vertu qui attend, les bras croisés.* (L. RACINE.)

Venge toute la terre, ou grossis l'hécatombe.
 Si la gloire sur toi, si le cœur ne peut rien,
 Meurs en traître, et du moins sers de victime au mien.
 Mais qui me rend, seigneur, le bien de votre vue ?

SCÈNE VI.

VALAMIR, HONORIE, OCTAR.

Valamir. L'impatient transport d'une joie imprévue.
 Notre tyran n'est plus.

Honorie. Il est mort ?

Valamir. Écoutez

Comme enfin l'ont puni ses propres cruautés,
 Et comme heureusement le ciel vient de souscrire
 A ce que nos malheurs vous ont fait lui prédire.
 A peine sortions-nous pleins de trouble et d'horreur,
 Qu'Attila recommence à saigner de fureur,
 Mais avec abondance ; et le sang qui bouillonne
 Forme un si gros torrent, que lui-même il s'étonne.
 Tout surpris qu'il en est : « S'il ne veut s'arrêter,
 « Dit-il, on me paiera ce qu'il m'en va coûter. »
 Il demeure à ces mots sans parole, sans force ;
 Tous ses sens avec lui font un soudain divorce :
 Sa gorge enfle, et du sang dont le cours s'épaissit
 Le passage se ferme, ou du moins s'étrécit.
 De ce sang renfermé la vapeur en furie
 Semble avoir étouffé sa colère et sa vie ;
 Et déjà de son front la funeste pâleur
 N'opposait à la mort qu'un reste de chaleur,
 Lorsqu'une illusion lui présente son frère,
 Et lui rend tout d'un coup la vie et la colère :
 Il croit le voir suivi des ombres de six rois,
 Qu'il se veut immoler une seconde fois ;
 Mais ce retour si prompt de sa plus noire audace
 N'est qu'un dernier effort de la nature lasse,
 Qui, prête à succomber sous la mort qui l'atteint,
 Jette un plus vif éclat et tout d'un coup s'éteint.
 C'est en vain qu'il fulmine à cette affreuse vue,
 Sa rage qui renait en même temps le tue.



Sa vie a longs ruisseaux se répand sur le sable.

ATILA

Acte V, Scène VI

L'impétueuse ardeur de ces transports nouveaux
 A son sang prisonnier ouvre tous ses canaux ;
 Son élancement perce ou rompt toutes les veines,
 Et ces canaux ouverts sont autant de fontaines
 Par où l'âme et le sang se pressent de sortir,
 Pour terminer sa rage et nous en garantir.
 Sa vie à longs ruisseaux se répand sur le sable ;
 Chaque instant l'affaiblit et chaque effort l'accable ;
 Chaque pas rend justice au sang qu'il a versé,
 Et fait grâce à celui qu'il avait menacé.
 Ce n'est plus qu'en sanglots qu'il dit ce qu'il croit dire ⁽¹⁾ ;
 Il frissonne, il chancelle, il trébuche, il expire ;
 Et sa fureur dernière, épuisant tant d'horreurs,
 Venge enfin l'univers de toutes ses fureurs.

SCÈNE VII.

ARDARIC, VALAMIR, HONORIE, ILDIONE, OCTAR.

Ardaric. Ce n'est pas tout, seigneur : la haine générale,
 N'ayant plus à le craindre, avidement s'étale ;
 Tous brûlent de servir sous des ordres plus doux,
 Tous veulent à l'envi les recevoir de nous.

Valamir. Ne perdons point de temps en ce retour d'affaires ;
 Allons donner tous deux les ordres nécessaires,
 Remplir ce trône vide, et voir sous quelles lois
 Tant de peuples voudront nous recevoir pour rois.

(1) Quelle hardiesse d'expression pour dire qu'Attila ne peut plus parler, parce que le sang le suffoque! (L. RACINE.)

FRAGMENTS
DE LA TRAGÉDIE DE SURÉNA

INGRATITUDE ET JALOUSIE D'ORODE.

PERSONNAGES.

ORODE, roi des Parthes.	SILLACE, autre lieutenant d'Orode.
PACORUS, fils d'Orode.	EURYDICE, fille d'Artabase, roi d'Arménie.
SURÉNA, lieutenant d'Orode et général de son armée contre Crassus.	PALMIS, sœur de Suréna.
	ORMÈNE, dame d'honneur d'Eurydice.

La scène est à Séleucie, sur l'Euphrate.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORODE, SILLACE.

Sillace. Je l'ai vu par votre ordre, et voulu par avance
Pénétrer le secret de son indifférence.
Il m'a paru, seigneur, si froid, si retenu...
Mais vous en jugerez quand il sera venu.
Cependant je dirai que cette retenue
Sent une âme de trouble et d'ennuis prévenue ;
Que ce calme paraît assez prémédité
Pour ne répondre pas de sa tranquillité ;
Que cette indifférence a de l'inquiétude,
Et que cette froideur marque un peu trop d'étude.

Orode. Qu'un tel calme, Sillace, a droit d'inquiéter
Un roi qui lui doit tant, qu'il ne peut s'acquitter !
Un service au-dessus de toute récompense

A force d'obliger tient presque lieu d'offense :
 Il reproche en secret tout ce qu'il a d'éclat ;
 Il livre tout un cœur au dépit d'être ingrat.
 Le plus zélé déplaît, le plus utile gêne,
 Et l'excès de son poids fait pencher vers la haine.
 Suréna de l'exil lui seul m'a rappelé ;
 Il m'a rendu lui seul ce qu'on m'avait volé,
 Mon sceptre ; de Crassus il vient de me défaire :
 Pour faire autant pour lui quel don puis-je lui faire ?
 Lui partager mon trône ? Il serait tout à lui
 S'il n'avait mieux aimé n'en être que l'appui.
 Quand j'en pleurais la perte, il forçait des murailles ;
 Quand j'invoquais mes dieux, il gagnait des batailles.
 J'en frémis, j'en rougis, je m'en indigne, et crains
 Qu'il n'ose quelque jour s'en payer par ses mains ;
 Et, dans tout ce qu'il a de nom et de fortune,
 Sa fortune me pèse, et son nom m'importune.
 Qu'un monarque est heureux quand parmi ses sujets
 Ses yeux n'ont point à voir de plus nobles objets,
 Qu'au-dessus de sa gloire il n'y connaît personne,
 Et qu'il est le plus digne enfin de sa couronne !

Sillace. Seigneur, pour vous tirer de ces perplexités,
 La saine politique a deux extrémités.
 Quoi qu'ait fait Suréna, quoi qu'il en faille attendre,
 Ou faites-le périr, ou faites-en un gendre.
 Puissant par sa fortune, et plus par son emploi,
 S'il devient par l'hymen l'appui d'un autre roi,
 Si, dans les différends que le ciel vous peut faire,
 Une femme l'entraîne au parti de son père,
 Que vous servira lors, seigneur, d'en murmurer ?
 Il faut, il faut le perdre, ou vous en assurer ;
 Il n'est point de milieu.

Orode. Ma pensée est la vôtre ;
 Mais s'il ne veut pas l'un, pourrai-je vouloir l'autre ?
 Pour prix de ses hauts faits, et de m'avoir fait roi,
 Son trépas... Ce mot seul me fait pâlir d'effroi ;
 Ne m'en parlez jamais : que tout l'État périsse,
 Avant que jusque-là ma vertu se ternisse,
 Avant que je défère à ces raisons d'État

Qui nommeraient justice un si lâche attentat !

Sillace. Mais pourquoi lui donner les Romains en partage,
Quand sa gloire, seigneur, vous donnait tant d'ombrage ?
Pourquoi contre Artabase attacher vos emplois,
Et lui laisser matière à de plus grands exploits ?

Orode. L'événement, Sillace, a trompé mon attente.
Je voyais des Romains la valeur éclatante ;
Et, croyant leur défaite impossible sans moi,
Pour me la préparer, je fondis sur ce roi :
Je crus qu'il ne pourrait à la fois se défendre
Des fureurs de la guerre et de l'offre d'un gendre ;
Et que par tant d'horreurs son peuple épouvanté
Lui ferait mieux goûter la douceur d'un traité :
Tandis que Suréna, mis aux Romains en butte,
Les tiendrait en balance, ou craindrait pour sa chute,
Et me réserverait la gloire d'achever,
Ou de le voir tombant, et de le relever.
Je réussis à l'un, et conclus l'alliance ;
Mais Suréna vainqueur prévint mon espérance.
A peine d'Artabase eus-je signé la paix,
Que j'appris Crassus mort, et les Romains défaits.
Ainsi d'une si haute et si prompte victoire
J'emporte tout le fruit, et lui toute la gloire ;
Et, beaucoup plus heureux que je n'aurais voulu,
Je me fais un malheur d'être trop absolu.
Je tiens toute l'Asie et l'Europe en alarmes,
Sans que rien s'en impute à l'effort de mes armes ;
Et quand tous mes voisins tremblent pour leurs États,
Je ne les fais trembler que par un autre bras.
J'en tremble enfin moi-même, et pour remède unique
Je n'y vois qu'une basse et dure politique,
Si Mandane, l'objet des vœux de tant de rois,
Se doit voir d'un sujet le rebut ou le choix.

Sillace. Le rebut ! Vous craignez, seigneur, qu'il la refuse ?

Orode. Et ne se peut-il pas qu'un autre soin l'amuse,
Et que, rempli qu'il est d'une juste fierté,
Il n'écoute son cœur plus que ma volonté ?
Le voici ; laissez-nous.

SCÈNE II.

ORODE, SURÉNA.

Orode. Suréna, vos services

(Qui l'aurait osé croire?) ont pour moi des supplices ;
 J'en ai honte, et ne puis assez me consoler
 De ne voir aucun don qui les puisse égaler.
 Suppléer au défaut d'une reconnaissance
 Dont vos propres exploits m'ont mis en impuissance ;
 Et s'il en est un prix dont vous fassiez état,
 Donnez-moi les moyens d'être un peu moins ingrat.

Suréna. Quand je vous ai servi, j'ai reçu mon salaire,
 Seigneur, et n'ai rien fait qu'un sujet n'ait dû faire ;
 La gloire m'en demeure, et c'est l'unique prix
 Que s'en est proposé le choix que j'en ai pris.
 Si pourtant il vous plait, seigneur, que j'en demande
 De plus dignes d'un roi dont l'âme est toute grande ;
 La plus haute vertu peut faire de faux pas ;
 Si la mienne en fait un, daignez ne le voir pas ;
 Gardez-moi des bontés toujours prêtes d'éteindre
 Le plus juste courroux que j'aurais lieu d'en craindre ;
 Et si...

Orode. Ma gratitude oserait se borner
 Au pardon d'un malheur qu'on ne peut deviner,
 Qui n'arrivera point ? et j'attendrais un crime,
 Pour vous montrer le fond de toute mon estime ?
 Le ciel m'est plus propice, et m'en ouvre un moyen
 Par l'heureuse union de votre sang au mien.
 D'avoir tout fait pour moi ce sera le salaire.

Suréna. J'en ai flatté longtemps un espoir téméraire ;
 Mais puisque enfin le prince...

Orode. Il aime votre sœur,
 Et le bien de l'État lui dérobe son cœur ;
 La paix de l'Arménie à ce prix est jurée.
 Mais l'injure aisément peut être réparée.
 J'y sais des rois tout prêts : et pour vous, dès demain,
 Mandane que j'attends vous donnera la main.
 C'est tout ce qu'en la mienne ont mis les destinées

Qu'à force de hauts faits la vôtre a couronnées.

Suréna. A cet excès d'honneur rien ne peut s'égalor :
 Mais si vous me laissiez liberté d'en parler,
 Je vous dirais, seigneur, que l'amour paternelle
 Doit à cette princesse un trône digne d'elle ;
 Que l'inégalité de mon destin au sien
 Ravalerait son sang sans élever le mien ;
 Qu'une telle union, quelque haut qu'on la mette,
 Me laisse encor sujet, et la rendrait sujette ;
 Et que de son hymen, malgré tous mes hauts faits,
 Au lieu de rois à naître, il naîtrait des sujets.
 De quel œil voulez-vous, seigneur, qu'elle me donne
 Une main refusée à plus d'une couronne,
 Et qu'un si digne objet des vœux de tant de rois
 Descende par votre ordre à cet indigne choix ?
 Que de mépris pour moi ! que de honte pour elle !
 Non, seigneur, croyez-en un serviteur fidèle ;
 Si votre sang du mien veut augmenter l'honneur,
 Il y faut l'union du prince avec ma sœur.
 Ne le mêlez, seigneur, au sang de vos ancêtres
 Qu'afin que vos sujets en reçoivent des maîtres.
 Vos Parthes dans la gloire ont trop longtemps vécu,
 Pour attendre des rois du sang de leur vaincu.
 Si vous ne le savez, tout le camp en murmure ;
 Ce n'est qu'avec dépit que le peuple l'endure.
 Quelles lois eût pu faire Artabase vainqueur
 Plus rudes, disent-ils, même à des gens sans cœur ?
 Je les fais taire. Mais, seigneur, à le bien prendre,
 C'était moins l'attaquer que lui mener un gendre ;
 Et, si vous en aviez consulté leurs souhaits,
 Vous auriez préféré la guerre à cette paix.

Orode. Est-ce dans le dessein de vous mettre à leur tête
 Que vous me demandez ma grâce toute prête ?
 Et de leurs vains souhaits vous font-ils le porteur
 Pour faire Palmis reine avec plus de hauteur ?
 Il n'est rien d'impossible à la valeur d'un homme
 Qui rétablit son maître et triomphe de Rome :
 Mais sous le ciel tout change, et les plus valeureux
 N'ont jamais sûreté d'être toujours heureux.

J'ai donné ma parole, elle est inviolable.
 Le prince aime Eurydice autant qu'elle est aimable :
 Et, s'il faut dire tout, je lui dois cet appui
 Contre ce que Phradate osera contre lui.
 Car tout ce qu'attenta contre moi Mitradate,
 Pacorus le doit craindre à son tour de Phradate :
 Cet esprit turbulent, et jaloux du pouvoir,
 Quoique son frère...

Suréna. Il sait que je sais mon devoir,
 Et n'a pas oublié que dompter des rebelles,
 Détrôner un tyran...

Orode. Ces actions sont belles ;
 Mais pour m'avoir remis en état de régner,
 Rendent-elles pour vous ma fille à dédaigner ?

Suréna. La dédaigner, seigneur, quand mon zèle fidèle
 N'ose me regarder que comme indigne d'elle !
 Osez me dispenser de ce que je vous doi ;
 Et, pour la mériter, je cours me faire roi.
 S'il n'est rien d'impossible à la valeur d'un homme
 Qui rétablit son maître et triomphe de Rome,
 Sur quels rois aisément ne pourrais-je emporter,
 En faveur de Mandane, un sceptre à la doter ?
 Prescrivez-moi, seigneur, vous-même une conquête
 Dont en prenant sa main je couronne sa tête ;
 Et vous direz après si c'est la dédaigner,
 Que de vouloir me perdre ou la faire régner.
 Mais je suis né sujet ; et j'aime trop à l'être
 Pour hasarder mes jours que pour servir mon maître,
 Et consentir jamais qu'un homme tel que moi
 Souille par son hymen le pur sang de son roi.

Orode. Je n'examine point si ce respect déguise :
 Mais parlons une fois avec pleine franchise.
 Vous êtes mon sujet, mais un sujet si grand,
 Que rien n'est malaisé quand son bras l'entreprend.
 Vous possédez sous moi deux provinces entières
 De peuples si hardis, de nations si fières,
 Que sur tant de vassaux je n'ai d'autorité
 Qu'autant que votre zèle a de fidélité :
 Il vous ont jusqu'ici suivi comme fidèle ;

Et, quand vous le voudrez, ils vous suivront rebelle :
 Vous avez tant de nom, que tous les rois voisins
 Vous veulent, comme Orode, unir à leurs destins.
 La victoire, chez vous passée en habitude,
 Met jusque dans ses murs Rome en inquiétude ;
 Par gloire, ou pour braver au besoin mon courroux ,
 Vous traînez en tous lieux dix mille âmes à vous.
 Le nombre est peu commun pour un train domestique ;
 Et s'il faut qu'avec vous tout à fait je m'explique,
 Je ne vous saurais croire assez en mon pouvoir,
 Si les nœuds de l'hymen n'enchaînent le devoir.

Suréna. Par quel crime, seigneur, ou par quelle imprudence
 Ai-je pu mériter si peu de confiance ?
 Si mon cœur, si mon bras pouvait être gagné,
 Mitradate et Crassus n'auraient rien épargné :
 Tous les deux...

Orode. Laissons la Crassus et Mitradate.
 Suréna, j'aime à voir que votre gloire éclate ;
 Tout ce que je vous dois j'aime à le publier ;
 Mais, quand je m'en souviens, vous devez l'oublier.
 Si le ciel par vos mains m'a rendu cet empire,
 Je sais vous épargner la peine de le dire ;
 Et, s'il met votre zèle au-dessus du commun,
 Je n'en suis point ingrat ; craignez d'être importun.

Suréna. Je reviens à Palmis, seigneur. De mes hommages
 Si les lois du devoir sont de trop faibles gages,
 En est-il de plus sûrs, ou de plus fortes lois,
 Qu'avoir une sœur reine et des neveux pour rois ?
 Mettez mon sang au trône, et n'en cherchez point d'autres,
 Pour unir à tel point mes intérêts aux vôtres
 Que tout cet univers, que tout notre avenir
 Ne trouve aucune voie à les en désunir.

Orode. Mais, Suréna, le puis-je après la foi donnée,
 Au milieu des apprêts d'un si grand hyménée ?
 Et rendrai-je aux Romains qui voudraient me braver
 Un ami que la paix vient de leur enlever ?
 Si le prince renonce au bonheur qu'il espère,
 Que dira la princesse, et que fera son père ?

Suréna. Pour son père, seigneur, laissez-m'en le souci.



TRICHINA

Les morts les mieux vus se ressuscitent point

1847

Vertical text on the right edge of the page, likely a scanning artifact or bleed-through from the reverse side.

J'en réponds, et pourrais répondre d'elle aussi.
 Malgré la triste paix que vous avez jurée,
 Avec le même prince elle s'est déclarée ;
 Et je puis bien vous dire avec quels sentiments
 Elle attend à demain l'effet de vos serments...

Orode. Est-ce au peuple, est-ce à vous, Suréna, de me dire
 Pour lui donner des rois quel sang je dois élire ?
 Et, pour voir dans l'État tous mes ordres suivis,
 Est-ce de mes sujets que je dois prendre avis ?
 Si le prince à Palmis veut rendre sa tendresse,
 Je consens qu'il dédaigne à son tour la princesse ;
 Et nous verrons après quel remède apporter
 A la division qui peut en résulter.
 Pour vous, qui vous sentez indigne de ma fille,
 Et craignez par respect d'entrer en ma famille,
 Choisissez un parti qui soit digne de vous,
 Et qui surtout n'ait rien à me rendre jaloux.
 Mon âme avec chagrin sur ce point balancée
 En veut, et dès demain, être débarrassée.

Suréna. Seigneur, je n'aime rien.

Orode. Que vous aimiez ou non,
 Faites un choix vous-même, ou souffrez-on le don.

Suréna. Mais, si j'aime en tel lieu qu'il m'en faille avoir honte,
 Du secret de mon cœur puis-je vous rendre compte ?

Orode. A demain, Suréna ; s'il se peut, dès ce jour,
 Résolvons cet hymen, et cela sans retour.
 Cependant allez voir la princesse Eurydice ;
 Sous les lois du devoir ramenez son caprice ;
 Et ne m'obligez point à faire à ses appas
 Un compliment de roi qui ne lui plairait pas.
 Palmis vient par mon ordre, et je veux en apprendre
 Dans vos prétentions la part qu'elle aime à prendre.

SCÈNE III.

ORODE, PALMIS.

Orode. Suréna m'a surpris, et je n'aurais pas dit
 Qu'avec tant de valeur il eût eu tant d'esprit :
 Mais moins on le prévoit, et plus cet esprit brille :

Il trouve des raisons à refuser ma fille,
 Mais fortes, et qui même ont si bien succédé,
 Qu'en s'en disant indigne il m'a persuadé.

.....

Il nous faut un hymen, pour nous donner des princes
 Qui soient l'appui du sceptre et l'espoir des provinces ;
 C'est là qu'est notre force ; et, dans nos grands destins,
 Le manque de vengeurs enhardit les mutins.
 Du reste, en ces grands nœuds l'État qui s'intéresse
 Ferme l'œil aux attraits et l'âme à la tendresse :
 La seule politique est ce qui nous émeut ;
 On la suit, et l'attrait s'y mêle comme il peut :
 N'en parlons plus, madame ; et dites à ce frère,
 Qui vous est aussi cher que vous me seriez chère,
 Que parmi ses respects il n'a que trop marqué...

Palms. Quoi, seigneur ?

Orode. Avec lui je crois m'être expliqué.
 Qu'il y pense, madame. Adieu.

Palms, seule. Quel triste augure !
 Et que ne me dit point cette menace obscure !

.....

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE DEUXIÈME.

EURYDICE, SURÉNA.

Eurydice. Seigneur, le roi condamne
 Ma main à Pacorus, ou la vôtre à Mandane ;
 Le refus n'en saurait demeurer impuni ;
 Il lui faut l'une ou l'autre, ou vous êtes banni.

Suréna. Madame, ce refus n'est point vers lui mon crime :
 Vous m'aimez ; ce n'est point non plus ce qui l'anime.
 Mon crime véritable est d'avoir aujourd'hui
 Plus de nom que mon roi, plus de vertu que lui ;
 Et c'est de là que part cette secrète haine
 Que le temps ne rendra que plus forte et plus pleine.

Plus on sert des ingrats, plus on s'en fait haïr ;
 Tout ce qu'on fait pour eux ne fait que nous trahir.
 Mon visage l'offense, et ma gloire le blesse.
 Jusqu'au fond de mon âme il cherche une bassesse,
 Et tâche à s'ériger par l'offre ou par la peur,
 De roi que je l'ai fait, en tyran de mon cœur ;
 Comme si par ses dons il pouvait me séduire,
 Ou qu'il pût m'accabler, et ne se point détruire.
 Je lui dois en sujet tout mon sang, tout mon bien ;
 Mais, si je lui dois tout, mon cœur ne lui doit rien,
 Et n'en reçoit de lui que comme autant d'outrages,
 Comme autant d'attentats sur de plus doux hommages.
 Cependant pour jamais il faut nous séparer,
 Madame.

Eurydice. Cet exil pourrait toujours durer ?

Suréna. En vain pour mes pareils leur vertu sollicite ;
 Jamais un envieux ne pardonne au mérite.
 Cet exil toutefois n'est pas un long malheur ;
 Et je n'irai pas loin sans mourir de douleur.

.

Eurydice. Votre nom, vos vertus, valaient bien ma naissance ;
 Et Crassus a rendu plus digne encor de moi
 Un héros dont le zèle a rétabli son roi.
 Dans les maux où j'ai vu l'Arménie exposée
 Mon pays désolé m'a seul tyrannisée.
 Esclave de l'État, victime de la paix,
 Je m'étais répandu de vaincre mes souhaits.

Suréna. Un trône vous attend, le premier de la terre,
 Un trône où l'on ne craint que l'éclat du tonnerre,
 Qui règle le destin du reste des humains,
 Et jusque dans leurs murs alarme les Romains.

Eurydice. J'envisage ce trône et tous ses avantages,
 Et je n'y vois partout, seigneur, que vos ouvrages ;
 Sa gloire ne me peint que celle de mes fers,
 Et, dans ce qui m'attend, je vois ce que je perds.
 Ah ! seigneur !

Suréna. Épargnez la douleur qui me presse ;
 Ne la ravalez point jusques à la tendresse ;
 Et laissez-moi partir dans cette fermeté

Qui fait de tels jaloux, et qui m'a tant coûté.

Eurydice. Partez, puisqu'il le faut, avec ce grand courage
 Qui mérita ma main et donne tant d'ombrage.
 Je suivrai votre exemple, et vous n'aurez point lieu...
 Mais j'aperçois Palmis qui vient vous dire adieu ;
 Et je puis, en dépit de tout ce qui me tue,
 Quelques moments encor jouir de votre vue.

SCÈNE III.

EURYDICE, SURÉNA, PALMIS.

Palmis. On dit qu'on vous exile à moins que d'épouser,
 Seigneur, ce que le roi daigne vous proposer.

Suréna. Non ; mais jusqu'à l'hymen que Pacorus souhaite
 Il m'ordonne chez moi quelques jours de retraite.

Palmis. Et vous partez ?

Suréna. Je pars.

Palmis. Et, malgré son courroux,
 Vous avez sûreté d'aller jusque chez vous ?
 Vous êtes à couvert des périls dont menace
 Les gens de votre sorte une belle disgrâce,
 Et s'il faut dire tout, sur de si longs chemins
 Il n'est point de poisons, il n'est point d'assassins ?

Suréna. Le roi n'a pas encor oublié mes services,
 Pour commencer par moi de telles injustices ;
 Il est trop généreux pour perdre son appui.

Palmis. S'il l'est, tous vos jaloux le sont-ils comme lui ?
 Est-il aucun flatteur, seigneur, qui lui refuse
 De lui prêter un crime et lui faire une excuse ?
 En est-il que l'espoir d'en faire mieux sa cour
 N'expose sans scrupule à ces courroux d'un jour,
 Ces courroux qu'on affecte alors qu'on désavoue
 De lâches coups d'État dont en l'âme on se loue,
 Et qu'une absence élude, attendant le moment
 Qui laisse évanouir ce faux ressentiment ?

Suréna. Ces courroux affectés que l'artifice donne
 Font souvent trop de bruit pour abuser personne.
 Si ma mort plaît au roi, s'il la veut tôt ou tard,
 J'aime mieux qu'elle soit un crime qu'un hasard ;

Qu'aucun ne l'attribue à cette loi commune
 Qu'impose la nature et règle la fortune ;
 Que son perfide auteur, bien qu'il cache sa main,
 Devienne abominable à tout le genre humain ;
 Et qu'il en naisse enfin des haines immortelles
 Qui de tous ses sujets lui fassent des rebelles.

Palmis. Je veux que la vengeance aille à son plus haut point,
 Les morts les mieux vengés ne ressuscitent point.

.

Suréna. Que faire donc, ma sœur ?

Palmis. Votre asile est ouvert.

Suréna. Quel asile ?

Palmis. L'hymen qui vous vient d'être offert.

Suréna. Quoi ! vous vous figurez que l'heureux nom de gendre,
 Si ma perte est jurée, a de quoi m'en défendre,
 Quand, malgré la nature, en dépit de ses lois,
 Le parricide a fait la moitié de nos rois,
 Qu'un frère pour régner se baigne au sang d'un frère,
 Qu'un fils impatient prévient la mort d'un père ?
 Notre Orode lui-même, où serait-il sans moi ?
 Mitradate pour lui montrait-il plus de foi ?
 Croyez-vous Pacorus bien plus sûr de Phradate ?
 J'en connais mal le cœur, si bientôt il n'éclate,
 Et si de ce haut rang que j'ai vu l'éblouir
 Son père et son aîné peuvent longtemps jouir.
 Plus je les servirai, plus je serai coupable ;
 Et s'ils veulent ma mort, elle est inévitable.
 Chaque instant que l'hymen pourrait la reculer
 Ne les attacherait qu'à mieux dissimuler,
 Qu'à rendre, sous l'appât d'une amitié tranquille,
 L'attentat plus secret, plus noir et plus facile.
 Ainsi, dans ce grand nœud chercher ma sûreté,
 C'est inutilement faire une lâcheté,
 Souiller en vain mon nom, et vouloir qu'on m'impute
 D'avoir enseveli ma gloire sous ma chute.
 Mais, dieux ! se pourrait-il qu'ayant si bien servi,
 Par l'ordre de mon roi le jour me fût ravi ?
 Non, non ; c'est d'un bon œil qu'Orode me regarde ;
 Vous le voyez, ma sœur, je n'ai pas même un garde ;

Je suis libre.

Palmis. Et j'en crains d'autant plus son courroux ;
S'il vous faisait garder, il répondrait de vous.
Mais pouvez-vous, seigneur, rejoindre votre suite ?
Êtes-vous libre assez pour choisir une fuite ?
Garde-t-on chaque porte à moins d'un grand dessein ?
Pour en rompre l'effet il ne faut qu'une main.
Par toute l'amitié que le sang doit attendre,
Par tout ce que mon cœur a pour vous de plus tendre...
Quoi ! vous pourriez...

Suréna. Adieu. Le trouble où je vous voi
Me fait vous craindre plus que je ne crains le roi.

SCÈNE IV.

EURYDICE, PALMIS.

Eurydice. Vous vous alarmez trop : le roi dans sa colère
Ne parle...

Palmis. Vous dit-il tout ce qu'il prétend faire ?
D'un trône où ce héros a su le replacer,
S'il en veut à ses jours, l'ose-t-il prononcer ?
Le pourrait-il sans honte ; et pourriez-vous attendre
A prendre soin de lui qu'il soit trop tard d'en prendre ?
N'y perdez aucun temps, partez : que tardez-vous ?
Peut-être en ce moment on le perce de coups ;
Peut-être...

Eurydice. Que d'horreurs vous me jetez dans l'âme ?

Palmis. Quoi ! vous n'y courez pas !

Eurydice. Et le puis-je, madame !

Palmis. Savez-vous qu'il le faut, ou que vous le perdez ?

SCÈNE V.

EURYDICE, PALMIS, ORMÈNE.

Eurydice. Je n'y résiste plus, vous me le défendez.

Ormène vient à nous, et lui peut aller dire
Qu'il épouse... Achevez tandis que je respire.

Palmis. Elle vient tout en pleurs.

Ormène. Qu'il vous en va coûter !

Et que pour Suréna...

Palmis. L'a-t-on fait arrêter ?

Ormène. A peine du palais il sortait dans la rue,
Qu'une flèche a parti d'une main inconnue ;
Deux autres l'ont suivie : et j'ai vu ce vainqueur,
Comme si toutes trois l'avaient atteint au cœur,
Dans un ruisseau de sang tomber mort sur la place.

Eurydice. Hélas !

Ormène. Songez à vous, la suite vous menace ;
Et je pense avoir même entendu quelques voix
Nous crier qu'on apprit à dédaigner les rois.

Palmis. Prince ingrat ! lâche roi ! Que fais-tu du tonnerre,
Ciel, si tu daignes voir ce qu'on fait sur la terre ?
Et pour qui gardes-tu tes carreaux embrasés,
Si de pareils tyrans n'en sont point écrasés ?

.....



TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
Avertissement de l'Éditeur.	v
Notice de Corneille.	x
LE CID, tragédie en cinq actes.	1
MÉDÉE, tragédie en cinq actes (fragments).	39
HORACE, tragédie en cinq actes.	47
CINNA, tragédie en cinq actes.	99
POLYEUCTE, tragédie en cinq actes.	141
POMPÉE, tragédie en cinq actes.	195
RODOGUNE, tragédie en cinq actes (Vengeance de Cléopâtre, fragments).	243
HÉRACLIVS, tragédie en cinq actes.	273
ANDROMÈDE, tragédie en cinq actes (Effet de la tête de Méduse sur les ennemis de Persée, fragment)	321
DON SANCHE D'ARAGON, comédie héroïque en cinq actes. . . .	325
NICOMÈDE, tragédie en cinq actes.	369
ŒDIPÈ, tragédie en cinq actes (Indignation de Thésée contre la fatalité, fragment).	424
Prologue de la tragédie de la TOISON D'OR.	426
SERTORIUS, tragédie en cinq actes.	433
OTHON, tragédie (Tableau de la cour de Galba et portrait de l'empereur Othon, fragments).	475
ARTILA, tragédie en cinq actes.	479
SURÉNA, tragédie en cinq actes (Indignation et jalousie d'Orde, fragments).	513

IMPRIMERIE D'E. DUVERGER,
rue de Verneuil, 4.